



HAL
open science

L'appropriation de l'espace public par les mouvements sociaux féministes : le cas de Collages Féminicides Paris

Alexandra Mallah

► To cite this version:

Alexandra Mallah. L'appropriation de l'espace public par les mouvements sociaux féministes : le cas de Collages Féminicides Paris. Géographie. 2021. dumas-04155501

HAL Id: dumas-04155501

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04155501>

Submitted on 7 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

L'APPROPRIATION DE L'ESPACE PUBLIC PAR LES MOUVEMENTS SOCIAUX FÉMINISTES : LE CAS DE COLLAGES FÉMINICIDES PARIS

L'École des Hautes Études en Sciences Sociales
Master 2 mention Territoires Espaces Sociétés



Photographie de la page de couverture par Alexandra Mallah, le 10.01.21.
Dessin de la quatrième de couverture par Alexandra Mallah, le 25.05.21.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	p. 4
INTRODUCTION	p. 5
<u>A. ASSISE THÉORIQUE ET PROBLÉMATISATION</u>	p. 7
<u>B. CADRE EMPIRIQUE ET ENQUÊTE DE TERRAIN</u>	
1. Le choix du sujet	p.13
2. Le choix du terrain	p. 17
3. Les matériaux d'enquête	p. 18
4. Retour sur l'expérience du terrain	p. 19
<u>C. UNE PERSPECTIVE FÉMINISTE</u>	
1. Un savoir situé	p. 20
2. Une perspective intersectionnelle	p. 22
3. Le choix de l'écriture inclusive	p. 23
4. Glossaire	p. 24
<u>D. PRÉSENTATION DU PLAN</u>	p. 27
I. LES ENJEUX DES COLLAGES FÉMINICIDES À L'ÉCHELLE DE PARIS	p. 28
<u>A. UNE INÉGALE RÉPARTITION SPATIALE DES ACTIVISTES</u>	
1. Le déroulement des sessions de collages	p. 30
2. L'appropriation de l'espace parisien par le mouvement CFP	p. 40
<u>B. LA RÉCEPTION DES COLLAGES : ASPECTS SOCIAUX, ÉCONOMIQUES, POLITIQUES</u>	
1. La visibilité des collages parisiens	p. 52
2. Les variables de la tolérance : orientation politique, âge, niveau social	p. 62
3. Le positionnement des pouvoirs publics	p. 71
II. LES SESSIONS DE COLLAGES, DE RUES EN QUARTIERS	p. 81
<u>A. UN RAPPORT À L'ESPACE TRANSFORMÉ PAR L'ACTIVITÉ DE COLLAGE ?</u>	
1. Occupation et transformation : une appropriation à deux niveaux	p. 82

2. La conquête de la légitimité dans l'espace public	p. 86
B. QUELLE RÉCEPTION DES USAGERS DE L'ESPACE URBAIN ?	
1. Entre encouragements et reproches : les réactions des passant·es	p. 109
2. De l'arrachage au détournement : les manifestations de réprobation	p. 116
3. Les enfants : une réception complexe	p. 128
III. LE MUR, ENTRE ESPACE PUBLIC ET ESPACE PRIVÉ	p. 133
A. LE MUR, UN SUPPORT D'EXPRESSION PRIVILÉGIÉ	
1. Le mur dans sa dimension architecturale	p. 135
2. Quel lien entre le contenu du collage et sa façade ?	p. 140
B. DES CONFLITS D'APPROPRIATION À L'ARTICULATION ENTRE PUBLIC ET PRIVÉ	
1. Quand la notion d'intimité s'exporte à la façade extérieure	p. 146
2. Le rayonnement de la notion de propriété	p. 151
CONCLUSION	p. 156
BIBLIOGRAPHIE	p. 159
TABLE DES ANNEXES	p. 165

REMERCIEMENTS

Ce travail n'aurait pas pu être réalisé sans le suivi soutenu et régulier de Claudia Damasceno que je remercie pour son encadrement bienveillant, sa disponibilité et ses nombreux encouragements. Je suis également reconnaissante à Nicolas Verdier et Beatriz Fernandez pour leurs conseils et les nombreuses ressources qu'il et elle ont mis à ma disposition tout au long de cette année.

Ce mémoire n'aurait pas été aussi enrichissant sans la présence d'Héloïse et de nos débats passionnants. Merci aussi à Duncan pour son soutien permanent et sa présence. Cette recherche ne serait pas non plus la même sans les innombrables conseils de Guillaume, ses propositions de lecture et son accompagnement.

Merci à Chloé et Laurène pour leurs précieuses relectures. Je remercie aussi Sarah pour sa disponibilité et ses conseils.

Enfin, je tiens à remercier Arantxa et Talal, mes parents, de croire en moi, et de m'encourager continuellement.

Merci aux colleur·euses.

INTRODUCTION

VIOLEURS ON VOUS VOIT
VICTIMES ON VOUS CROIT

“Écrire le nom des victimes de féminicides en énorme sur les murs de la ville, c’est désigner la domination de la façon la plus désobéissante qui soit”¹.

Ce mémoire s’intéresse à l’activité militante des collages féminicides², qui voit le jour en France à l’initiative de Margueritte Stern. Si les mouvements #Metoo ou #Balancetonporc utilisent les réseaux sociaux, les collages féminicides importent les violences sexistes et sexuelles dans l’espace urbain. Les militant·es dénoncent la faible visibilité du problème et fabriquent des messages éphémères susceptibles d’interpeller les passant·es en appelant à une prise de conscience collective. Ainsi, en août 2019, des slogans aux lettres noires sur papier blanc fleurissent sur les murs de Marseille, puis dans de nombreuses villes françaises et européennes. Le mode opératoire produit des images fortes censées marquer les esprits de manière durable. Les collages sont des marques qui agissent comme une signature des groupes sociaux qui les fabriquent, leur caractère éphémère les transforme ensuite en trace. Elle se délite dans le temps et dans l’espace pour finir par disparaître.

Le mouvement des collages féministes est donc récent, et il présuppose une forte visibilité qui amène de nombreux acteur·rices à s’y intéresser. Les médias ont fortement relayé les actions de collages, rendant visibles leur existence et leurs revendications. Dans un cadre académique, on note l’émergence d’un intérêt pour ce type de militantisme : les étudiant·es français·es s’y intéressent, que ce soit sous le prisme de la géographie, de la sociologie, du genre, de l’histoire ou même du cinéma. La transdisciplinarité dont relèvent ces actions militantes permet de croiser les axes d’étude et de multiplier les facettes d’analyse. Cependant, étant donné le caractère très nouveau de ce mode de militantisme, aucune recherche scientifique ne s’est encore focalisée sur la question. Dans leurs travaux, certaines chercheuses évoquent les collages, c’est le cas de Pauline Delage³, ou de Bibia Pavard, Florence Rochefort et Michelle Zancarini-Fournel⁴, en 2020. Mais aucun travail de recherche ne s’est encore pleinement emparé de la question pour le moment.

C’est pourquoi, en l’absence d’un état de l’art sur l’objet des collages féministes en tant que tels, j’ai constitué une assise théorique à propos de l’espace public, cadre d’exposition de ces messages, ainsi que sur d’autres notions intrinsèques à ce militantisme, telles que celle de l’appropriation. En effet, ma démarche de recherche s’inscrit dans une dimension urbanistique forte et cherche à mettre en évidence les liens entre ce mode d’activisme et la spatialité de la ville.

1 BASTIDE L. (2020), *Présentes, villes, médias, politique, quelle place pour les femmes ?*, Paris, Allary, p. 229.

2 Féminicide : meurtre de femmes tuées parce qu’elles sont des femmes. Définition disponible dans le glossaire.

3 DELAGE P. (2020), “Genre et violence : quels enjeux”, *Pouvoirs*, n°2, vol 173, pp. 39-49.

4 PAVARD B., ROCHEFORT F., ZANCARINI-FOURNEL M. (2020), *Ne nous libérez pas, on s’en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*, Paris, La Découverte, 511 p.

A. ASSISE THÉORIQUE ET PROBLÉMATISATION

D'après Jan Spurk, l'espace public est un modèle normatif de l'agir social réservé aux groupes dominants de la société et il est "libre d'accès pour ceux qui sont qualifiés pour y participer. Les autres en sont exclus"¹. Selon Thierry Paquot, l'espace public se définit comme "le lieu du débat politique, de la confrontation des opinions privées que la publicité s'efforce de rendre publiques, mais aussi une pratique démocratique, une forme de communication, de circulation des divers points de vue"². À la suite de Jürgen Habermas, l'espace public est considéré comme favorisant un lien social et communicationnel. Il s'envisage comme permettant à un ensemble d'individus rassemblés de fabriquer, par la discussion, une opinion éclairée en contrepoids de l'État. Il est aussi physique quand il s'agit de lieux ouverts et praticables par tous·tes, comme les parcs, les places, le réseau viaire qui forment la ville. On peut dès lors établir que les idées de dialogue, d'échange et de lien sont intrinsèques à cette notion qui se révèle être un enjeu majeur des rapports sociaux. Comment l'espace public est-il donc pratiqué ? Comment articule-t-il les rapports sociaux en vigueur dans la ville ? Par quels moyens devient-il un enjeu d'expression politique ?

En outre, la distinction entre les différents publics qui l'occupent nécessite de se poser la question de son appropriation. La notion d'appropriation met en effet en tension deux notions majeures : l'individu singulier (ou le groupe) et le lieu. Ces deux éléments s'articulent autour de la pratique : "S'approprier un espace c'est établir une relation entre cet espace et le soi (se le rendre propre) par l'intermédiaire d'un ensemble de pratiques"³. Vincent Veschambre propose quant à lui de définir l'appropriation comme le marquage de l'espace : "Le marquage symbolique de l'espace est destiné à signaler une appropriation"⁴. L'action de marquer peut s'envisager dans l'idée de production de signes visuels qui s'inscrivent plus ou moins dans la durée en laissant une trace. On la qualifie alors de "marquage-trace" (tags, affiches, sculptures, monuments...). La présence plus ou moins éphémère d'individus et des signes les accompagnant (habits, pancartes...) fait aussi partie de l'appropriation et se définit comme le "marquage-présence". Il n'opère que pendant la durée concrète de l'événement (manifestations, défilés, fêtes...), et ne laisse donc aucune trace physique *a*

1 SPURK J. (2016), "Mouvements de masse, espaces publics et contre- espaces publics", *Les Cahiers d'EMAM*, [En ligne], n°28, p. 6.

2 PAQUOT T. (2009), *L'espace public*, Paris, La Découverte, p. 3.

3 SEGAUD M. (2010), *Anthropologie de l'espace Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin, collection U, p. 95.

4 VESCHAMBRE V. (2004), "Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion", *ESO Travaux et documents*, n°21, p. 73.

posteriori : son objectif est de marquer les esprits¹. Les collages étant la matérialisation dans l'espace d'une présence, ils peuvent être appréhendés à la fois comme des marques et des traces. La marque fonctionne comme une signature intentionnelle, ancrée dans le présent. Les collages sont donc des marques au moment où ils sont effectués. La trace n'est pas forcément signée ou identifiable comme une signature, elle n'est pas intentionnelle, et résulte de ce qui subsiste du passé. Ainsi, les collages peuvent aussi être considérés comme des traces : quand ils sont déchirés, recouverts, détournés par des individus, quand la pluie ou le temps les désagrège, etc. La superposition des acteur·rices ou des intempéries qui modifient le collage épaissit le sens qui lui est donné car il ne s'agit plus seulement d'une marque déposée par des activistes, on peut aussi y lire de nouvelles interventions, pensées, ou couches temporelles. En 1968, Henri Lefebvre considère aussi appropriation et espace physique à travers l'idée d'un droit à l'édification de la ville. Le droit à la ville est lié à la production de celle-ci par la *praxis* et fait donc intervenir des relations de pouvoir s'exprimant à différents degrés². Il s'agit de lutter contre les systèmes institutionnalisés d'appropriation de l'espace public au détriment des individus, ou minorités subalternes, en le transformant en un support de l'expression de soi et donc en se l'appropriant soi-même. Le concept d'appropriation, articulant espace public et lutte sociale met en lumière des questionnements au croisement de la dimension urbaine et sociale. Quels sont les différents modes d'appropriation d'un lieu ? Quel rôle l'espace public joue-t-il dans la formalisation des conflits sociaux ? Comment s'approprier la ville lorsque l'on y est sous représenté·es ? En outre, la ville est un champ des possibles pour les actions collectives. Comment donc y prendre part quand on est minoritaire dans l'expression de sa fabrique et qu'il est donc complexe d'engager un changement dans les dynamiques en cours ? Ces questions nous amènent à nous intéresser à un public qui a longtemps été et qui demeure en partie occulté dans l'espace public : les femmes.

En France, 94% des plaques de rue ou de lieux publics commémorant des personnalités sont dédiés à des hommes, 6% à des femmes³. Le terme même "hommage" indique la dimension genrée de l'honneur rendu. Selon Yves Raibaud le choix des odonymes est fonction de la valeur affectée aux lieux publics : "À Nantes, aucun des 55 boulevards ne porte un nom de femme, à Paris, 123 avenues sur 130 mettent des hommes à l'honneur"⁴. Dans ses travaux, Christel Sniter montre

1 *Ibid.*

2 LEFEBVRE H. (1968), "Le droit à la ville", *L'Homme et la société*, n° 6, pp. 29-35.

3 Enquête de l'Union française du Soroptimist international, menée en 2014 dans 63 500 rues de 111 communes Françaises.

4 RAIBAUD Y. (2015), *La ville est faite par et pour les hommes*, Belin, p. 11.

que dans la capitale, sur 350 statues commémoratives, seulement 37 sont à l'effigie de femmes illustres¹. La scientifique nous confronte aussi à la réalité de la représentation des femmes : "Force est de constater que la présence de la femme dans le peuple des statues parisiennes se manifeste dans une énorme majorité de cas par l'utilisation de son corps pour évoquer des notions abstraites ou comme support décoratif"². La mémoire n'est pas le seul terrain dans lequel les femmes sont occultées : d'après Maud Navarre et Georges Ubbiali, la signalétique ne donne généralement pas une place au féminin puisque le neutre est représenté par un pictogramme d'homme. Or, l'espace urbain n'est pas uniquement le reflet d'une culture, mais participe à la construction de celle-ci. Jacqueline Coutras explique ainsi : "Il [l'espace public] véhicule forcément un contenu idéologique auquel il est difficile d'échapper. Il n'est pas strictement un cadre physique de vie modifiant les opportunités spatio-temporelles réciproques des intervenants et produisant des avantages et inconvénients collectifs et particuliers. Il est tout autant un code de vie"³. La sous-représentation symbolique des femmes dans l'espace public renvoie l'image d'un espace public à figure essentiellement masculine, dans lequel tout rappelle aux femmes qu'elles ne sont pas prioritaires dans la ville.

L'inégale occupation de l'espace entre les femmes et les hommes s'exprime également dans sa dimension physique. En tant qu'utilisatrice quotidienne de l'espace public, il m'est inévitable de constater la difficulté d'accessibilité aux femmes des espaces supposés être ouverts à tous·tes. Certaines analyses urbaines que j'ai été amenée à faire dans le cadre de mes études d'architecte nécessitaient que je reste assise dans la rue pendant plusieurs heures, afin d'observer les flux des individus. De nombreux passants ou commerçants profitaient de ces moments d'immobilité pour venir m'aborder et me proposer un rendez-vous. Si, en tant que femme, il n'est pas rare que je sois abordée dans la rue quand je me déplace, le fait d'y être immobile a démultiplié ces expériences. Ainsi, si l'espace public est officiellement accessible à tous·tes de manière égale, aujourd'hui encore, les femmes ne font que passer rapidement sur des espaces qui sont essentiellement marqués par la présence masculine. À titre personnel, quand je sors dans la rue, je note systématiquement les nombreux regroupements d'hommes : ils sont assis et discutent sur les murets du square Auguste Renoir. Ils occupent le terrain de pétanque du square Jules Ferry. Ils se rassemblent devant le PMU City Paris République. Ils s'approprient tous les bancs qui s'alignent sur l'avenue de la Porte de

1 SNITER C. (2004), "Les statues de femmes célèbres érigées à Paris de 1870 à nos jours. Entre lieux de mémoire et espace d'investissement" in Sylvette Denèfle *Femmes et villes*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, pp. 529-539.

2 *Ibid*, p. 531.

3 COUTRAS J. (1987), "Hommes et femmes dans l'espace public français depuis un siècle", *Cahiers de la géographie du Québec*, n°83, vol 31, p. 144.

Vincennes chaque jour où j'emprunte ce trajet pour rentrer à mon domicile. Peu de femmes font de même, or, occuper l'espace implique de s'y arrêter, de discuter, de s'asseoir, pas seulement de le traverser. La peur d'être victime d'une agression (agressions verbales, insultes, comportements d'intimidations, pouvant aller jusqu'aux coups et agressions sexuelles) est majoritairement, sans qu'elle le soit exclusivement, la peur des femmes. La confrontation régulière à des sollicitations considérées par une bonne partie de l'opinion publique comme plus anodines que des agressions, voire flatteuses, dont il peut être difficile de se débarrasser, impacte la mobilité des femmes. Elles vont de fait développer des précautions, stratégies d'évitement et comportements préventifs pour prévenir les éventuelles agressions ou le harcèlement de rue. Il a été prouvé que cette peur, si elle ne réduit pas leur présence dans l'espace public de manière effective, modifie toutefois leurs comportements et tend à restreindre leur mobilité et leur autonomie¹. De plus, les recherches de Marie K. Gilow montrent une différence d'utilisation de l'espace public en fonction du genre : "les statistiques montrent des pratiques différenciées entre les hommes et les femmes, notamment dans un but familial et/ou domestique pour ces dernières"². Chris Blache dresse un diagnostic analogue : "Les hommes vont se sentir légitimes dans l'espace public, quand les femmes ont appris à ne pas y être légitimes"³. Si je porte un regard réflexif sur les travaux d'observation et d'analyse urbaine que j'ai déjà évoqués, je ressens une illégitimité à occuper la ville de manière immobile, sans y pratiquer une activité concrète : elle se traduit par un malaise. Ces impressions ne permettent pas de tirer des généralités sur les pratiques genrées, mais elles m'ont permis de déceler, par identification, des possibles stratégies de la part des femmes dans la ville⁴. Les travaux de la journaliste Lauren Bastide se placent en continuité de ces réflexions : "La géographie du genre a démontré que, si les hommes ont tendance à envisager la ville comme un territoire, les femmes, elles, pensent la rue comme un lieu de transit, un territoire où l'on se déplace d'un point A à un point B, souvent proche de leur lieu de résidence"⁵. Pour conclure, selon Jacqueline Coutras :

Les femmes sont admises dans l'espace public à condition qu'elles y soient aussi peu présentes que possible et ne le marquent pas. À condition qu'elles en aient un usage utilitaire et ne le transforment en endroit de socialisation : la rue ou le wagon ne doivent servir qu'à se déplacer, le

1 CONDON S., LIEBER M., MAILLOCHON F. (2005), "Insécurité dans les espaces publics : comprendre les peurs féminines", *Revue française de sociologie*, n°2, vol 46, pp. 265-294.

2 NAVARRE M., UBBIALI G. (2018), *Le genre... op.cit.*, p. 19.

3 France Inter, *Dans l'espace public les hommes occupent, les femmes s'occupent*. Citation de Chris Blache. <https://www.franceinter.fr/>. Consulté le 06.11.20.

4 BOUSSAC E. (2019), *Le genre dans l'espace public. Les pratiques genrées sur la place de la Nation pratiques quotidiennes et symboliques*. p. 42.

5 BASTIDE L. (2020), *Présentes... op. cit.*, p. 42.

théâtre à se cultiver, les magasins à acheter, les villégiatures à assurer le changement d'air salubre à la santé de l'épouse et des enfants...¹

Il ne s'agit donc pas de dire que les femmes sont entièrement évincées de l'espace public, mais qu'elles rencontrent des difficultés à le pratiquer de la même manière que les hommes, à certains lieux, certaines heures, et pour certaines activités. Les dynamiques de domination masculine et d'invisibilité féminine qui constituent des dimensions structurantes de l'espace public sont donc loin de la neutralité proclamée par la commune citoyenneté. Or, le fait de vivre l'espace participe à la construction d'un territoire, influe sur le sentiment de son appropriation, et permet également d'en faire le lieu d'expression et de construction d'une identité sociale et spatiale.

Au regard de ce développement, on peut s'interroger sur les articulations qui régissent la notion d'appropriation de l'espace public avec celle du féminisme. Abordé à partir de la question du genre, l'espace public est un lieu relayant des inégalités et un enjeu de lutte contre ces inégalités. On remarque ainsi que tout au long de l'histoire du féminisme, les enjeux des mouvements sociaux s'appuient sur l'appropriation de l'espace public. L'ouvrage *Ne nous libérez pas, on s'en charge*² montre les objets de luttes utilisés par les mouvements sociaux féministes en commençant par la marche des femmes en octobre 1789, qui marque leur irruption sur la scène politique. Le 29 août 1970, le dépôt de gerbe à la femme du Soldat inconnu marque la première action médiatique du Mouvement de Libération des femmes. Le détournement d'un monument institutionnel masculin marque la volonté d'honorer la mémoire des femmes, car "Il y a plus inconnu que le soldat inconnu. Sa femme"³. En 2011, le groupe féministe d'origine ukrainienne des Femen s'implante en France : les militantes utilisent leurs corps, nus, parés de slogans pour se faire entendre, les transformant en corps-discours⁴. Outre ces exemples de marquage-présence, en 1792, Olympe de Gouges est la première femme à utiliser les placards – terme original pour les collages – pour se présenter. Les suffragettes européennes sont à l'origine d'une seconde vague de collages féministes : on peut citer l'affiche de la journaliste suffragiste Louise Weiss "La Française doit voter". L'usage d'affiches dans l'espace public se multiplie à partir des années soixante-dix : de nombreux événements culturels féministes sont annoncés par "voie de placard". Aujourd'hui les mouvements sociaux féministes les utilisent partout en France.

1 COUTRAS J. (1987), *Hommes et...* op. cit., p. 150.

2 PAVARD B., ROCHEFORT F., ZANCARINI-FOURNEL M. (2020), *Ne nous libérez...* op.cit.

3 Citation de l'une des quatre banderoles des membres du MLF.

4 PAVARD B., ROCHEFORT F., ZANCARINI-FOURNEL M. (2020), *Ne nous libérez...* op.cit.

Dans ce contexte émergent les collages féminicides. L'occupation d'un espace que les femmes et minorités de genre¹ ont du mal à s'approprier de la même manière que les hommes cisgenre² constitue un acte symboliquement fort.

Il s'agit ainsi de comprendre les dynamiques structurelles socio-spatiales au sein du mouvement des collages féminicides. En quoi l'appropriation de l'espace public est-elle un enjeu pour l'activisme féministe ? Comment repositionner la question de l'accès à la ville, théorisée par Lefebvre, au sein des mouvements féministes ? Comment appréhender la complexité de la réception du public parisien ? Ce mémoire se donne pour objectif d'analyser les espaces parisiens les plus susceptibles d'être appropriés par ces mouvements, et d'en comprendre les raisons.

L'hypothèse principale sous-tendue dans cette recherche est que l'activité de collages permet une appropriation de l'espace public qui entre en rupture avec son utilisation habituelle. Je suppose également que la pratique du collage est assujettie à la géographie de l'espace public. Enfin, je fais la conjecture que ces messages ont un impact puissant sur les individus qui y sont confrontés. Au regard des ces hypothèses, on peut se demander en quoi les collages féminicides sont un moyen d'appropriation de l'espace public parisien, et en quoi ils bousculent durablement les consciences.

1 Minorité de genre : groupe dont l'identité, l'orientation ou les pratiques sexuelles diffèrent de la majorité de la société environnante. Le terme est utilisé pour désigner les personnes non hétérosexuelles, ou les personnes non cisgenre. Définition disponible dans le glossaire.

2 Cisgenre : personne dont le genre identitaire correspond à celui qu'on lui a attribué à la naissance. Définition disponible dans le glossaire.

B. CADRE EMPIRIQUE ET ENQUÊTE DE TERRAIN

1. Le choix du sujet

J'ai d'abord fait le choix d'étudier le militantisme féministe de manière générale. Je souhaitais analyser un vaste répertoire d'actions militantes s'inscrivant dans l'espace public et produire une analyse comparée de leurs enjeux.

Cependant, d'une part, le temps imparti et la contrainte factuelle du nombre de pages ne me permettaient pas d'explorer en profondeur chacun de ces modes d'investissement de l'espace. D'autre part, la situation sanitaire actuelle a entravé le travail de terrain que je souhaitais mener. J'ai donc fait le choix de me concentrer sur l'objet de lutte des collages féministes, et ce au sein d'un mouvement : Collages Féminicides Paris. Ce sujet de recherche rassemble plusieurs éléments et axes d'analyse pertinents que j'aurais pu étudier à travers d'autres types de militantismes. Ils permettent de produire une réflexion sur les modes de déplacement dans l'espace, ce qu'aurait permis l'analyse des manifestations. Ils sont un terrain pour comprendre l'importance de l'engagement du corps, que j'aurais pu explorer à travers l'observation d'actions-choc telles que les *kiss-in*. Ils sont aussi l'occasion de travailler la question du marquage de l'espace et l'ambiguïté qu'elle entretient avec la notion de trace, que je souhaitais analyser à travers le projet de réaménagement de la place du Panthéon par le collectif les MonumentalEs.

Aujourd'hui, en France, des groupes mènent des actions de collages dans cent soixante-deux villes. En Europe, ce militantisme s'est exporté à vingt-huit villes en Allemagne, en Espagne, en Suisse, en Pologne, au Royaume-Uni, aux Pays-Bas, en Italie, etc¹. À l'origine, comme le nom l'indique, les collages féminicides ne concernaient que les femmes victimes de féminicides. Aujourd'hui, les slogans sont élargis à d'autres thématiques. On note d'ailleurs que certains mouvements ne se nomment pas "Collages féminicides", mais "Collages féministes". Dans cette idée, le mouvement parisien a entamé un processus de vote depuis le 22 mai 2021 afin de proposer de nouveaux noms pour le mouvement, tels que "Collages Féministes Paris", "Collages Féministes Intersectionnels Paris" ou "Colleureuses Féministes Paris". Les thématiques des messages se sont donc progressivement élargies depuis deux ans et ont pris différentes directions en fonction des

¹ D'après la carte Google Maps réalisée par des colleur·euses anonymes qui recense l'ensemble des villes en France et en Europe participant aux collages contre les féminicides, ainsi que leurs identifiants Instagram. <https://www.google.com/>. Consulté le 01.09.20.

mouvements qui les pratiquent. Collages Féminicides Paris (CFP) porte ainsi des valeurs spécifiques que les activistes défendent. Dans une perspective intersectionnelle, les collages alertent à propos des victimes de violences sexistes et sexuelles (dont les féminicides), mais traitent aussi de la grossophobie¹, de la psychophobie², du validisme³, de la transphobie ou des LGBTQUI+phobies. Il existe d'autres mouvements qui se focalisent aussi sur les collages, sans porter les mêmes principes : l'Amazone Paname est par exemple un groupe de colleuses qui n'accueille que les femmes cisgenre. L'objet de lutte des messages sur feuilles A4 sur les façades des rues n'est donc pas exclusif à CFP, n'importe qui peut décider d'aller coller d'elle-même. CFP est cependant un mouvement parisien particulièrement visible en termes d'actions, au sein des médias, ou en ce qui concerne la page Instagram, vitrine du mouvement, suivie par des milliers d'abonné·es⁴. Il réunit aussi plus de 1400 activistes. Ces données ont dans un premier temps motivé mon choix d'étude. Par ailleurs, d'un point de vue personnel, je suis attachée aux valeurs d'inclusivité portées par le mouvement et au fait qu'aucune discrimination, transphobe, islamophobe, etc, n'y soit acceptée.

Le mouvement est ouvert à toutes les personnes n'étant pas des hommes cisgenres : il s'agit d'une mixité choisie où tout individu appartenant au spectre des minorités de genre est le bienvenu. Plusieurs raisons expliquent ce choix : se réapproprier l'espace est symboliquement important pour les femmes et minorités de genre qui en ont été et en demeurent encore en partie aujourd'hui plus ou moins exclues. L'activité de collage consiste en l'investissement de l'espace public et en sa modification. Reprendre le pouvoir sur un espace souvent perçu comme dangereux sans la présence d'hommes cisgenre, est un élément nécessaire et libérateur selon le mouvement. Par ailleurs, de nombreuses personnes au sein du mouvement ont subi des violences commises par des hommes cisgenres. Intégrer un espace dans lequel ils ne sont pas présents est sécurisant, il s'agit de créer un *safe space*⁵.

Les militant·es s'organisent sur l'application de discussion Discord. La communication se fait à

1 Grossophobie : hostilité envers les personnes grosses ou obèses. La grossophobie repose sur des préjugés selon lesquels les personnes grosses le sont parce qu'elles le veulent bien. Une position qui se manifeste par des comportements stigmatisant et discriminant à l'égard des personnes en surpoids. Définition disponible dans le glossaire.

2 Psychophobie : forme de discrimination et d'oppression à l'encontre de personnes qui ont ou sont censées avoir un trouble psychique ou une autre condition mentale stigmatisée. Les victimes en sont les personnes catégorisées comme souffrant de troubles psychiques. Définition disponible dans le glossaire.

3 Validisme : aussi appelé capacitisme, désigne les formes de discrimination, de préjugé ou de traitement défavorable à l'encontre des personnes en situation de handicap. Définition disponible dans le glossaire.

4 Instagram, *Collages_feminicides_paris*
<https://www.instagram.com/>. Consulté le 01.09.20.

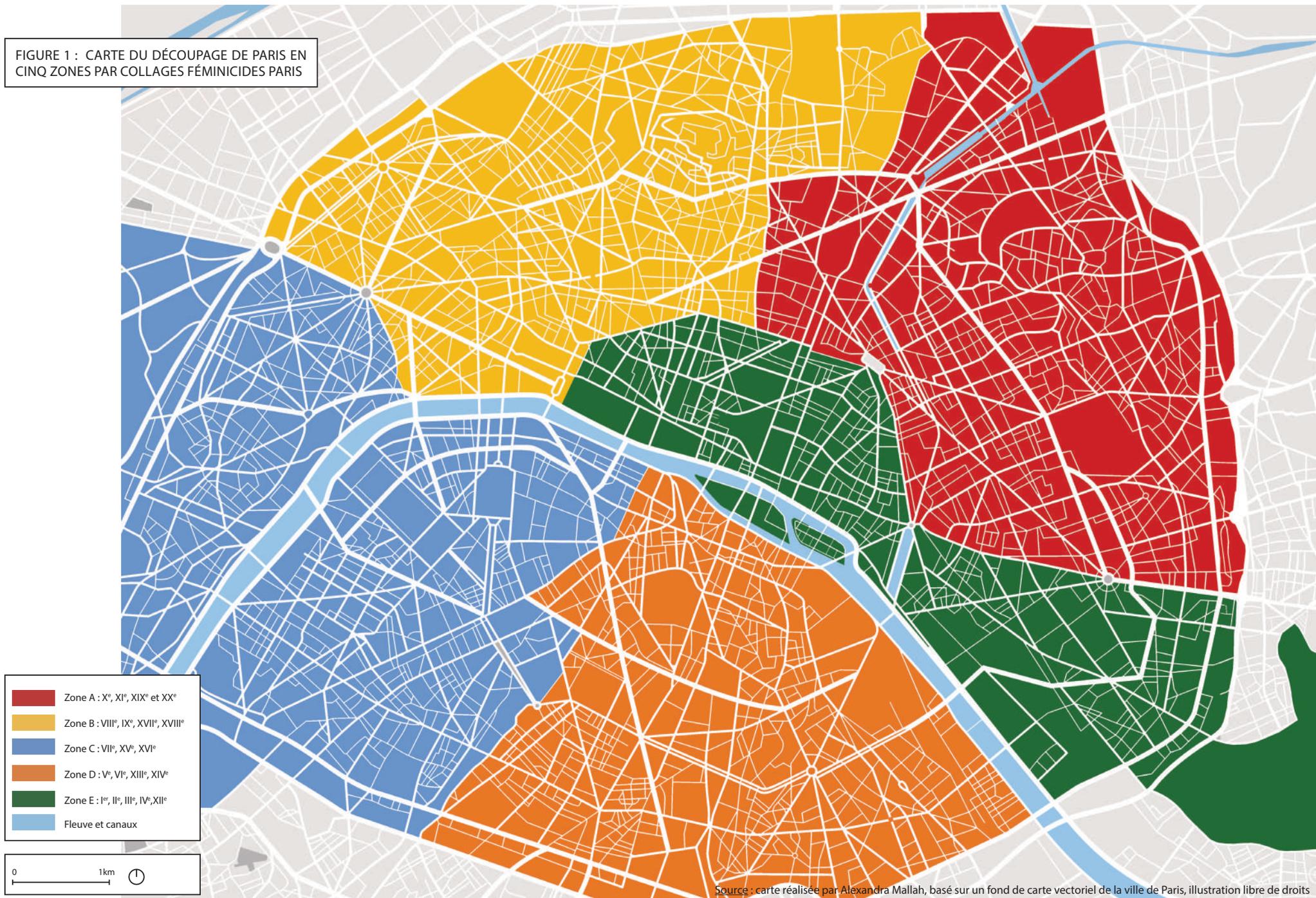
5 *Safe-space* : "espace sécurisé" ou "espace sûr", endroit permettant aux personnes habituellement marginalisées, à cause d'une ou plusieurs appartenances à certains groupes sociaux, de se réunir afin de communiquer autour de leurs expériences de discrimination.

travers les réseaux sociaux tels que Twitter et Facebook, et en priorité Instagram, où sont publiés les photographies et communiqués de presse relatifs au mouvement. Le mouvement se dit horizontal : il n’y a aucune hiérarchie, chacun·e peut y participer de la manière dont il·elle le souhaite. Pour en faire partie, il faut dans un premier temps rejoindre le groupe Facebook dédié, à partir duquel on peut rejoindre le serveur Discord de CFP : la plateforme qui réunit les adelphe¹ et sur laquelle les évènements sont organisés. À l’issue d’une première formation pratique pendant laquelle un point d’information préalable est fait, les nouveaux·elles intègrent le mouvement et ont donc accès à l’ensemble des salons de conversation du serveur de CFP sur Discord.

Afin de mieux organiser l’investissement de la capitale, le mouvement parisien a divisé la ville en cinq zones englobant entre trois et cinq arrondissements chacune (voir figure 1). Ces zones correspondent à des salons de conversation sur le serveur du mouvement. Ainsi, si un·e colleur·euse souhaite mener une session de collages dans une zone donnée, il·elle envoie un message sur la conversation correspondante afin de proposer à d’autres activistes de se joindre à lui·elle. Les salons de conversations des différentes zones restent accessibles à tout membre du mouvement : n’importe qui peut publier sur n’importe lequel de ces cinq salons. Il ne s’agit pas de cloisonner les contacts entre activistes, mais d’organiser les discussions en fonction de l’espace géographique afin d’avoir un accès plus rapide et simple aux informations. En effet, un·e colleur·euse habitant dans la zone C est moins susceptible d’être intéressé·e par les sessions de collages prenant place dans la zone A, car, comme nous le verrons par la suite, les actions des militant·es sont très liées à leur espace géographique d’habitation.

¹ Adelphe : terme issu du grec ancien *adelphós* désignant les personnes nées de mêmes parents indistinctement de leur genre ou sexe. Dans la perspective féministe, il est utilisé pour remplacer “sororité” et “fraternité” dont il se fait le synonyme. Définition disponible dans le glossaire.

FIGURE 1 : CARTE DU DÉCOUPAGE DE PARIS EN CINQ ZONES PAR COLLAGES FÉMINICIDES PARIS



2. Le choix du terrain

Afin de produire une étude de l'appropriation de l'espace public par ce mouvement, je décline ce mémoire en trois échelles d'analyse.

Le choix de la ville de Paris s'est imposé comme le plus pertinent. Étant donnée la restriction de la mobilité liée à la crise sanitaire, il était fondamental de choisir un terrain facilement accessible. D'autre part, Paris, en tant que grande ville française, concentre de nombreux enjeux en ce qui concerne les rapports sociaux / spatiaux. Dans le cadre du militantisme féministe, la capitale rassemble énormément d'actions, mouvements et associations qui informent, traitent et agissent sur la question de l'appropriation de l'espace public. En outre, comme déjà évoqué, le mouvement Collages Féminicides Paris semble être le plus important de France.

En ce qui concerne la seconde échelle d'analyse, mon premier choix était d'investir les quartiers autour de la place de la République dont la symbolique, la taille, et la praticabilité piétonne en ont fait un espace privilégié de production de contenu militant. La rencontre entre le symbole du monument et l'action collective a fabriqué une place concentrant de nombreux rassemblements symboliques. Cependant, lors des premières observations participantes que j'ai menées, malgré mes efforts pour participer à des sessions de collages dans les différents quartiers autour de cette place, les aléas orientaient constamment les sessions vers le seul quartier du XI^e arrondissement faisant partie de mon terrain. J'ai donc déplacé mon terrain vers les quartiers Folie-Méricourt et Saint-Ambroise, qui constituent le nord du XI^e arrondissement.

3. Les matériaux d'enquête

La mobilisation de sources bibliographiques m'a permis de re-situer le mouvement des Collages Féminicides au sein des mouvements sociaux féministes, et de l'intégrer dans le continuum des études de géographie sociale de genre. C'est aussi par l'enquête de terrain que j'ai analysé ce sujet. L'observation participante a constitué l'élément principal de mon travail de terrain. Suivre les colleur·euses sur le terrain m'a permis de dégager des pistes de réflexion allant bien au-delà de mes premières hypothèses : en quoi la pratique des collages modifie-t-elle le rapport à la rue pour les militantes et les militants ? Que dit la réception de cette activité des usager·es de la ville sur leur propre appropriation de l'espace public ?

En outre, une enquête réalisée auprès de militant·es du mouvement a permis des croisements au niveau individuel entre les représentations sociales des colleur·euses et leurs activités effectives de collage. Cette enquête a été mise en perspective avec une seconde enquête distribuée aux habitant·es de Paris et des banlieues limitrophes afin de comprendre la réception des usager·es quotidien·nes de l'espace public, à l'échelle de la ville. Ces enquêtes ne posent pas la question de la représentativité des données comme le ferait une enquête sociologique, mais cherchent davantage à multiplier les angles de vues par rapport à un phénomène, dans une démarche anthropologique.

Les entretiens auprès de colleur·euses, habitant·es de la capitale, gardien·nes d'immeuble, policier·es et élu·es ont constitué une source d'informations qualitatives importante. Les discours des colleur·euses rendent compte de leurs pratiques et du sens qu'ils·elles leur donnent. Le recueillement de la parole d'habitant·es de Paris et de sa banlieue proche a montré l'importante diversité des opinions concernant les collages. Enfin, les récits des gardien·nes d'immeuble ou de policier·es montrent comment le métier exercé influence, voire transforme, le rapport qu'un individu entretient avec l'espace public.

En intégrant le mouvement, j'ai aussi eu la possibilité d'accéder à une base d'informations concernant l'organisation de CFP. J'ai consulté de nombreux documents (conversations, cartes, communiqués de presse, photographies) qui m'ont renseignée sur la manière dont les membres du mouvement construisent leurs actions en fonction de l'espace.

En combinant des approches quantitatives et qualitatives, ce mémoire explore les relations des différents groupes sociologiques étudiés (colleur·euses, parisien·nes, gardien·nes d'immeuble) et les dynamiques spatiales. La mise en tension des différents matériaux fait émerger des dynamiques sociales dont la matérialisation sur le terrain est fonction de l'échelle d'analyse donnée.

4. Retour sur l'expérience de terrain

Le choix de ce sujet de recherche et le contexte extraordinaire dans lequel s'est déroulée l'élaboration de ce mémoire a impliqué des difficultés spécifiques, en plus de celles inhérentes à tout travail de recherche. Les confinements successifs et les couvre-feux ont entravé l'enquête de terrain par la restriction d'accès à l'espace public. En raison du confinement, le mouvement n'a pas mené d'action durant tout le mois de novembre, et durant la moitié du mois de décembre. Hors confinement, les différents couvre-feux, toujours plus tôt, ont forcé les colleur·euses à adapter leurs activités : de nombreuses sessions se sont déroulées en pleine journée, par exemple le samedi vers 16h. Habituellement, les militant·es de CFP collent la nuit, avant 7h ou après 20h, afin de se soustraire aux passant·es. La modification du contexte de collage a pu avoir une influence sur les colleur·euses : les choix des espaces de collages ont pu être modifiés par peur de se confronter à la foule trop présente pendant la journée ; le sentiment de sécurité ou de vulnérabilité a pu être également transformé. Le nombre d'interactions avec des usager·es de l'espace public a naturellement augmenté. Ces éléments ne faussent pas les observations, mais fabriquent un cadre particulier qui n'est peut-être pas exactement représentatif des pratiques habituelles de collages.

Par ailleurs, le caractère illégal de l'activité a également contraint la recherche. Les activistes s'organisent de manière très prudente : ils·elles utilisent des applications de conversations cryptées telles que Discord ou Signal. Il y a une diffusion restreinte des documents récapitulant l'organisation des actions jugées à risque, ce qui en complexifie la consultation. Cependant, de manière globale, une fois rentrée à l'intérieur du mouvement, les colleur·euses et leurs actions ont été relativement accessibles. En outre, ces activités comportent des risques auxquels j'aurai pu être confrontée. J'ai cependant eu la chance de ne jamais être interpellée ou verbalisée par les forces de l'ordre. Je n'ai pas non plus été confrontée à des passant·es violent·es lors de mes sessions de collages.

Dans l'ensemble, je n'ai pas été confrontée à d'insurmontables difficultés : le mouvement est accessible, il a été simple d'y rentrer et j'ai à partir de là eu accès à de précieuses informations. J'appréhendais également les entretiens avec les colleur·euses : je pensais que les membres de CFP ne souhaiteraient pas me parler, et encore moins être enregistré·es. Au contraire, les militantes avec lesquelles j'ai pu parler avaient un discours libre de toute censure. Bien que les collages constituent une activité illégale, l'absence de dangerosité qu'elle sous-tend, l'acceptation générale de l'opinion publique et le relais des médias encourage les colleur·euses à prendre la parole. Seule une enquêtée m'a demandé de changer son prénom lors de la retranscription de son entretien.

C. UNE PERSPECTIVE FÉMINISTE

1. Un savoir situé

En 1988, Donna Haraway introduit la notion de savoir situé en ces termes : “Je voudrais une doctrine d’objectivité incorporée qui accueille les projets féministes paradoxaux et critiques sur la science, objectivité féministe signifiant alors tout simplement « savoirs situé »”¹. La philosophe estime que l’objectivité neutre n’existe pas puisque le·a chercheur·euse parle toujours d’un point de vu particulier : le sien. Les savoirs situés sont une exigence de positionnement et d’explicitation des conditions de possibilité de la prise de parole elle-même. Nos privilèges et nos expériences sont des éléments desquels on ne peut se défaire et qui construisent notre regard. Le choix de ce sujet et les angles sous lesquels je le traite produisent un savoir résultant de ma propre subjectivité, il m’apparaît donc fondamental d’explicitier d’où je parle et *quand* je parle. Dans la perspective des savoirs situés, cette transparence est l’unique manière de tendre vers une forme d’objectivité.

Ainsi, cette recherche résulte d’un besoin personnel de lutter contre des inégalités de genre omniprésentes à mes yeux. Mon statut de femme a façonné le regard que je porte sur les individus, sur la ville, et sur les rapports qu’entretiennent les premiers avec la seconde. Mon positionnement en tant que militante féministe influence, de manière consciente ou non, l’approche que j’ai de mon sujet de recherche. Lorsque je me suis immergée dans Collages Féminicides Paris, c’était autant pour les besoins de mon mémoire que par conviction personnelle. Cette double casquette de militante et chercheuse a demandé une prudence de ma part : il est fondamental de cloisonner au maximum ces deux statuts afin de réduire l’ascendant qu’ils pourraient avoir l’un sur l’autre. Je garde cependant à l’esprit que malgré mes efforts pour distinguer mon militantisme et ma recherche, il m’est impossible – pour moi ou n’importe qui d’autre - de prétendre à une entière objectivité. À ce titre, les entretiens, menés auprès d’individus dont les discours me révoltaient, ont été un exercice formateur. En tant que militante, mon réflexe aurait été d’entrer dans un débat pour convaincre mon·a interlocuteur·rice et faire valoir mon point de vue. En tant que chercheuse dans une démarche d’enquête, mon rôle était de me concentrer sur la collecte des discours des enquêté·es, et donc de mettre de côté mes convictions personnelles.

L’exigence de savoirs situés de Donna Haraway ne s’arrête pas à la simple question du

1 HARAWAY D. (2007), *Le manifeste cyborg et autres essais*, Paris, Exils, p. 115.

positionnement et d'explication. Les savoirs situés sont aussi une revendication des chercheur·euses à récupérer la capacité d'enquêter sur des sujets qui éveillent du désir. Selon Haraway, cette revendication vise à construire des mondes moins ordonnés par les visées de la domination. Il s'agit d'expérimenter, par la recherche, des versions en décalage de celles habituellement produites par des chercheur·euses qui prétendent une objectivité neutre dans leurs travaux. Dans cette seconde perspective, je revendique également mon savoir situé en participant à la déconstruction d'une science objectivante faite par des hommes qui met à distance le monde, car elle ne se rend pas compte des intuitions sexistes qui l'influencent.

2. Une perspective intersectionnelle

Jusqu'ici, j'ai adopté un discours binaire selon une dichotomie homme femme. L'immersion au sein de CFP, et les nombreuses lectures que j'ai menées lors de l'élaboration de ce mémoire m'ont sensibilisée à la notion d'intersectionnalité. Le terme est récent : il a été formulé pour la première fois en 1989 par Kimberlé Williams Crenshaw. Cette chercheuse et juriste africaine-américaine s'en est servi pour décrire les violences subies par les femmes noires, mêlant ainsi les violences sexistes et les violences racistes¹. L'intersectionnalité désigne la situation d'individus se trouvant au croisement de plusieurs formes de domination et de discriminations dans une société. Selon Sebastien Chauvin et Alexandre Jaunait : "L'intersectionnalité est d'abord une théorie critique au sens où elle permet de formuler des intérêts normatifs spécifiques, ceux de minorités situées à l'intersection des grands axes de structuration des inégalités sociales et dont les intérêts ne sont pas représentés par des mouvements sociaux"².

L'adoption d'une approche intersectionnelle permet d'élargir la lecture de genre sur les mécanismes de domination sociale. Elle prend en considération des oppressions qui se superposent et s'entrecroisent avec le sexisme : le racisme, l'homophobie, la transphobie, le validisme, le classisme, la grossophobie, etc. Ce prisme offre un espace de visibilité aux personnes

qui se situent à l'intersection de multiples oppressions, et nous éclaire sur la réalité des publics les plus dominés, minoritaires ou subalternes.

Pour en revenir aux savoirs situés, l'apprentissage de la notion d'intersectionnalité m'a montré que si mon statut de femme m'inscrit au sein d'un public dominé, mon statut de personne blanche, cisgenre, valide, dont le corps correspond aux normes sociales occidentales, sont des privilèges. Il est fondamental d'en avoir conscience en tant qu'individu, en tant que militante, et en tant que chercheuse.

1 BASTIDE L. (2020), *Présentes... op. cit.*, p. 12.

2 CHAUVIN S., JAUNAIT A. (2013) "Intersectionnalité", in Catherine Achin et Laure Bereni (dir.), *Dictionnaire genre et science politique*, Paris, Presse de Sciences Po, p. 286.

3. Le choix de l'écriture inclusive

Plusieurs raisons m'ont poussée à utiliser un langage inclusif lors de la rédaction de ce mémoire. Par son existence même, cette étude s'inscrit dans la lutte contre des inégalités de genre. Considérant cela, il apparaît important de me saisir d'un maximum d'outils favorisant cette lutte. L'écriture inclusive en fait partie. De plus, ce mémoire se concentre sur la compréhension et l'analyse d'un mouvement dont l'un des piliers est l'approche inclusive : l'écriture inclusive est une condition *sine qua non* de l'adhésion au mouvement CFP. Par respect pour les militant·es, mon travail et sa formalisation ne peuvent pas aller à l'encontre de ces valeurs. Enfin, à titre personnel, il ne m'est pas envisageable de mener une recherche à propos de la visibilité des minorités de genre dans l'espace public, sans les visibiliser également dans l'écriture.

Ce mémoire utilisera donc la méthode du point médian pour représenter toutes les identités de genres. Le choix a été fait de ne pas utiliser le "x" en plus d'une féminisation des termes employés. Le "x" est un moyen utilisé pour représenter les personnes agenes¹ ou non-binaires². Or, l'utilisation de ce type d'écriture inclusive ne consiste pas en la visibilisation de deux mots déjà existants combinés sous une forme commune (tel que "habitant" et "habitante" devenant "habitant·es"), mais en la création de nouveaux mots (tel que "habitantx" devenant "habitant·es·x" au pluriel). La fabrication de nouveaux termes qui n'existent pas actuellement dans la langue française complexifie la lisibilité de ce mémoire. Par ailleurs, mon expérience au sein de CFP a montré que ce type d'écriture n'est pas revendiquée par l'ensemble des personnes agenes et non-binaires : la plupart de ces personnes utilisent en effet la méthode du point médian pour se nommer (tel que "je suis un·e habitant·e").

À titre informatif, lors d'une enquête réalisée auprès de la population des colleur·euses 94,2% des personnes ayant répondu étaient des femmes cisgenres, 5,3% étaient des agenes, non-binaires ou *gender-fluid*³, tandis que 0,6% étaient des femmes transgenres⁴. Cette étude concernant 12% des colleur·euses nous donne une idée de la part des différents genres au sein du mouvement.

1 Agenre : personne qui a le sentiment de n'être ni un homme ni une femme (ni même un mélange des deux) ; qui a le sentiment de ne pas avoir un genre. Définition disponible dans le glossaire.

2 Non-binaire : personne dont l'identité de genre ne correspond ni aux normes du masculin, ni à celles du féminin. Définition disponible dans le glossaire.

3 *Gender-fluid* : personne dont l'identité de genre fluctue de manière assez marquée. Elle·il·iel·ielle peut se sentir parfois plutôt un homme parfois plutôt une femme, parfois androgyne ou gynandre, parfois neutre, etc. Définition disponible dans le glossaire.

4 Transgenre : Personne dont l'identité de genre ou le sexe biologique se situe en dehors du binarisme homme-femme, qui ne s'identifie pas à son sexe assigné à la naissance ou qui a entamé un processus afin de faire mieux correspondre son expression de genre et son identité de genre. Définition disponible dans le glossaire.

4. Glossaire

Cisgenre : Personne dont le genre (identitaire) correspond à celui qu'on lui a attribué à la naissance.
(Définition tirée du site QueerParis <https://www.queerparis.com/fr/lexique/>)

Transgenre : Personne dont l'identité de genre ou le sexe biologique se situe en dehors du binarisme homme-femme, qui ne s'identifie pas à son sexe assigné à la naissance ou qui a entamé un processus afin de faire mieux correspondre son expression de genre et son identité de genre.
(Définition tirée du site QueerParis <https://www.queerparis.com/fr/lexique/>)

Non-binaire : Façon de parler du genre sans se cantonner aux genres binaires homme/femme. Concerne aussi une identité de genre à part entière : une personne dont l'identité de genre ne correspond ni aux normes du masculin, ni à celles du féminin.
(Définition tirée du site QueerParis <https://www.queerparis.com/fr/lexique/>)

Agenre : Personne qui a le sentiment de n'être ni un homme ni une femme (ni même un mélange des deux) ; qui a le sentiment de ne pas avoir un genre.
(Définition tirée du site QueerParis <https://www.queerparis.com/fr/lexique/>)

Gender-fluid : Personne dont l'identité de genre fluctue de manière assez marquée. Elle/il/iel/ielle peut se sentir parfois plutôt un homme parfois plutôt une femme, parfois androgyne ou gynandre, parfois neutre, etc.
(Définition tirée du site QueerParis <https://www.queerparis.com/fr/lexique/>)

Minorités de genre : groupe dont l'identité, l'orientation ou les pratiques sexuelles diffèrent de la majorité de la société environnante. Le terme est utilisé pour désigner les personnes non hétérosexuelles, ou les personnes non cisgenre.

Hétérosexuel·le : qui caractérise l'attraction sexuelle d'individus de sexe opposé dans une espèce donnée.
(Définition du CNRTL)

Homosexuel·le : (Celui, celle) qui éprouve une attirance sexuelle pour des individus de son propre sexe.

(Définition du CNRTL)

Bisexuel·le : Qui cultive des relations intimes avec des personnes des deux sexes.

(Définition du CNRTL)

Queer : Queer est à l'origine un mot anglais qui signifie "bizarre", "de travers". A partir de la fin du XIX^e siècle, il devient une insulte populaire désignant les personnes homosexuel·les. Des activistes se réapproprient le terme au début des années 1990 pour affirmer des sexualités et des genres subversifs. Ce terme, à forte dimension antisexiste et antiraciste, regroupe désormais les personnes qui n'adhèrent pas à la vision binaire des genres et des sexualités et ne veulent pas être catégorisées selon les normes imposées par la société.

(Définition tirée du site QueerParis <https://www.queerparis.com/fr/lexique/>)

Pansexuel·le : Se dit d'une personne pouvant être attirée par tous les genres y compris non binaires (hommes, femmes, inter, trans, non binaire, queer, etc.). Souvent défini également par la possibilité d'aimer quelqu'un parce que c'est une personne.

(Définition tirée du site QueerParis <https://www.queerparis.com/fr/lexique/>)

Adelphe : terme issu du grec ancien *adelphós* désignant les personnes nées de mêmes parents indistinctement de leur genre ou sexe. Dans la perspective féministe, il est utilisé pour remplacer "sororité" et "fraternité" dont il se fait le synonyme.

Validisme : Le validisme, aussi appelé capacitisme, désigne les formes de discrimination, de préjugé ou de traitement défavorable à l'encontre des personnes en situation de handicap.

(Définition de Sarah Painter donnée dans le cadre de sa publication : *Quel droit à la ville pour des personnes en fragilité psychique ? Les enseignements de l'étude d'un groupe d'entraide mutuelle ?*)

Grossophobie : hostilité envers les personnes grasses ou obèses. La grossophobie repose sur des préjugés selon lesquels les personnes grasses le sont parce qu'elles le veulent bien. Une position qui se manifeste par des comportements stigmatisant et discriminant à l'égard des personnes en

surpoids.

(Définition de l'internaute <https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/>)

Féminicide : meurtre de femmes tuées parce qu'elles sont des femmes

(Dictionnaire Le Petit Robert).

Femmage : féminisation du mot "hommage", hommage rendu à un femme

(Selon l'utilisation de Laélia Véron en a faite, inspirée de la terminologie de Miriam Schapiro et Melissa Meyer).

Sigles :

CFP : Collages Féminicides Paris.

Se dit "le mouvement Collages Féminicides Paris" ou directement "Collages féminicides Paris".

Tel que "je fais partie du mouvement Collages Féminicides Paris" ou "je fais partie de Collages Féminicides Paris"

TW : *Trigger Warning*

D. PRÉSENTATION DU PLAN

L'analyse de la dimension spatiale d'une action militante étant indispensable à sa pleine compréhension, cette étude se divise en trois parties correspondant chacune à une échelle spatiale. Les bonds scalaires permettent d'étudier les modes de collages et leur réception sous le prisme de la notion d'appropriation à ses différents niveaux de lecture.

Tout d'abord, l'étude est menée à l'échelle de la capitale française : Paris. La mise en tension du militantisme de collage et de sa réception en fonction des arrondissements nous informe sur la sociologie des colleur·euses, sur celle des parisiens·nes, et sur les représentations sociales régissant cette ville. Pourquoi voit-on beaucoup de collages dans certains arrondissements et pratiquement aucun dans d'autres ? Quelles sont les facteurs qui amènent les colleur·euses à mener des sessions dans certains espaces donnés ? En quoi la charge symbolique d'un lieu influence-t-elle les activités et les contre-activités qui s'y déroulent ?

Dans un second temps, je me concentrerai sur le terrain spécifique du nord du XI^e arrondissement : les quartiers Folie-Méricourt et Saint-Ambroise. La réduction de l'échelle d'étude met en évidence d'autres dynamiques socio-spatiales. En quoi l'activité de collage modifie le regard porté sur la rue ? Comment la déambulation dans l'espace public participe à la construction d'une appropriation de la part des activistes ? Comment interpréter les modifications qui sont apportées aux collages par les passant·es ? Comment appréhender la complexité de la réception des riverain·es ?

Enfin, je me focaliserai sur le mur en lui-même. En analysant les choix des murs de collages, on comprendra les relations que les individus entretiennent avec l'architecture, dans sa dimension constructive, juridique ou esthétique. L'étude des messages collés et la relation qu'ils entretiennent avec la façade choisie me permettra aussi d'explorer l'articulation entre intime et public. Enfin, en appréhendant le mur comme une frontière entre espace privé et espace public, on mettra en évidence les conflits qui opposent les habitant·es aux activistes et qui traduisent des notions de propriété et d'appropriation opposées.

PARTIE I :

LES ENJEUX DES COLLAGES FÉMINICIDES À L'ÉCHELLE DE PARIS

Tous les matins à six heures, les premiers taxis se dirigent vers la Place et de la rue de Rivoli vers les bouches d'aération pour la ventilation.

air

Le Centre
Demain

000 e 1701

Pour plus de légèreté et rigidité,
les 84 poutres traversières sont en treillis,
comme les charpentes de ponts métalliques.

poutres

Diagrama de la fachada con su estructura logística del Centro fue creado en 1977 por Identifica et edificio en sucesión de p...

logotipo

AU CENTRE POMPIDOU ON EXPOSE
UN PEDOCRIMINEL: AFFAIRE
CLAUDE LEVEQUE

L'espace public se pose non seulement comme un cadre physique supportant les pratiques de l'ensemble des individus formant une société, mais aussi comme un cadre mental relayant des idéologies¹. En tant que lieu ouvert à tous, il est un levier de modification des dynamiques sociales et de leurs influences. Il s'agit ainsi d'un lieu privilégié pour que les contre-publics contestataires puissent faire valoir leurs revendications.

Mon expérience en tant qu'habitante de la région parisienne m'a confrontée, à partir de 2019, aux collages féminicides. Les messages aux revendications féministes se sont imposés à moi dans le XI^e arrondissement dans lequel ils apparaissent dans chaque rue. Leur présence est beaucoup moins évidente dans le XIV^e : j'en aperçois un, de temps en temps. Dans les arrondissements de l'ouest parisien, il faut les chercher pour espérer les repérer ou pour trouver l'empreinte imperceptible des feuilles A4 sur les murs des immeubles, trace d'un collage passé. Ce constat, réalisé à mon échelle personnelle, pose question : pourquoi les collages se manifestent-ils davantage dans certains lieux de la capitale ? Que dit l'abondance ou l'absence des messages sur les dynamiques socio-spatiales de la ville ? Comment CFP s'approprie-t-il l'espace public parisien et en quoi la répartition des collages doit être pensée conjointement à sa réception ?

¹ COUTRAS J. (1987), "*Hommes...*" *op.cit.*, p. 144.

A. UNE INÉGALE RÉPARTITION SPATIALE DES ACTIVISTES

1. Le déroulement des sessions de collages

Afin de vérifier ces hypothèses, j'ai mesuré les activités de collages à l'échelle de la capitale : l'objectif est de comprendre comment les colleur·euses s'approprient les différents arrondissements.

Le premier matériau de recherche mis en place est une enquête menée auprès des militant·es de CFP. Le questionnaire a été réalisé sur *Google Forms*, puis diffusé aux activistes par le groupe privé Facebook des colleur·euses, et sur le serveur du mouvement, sur Discord. Cette enquête prend place en janvier 2021, dans le contexte spécifique d'un couvre-feu à 18h qui limite les déplacements en dehors du domicile pendant une longue durée. 173 militant·es y ont répondu, représentant 12% de la population des colleur·euses, soit des 1 400 personnes inscrites sur le serveur. Par la collecte de données quantitatives, l'enquête a révélé une inégale répartition des collages dans Paris. Une carte renseignant ces informations a par la suite été réalisée (figure 2). Afin de comprendre ce déséquilibre, une seconde partie de l'enquête, de nature qualitative, explore les raisons des choix de lieux d'activité de collages de la part des activistes. Ce matériau de recherche est complété par des entretiens menés avec les colleur·euses, de novembre 2020 à février 2021.

Plus de 30% des colleur·euses enquêtée·es disent coller régulièrement dans le XI^e et le XX^e arrondissements. À l'inverse, une part négligeable des activistes a déclaré investir les arrondissements de l'ouest et du centre-ouest.

D'après l'enquête, pour 80% des colleur·euses, le facteur principal de choix des lieux de collages est le lieu d'habitation. À noter que ce facteur n'est pas exclusif aux autres facteurs. Les activistes déclarent qu'il est plus simple pour elles·eux de coller aux alentours de leur lieu de vie : cela permet un gain de temps et d'énergie. Les couvre-feux et confinements qui ont jalonné 2020 et 2021 tendent à renforcer cette pratique. De plus, coller dans un quartier que l'on connaît confère une maîtrise de l'espace rendant plus efficace la session : elle se fait plus rapidement et les collages peuvent avoir une durée de vie plus longue. Les militant·es connaissent les rues ce qui réduit les allers-retours et déambulations. Ils·elles savent quels murs sont les meilleurs en termes de place, de matérialité, d'exposition ou de non-exposition aux passant·es. Une enquêtée déclare à ce propos : "On est plus efficace quand on colle dans nos quartiers, souvent on a déjà repéré les murs, et ça

nous permet de surveiller la durée de vie des collages”¹. En outre, le fait de coller près de son lieu d’habitation est rassurant : être en terrain connu permet de se sentir moins vulnérable. Ce facteur, bien qu’il soit de l’ordre de la subjectivité, est essentiel. En effet, le sentiment de vulnérabilité des femmes et minorités de genre est un élément qui accroît la peur et restreint donc leur pratique de l’espace public². Le fait de connaître la géographie de l’espace que l’on pratique donne un sentiment de contrôle qui rassure. Une colleuse explique à ce titre : “je colle dans des lieux qui à moi me semblent rassurants parce que je les connais, je les pratique, ce qui fait que j’ai déjà repéré des endroits et que s’il y a un problème je sais dans quelles rues je peux aller me cacher”³. En effet, le fait d’agir dans l’illégalité et la possibilité d’être confronté·es à des passant·es intolérant·es, voire violent·es, peut créer un climat de stress pendant les sessions. Cette peur s’ajoute à l’inconfort que peuvent souvent ressentir les femmes et les minorités de genre lorsqu’elles pratiquent l’espace public de manière générale⁴. Au regard de ces réalités, les colleur·euses recherchent des conditions de collages rassurantes, qu’un espace connu, habité et maîtrisé peut conférer.

En dehors du lieu d’habitation, 15% des colleur·euses ont évoqué l’aspect symbolique d’un espace comme raison du choix du lieu de collage. Pour certain·es, la symbolique est personnelle. Il peut par exemple s’agir du lieu d’habitation ou du quartier fréquenté par un·e agresseur·euse. Pour la plupart des enquêté·es, il s’agit d’une symbolique liée à des arrondissements ou à des édifices de pouvoir. Les lieux⁵ sont représentatifs d’une forme de pouvoir qui peut être institutionnel, politique, juridique, culturel, religieux, économique, médiatique, social, etc. Il s’incarne dans des endroits significatifs dont la valeur ne réside pas uniquement dans un cadre physique, mais est associée au pouvoir représenté. “Tous les lieux, du fait qu’ils sont signifiants, sont donc porteurs d’autre chose que d’eux-mêmes en tant qu’étendues matérielles”⁶. S’approprier ces espaces relève d’un symbole puissant : en apposant sa marque sur un édifice représentatif d’un pouvoir, on altère ce à quoi il renvoie. Au cours d’un entretien, Elodie⁷ évoque la polémique autour du Cours Florent⁸, dont les

1 Enquête auprès des colleur·euses, enquêté·e n°132, 2021.

2 CONDON S., LIEBER M., MAILLOCHON F. (2005), “*Insécurité dans...*” *op.cit.*

3 Lalou, entretien, 11.12.20.

4 CONDON S., LIEBER M., MAILLOCHON F. (2005), “*Insécurité dans...*” *op.cit.*

5 On différencie ici le lieu de l’espace en cela que le lieu porte une charge et un pouvoir symbolique (Monnet, 1996).

6 MONNET J. (1996) “La symbolique des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité”, *Cybergeographie : European Journal of Geography, Politique, Culture, Représentations*, document 56, p. 2.

7 Le prénom a été modifié à la demande de la colleuse.

8 Le Cours Florent a été mis en cause en novembre 2020 par l’association Callisto lors d’une tribune dénonçant le silence de l’école théâtrale suite à des accusations d’agressions sexuelles et de viol.

locaux sont dans le XIX^e, pour illustrer l'importance de lier un message à un espace. “En fait, ça dépend du slogan : si c'est pour dénoncer des trucs en rapport avec ces lieux, comme le Cours Florent, ça a du sens, c'est là qu'il faut coller. Ca a toujours plus de sens quand tu colles sur les lieux concernés”¹. De plus, la modification d'un lieu emblématique relève d'un effet de visibilité plus fort et puissant que pour un espace lambda.

L'analyse de la carte des lieux de pouvoir de Paris “*Il était une fois dans l'ouest*” (figure 3), est pertinente pour comprendre les relations entre espace et pouvoir. Elle a été publiée par Agnès Stienne en 2018 en cahier central du *Monde Diplomatique*². Cette carte indique la localisation des lieux de pouvoir parisiens : quartiers riches et sièges des plus hautes instances administratives, économiques, financières, politiques, intellectuelles et journalistiques de France. Elle met en évidence les fractures spatiales entre l'est et l'ouest, le centre et la périphérie, et la rive droite et la rive gauche. L'autrice produit ainsi une critique qui lie les dynamiques sociales et géographiques : “les lieux de pouvoir parisiens sont concentrés dans les arrondissements les plus huppés, où les puissants cultivent un entre-soi qui favorise leur reproduction, et permet de tenir à l'écart les autres groupes”³.

La superposition des deux cartes montre que les militant·es de CFP investissent l'espace parisien de manière inégale au détriment des espaces de pouvoir. Ainsi, ces lieux semblent être liés à des dynamiques sociales dont les colleur·euses sont écarté·es, volontairement ou malgré elles·eux.

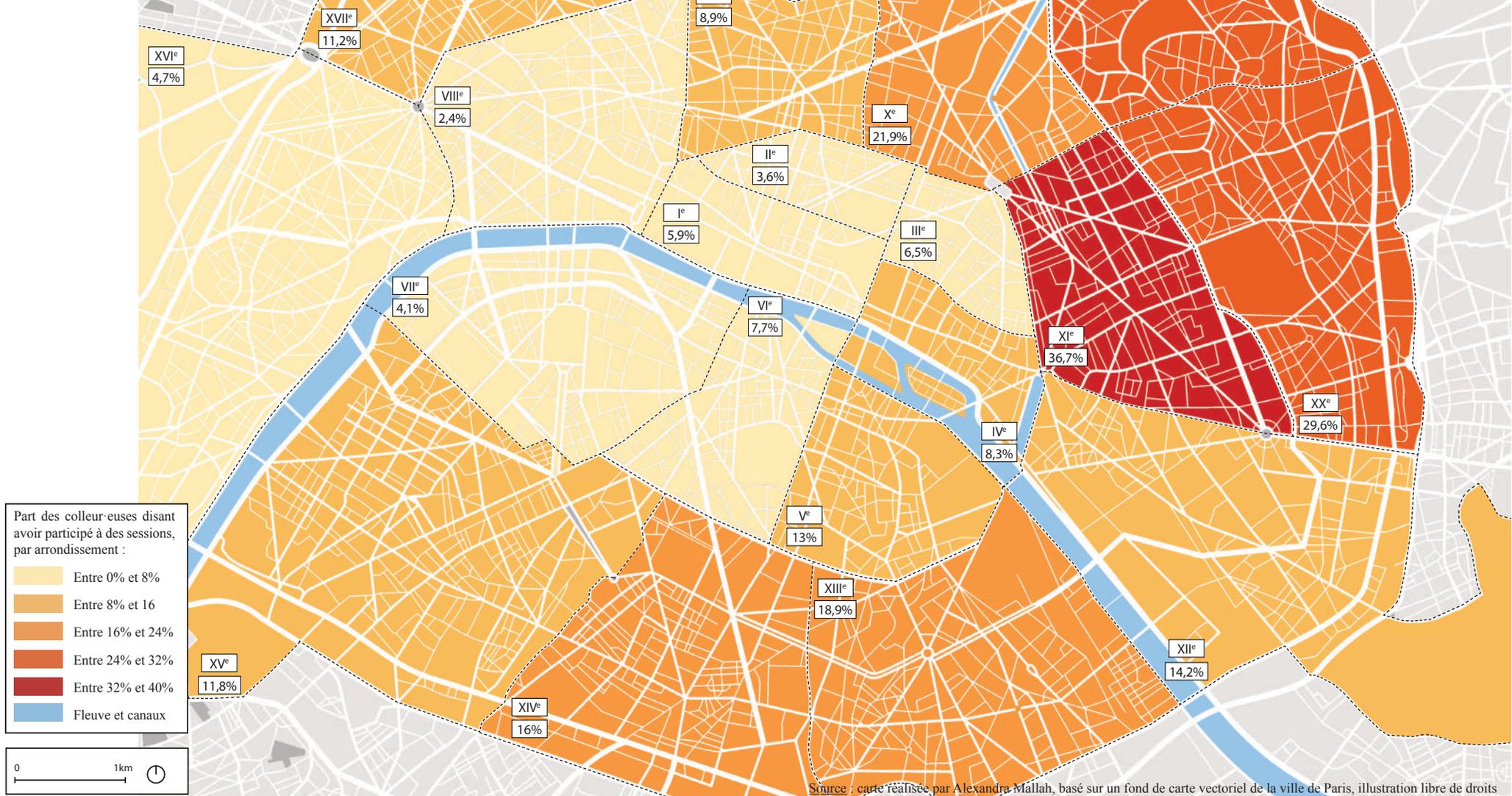
1 Elodie, entretien, 19.01.21.

2 Version actualisée d'une première version publiée en 2012.

3 Extrait de l'article accompagnant la carte “*Il était une fois dans l'Ouest*” <https://www.monde-diplomatique.fr/>. Consulté le 02.02.21.

FIGURE 2 :
CARTE DES ARRONDISSEMENTS DANS
LESQUELS LES COLLEUR-EUSES SONT
LE PLUS ACTIF·VES.

Carte réalisée d'après une enquête menée auprès
de 169 (12% des) colleur·euses, en janvier 2021.



Source : carte réalisée par Alexandra Mallah, basé sur un fond de carte vectoriel de la ville de Paris, illustration libre de droits

FIGURE 3 : IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST, ou LIEUX DE POUVOIR À PARIS

Affiche publiée en cahier central du "Monde Diplomatique" de février 2019
Par Agnès Stienne

LIEUX DE POUVOIR À PARIS

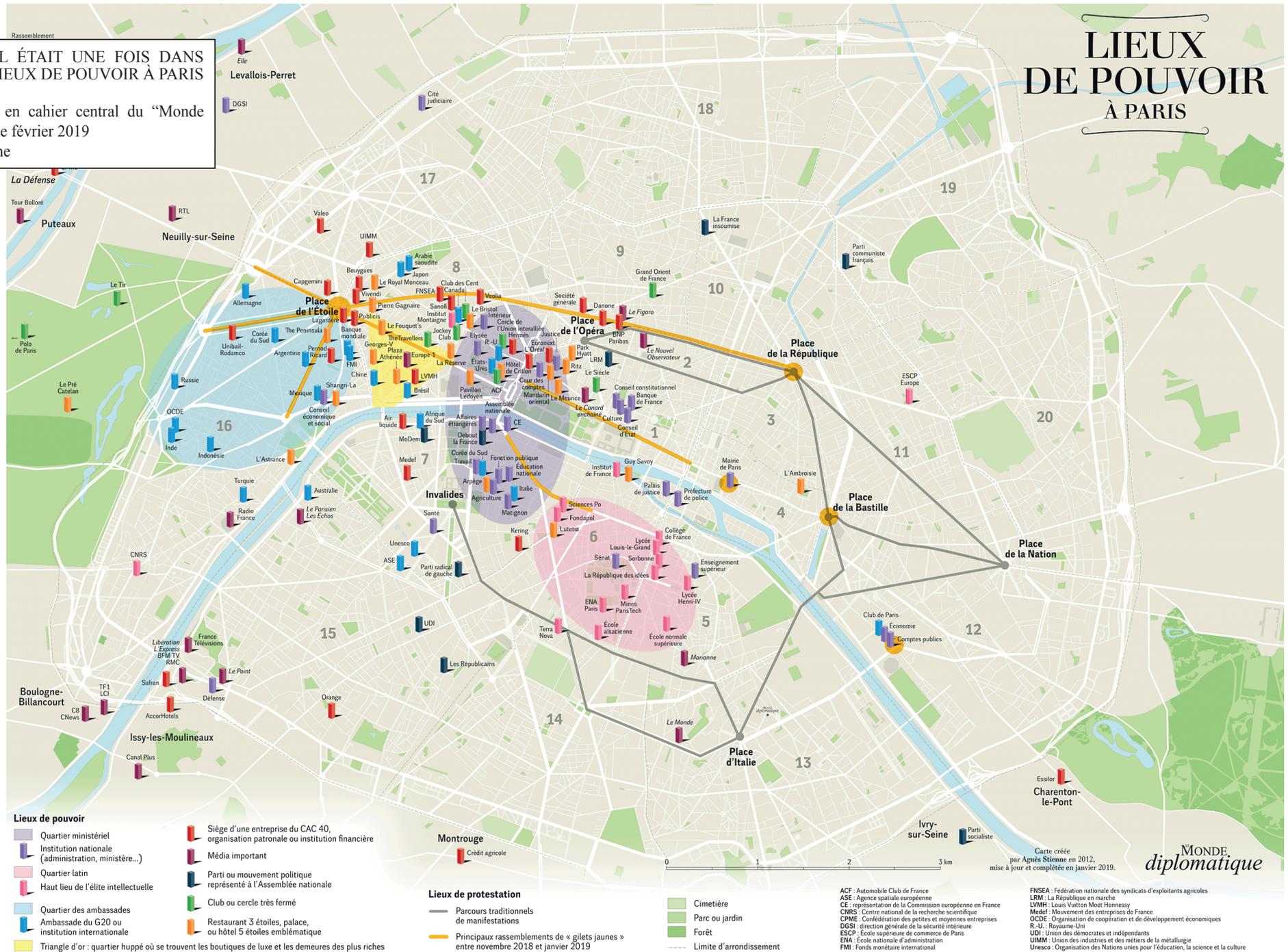


FIGURE 4 : SUPERPOSITION NUMÉRIQUE DE LA CARTE DES LIEUX DE COLLAGES ET DE LA CARTE DES LIEUX DE POUVOIRS DANS PARIS, 2021.

LIEUX DE POUVOIR À PARIS



- Lieux de pouvoir**
- Quartier ministériel
 - Institution nationale (administration, ministère...)
 - Quartier latin
 - Haut lieu de l'élite intellectuelle
 - Quartier des ambassades
 - Ambassade du G20 ou institution internationale
 - Triangle d'or : quartier huppé où se trouvent les boutiques de luxe et les demeures des plus riches
 - Siège d'une entreprise du CAC 40, organisation patronale ou institution financière
 - Média important
 - Parti ou mouvement politique représenté à l'Assemblée nationale
 - Club ou cercle très fermé
 - Restaurant 3 étoiles, palace, ou hôtel 5 étoiles emblématique

- Lieux de protestation**
- Parcours traditionnels de manifestations
 - Principaux rassemblements de « gilets jaunes » entre novembre 2018 et janvier 2019

- Cimetière
- Parc ou jardin
- Forêt
- Limite d'arrondissement

- ACF : Automobile Club de France
 ASE : Agence spatiale européenne
 CE : représentation de la Commission européenne en France
 CNRS : Centre national de la recherche scientifique
 CPME : Confédération des petites et moyennes entreprises
 DGSI : direction générale de la sécurité intérieure
 ESCP : École supérieure de commerce de Paris
 ENA : École nationale d'administration
 FMI : Fonds monétaire international

- FNSEA : Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles
 LRM : La République en marche
 LVMH : Louis Vuitton Moët Hennessy
 Medef : Mouvement des entreprises de France
 OCDE : Organisation de coopération et de développement économiques
 R-U : Royaume-Uni
 UDI : Union des démocrates et indépendants
 UIMM : Union des industries et des métiers de la métallurgie
 Unesco : Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture

Carte créée par *Asnière Stéphanie* en 2012, mise à jour et complétée en janvier 2019.

MONDE diplomatique

Seul·es les activistes les plus à l'aise vont coller dans les quartiers que la carte indique comme étant des espaces de pouvoir. Ils·elles cherchent ainsi à augmenter l'effet perturbateur des collages en les apposant dans des lieux de pouvoir, ou dans des espaces où il est plus rare de les voir. Une colleuse raconte ainsi :

J'ai fait une session dans le XVI^e parce que je me suis dit que c'était important. J'ai plus tendance à traîner dans le nord-est de Paris et c'est des quartiers qui sont un peu plus populaires, et je me suis dit que c'était... Soit tu colles juste autour de chez toi, soit tu colles partout, sans préférence pour un quartier ou un autre. Je pense que c'est bien de coller partout. En plus le XVI^e, tout ça, ce sont des quartiers où les collages tiennent aussi moins longtemps, où peut-être il y a moins de colleur·euses, je ne sais pas... Donc c'est bien aussi d'investir ces lieux-là.¹

Si 80% des colleur·euses ont nommé le lieu de vie comme raison du lieu de collages, et 17% la symbolique, seuls 6% ont donné ces deux réponses à la fois. Ces chiffres s'expliquent. Car si coller dans son quartier relève d'un certain confort, réel ou perçu, investir les lieux de pouvoir consiste en la démarche inverse. En effet, les arrondissements de pouvoir ne sont généralement pas ceux où habitent les militant·es de CFP et sont en outre habités par des riverain·es qui semblent être moins tolérant·es aux collages, ce qui peut décourager la mise en place de sessions de collages, nous y reviendrons.

Ainsi, la géographie d'une ville est intrinsèquement liée à des dynamiques de pouvoirs dont les groupes sociaux se servent. Les colleur·euses évoquent l'importance de coller dans des lieux symboliques et donc représentatifs du pouvoir, afin de donner encore plus de poids à leurs actions. Cependant, la réalité des sessions de collages montre que l'appropriation de ces arrondissements par les militant·es n'est finalement que minoritaire. L'espace urbain n'est ainsi pas accessible partout de la même manière : certains arrondissements jouissent d'un contrôle de l'espace public exacerbé.

13% de colleur·euses citent la sociologie du quartier comme facteur décisionnel de leur lieu de collage. À noter que les observations qui suivent n'ont pas pour but de renseigner sur la réception que les habitant·es de Paris ont des activités de collages, mais de montrer comment cette réception influence les choix de lieu de collage des activistes.

Une enquêtée déclare : «je trouve en plus que ce sont des quartiers assez populaires ou le message semble mieux passer»². La tolérance des habitant·es d'un quartier, leurs encouragements, ou le fait que les collages tiennent plus longtemps rendent les sessions plus confortables et motivantes pour

¹ Anna, entretien, 26.12.20.

² Enquête auprès des colleur·euses, enquêtée n°11, 2021.

les militant·es. Léa déclare par exemple qu'elle a rapidement compris, d'après ses expériences, que certains quartiers étaient à privilégier :

Ce n'est pas tant les rues que je choisis, mais plutôt les quartiers. Déjà ici dans le VI^e c'est archi-hostile, j'en ai fait les frais : la seule fois où j'y suis allée j'ai eu des soucis avec la police. Juste on s'est faite arrêter, et nos trucs ont été décollés en une heure, alors qu'il était 6h30 du matin. Mais même la dernière fois, j'étais du côté de Saint-Lazare, c'est hostile. Je ne le savais pas encore à cette époque, mais déjà il n'y avait pas de collages, et tu le sens... [...] Et bon, ensuite les quartiers où on sent qu'on est vraiment tranquilles, ceux dans lesquels j'ai eu l'occasion d'aller, c'était déjà au Mémorial, rue Bouvier, dans le XI^e. C'était complètement hors du commun comme expérience de collages. Tu es tellement à l'aise d'être avec autant de personnes dans un endroit... Et ma formation aussi, dans le XVIII^e, et là c'était impressionnant, je ne suis pas sûre d'avoir mieux que ça en termes de session. Il y a tout le monde dans la rue, mais tout le monde s'en fiche. On colle nos trucs, les gens sont partout, mais... Donc oui, il y a certains quartiers où c'est plus facile d'aller coller.¹

La diminution des risques d'agression ou de délation incite fortement les colleur·euses à choisir un quartier plutôt qu'un autre. L'enquête révèle que les militant·es ayant vécu des sessions difficiles, caractérisées par des remarques désagréables, des agressions, de la délation, ou la rencontre avec les forces de l'ordre, ne réitèrent généralement par leurs activités dans les mêmes espaces. Les colleur·euses développent ainsi des comportements préventifs qui passent par une restriction de la pratique de certains arrondissements.

Mise à part la sociologie du quartier, 8% des colleur·euses citent la tolérance de la police ou de la mairie comme des éléments ayant un impact dans leur choix de lieux de collages. "20e et 11e il me semble que c'était autorisé par la mairie. Ça change tout !"² déclare une enquêtée. Si l'on peut revenir quelques instants sur ces affirmations, il s'agit uniquement d'une croyance de certain·es colleur·euses. En effet, en septembre 2019, le Conseil de la Mairie du XX^e dépose un vœu de tolérance aux affichages de sensibilisation aux féminicides (voir figure 18) qui est adopté par le Conseil de Paris. Le fait que le vœu soit à l'initiative du XX^e ne constitue par une autorisation officielle de cet arrondissement : il s'agit d'une démonstration de soutien sans valeur juridique. En ce qui concerne le XI^e, la croyance selon laquelle les collages sont autorisés par la mairie tient probablement de la tolérance dont l'arrondissement a fait preuve lors de la création d'un mémorial par les activistes, qui s'est tenu rue Bouvier, le 30 août 2020. Le soutien que montrent tout de même ces mairies d'arrondissements pour les collages féminicides a un rôle non négligeable sur

¹ Léa, entretien, 29.01.21.

² Enquête auprès des colleur·euses, enquêtée n°14, 2021.

le sentiment de sécurité qu'éprouvent les colleur·euses vis-à-vis des forces de l'ordre. Selon les colleur·euses, les habitant·es des arrondissements de l'ouest ont davantage tendance à appeler la police lorsqu'ils·elles voient des activistes, et la police se déplace plus rapidement sur les lieux que dans d'autres quartiers. Ces observations ne sont pas le résultat de chiffres, mais d'expériences personnelles ponctuelles trop peu nombreuses pour construire un système global. Cependant, les représentations sociales jouent un rôle fondamental dans les comportements des colleur·euses qui assimilent la tolérance de la police aux arrondissements du nord-est parisien. Il convient cependant de préciser que les politiques publiques de la Ville n'ont pas d'influence sur les forces de l'ordre à Paris : la police parisienne est nationale, et non municipale. Le sentiment de sécurité ressenti par les activistes n'est donc pas fondé : la tolérance d'une mairie d'arrondissement n'a pas de lien avec la tolérance de la police du même arrondissement. Nous y reviendrons.

À l'issue de cette enquête, deux catégories de colleur·euses se dessinent. Elles ne sont pas nécessairement exclusives l'une de l'autre puisque certain·es enquêté·es ont livré plusieurs réponses appartenant à ces deux catégories.

Dans un premier temps, la recherche d'un cadre de collage pratique et sécurisant semble être une priorité pour les activistes. Le profil des colleur·euses et leurs activités font que leur investissement de l'espace est toujours soumis à des risques, et bien que ce mode de militantisme constitue en la réappropriation de l'espace public, la plupart sont donc prudent·es. Dans un second temps, une autre catégorie de colleur·euses cherche à maximiser l'effet de visibilité de leurs collages. À l'échelle de la capitale, cette idée se traduit par l'investissement de lieux de pouvoir, de quartiers plus visibles ou plus centraux dans Paris, qui accueillent davantage du tourisme. Il faut toucher un maximum de gens et donc diversifier les lieux de collages sans négliger les arrondissements les plus durs. La priorité est aussi donnée aux lieux les plus symboliques et dont la transformation par le collage a un impact social et politique fort.

D'après l'enquête, la plupart des colleur·euses ayant ce second mode d'investissement de l'espace public sont celle·ceux qui ont déjà une certaine expérience de collage : une majorité colle depuis plus de six mois, ou a effectué plus de dix sessions de collages. Ainsi, dans un premier temps, les colleur·euses qui commencent leurs sessions vont avoir tendance à chercher un environnement rassurant dans lequel ils·elles se sentent à l'aise. Avec la pratique, une mise en confiance se crée, ce qui les amène à pratiquer des lieux nouveaux considérés à risque. Finalement, la multiplication de l'expérience et de la pratique de l'espace public contrebalance le sentiment d'insécurité latent

dans certains espaces de Paris, et amène les colleur·euses à sortir de leur zone de confort. La parole de Héloïse, qui a effectué pratiquement toutes ses sessions dans le XI^e, confirme ces observations “En vrai, maintenant qu’on est habituées, ce serait bien de faire une session dans le XVI^e”¹.

Comme dit précédemment, ces deux catégories ne sont pas exclusives l’une à l’autre et il ne s’agit pas de dresser un schéma évolutif trop simpliste, mais plutôt d’énoncer deux manières de procéder qui peuvent se croiser. Généralement, les colleur·euses font un arbitrage entre leur sécurité et la visibilité de leurs messages : “C’est plutôt un compromis entre des zones familières, des zones symboliques et des zones qui me semblent *safe*”².

1 Héloïse, conversation informelle, 2021.

2 Lalou, entretien, 11.12.20.

2. L'appropriation de l'espace parisien par le mouvement CFP

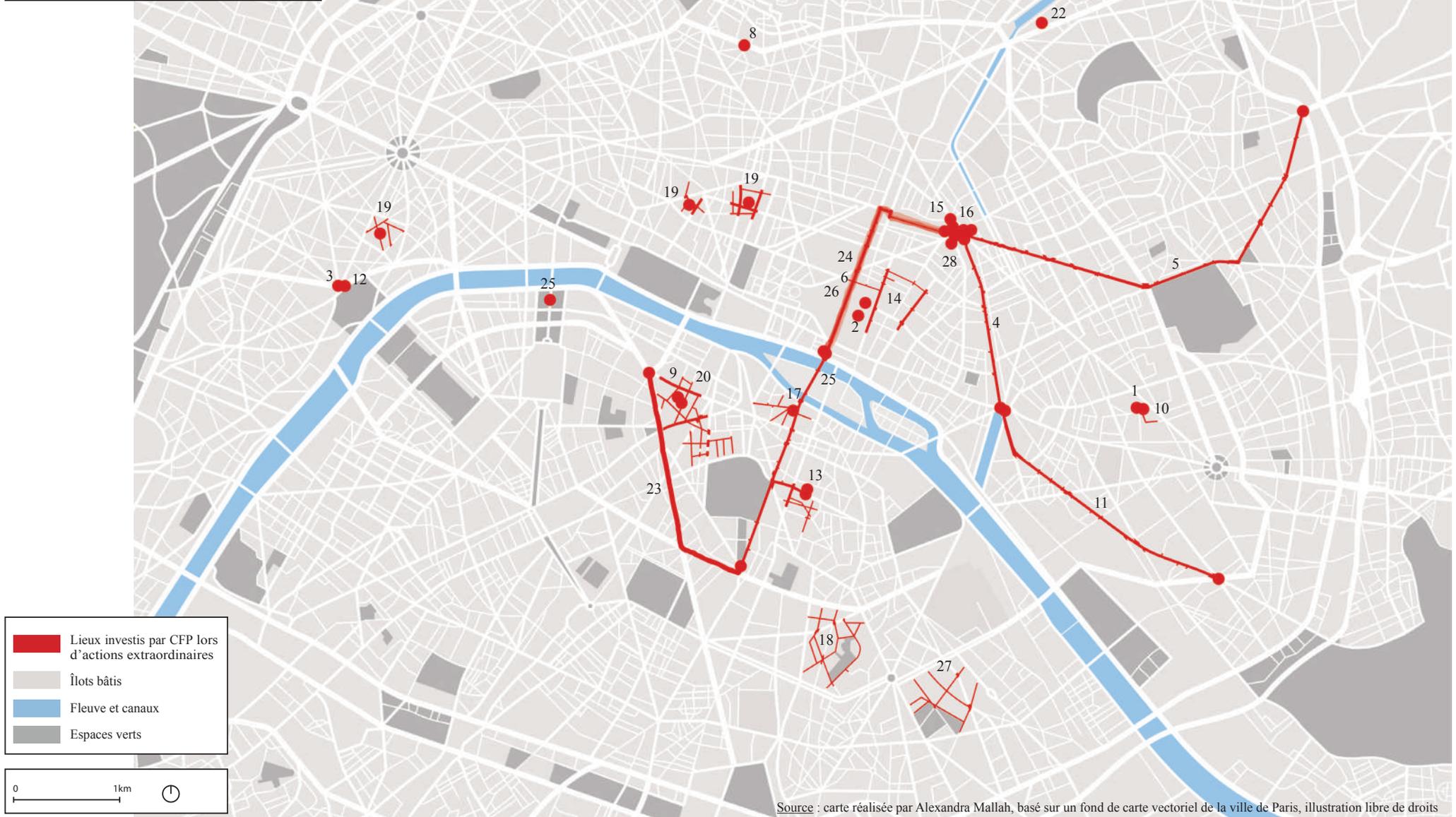
La carte présentée précédemment (figure 2) est représentative des sessions de collages classiques effectuées par les activistes. Ces actions relèvent des initiatives des colleur·euses à l'échelle de petits groupes volants : un·e colleur·euse va proposer une session sur le serveur de discussion Discord de CFP ou dans son cercle d'ami·es personnel, tel jour à tel endroit. Des membres vont réagir positivement, et un groupe indépendant va se former et s'organiser afin de mettre en place une session. La multiplication de ces sessions par les petits groupes constitue la grande majorité des collages de Paris.

En parallèle de ces activités, le mouvement met en place des actions revendiquées qui sont relayées sur les réseaux sociaux ou couvertes par des photographes associé·es au mouvement, et parfois par les médias. Ces activités font pratiquement toujours écho à l'actualité et sont réalisées dans des lieux relevant d'une symbolique forte. La production d'une carte compilant l'ensemble des actions extraordinaires de CFP depuis août 2020 a ainsi permis de souligner l'importance de la dimension symbolique de l'espace public.

Il s'agit d'actions de mouvements sociaux traitant de sujets politiques auxquelles CFP apporte son soutien en y participant. Par exemple, de novembre 2020 à janvier 2021, de nombreuses manifestations et rassemblements ont eu lieu dans l'espace public pour protester contre le projet de loi Sécurité Globale. Un cortège de CFP est toujours présent afin de représenter le mouvement. Le premier mode opératoire de CFP est de former un cortège reconnaissable à la charte graphique des pancartes : des lettres capitales noires sur fond blanc, faisant référence aux collages. Par leur présence, leurs slogans, les signes distinctifs sur leurs masques ou par leurs corps, les colleur·euses marquent les esprits. Le second mode opératoire est celui des collages, effectués avant, pendant ou peu de temps après un rassemblement. Ils agissent comme une signature témoignant de la présence de CFP dans ces mouvements sociaux. Ainsi, lors de grands rassemblements sur la place de la République, des activistes ont marqué la statue de la République. Lors de manifestations, les collages ont été réalisés pendant l'avancement des cortèges, laissant une trace du passage des colleur·euses. Ces exemples nous montrent comment les deux formes d'appropriation de l'espace public peuvent se superposer puisqu'elles relèvent toutes les deux d'un marquage de l'espace différent et agissent dans des temporalités successives.

FIGURE 5 :
CARTE DES ACTIONS LOCALISÉES
REVENDIQUÉES DU MOUVEMENT
COLLAGES FÉMINICIDES DE PARIS

(août 2020 - janvier 2021)



Légende de la carte des actions localisées revendiquées du mouvement Collages Féminicides Paris :

- 1 > Collages du Mémorial pour les victimes de féminicides, le 30.08.20, rue Bouvier, XI^e arrondissement.
- 2 > Action en soutien aux victimes de violences sexuelles, le 12.09.20, place Georges Pompidou, IV^e arrondissement.
- 3 > Rassemblement contre la loi Sécurité globale, le 21.11.20, place du Trocadéro et du 11 novembre, XVI^e arrondissement.
- 4 > Manifestation contre la loi Sécurité globale, le 28.11.20, place de la République à place de la Bastille.
- 5 > Manifestation contre la loi Sécurité globale, le 05.12.20, porte des Lilas à place de la République.
- 6 > Manifestation contre la loi Sécurité globale, le 12.12.20, place de la République à place du Châtelet.
- 7 > Sessions de collage contre la loi Sécurité globale, le 19.12.20, Paris
- 8 > Manifestation contre les violences sur les travailleur·x·ses du sexe, le 17.12.20, place Pigalle, IX^e arrondissement.
- 9 > Session de collage contre Frédéric Mion, en référence à l'affaire Duhamel, le 08.01.21, Science Po Paris, VII^e arrondissement.
- 10 > Collages du Mémorial pour les victimes de féminicides de 2020, le 10.1.21, rue Bouvier, XI^e arrondissement.
- 11 > Manifestation contre la loi Sécurité globale, le 16.01.21, de la station Daumesnil à la place de la Bastille.
- 12 > Contre-action pour l'IVG, le 17.01.21, place du Trocadéro et du 11 novembre, XVI^e arrondissement.
- 13 > Session de collage en soutien aux étudiant·es, le 18.01.21, place du Panthéon et alentours, V^e arrondissement.
- 14 > Actions de collage contre la pédocriminalité et l'inceste, le 23.01.21 et semaines suivantes, Paris.
- 15 > Rassemblement contre la loi Sécurité Globale, le 30.01.21, place de la République, XI^e arrondissement.
- 16 > Rassemblement pour les LGBTQIA+, le 31.01.21, place de la République, XI^e arrondissement.
- 17 > Session de collage et rassemblement en soutien à Julie, le 07.02.21, Place Saint-Michel et alentours, VI^e arrondissement
- 18 > Session de collage contre l'islamophobie, le 14.02.21, quartier Croulebarbe, XIII^e arrondissement.
- 19 > Session de collage contre la censure des réseaux sociaux, le 14.02.21, sièges sociaux de Facebook, Twitter, Instagram et Snapchat.
- 20 > Session de collages contre la culture du viol à Science Politique et les IEP, en février 2021, Science Po Paris, VII^e arrondissement.
- 21 > Session de collages en soutien à Coline, le 20.02.21, place Michel Debrès et alentours, VI^e arrondissement.
- 22 > Rassemblement contre les violences sexistes et sexuelles au Cours Florent, le 01.03.21, Cours Florent, XIX^e arrondissement.
- 23 > Manifestation contre les violences dans l'enseignement supérieur, le 06.03.21, place René-Char à place du Panthéon.
- 24 > Manifestation pour la journée des droits des femmes, le 08.03.21, station Port Royal à place de la République.
- 25 > Rassemblement de protestation contre les cinq ans de la « Loi prostitution » visant à pénaliser le client, le 13.04.21, places des Invalides, VII^e arrondissement.
- 26 > Marche lesbienne, le 25.04.21, place du Chatelet à place de la République.
- 27 > Session de collages en soutien aux enfants victimes de violences conjugales et intrafamiliales, mai 2021, avenue Edisson et alentour, XIII^e arrondissement.
- 28 > Rassemblement en soutien à Khadija, le 08.05.21, place de la République, XI^e arrondissement.



Cortège de CFP lors de la manifestation contre la proposition de loi Sécurité globale, le 28 novembre 2020, place de la République.

Photographies de Fiora Garenzi, publiées sur sa page Intstagram le 29.11.20.



Collage sur la statue de la République lors de la manifestation contre la proposition de loi Sécurité globale, le 28 novembre 2020, place de la République.
Dessin d'Alexandra Mallah, le 25.05.21.



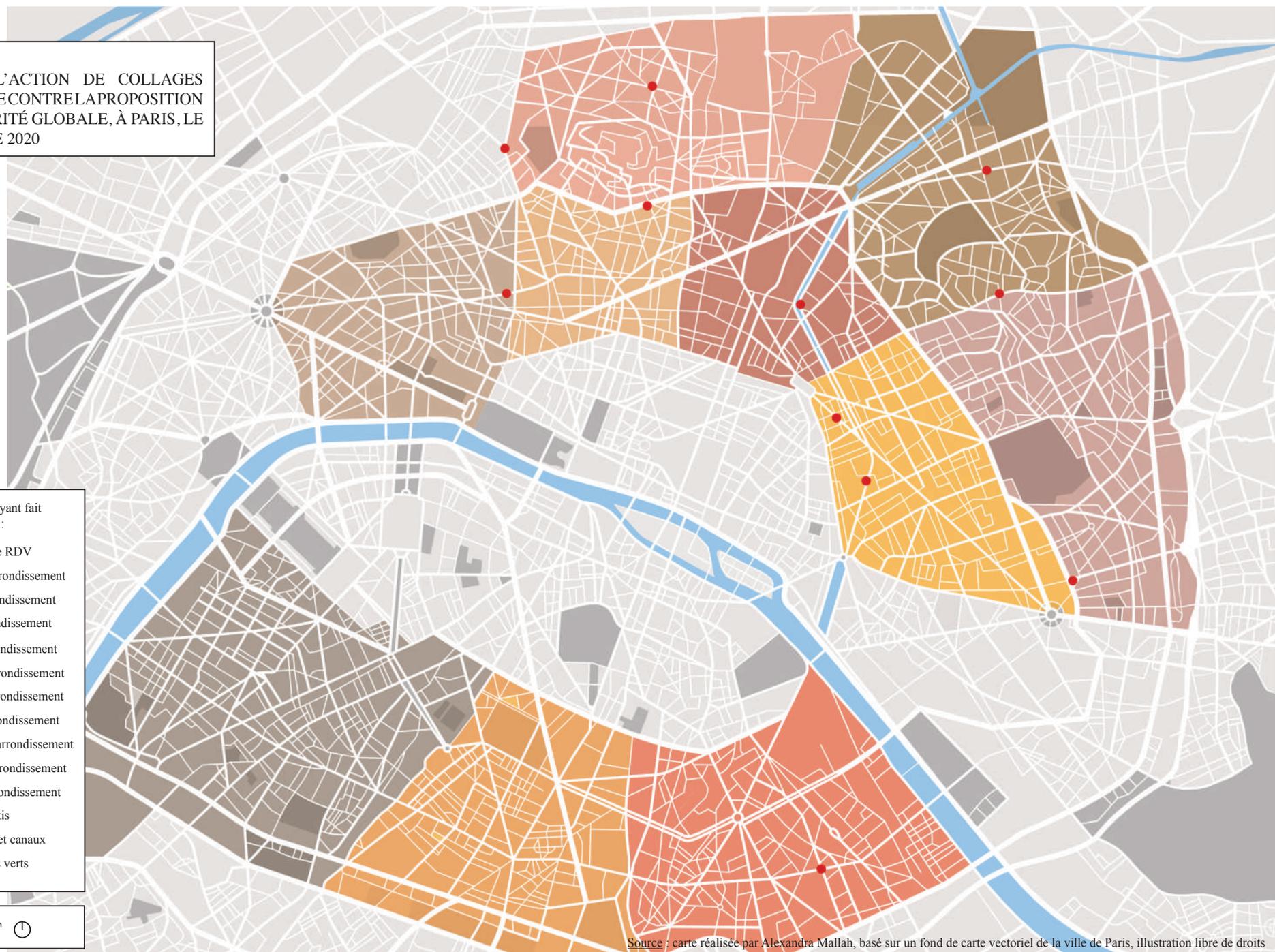
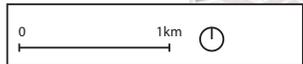
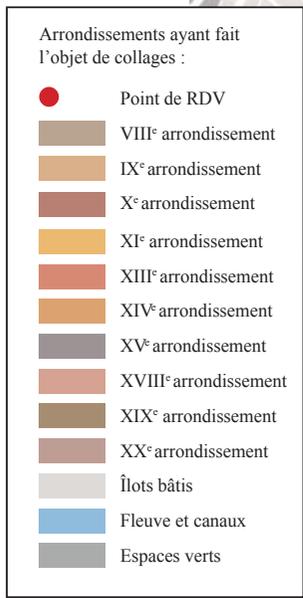
Les colleur·euses juste après le collage sur la statue de la République lors de la manifestation contre la proposition de loi Sécurité globale, le 28 novembre 2020, place de la République.
Dessin d'Alexandra Mallah, le 25.05.21.

Les actions du mouvement ne s'inscrivent pas forcément dans des mouvements sociaux plus larges, mais peuvent aussi être à l'initiative exclusive de CFP. Pour exemple, la session de collages organisée aux alentours de Sciences Po Paris, pendant laquelle des messages dénonçant l'affaire Duhamel¹ ont été collés : "Stop à l'omerta", "Cette année, la leçon inaugurale de Sciences Po a été faite par un pédocriminel". En outre, certaines actions de collages en référence à l'actualité couvrent toute la capitale afin de maximiser l'effet de visibilité. Par exemple, le 19 décembre 2020, en parallèle de la manifestation qui devait initialement se tenir contre le projet de loi Sécurité Globale, CFP organise une session de collages à l'échelle de la capitale. Les activistes se répartissent les arrondissements et vont y coller des slogans contre cette loi. Dix arrondissements sur vingt sont investis.

De la même manière, fin janvier, des groupes de colleur·euses colonisent la capitale avec des slogans contre l'inceste et la pédocriminalité collés aux alentours d'écoles et de collèges, afin d'alerter sur ces questions. Généralement, soit un lieu significatif du pouvoir à contester est choisi afin de mener une action, soit le mouvement se déploie sur l'ensemble de la ville. Quand c'est possible, ces deux éléments sont combinés : c'est le cas pour les collages effectués sur les établissements scolaires parisiens pour alerter sur la pédocriminalité et l'inceste. Tous ces éléments témoignent de l'importance symbolique de l'espace public urbain.

¹ L'affaire Duhamel concerne les accusations portées par Camille Kouchner à l'encontre de son beau-père Olivier Duhamel au sujet d'abus sexuels sur son frère jumeau lorsqu'il·elle étaient adolescent·es.

FIGURE 6 :
 CARTE DE L'ACTION DE COLLAGES
 COORDONNÉE CONTRE LA PROPOSITION
 DE LOI SÉCURITÉ GLOBALE, À PARIS, LE
 19 DÉCEMBRE 2020



Source : carte réalisée par Alexandra Mallah, basé sur un fond de carte vectoriel de la ville de Paris, illustration libre de droits



Collages en protestation contre l'affaire Claude Levêque, s'inscrivant dans le cadre des sessions de collages contre l'inceste et la pédocriminalité menées par CFP, en janvier 2021, sur l'ensemble de la capitale. Photographies d'Alexandra Mallah, le 23.01.21.

Sur la figure 5, on identifie une concentration d'espaces de collages dans le centre de Paris qui correspond à des lieux emblématiques du pouvoir institutionnel. Si l'on se réfère à "*Il était une fois dans l'Ouest*", on note que ces espaces renvoient au pouvoir politique et au pouvoir de l'élite intellectuelle, dont l'omnipotence est souvent remise en question par CFP.

Le nord-est de Paris est également investi. Les grands trajets visibles sur la carte nous informent qu'il s'agit de manifestations s'inscrivant dans les itinéraires traditionnels de cortèges parisiens, reliant des places symboliques telles que la place de la République ou la place de la Bastille. De manière générale, ces parcours sont des temps forts de la contestation des pouvoirs en place, qui visent à l'appropriation identitaire de trajets pouvant être associés durablement dans les esprits à telles ou telles forces politiques¹. L'objectif de ces stratégies contestataires est de s'approprier des lieux chargés symboliquement.

Un autre exemple nous montre que les militant·es investissent aussi des lieux vierges de tout marquage et produisent ainsi elles·eux·mêmes leur valeur². La rue Bouvier, dans le XI^e, lieu de collage des deux mémoriaux revendiqués par CFP, le premier en août 2020, le second en janvier 2021, est à l'origine un espace neutre. Cette voie offre une vaste surface de mur, elle a fait l'objet de tags, graffitis et inscriptions depuis de nombreuses années, au point que de multiples panneaux sont actuellement affichés pour décourager les artistes ou activistes de rue : "Cette façade n'est pas destinée à l'expression libre", "Interdiction de taguer, graffiter sous peine d'amende. Loi n°2002, 1138 du 9 septembre 2002 art. 24 paru au Journal Officiel du 10 septembre 2002", "Le fait de tracer des inscriptions, des signes, ou des dessins sur cette façade est puni de 3 750€ d'amende et d'une peine de travail d'intérêt général". Lors du premier mémorial, la rue Bouvier est choisie par CFP pour la place que ses murs offrent et la tolérance de la mairie du XI^e arrondissement envers les affichages de sensibilisation aux féminicides :

C'était super intéressant que ce soit autorisé, je crois que la mairie du XI^e est particulièrement tolérante pour les collages, il y a un genre d'accord tacite. Et je crois que pour le mémorial ça avait été discuté avec la mairie, d'ailleurs les flics sont passés, plusieurs voitures, et ils ne nous ont pas dérangés, ils ont juste vérifié qu'on portait bien tous les masques, la distanciation sociale, etc. Il y avait un côté calme, pas de stress, on était légitimes d'être là, on avait le droit.³

Pour le second mémorial en janvier 2021, la question du lieu fait débat. La proposition de refaire

1 TARTAKOWSKY D. (1998), *Le pouvoir est dans la rue: crises politiques et manifestations en France*, Aubier, collection historique, Paris, 296 p.

2 RIPOLL F. (2006), "*Réflexions sur...*" *op. cit.*

3 Anna, entretien, 26.12.20.

un mémorial rue Bouvier est immédiatement faite. Mais des militant·es émettent des réserves à propos de l'idée de "remplacer" le précédent mémorial : "Oui il n'y a plus de collages rue Bouvier, mais l'emplacement reste symbolique de l'hommage à ces victimes. Pour moi ce serait inapproprié de coller d'autres noms au même emplacement. De plus, un autre emplacement permettrait aussi de toucher un autre quartier"¹. Cet extrait de la conversation des activistes montre le soin avec lequel le lieu est choisi et les enjeux mémoriels dont il relève. Le choix est tout de même fait de créer ce second mémorial dans la rue Bouvier. La superposition des charges symboliques, affectives et mémorielles qui en résulte fabrique un espace de mémoire qui tendrait à être associé aux féminicides, même lorsqu'il n'y a aucun collage. Cette idée ouvre des pistes de réflexion sur l'idée d'une permanence de la trace, présente mais invisible, qui peut être ponctuellement réactivée lors de ces collages féminicides.

Que ce soit pour les sessions de collages en petits groupes, ou pour les actions extraordinaires, l'ouest parisien n'est pratiquement pas approprié, à l'exception de deux rassemblements ou contre-action au Trocadéro. Finalement, bien que le mouvement opère un décalage par rapport aux sessions en petits groupes et s'approprie davantage le centre parisien, la grande majorité des lieux de pouvoir parisien reste tout de même évitée.

Les formes de marquages contestataires éphémères que sont les collages montrent combien l'appropriation identitaire de l'espace est un objet de lutte. L'argument du lieu d'habitation montre que la maîtrise de l'espace, consubstantielle à sa pratique quotidienne est inhérente à son appropriation. Un rapport entre le corps et l'espace se fabrique : plus l'individu interagit avec la ville, plus elle lui devient familière, et plus il est en capacité de produire des *praxis*² dont la valeur d'appropriation est importante. Seulement, les colleur·euses n'exercent cette influence sur Paris que dans un périmètre relativement restreint, subordonné à leur lieu d'habitation. Au-delà d'un certain périmètre, ils·elles ne se sentent plus suffisamment légitimes et en sécurité pour exercer leur droit à la ville. Les autres arguments également cités sont la tolérance des usager·es de la ville, et des politiques publiques notamment représentées par la police. Les discours des colleur·euses font état d'un contrôle social plus ou moins virulent exercé par les usager·es de la ville, qui décourage ou encourage leurs activités. En ce qui concerne la police, les activistes parlent d'une répression plus ou moins forte exercée par les institutions contre lesquelles ils·elles luttent. Ces comportements

1 Extrait d'une conversation sur un des salons du serveur de CFP, Discord, le 04.01.21.

2 LEFEBVRE H. (1968), "*Le droit...*" *op.cit.*

décrits par les colleur·euses sont fonction de la géographie de Paris et montrent les constructions politiques, sociales et économiques en vigueur. Il s'agira *a posteriori* de déterminer si la véritable réception des habitant·es et des politiques publiques correspond à ces projections, ce que nous analyserons dans le second chapitre de cette partie.

La deuxième carte articulant espace et pouvoir met en évidence l'importance dont le choix du lieu de collage relève en termes de symbolique : les activistes utilisent la capacité humaine à symboliser pour influencer sur la construction des identités collectives. En participant à des mobilisations collectives, CFP contribue à priver les autres habitant·es de l'usage d'un bien public : les activistes détournent l'usage d'un lieu et se le rendent exclusif pendant un temps donné. Cet usage exclusif de l'espace est un marqueur d'appropriation. C'est aussi le cas lors des sessions de collages des mémoriaux : bien qu'il ne s'agisse pas d'une mobilisation collective à proprement parler, le rassemblement d'une centaine d'activistes dans une rue de moins de sept mètres de largeur a modifié l'usage de la chaussée ces jours-là. En ce qui concerne les activités de collages sur les hauts lieux, un dysfonctionnement se produit entre le lieu tel qu'il est perçu et les formes de réappropriations sociales interdites ou tolérées qui ne sont pas en adéquation avec le projet de réaménagement initial¹. En écrivant "Floutage de gueule" sur la statue de la République, non seulement les colleur·euses marquent un bien public commun et tendent à se le faire propre, mais ils·elles détournent aussi l'usage d'un lieu lié aux pouvoirs.

¹ GASNIER A. (2004) "Requalification, ré-appropriation et urbanité", *ESO Travaux et documents*, n°21, pp. 35-39.

B. LA RÉCEPTION DES COLLAGES : ASPECTS SOCIAUX, ÉCONOMIQUES, POLITIQUES

1. La visibilité des collages parisiens

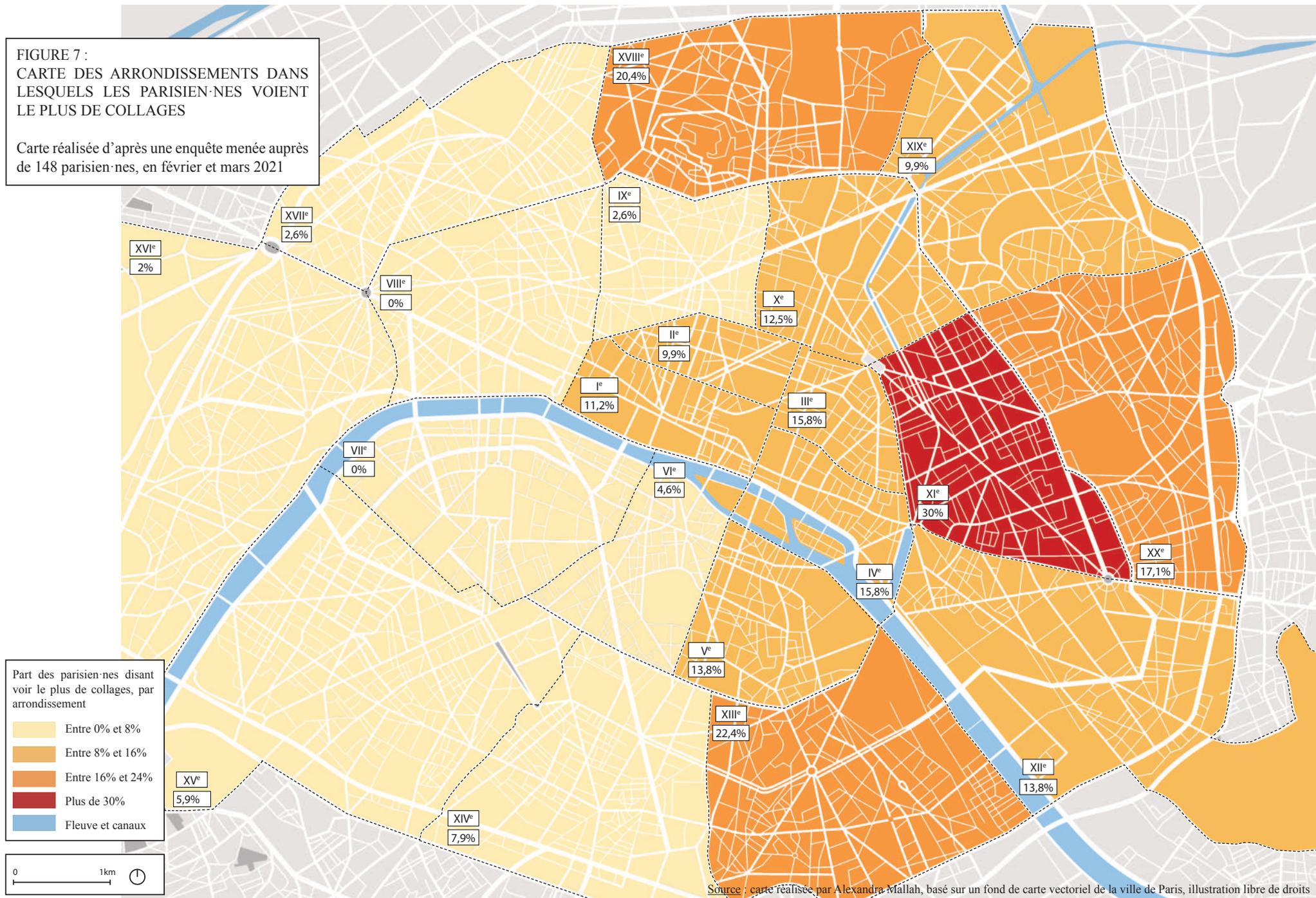
Le déploiement des colleur·euses dans la capitale doit être pensé conjointement à la réception des activités de collages par les parisien·nes. En effet, ces deux phénomènes s'influencent. D'un côté, l'activité de collages a un impact sur les individus et sur les politiques. De l'autre, ces individus et politiques communiquent leurs avis aux colleur·euses ce qui produit *a posteriori* un impact sur les activités de collages en elles-même. Cette seconde partie a pour objectif de comprendre les mécanismes de réception et leur imbrication avec les choix de lieux de collages. Comment les colleur·euses adaptent leurs activités selon la manière dont ils·elles sont perçu·es par les habitant·es et les mairies des différents arrondissements ? Comment peut-on mesurer l'importance d'arrachage des collages dans l'espace public ? Quelles sont les dynamiques politiques, sociales et économiques que font ressortir les activités de réception des messages féministes ? Quel est le positionnement, réel et perçu, des politiques publiques ?

Une enquête auprès d'habitant·es de Paris ou de banlieues limitrophes a permis de mesurer la présence des collages dans la capitale. Le questionnaire réalisé sur *Google Forms* a été diffusé auprès de différents groupes facebook étudiants concentrant beaucoup de parisien·nes. J'ai également demandé à mes cercles proches (ami·es, famille, enseignant·es) de le faire suivre afin de diffuser cette enquête auprès de différents publics. Le choix a été fait de ne pas inclure la banlieue proche. Bien que le point de vue d'habitant·es de ces villes, qui se rendent souvent dans Paris, aurait pu enrichir les données, l'objectif était également de comprendre le lien entre le lieu d'habitation des individus et leur positionnement sur les collages féminicides. Or, les contraintes de temps et de moyens forcent à limiter mon terrain à la capitale. Près de deux-cent individus ont répondu à l'enquête. Rappelons que ce chiffre n'est pas sociologiquement représentatif du point de vue des parisien·nes, il vise à donner une idée générale des tendances dans la capitale.

Les données récoltées ont permis de faire émerger une carte à propos de l'importance des collages féministes (figure 7). On note la très forte visibilité des collages dans le XI^e : 30% des enquêté·es ont répondu qu'ils·elles en voient le plus dans cet arrondissement. Le reste de la capitale se divise en deux zones est, ouest. Si l'on compare cette carte avec la carte des lieux de collages des colleur·euses (figure 2) les deux documents se font écho : le XI^e arrondissement est prédominant en termes d'activités de collages, et de visibilité de ces messages.

FIGURE 7 :
 CARTE DES ARRONDISSEMENTS DANS
 LESQUELS LES PARISIEN-NES VOIENT
 LE PLUS DE COLLAGES

Carte réalisée d'après une enquête menée auprès
 de 148 parisiens, en février et mars 2021



Source : carte réalisée par Alexandra Mallah, basé sur un fond de carte vectoriel de la ville de Paris, illustration libre de droits

Le XVIII^e et le XX^e, arrondissements dans lesquels l'on colle beaucoup, sont aussi les espaces où l'on voit le plus de collages. Une ambiguïté réside autour de XIII^e : il fait partie des espaces dans lesquels on voit le plus de collages, mais les sessions de collages qui s'y déroulent ne concernent pas la majeure partie des activistes. La même ambiguïté, inversée, est présente pour le XIX^e arrondissement : il y a un fort écart entre les activités de collages, importantes, et la visibilité des messages, relativement faible.

Avant d'entrer davantage dans l'analyse des deux cartes, il faut mettre en évidence les limites de l'enquête : elle explique des situations et empêche de tirer des conclusions trop hâtives. Cette carte est le fruit d'utilisateur·rices de l'espace urbain, mais chaque individu n'a pas la même pratique de la ville : les réponses données sont fonction des arrondissements dans lesquels on va le plus souvent aller. Ainsi, le XI^e est l'arrondissement dans lequel les enquêté·es voient le plus de collages, mais aussi celui qui est le plus pratiqué par ces mêmes personnes (43,3% des enquêté·es). Le fait de s'y rendre davantage que dans d'autres quartiers de Paris déséquilibre donc les réponses. À l'inverse, le VII^e, le VIII^e, le XVI^e et le XVII^e sont largement moins fréquentés (respectivement 11,7%, 14,2%, 13,3%, 14,2%) ce qui peut expliquer la minorité des réponses à propos de ces espaces. En outre, le XIII^e est présenté comme l'un des quatre arrondissements accueillant le plus de collages d'après les parisiens·nes, alors qu'il n'arrive qu'en sixième position des arrondissements les plus investis par les sessions de collages. Le fait qu'il s'agisse de l'arrondissement dans lequel la plus grosse part des enquêté·es habite (17,1%) peut expliquer cette situation. Ces informations montrent l'importance de replacer les données collectées dans leur contexte de récolte. Aussi, on note une scission est / ouest fortement marquée dans la carte dressée à partir des réponses des parisiens·nes, par rapport à la carte des colleur·euses. On peut faire l'hypothèse qu'il s'agit d'un mélange entre la réalité effective, l'impact psychologique qu'elle a, et les représentations sociales liées aux arrondissements. La faible présence des collages dans les arrondissements de l'ouest, due à la faible activité des colleur·euses, a inscrit dans les consciences des parisiens·nes l'idée qu'il n'y a pas de collages dans ces quartiers. À cela s'ajoute le fait que, d'après l'enquête, les individus ont tendance à associer les arrondissements de l'ouest à des espaces urbains particulièrement bien entretenus, ils partent donc d'emblée du principe qu'on y trouve peu de collages. La carte résulte ainsi d'une représentation mentale liée à la réalité, mais qui l'exagère : les habitant·es oublient que certains collages ont lieu dans certains espaces (par exemple le XV^e, ou le XVII^e) et ont tendance à cliver leur pensée selon l'opposition est / ouest.

Outre ces limites, comment expliquer les différences entre la carte des activités de collages, et

celle de leur présence ? Premièrement, les dissonances entre les deux documents peuvent révéler les activités d'arrachage, phénomène particulièrement complexe à mesurer puisqu'il est impossible de chiffrer ce qui n'est plus là. À titre d'exemple, 8,9% des activistes collent dans le IX^e arrondissement, or, seuls 2,6% des habitant·es de Paris déclarent y voir des collages. Le décalage entre l'activité des colleur·euses et la visibilité de leurs collages est peut-être dû au nettoyage de l'arrondissement, par les habitant·es ou la Ville, qui s'assurent de faire rapidement disparaître les messages.

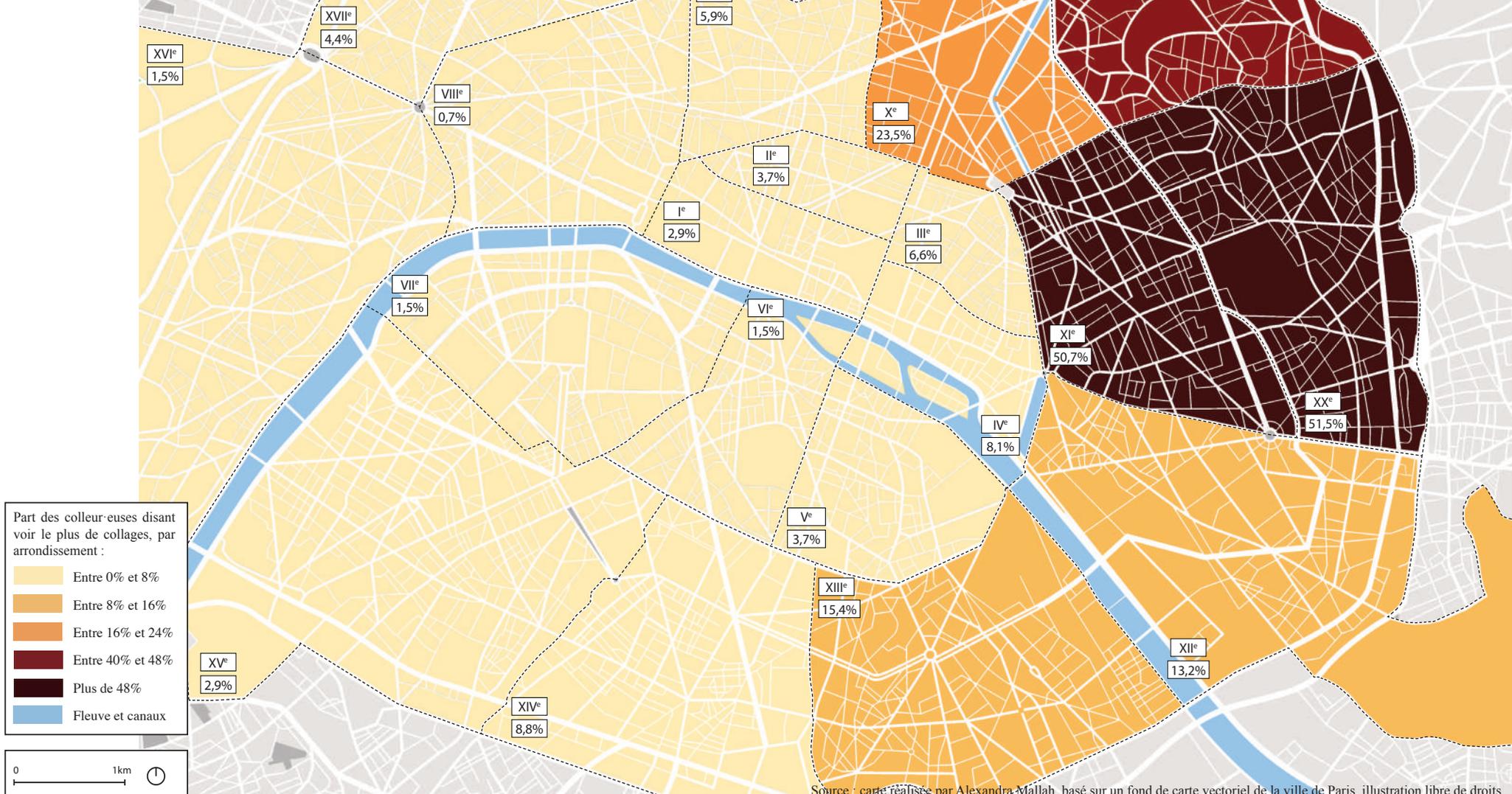
Par ailleurs, le XIX^e pose question dans la comparaison entre les deux cartes : seuls 9,9% des usager·es de Paris estiment y voir beaucoup de collages. Ce chiffre le situe en dixième position des arrondissements de Paris dans lesquels on voit le plus de collages. Or, d'après l'enquête auprès colleur·euses, il s'agit d'un arrondissement largement investi par les activistes de CFP. Il apparaît en effet en quatrième position, après le XI^e, le XVIII^e et le XX^e. Cet arrondissement ne semble pas faire l'objet d'activités d'arrachage particulièrement virulentes qui pourraient expliquer cette différence. À première vue, ce chiffre ne se justifie pas non plus par une faible fréquentation de l'arrondissement qui est le sixième plus fréquenté de la capitale selon les enquêté·es (26,7%). Cependant, cet arrondissement rassemble les deux plus importants parcs de Paris : la Villette (550 000 m²) et le Parc des Buttes-Chaumont (247 316 m²). Nous faisons l'hypothèse que la forte fréquentation de cet arrondissement est due à la forte fréquentation de ces deux parcs. Or, les collages féminicides sont inexistant dans les espaces verts de la capitale, faute de murs. Ainsi, les individus qui se rendent dans le XIX^e ne se rendent pas dans les espaces susceptibles d'accueillir des collages, ce qui peut expliquer ce décalage. Le discours d'un enquêté appuie cette hypothèse puisqu'il explique que bien qu'il se rende régulièrement dans le XIX^e, il n'y va pratiquement que pour aller dans ces deux parcs, il sort donc à l'arrêt de métro le plus proche, et ne voit finalement presque pas de collage féminicides.

Afin d'affiner la représentation de la visibilité des collages dans Paris, une enquête a également été menée auprès du groupe sociologique concerné : les colleur·euses. Il s'agit de la même enquête ayant permis de dresser la première carte sur les localisations de leurs activités. La carte indique les arrondissements dans lesquels les colleur·euses voient le plus de collages (figure 8).

Plus de 47% des colleur·euses estiment que le XI^e et le XX^e sont les espaces de Paris dans lesquels on voit le plus de collages. Le XVIII^e et le XIX^e suivent de près, ainsi que le X^e. 13% à 15% des militant·es de CFP considèrent que le XII^e et le XIII^e arrondissements sont ceux abritant le plus de messages féministes. La totalité de l'ouest parisien et du centre est négligée.

FIGURE 8 :
 CARTE DES ARRONDISSEMENTS DANS
 LESQUELS LES COLLEUR-EUSES VOIENT
 LE PLUS DE COLLAGES

Carte réalisée d'après une enquête menée auprès
 de 136 (10% des) colleur-euses, en janvier 2021



Part des colleur-euses disant voir le plus de collages, par arrondissement :

- Entre 0% et 8%
- Entre 8% et 16%
- Entre 16% et 24%
- Entre 40% et 48%
- Plus de 48%
- Fleuve et canaux



Source : carte réalisée par Alexandra Mallah, basé sur un fond de carte vectoriel de la ville de Paris, illustration libre de droits

La figure 8 fait globalement écho à la figure 7. Elle met cependant beaucoup plus largement en valeur le nord-est de Paris, et laisse le centre de côté. On peut imputer certaines différences aux limites de l'enquête, déjà évoquées. Outre cela, on a mis en évidence précédemment que les arrondissements du nord-est parisien étaient les lieux d'habitation d'une grande majorité de colleur·euses, ce qui explique que ces arrondissements soient considérés comme ayant le plus de collages par les activistes de CFP. D'autre part, on suppose que les colleur·euses font plus attention à la présence de collages que les usager·es quotidien·nes de la ville. Ces dernier·es auront tendance à remarquer les collages dans certains arrondissements, sans en mesurer l'importance de manière aussi fine que les activistes qui les fabriquent. Les parisien·nes sont cependant peut être frappé·es par une présence particulièrement forte de messages, comme c'est le cas dans le XI^e qui est réellement inondé de slogans. Enfin, je fais l'hypothèse que les réponses des colleur·euses sont influencées par leurs préjugés : ils·elles considèrent que les individus de droite, âgés et riches sont moins tolérants aux collages que les autres¹. Or, les arrondissements du nord-est sont ceux qui rassemblent une population jeune, aux revenus les plus pauvres, et orientée à gauche. Par conséquent, il est probable que les réponses des activistes ne se soient pas uniquement faites en fonction de la visibilité réelle des collages, mais aussi en fonction de ces variables socio-économico-politiques.

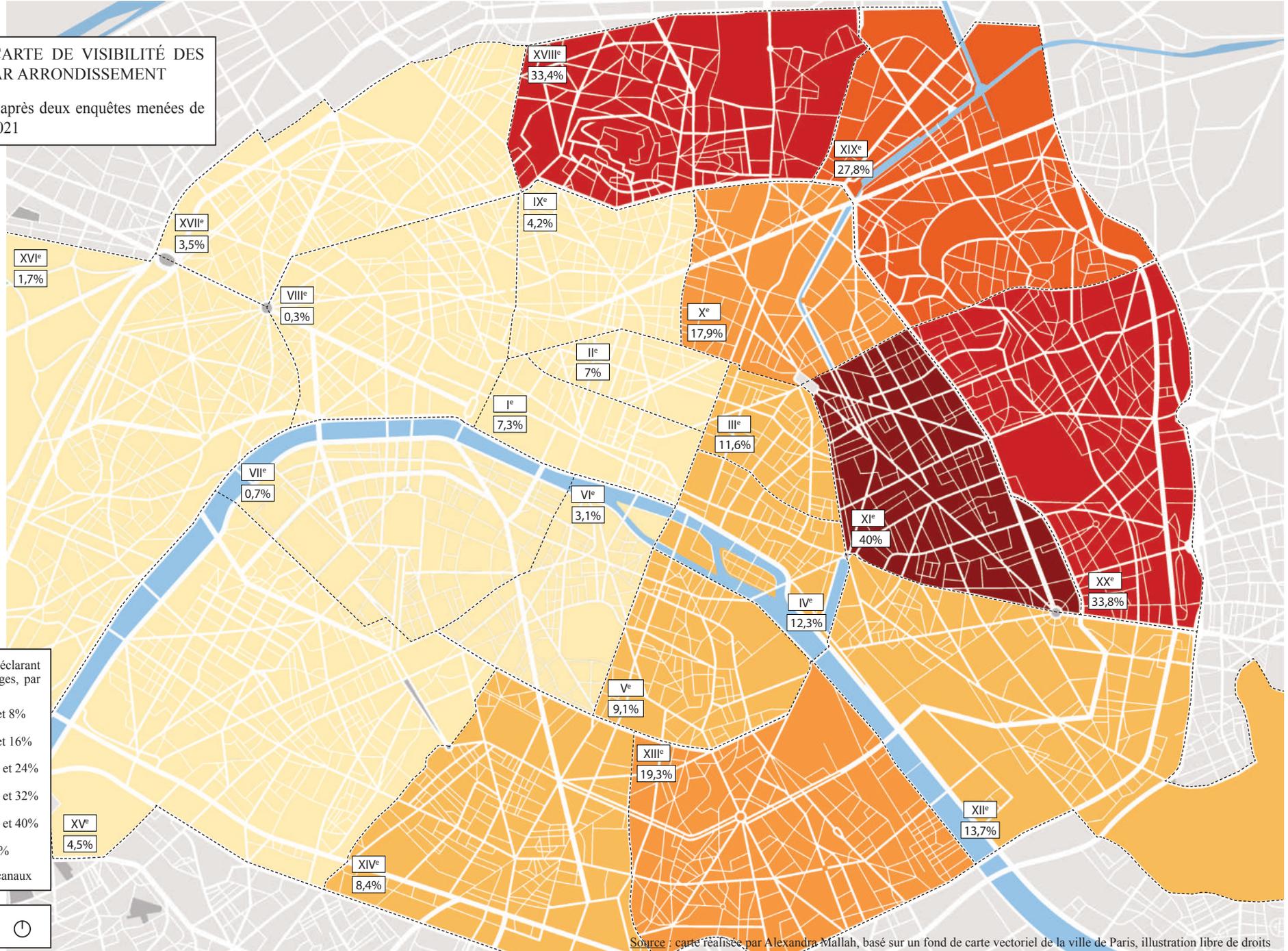
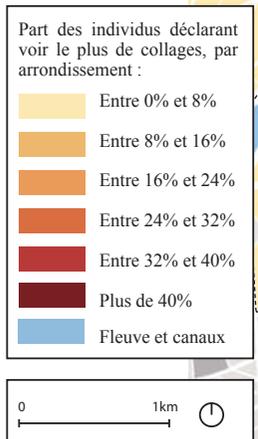
Afin d'obtenir un portrait le plus juste possible de la présence et de l'absence des messages féministes dans Paris, un croisement des deux cartes de visibilité des collages a été opéré en faisant une moyenne des données collectées. Il en résulte une carte sur laquelle on basera les prochaines analyses (figure 9).

En outre, afin de vérifier le contenu de cette carte, j'ai mené deux observations de terrain dans le XI^e et dans le XVI^e arrondissement. Fin février 2021, j'ai relevé l'ensemble des collages présents dans la moitié est du quartier Folie-Méricourt (figure 10). Sur sept kilomètres de linéaires de rue, une quarantaine de collages féminicides ou de leurs traces ont été répertoriés. Début mars 2021, j'ai eu la même démarche dans une partie du quartier de la Porte-Dauphine (figure 11). Le choix de ce quartier résulte du fait que le XVI^e est souvent pointé du doigt quand les activistes désignent les arrondissements les moins tolérants. Je n'ai pu relever aucun collage, je n'ai pas non plus repéré des traces d'anciens messages qui auraient pu témoigner d'un arrachage. Si l'on part du principe que le quartier Porte-Dauphine est représentatif de son arrondissement, cela nous montre à quel point cet espace est sous-investi par CFP.

¹ Enquête auprès des colleur·euses, 2021.

FIGURE 9 : CARTE DE VISIBILITÉ DES COLLAGES PAR ARRONDISSEMENT

Carte réalisée d'après deux enquêtes menées de janvier à mars 2021



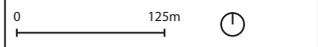
Source : carte réalisée par Alexandra Mallah, basé sur un fond de carte vectoriel de la ville de Paris, illustration libre de droits

FIGURE 10 : CARTE DES COLLAGES FÉMINICIDES DANS LE QUARTIER FOLIE MÉRICOURT, XI^e

Relevés effectués le 27.02.21

- . 1 collage féminicides en cours de réalisation
- . 30 collages féminicides déchiffrables
- . 5 collages féminicides difficilement déchiffrables
- . 5 traces de collages féminicides
- . 2 collages de renommage de nom de rue
- . 2 pochoirs
- . 1 affiche réalisée à la main

- Périmètre de la collecte
- Traces d'activités féministes
- Collages féminicides
- Îlot bâti
- Parcs
- Point d'eau



Source : carte réalisée par Alexandra Mallah

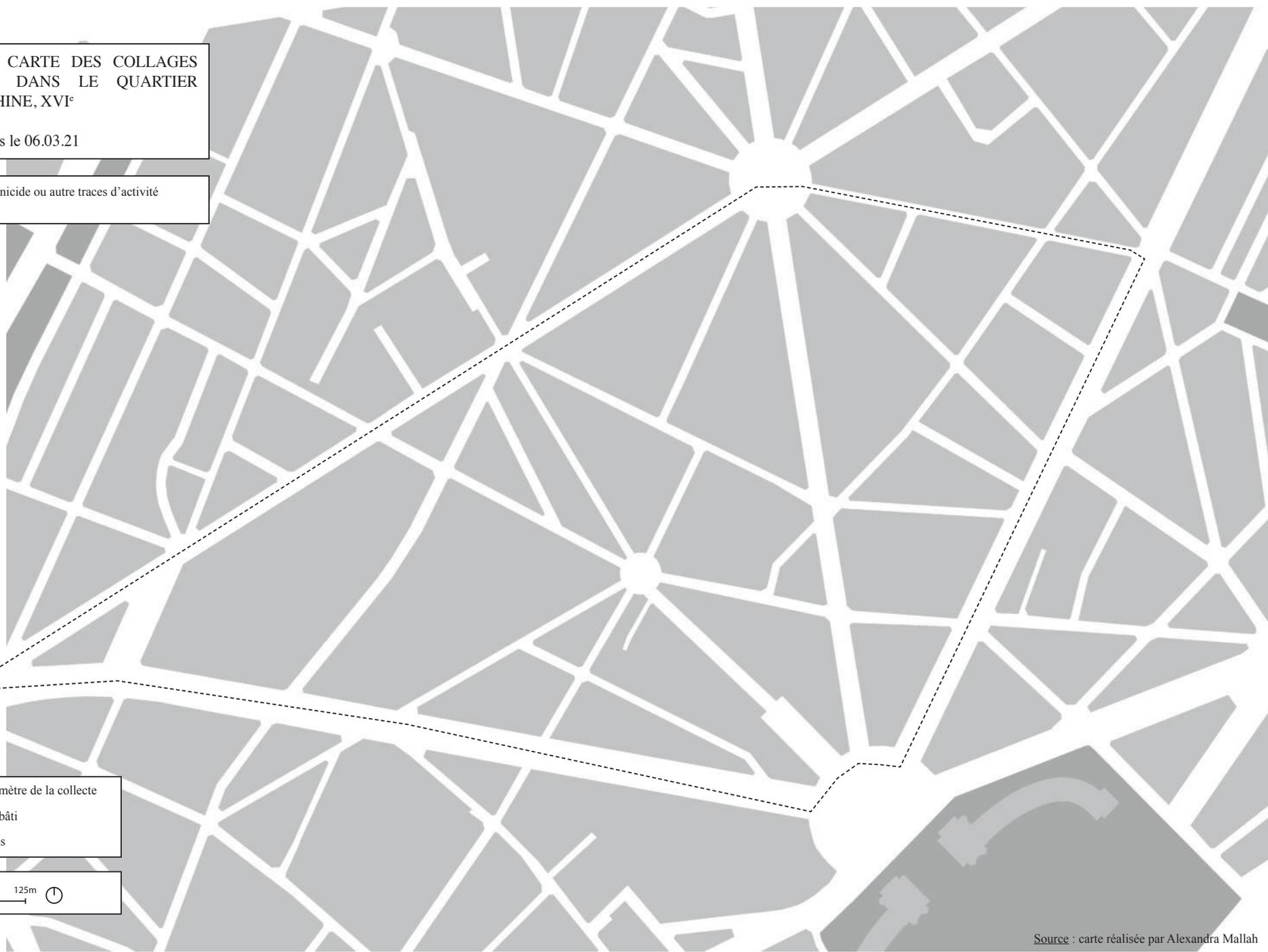
FIGURE 11 : CARTE DES COLLAGES
FÉMINICIDES DANS LE QUARTIER
PORTE DAUPHINE, XVI^e

Relevés effectués le 06.03.21

. Aucun collage féminicide ou autre traces d'activité
féministe recolté

----- Périmètre de la collecte
■ Îlot bâti
■ Parcs

0 125m



Source : carte réalisée par Alexandra Mallah

À titre informatif, une grande partie des colleur·euses regrette le sous-investissement de certaines zones de Paris. Des activistes expliquent ainsi : “Investir le 16e ou le 7e par exemple est peut-être une lutte plus difficile en raison de la mentalité majoritaire des gens qui y habitent/travaillent mais c’est pourtant ces quartiers qui ont le plus besoin de voir les collages !! ”¹ ;

C’est tout à fait compréhensible mais regrettable : l’ouest parisien n’a presque aucun collage parce que la population y est globalement plus riche et plus à droite, mais c’est un terrain qu’on devrait aller bien plus sensibiliser et pour lesquels [sic] on devrait adopter une véritable stratégie politique offensive.²

En outre, lorsque j’ai publié une première carte récapitulative de ces questions sur le groupe Facebook réunissant les colleur·euses de Paris, la première réaction a été : “Il va falloir investir l’Ouest !”, suivi de sa réponse : “Je suis partante pour une session dans ce coin-là ce week-end, si nous ne sommes pas confiné·es et que certain·es sont motivé·es pour me rejoindre !”. Ces réactions montrent la volonté des militant·es de sortir de leur zone (ou quartier) de confort quand cela apparaît nécessaire, afin de maximiser l’efficacité de leurs actions.

1 Enquête auprès des colleur·euses, enquêtée n°118, 2021.

2 Enquête auprès des colleur·euses, enquêtée n°143, 2021.

2. Les variables de la tolérance : orientation politique, âge, niveau social

Il s'agit à présent de comprendre les raisons du déséquilibre des collages féminicides. Selon l'enquête, outre le lieu d'habitation, la présence de collages est aussi fonction de la réception des habitant·es. D'une part, si une session se passe bien, les militant·es ont tendance à réitérer leurs activités dans les mêmes espaces, augmentant le nombre de collages. Si elle se passe mal, le quartier est catalogué comme problématique. D'autre part, à moyen terme, les habitant·es intolérant·es ont tendance à arracher des messages pour signaler leur mécontentement / colère / agacement / absence de soutien, tandis que celles·ceux qui soutiennent le mouvement laissent les collages sur les murs.

Dans un premier temps, l'enquête révèle qu'avant même de coller, les colleur·euses ont des représentations sociales qu'ils·elles lient aux arrondissements. Le vocabulaire employé par certain·es enquêté·es est révélateur : "15-16eme, marais car mauvaise réputation"¹ ; On sait que c'est assez dur dans l'ouest parisien, ça appelle la police directe, ça aggresse [*sic*] les colleur.euses. La mentalité de quartier n'est pas la même et les collages ne durent pas là bas"² ;

Le 16e arrondissement, car je pense que c'est un lieu hostile à ce type d'action (population, police...). Mais je devrais dépasser mes a priori [*sic*] et aller coller là bas ! Le collage est un moyen percutant de faire passer un message à un large éventail de population fréquentant le lieu, donc il faudrait coller partout dans l'idéal.³

Certain·es activistes qui ne sont jamais allé·es dans le XVI^e pour coller sont tout de même victimes des préjugés liés à l'arrondissement. Ils·elles sont ainsi impacté·es par les comportements supposés des individus.

De plus, à moyen terme, les arrondissements où il y a beaucoup d'arrachages sont moins investis. Les décollages répétés découragent des colleur·euses qui évoquent une lassitude de voir leurs collages détruits au bout de quelques heures. Ils·elles ne souhaitent pas coller à perte, puisque l'objectif reste que ces messages soient vus par un maximum de personnes. Une enquêtée indique : "Une lassitude des colleuseuses à repasser éternellement aux mêmes endroits pour recoller les mêmes choses se font [*sic*] sentir"⁴. De plus, moins les collages sont nombreux, plus les riverain·es se préoccupent de les (faire) enlever. Le discours d'un gardien d'immeuble fait écho à ces

1 Enquête auprès des colleur·euses, enquêté·e n°38, 2021.

2 Enquête auprès des colleur·euses, enquêté·e n°35, 2021.

3 Enquête auprès des colleur·euses, enquêté·e n°46, 2021.

4 Enquête auprès des colleur·euses, enquêté·e n°81, 2021.

observations : “Et puis moi, je l’enlève vite, parce que si ça reste, le fait d’avoir quelque chose ça incite à remettre par-dessus”¹. En aparté, on note que cette réalité vaut à l’échelle de Paris : si les activistes voient que les collages sont constamment arrachés dans le XVI^e, ils-elles ont tendance à moins y aller. Cependant, à l’échelle de l’arrondissement cela ne se vérifie pas, au contraire : une rue dans laquelle les riverain·es arrachent constamment les collages va être une rue dans laquelle les militant·es veulent en priorité se rendre. Il s’agit d’une réaction de vengeance qui ne demande pas un réel effort si les colleur·euses collent déjà à proximité, alors que se rendre dans le XVI^e consiste à déployer d’avantage de temps et de moyens puisqu’il ne s’agit généralement pas du lieu d’habitation des colleur·euses.

Les discours des activistes montrent que la réception est liée aux arrondissements : “les actions dans le 8e qui finissent toujours mal”² ; “voisinage et population chiant genre le 16eme”³. Ils-elles notent une absence de tolérance envers les mouvements militants due aux types de personnes qui habitent dans ces arrondissements et qui seraient davantage de droite, et plus âgées que dans les quartiers plus populaires. Ainsi certains témoignages qui réfléchissent aux raisons de l’hostilité des habitant·es de ces espaces l’expliquent par des arguments de cet ordre : “une population plus vieille, privilégiée, désengagée voire hostile au militantisme”⁴ ; “les habitants sont très énervés des collages (certains de mes collages se sont même retrouvés sur un blog d’un habitant énervé du 4e)”⁵,

J’ai collé une fois dans le 16e et l’incompréhension des jeunes et vieux devant les collages était intense, ils les plongeait dans une colère profonde. Le harcèlement, le sexisme, c’est pas eux, c’est les autres. C’est une forme de racisme, de sexisme, de classisme, qu’on retrouve peut-être moins dans les quartiers moins riches.⁶

J’ai l’impression que c’est lié à l’orientation politique et le milieu social des habitants du quartier. Dans le 20ème c’est populaire et plutôt de gauche, il y a une tolérance. Plus c’est bourgeois et de droite moins les collages tiennent, plus les colleur.euses se font emmerder par les riverains.⁷

En outre, selon les activistes, les bâtiments des “beaux quartiers” de Paris sont très bien entretenus par les gardien·nes privé·es et les agents municipaux. En conséquence, les habitant·es accordent une importance privilégiée à la propriété privée et à sa propreté. Des enquêt·es

1 Gardien d’un immeuble rue Saint-Maur, discussion informelle, 27.21.20.

2 Enquête auprès des colleur·euses, enquêt·e n°158, 2021.

3 Enquête auprès des colleur·euses, enquêt·e n°41, 2021.

4 Enquête auprès des colleur·euses, enquêt·e n°57, 2021.

5 Enquête auprès des colleur·euses, enquêt·e n°19, 2021.

6 Enquête auprès des colleur·euses, enquêt·e n°19, 2021.

7 Enquête auprès des colleur·euses, enquêt·e n°16, 2021.

déclarent ainsi : “plus les quartiers sont riches, plus les gens accordent de l’importance au matériel (mur détérioré) et pas à la symbolique (violences faites aux femmes)”¹ ; “Les habitants des arrondissement [sic] centraux semblent plus être dans un entre-soi bourgeois et haïssent les collages qui abiment leurs murs, alors que dans d’autres quartiers plus jeunes, moins blancs et moins riches, la démarche semble plus comprise”². Ainsi, le désengagement, réel ou perçu, de la population des quartiers de l’ouest parisien, ajouté à l’importance que ces individus accordent à l’entretien de leurs immeubles, provoque une hostilité envers les activités de collages.

Au contraire, les arrondissements du nord-est parisien semblent abriter des populations qui sont plus sensibilisées à la cause militante. Selon les colleur·euses, même si les individus ne sont pas impliqués dans la lutte féministe il y a un effet de solidarité qui se crée contre un “ennemi commun” : le patriarcat. Ainsi, des activistes de CFP déclarent : “dans les quartiers plus populaires les gens comprennent plus, peut-être parce qu’ils sont aussi victimes du patriarcat”³ ; “il y a aussi plus de convergence de luttes dans les quartiers populaires”⁴. Ces hypothèses font écho à une séance de collages pendant laquelle un homme, habitant de l’immeuble sur lequel nous étions en train de coller, a abordé le groupe :

Bonsoir. Qu’est-ce que vous avez écrit ? Mais attention quand même, si jamais les flics vous voient comme ça avec le seau et tout, des fois il y a des voitures de civils. Et au fait, c’est quoi ? Contre qui vous êtes ? Contre Macron, comme nous ?⁵

Un lien semble se nouer entre les personnes dont les luttes politiques se croisent.

La réponse policière est également évoquée par certain·es enquêté·es : dans les quartiers les plus riches de Paris, les habitants ont davantage tendance à appeler la police pour dénoncer les colleur·euses en plein collage. “Les collages sont arrachés quasi instantanément dans les quartiers riches, et la police quand elle est appelée (c’est à dire assez souvent) arrive très rapidement”⁶.

Tous ces éléments influencent la volonté et la capacité des colleur·euses à s’approprier un arrondissement. Les activistes pointent du doigt l’âge, la capital économique et l’orientation politique des individus comme favorisant ou défavorisant la sympathie adressée aux collages féminicides. Cependant, afin de produire un savoir éclairé, la mobilisation des discours n’est pas suffisante, il est

1 Enquête auprès des colleur·euses, enquêté·e n°3, 2021.

2 Enquête auprès des colleur·euses, enquêté·e n°19, 2021.

3 Enquête auprès des colleur·euses, enquêté·e n°94, 2021.

4 Enquête auprès des colleur·euses, enquêté·e n°113, 2021.

5 Session de collages du 08.01.21. CF annexe 5.

6 Enquête auprès des colleur·euses, enquêté·e n°19, 2021.

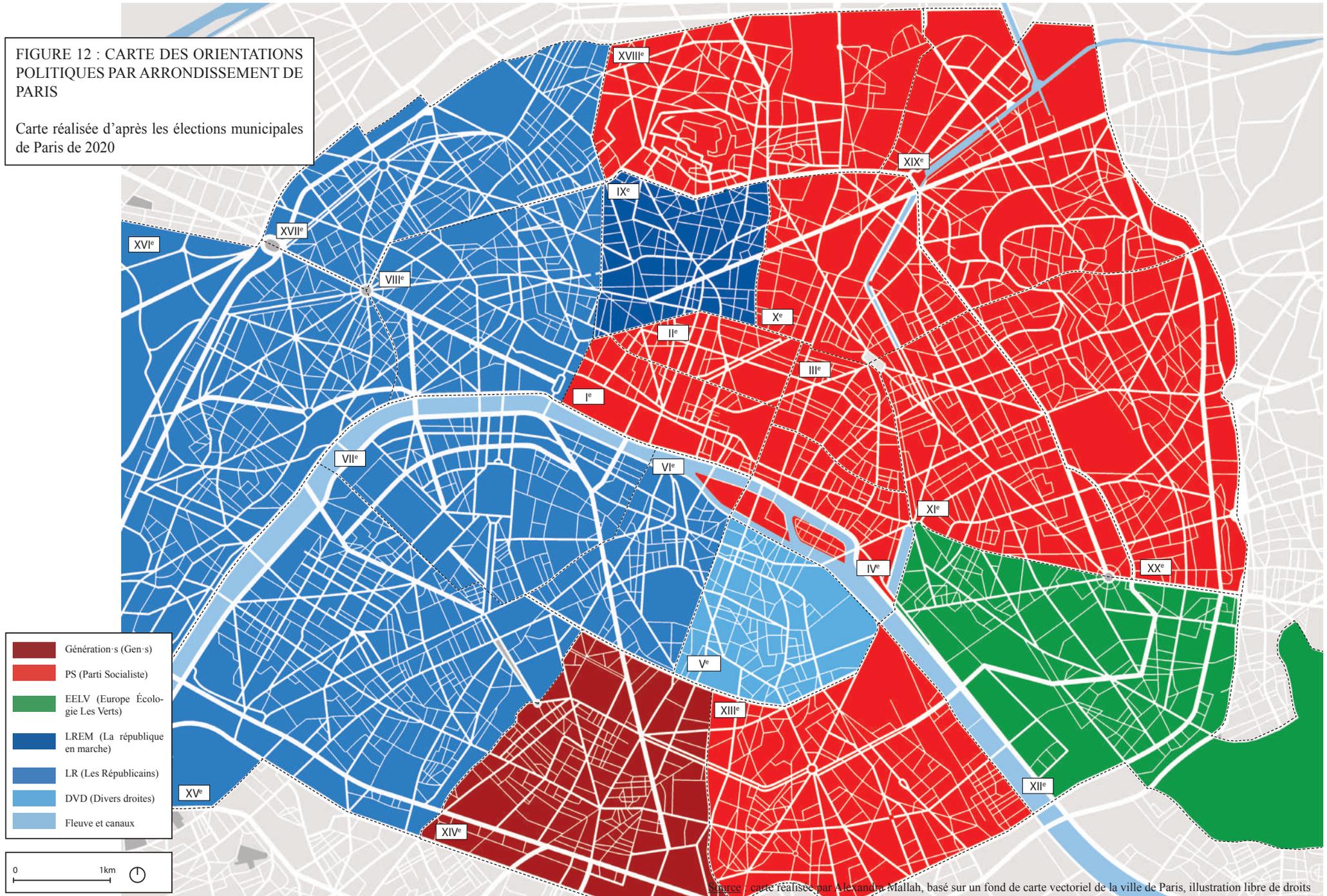
nécessaire de confronter des données factuelles. C'est pourquoi j'ai mis en perspective différentes cartes afin de compléter le récit des activistes par des données plus objectives.

Une carte des orientations politiques par arrondissement a été réalisée (figure 12). Elle se base sur les résultats des élections municipales de Paris de 2020. Elle révèle une fracture entre l'est, dont les arrondissements sont à gauche (PS, Gen-S et EELV), et l'ouest, dont les arrondissements sont à droite (LREM, LR et divers autres partis de droite). Si l'on compare cette cartographie avec la figure 9, la corrélation s'impose d'elle-même. À l'exception du I^e et du II^e, tous les arrondissements qui ont voté majoritairement à gauche lors des dernières élections se trouvent être ceux dans lesquels une très grande majorité des parisiens·nes indique voir des collages. À l'exception du V^e, tous les arrondissements ayant votés à droite, sont ceux où très peu de parisiens·nes disent voir des collages. La comparaison des deux cartes confirme que les arrondissements de Paris qui votent à droite sont ceux où il y a le moins de collages. Rappelons que cette observation concerne les tendances globales des parisiens·nes : de nombreuses personnes votant à gauche peuvent être contre les collages. À noter également que les réponses qui ont permis l'élaboration de la carte de visibilité des collages ne sont pas totalement exclues de représentations sociales : les enquêtés ont pu être influencés par l'orientation politique supposée des arrondissements pour répondre, ce qui explique une corrélation aussi nette.

Dans un second temps, une carte renseignant sur le capital économique des ménages dans Paris (figure 13) a été générée. Elle se base sur les revenus par ménage par unité de consommation, à Paris, selon les données de l'INSEE, en 2018. Si l'on compare ces données avec les données de la carte de visibilité des collages, on ne trouve qu'un écho global. En se penchant plus précisément sur les chiffres, on peut tout de même voir que les trois arrondissements les plus riches - XVI^e, le VIII^e, et le VII^e - sont les trois arrondissements dans lesquels le moins de parisiens·nes disent voir des collages - respectivement 1,7% ; 0,3% et 0,7% -. Aussi, les quatre arrondissements les plus pauvres de Paris – le XVIII^e, le XIX^e, le XX^e et le XIII^e - font partie des cinq arrondissements dans lesquels le plus de parisiens·nes disent voir le plus de collages (respectivement 33,4% ; 27,8% ; 33,8% et 19,3%). On peut en conclure que le capital économique joue aussi sur la tolérance des parisiens·nes pour les collages féminicides. Cependant, cette corrélation ne se vérifie que pour les arrondissements les plus riches et les plus pauvres, pour les arrondissements ne se situant pas aux extrémités, le lien est bien moins évident.

FIGURE 12 : CARTE DES ORIENTATIONS POLITIQUES PAR ARRONDISSEMENT DE PARIS

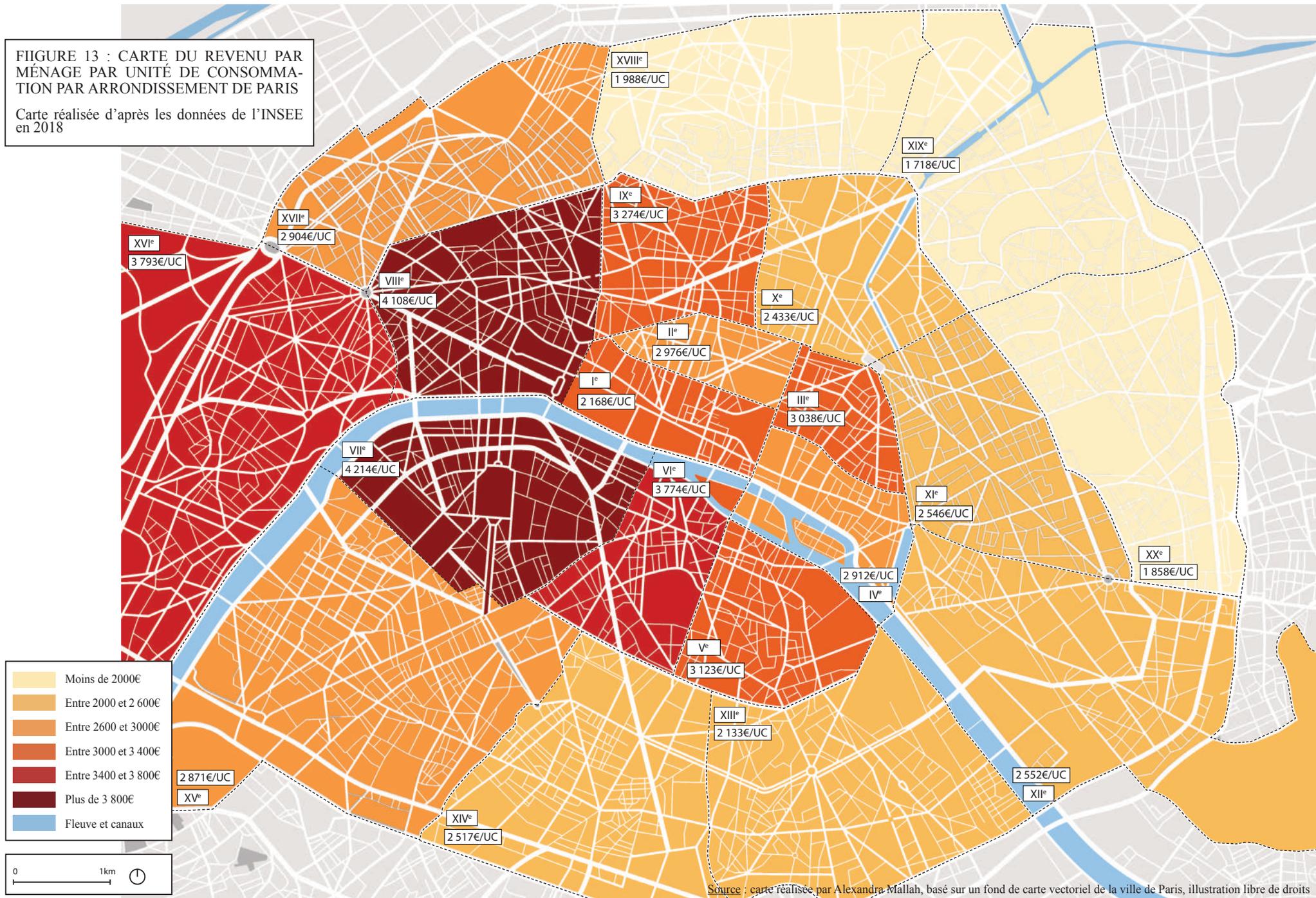
Carte réalisée d'après les élections municipales de Paris de 2020



Source : carte réalisée par Alexandra Mallah, basé sur un fond de carte vectoriel de la ville de Paris, illustration libre de droits

FIGURE 13 : CARTE DU REVENU PAR MÉNAGE PAR UNITÉ DE CONSOMMATION PAR ARRONDISSEMENT DE PARIS

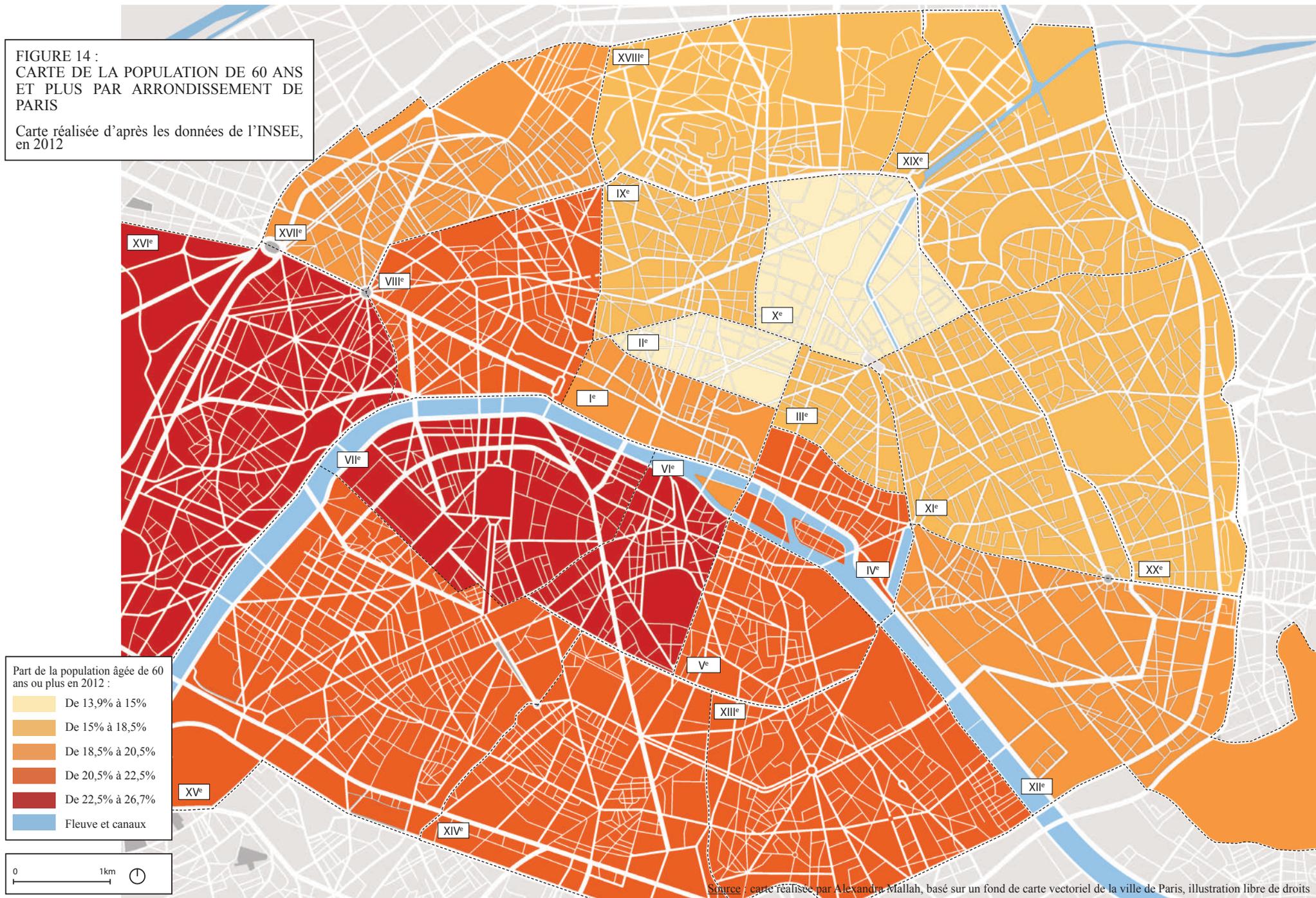
Carte réalisée d'après les données de l'INSEE en 2018



Source : carte réalisée par Alexandra Mallah, basé sur un fond de carte vectoriel de la ville de Paris, illustration libre de droits

FIGURE 14 :
CARTE DE LA POPULATION DE 60 ANS
ET PLUS PAR ARRONDISSEMENT DE
PARIS

Carte réalisée d'après les données de l'INSEE,
en 2012



La troisième carte renseigne sur l'âge des parisiens : elle indique la part de population âgée de soixante ans ou plus, par arrondissement, en 2012 (figure 14). Un premier regard ne permet pas de mettre en évidence un lien de causalité fort entre l'âge et la présence des collages dans Paris. On remarque tout de même que le VII^e et le XVI^e font partie des trois arrondissements rassemblant la plus grande part de population âgée de soixante ans ou plus, et font aussi partie des trois arrondissements accueillant le moins de collages. On peut ainsi supposer que les individus les plus âgés, au-dessus de soixante ans, sont les moins tolérants aux collages. En dessous de soixante ans, l'âge ne semble pas être directement proportionnel à la sympathie accordée aux collages féminicides. De plus, la carte ne renseigne que sur la population âgée de soixante ans ou plus, et ne permet donc pas de dire quels sont les arrondissements rassemblant la population la plus jeune.

Les comparaisons cartographiques confirment les dires des colleur·euses : les arrondissements les plus tolérants sont ceux dont l'orientation politique est à gauche, et ceux dont le capital économique est le moins élevé. Ces arrondissements sont ceux du nord-est.

L'enquête menée auprès des parisiens et habitant·es des banlieues limitrophes a constitué un troisième matériau de recherche qui a confirmé ces observations. Dans un premier temps, elle a permis de mesurer la réception globale des enquêté·es à propos des collages féminicides. Dans un second temps, l'échantillonnage par arrondissement a révélé les tendances géographiques. Ainsi, 74,5% des enquêté·es soutiennent entièrement les collages féminicides ; 10,9% les tolèrent ; 6,5% soutiennent les messages mais sont contre les collages car cela dégrade la ville ; 4,3% n'avaient pas d'avis. 1,1% est contre le militantisme féministe, et 1,1% est contre le fait de mettre ce type de messages dans l'espace public. 1,6% des enquêté·es ne s'est pas prononcé. Le résultat très favorable aux collages féminicides peut être surprenant, mais s'explique par le fait que j'ai diffusé ce questionnaire auprès de mes réseaux, qui ont ensuite relayé à leurs réseaux. Étant donné que la plupart de mes cercles proches a des opinions analogues aux miens, il n'est pas surprenant qu'une majorité des enquêté·es, issue de mon entourage personnel, soutienne entièrement les collages.

En regardant le type de réponses données par arrondissements¹, on voit que dans le XI^e, 82% des habitant·es soutiennent entièrement les collages. Même chose pour le XVIII^e. Dans le XIX^e, 80% des personnes soutiennent les collages. Dans le XX^e, cela concerne 90% des enquêtées. Les chiffres concernant ces arrondissements sont au-dessus de la moyenne de 74,5% correspondante à

¹ Le choix a été fait de ne mobiliser que les arrondissements dans lesquels au moins dix enquêté·es habitent, afin de constituer une base de données relativement importante, ce qui exclut donc les données des dix premiers arrondissements, et du XVII^e.

l'ensemble de la capitale. Dans le XIV^e, la part des personnes soutenant entièrement les collages est de 69%, tandis que dans le XII^e il s'agit de 57% des interrogé·es. Ces deux arrondissements se situent dans la moyenne des espaces dans lesquels les parisien·nes voient des collages. Enfin, dans le XVI^e, la part des habitant·es soutenant entièrement les collages tombe à 45%, bien en dessous de la moyenne parisienne.

Ce chiffre est d'autant plus parlant que les 54% des habitant·es restant·es disent soutenir les messages portés, mais être contre les collages car cela dégrade la ville. Ces données corroborent donc les suppositions des colleur·euses qui disent que les personnes habitant dans les arrondissements de l'ouest sont plus préoccupées par la propreté de leurs immeubles que par la cause défendue par les slogans. D'ailleurs, sur l'ensemble des enquêté·es, 50% d'entre celles·ceux qui disent être contre les collages en raison de leur dégradation de l'espace public habitent dans le XVI^e arrondissement (les 50% autres sont uniformément répartis sur différents arrondissements). Ces chiffres confirment d'autant plus l'idée que les personnes habitant dans les arrondissements les plus riches, orientés à droite et qui rassemblent la plus grande part de personnes âgées, priorisent l'esthétique de leurs quartiers par rapport aux messages féministes.

En conclusion, le déséquilibre de présence des collages féminicides dans la capitale est en partie dû à la sociologie des habitant·es des différents arrondissements. L'orientation politique, l'âge, et le capital économique jouent un rôle prépondérant dans la sympathie qui va être accordée aux activités des colleur·euses. Cependant, les arrondissements à droite, les plus âgés, et les plus riches sont sensiblement les mêmes (XVI^e, VI^e, VII^e, VIII^e), de la même manière que les arrondissements à gauche, ayant le moins de personnes âgées, et les moins dotés en capital économique, sont aussi presque les mêmes (XVIII^e, XIX^e, XX^e). Il est donc complexe de déterminer si l'âge, l'orientation politique et le capital économique ont tous le même rôle, avec la même importance. Ou s'il existe un processus d'occultation de l'absence d'influence d'un ou même de deux de ces facteurs, dû au fait qu'ils agissent dans les mêmes espaces de Paris.

3. Le positionnement des pouvoirs publics

En tant que chargées de la propreté de la ville, les politiques publiques sont également responsables de la visibilité des collages. J'ai pu déterminer la réception de la Ville de Paris à partir de deux entretiens majeurs, l'un avec une élue conseillère de Paris du XX^e : Nathalie Maquoi, l'autre avec un policier du XIX^e : Pierre. L'étude du Bulletin officiel de la Ville de Paris, restituant les débats à propos de la tolérance aux activités de collages féministes a aussi apporté un éclairage sur le positionnement des institutions, de même que la consultation d'articles de journaux. Il ne m'a en revanche pas été possible d'entrer en contact avec des agents d'entretien de la ville en charge du nettoyage des façades.

Le 7 septembre 2019, quelques semaines après le début du mouvement, la Ville de Paris prend la parole à propos des activités de collages : "Bien sûr, la municipalité est résolument engagée dans la lutte contre le féminicide. Mais la cause défendue par les militantes n'est pas la question. Les agents n'ont pas à juger les slogans : ils font leur travail en verbalisant l'affichage sauvage"¹. Cette déclaration fait suite à l'arrestation de plusieurs colleur·euses le 6 septembre 2019, et à une amende de 400€ (68€ pour chaque activiste) pour avoir collé des slogans à proximité de Matignon. Les militant·es avaient choisi trois lieux symboliques pour leur session : le Sénat, l'Assemblée Nationale et Matignon. Si l'action s'est passée sans incident au Sénat, la police nationale est intervenue une première fois à l'Assemblée Nationale, sans dresser de procès-verbaux. À Matignon, les forces de l'ordre ont stoppé le collage et mis une amende à chacun·es des colleur·euses pour affichage sauvage.

Ce positionnement de la mairie qui fait abstraction du contenu des messages au profit de la dégradation de la ville est rapidement revu. Le 17 septembre 2019, un vœu d'urgence relatif à la tolérance des affichages de sensibilisation aux féminicides est déposé sur initiative de Nathalie Maquoi² par les groupes "Génération.s" et PCF.FG (figure 22). D'après ce document, considérant l'engagement de la Ville par rapport aux violences sexistes et sexuelles, et considérant le fait que les verbalisations reçues par les activistes sont assimilées à une absence de soutien de la Ville à la cause qu'ils·elles portent, le conseil du XX^e arrondissement émet le vœu que la Ville de Paris fasse preuve de tolérance sur ces campagnes d'affichage. Lors d'un entretien avec madame Maquoi, elle déclare

¹ Le Parisien, *Paris : 400euros pour avoir collé des affiches contre les féminicides*
<https://www.leparisien.fr/>. Consulté le 22.03.21.

² Nathalie Maquoi est élue conseillère de Paris le 30 mars 2014, réélue le 28 juin 2020. Elle fait partie de la liste "Paris en Commun-Écologie pour Paris".

qu'elle a proposé ce vœu dans un contexte politique spécifique. La maire du XX^e arrondissement, Frédérique Calandra, avait en effet tenu le discours selon lequel les collages "salissai[en]t les murs"¹, il s'agissait donc d'aller à l'encontre de ce discours. L'élue déclare que cette proposition de vœu ne s'est pas heurtée à des difficultés :

Dans le XX^e on était majoritaires. Forcément, ça n'a pas plu à la maire en place à l'époque, mais ça... [...] Et la gauche était majoritaire dans le Conseil, parce que typiquement c'est quelque chose qu'on partage dans le camp de la gauche et de l'écologie cette question. Et au Conseil de Paris, on est majoritaires aussi, et pareil, c'est quelque chose d'extrêmement partagé.²

Le 15 octobre 2019, Nathalie Maquoi présente donc le vœu au Conseil de Paris :

La Ville de Paris soutient l'ensemble de ces revendications qui sont portées par les associations féministes. On les soutient de manière très forte. La Ville de Paris soutient aussi le mot d'ordre : « Nous voulons un milliard ». Face à un Gouvernement qui ne répond pas à cette demande et cette urgence, notre société a choisi de se mobiliser contre les féminicides. Des associations, des individus, aujourd'hui, comme dans les rues de Paris, certes, en affichage sauvage. Leur objectif est de rendre visibles les féminicides, visibles pour les passants, mais visibles surtout pour celles qui n'osent pas parler. Le vœu a été adopté par le Conseil du 20^e arrondissement. Il est porté par les groupes « Génération.s » et Communiste - Front de Gauche. Nous souhaiterions que le Conseil de Paris décide que les agents de la Ville soient tolérants face à ces affichages et que la Ville poursuive son soutien à cette campagne de sensibilisation, via les moyens de communication et affichage public, et le soutien, et l'autorisation des événements et manifestations organisés sur l'espace public parisien sur cette question essentielle.³

Suite à cette présentation, Madame Hélène Bidard, adjointe en charge de l'égalité femmes-hommes, de la jeunesse et de l'éducation populaire, renchérit :

Vous avez, toutes et tous, pu lire sur les murs de notre ville ces inscriptions en noir et blanc interpellant les Parisiens et les Parisiennes, et les pouvoirs publics, sur les violences conjugales. Je veux réaffirmer ici, haut et fort, le soutien de la Ville de Paris à l'ensemble des mobilisations portées par les associations féministes œuvrant contre le sexisme, la culture du viol et les féminicides [...]. C'est aussi, tout naturellement, que nous donnons un avis favorable à ce vœu.⁴

Elle cite aussi les propos de Colombe Brossel, chargée de la propreté de l'espace public, du tri et de la réduction des déchets, du recyclage et du réemploi, qui avait rappelé la doctrine de la Ville de Paris, à savoir :

1 Nathalie Maquoi, entretien, 09.04.21.

2 *Ibid.*

3 Conseil de Paris, Bulletin officiel de la Ville de Paris, débats, séances des mardi 1^{er}, mercredi 2, jeudi 3 et vendredi 4 octobre 2019, publié le jeudi 7 novembre 2019.

4 *Ibid.*

« La tolérance quant aux actions militantes, qui s’applique ici à ces collages de sensibilisation qui entrent dans une autre catégorie que les affichages sauvages, commerciaux, haineux, que nous combattons avec fermeté avec Paul SIMONDON et les équipes du service de la propreté ». La consigne a donc été repassée après cette verbalisation regrettable. C’est pourquoi nous donnerons un avis favorable à ce vœu.¹

Le vœu concerne donc la tolérance sur l’affichage des collages et le fait que les agents d’entretien de la ville ne les retirent pas. En ce qui concerne les verbalisations, la police parisienne est sous l’autorité du préfet de police, Didier Lallement, et non sous celle de la Ville, ce qui explique que des verbalisations soient toujours en vigueur à ce jour. D’ailleurs, le 24 octobre 2019, un mois après le vœu de la Mairie, de nouvelles·eux militant·es féministes sont interpellé·es par la police du VIII^e arrondissement au cours d’une action de collages. Les activistes sont contrôlé·es, une prise d’identité est faite et ils·elles sont verbalisé·es. La Ville ne soutient pas ces verbalisations, Madame Pénélope Komitès déclare d’ailleurs “Je regrette qu’il ait fallu déposer ce vœu. Des personnes ont été verbalisées de façon totalement surprenante sur ces questions”².

1 *Ibid.*

2 *Ibid.*

Conseil du 20^e arrondissement du 17 septembre 2019

Vœu d'urgence relatif à la tolérance des affichages de sensibilisation aux « féminicides »

***Déposé sur initiative de Nathalie Maquoi et du groupe pour une alternative
écologique et sociale dans le 20^{ème}***

Soutenu par Raphaëlle Primet et les élu-e-s du groupe communiste,
Stéphane Von Gastrow, Emmanuelle Rivier et les élu-e-s du groupe écologiste,
Lamia El Aaraje et les élu-e-s du groupe socialiste et républicain,

Considérant que des collectifs fédérant plusieurs associations et des militant-e-s féministes ont entrepris en septembre 2019 une campagne d'affichage pour sensibiliser les parisien-e-s aux questions de violences conjugales et de féminicides ;

Considérant l'intérêt général porté par les messages diffusés ("*Elle le quitte, il la tue*", "*Salomé, 100e féminicide en 2019*") et leur adéquation aux valeurs et engagements portés par notre équipe municipale et par la Ville de Paris ;

Considérant l'engagement de la ville sur ces sujets : dévoilement des noms de victimes de féminicides sur la façade de l'Hôtel de Ville, le travail mené avec l'association FIT pour l'accueil et l'accompagnement des femmes victimes de violences conjugales, sexistes et sexuelles ;

Considérant les verbalisations reçues par les diffuseur-euse-s de ces messages à Paris, justifiées par l'objectif légitime que constitue la lutte contre l'affichage sauvage ;

Considérant la méprise consistant à assimiler ces verbalisations à une absence de soutien de la Ville à la cause portée par ces associations et militant-e-s, lorsque notre équipe municipale et la Ville s'engagent à leurs côtés, notamment par l'organisation de rassemblement sensibilisant aux féminicides et invitant le gouvernement à s'en préoccuper davantage ;

Sur proposition de Nathalie Maquoi et du groupe AES, le conseil d'arrondissement émet le vœu que :

- La Ville de Paris fasse preuve de tolérance sur ces campagnes d'affichage ;
- La Ville de Paris puisse intervenir en soutien à ces collectifs par la diffusion de ces mêmes messages via les espaces et canaux de communication à sa disposition ;
- La Ville de Paris continue d'autoriser des événements proposés sur ce thème comme elle l'a déjà fait, en lien avec diverses associations et collectifs.

Vœu d'urgence relatif à la tolérance des affichages de sensibilisation aux "féminicides", déposé à l'initiative de Nathalie Maquoi.

[En ligne] <https://www.api-site.paris.f>. Consulté le 21.05.21.

Les entretiens menés auprès des colleur·euses montrent qu'ils·elles n'ont pas tous·tes en tête la différence de tutelle entre le pouvoir des mairies, incarné par les maires des arrondissements et soumis à l'autorité du Conseil de Paris, et celui de la police nationale, soumise au préfet de police. Un amalgame est souvent fait, et beaucoup d'activistes interrogé·es pensent que la mairie peut exercer un pouvoir sur les verbalisations, à tort. Une colleuse déclare ainsi :

La mairie du XVIII^e avait été assez conciliante et avait demandé aux forces de l'ordre de laisser faire les collages, de ne pas être intolérant comme ils le sont dans le centre de Paris, où il y a des monuments de pouvoir, il ne faudrait pas non plus que les touristes pensent que les Français·es sont révolutionnaires [...]. Dans le XVIII^e, on laisse, mais dans le centre il n'y en a jamais, parce que les touristes, les monuments de pouvoir, ils ne durent pas deux heures les collages... Alors dans le XVIII^e, un arrondissement en voie de gentrification plutôt à l'extrême de Paris, on va nous laisser râler dans la zone de Paris qui n'est pas vraiment visible.¹

Or, au cours d'un entretien, un policier du XIX^e explique que les forces de l'ordre n'ont pas de consignes particulières en fonction des espaces géographiques de la capitale. Il s'agit de faire cesser l'infraction, quel que soit le lieu où elle prend place. Le même policier précise tout de même qu'en fonction du message porté et du lieu sur lequel est collé le slogan, les forces de l'ordre vont être plus ou moins tolérantes. La distinction du lieu ne se fait pas selon les arrondissements, mais selon les édifices : “si tu vois un collage, quel qu'il soit, sur un bâtiment type Elysée, ou Matignon, ou Notre-Dame, des bâtiments sur lesquels rien n'est accepté, forcément, là, c'est aggravé”².

Le pouvoir de la Ville n'opère qu'en ce qui concerne le nettoyage des collages, qui sont donc majoritairement laissés en l'état. D'ailleurs, les gardiens d'immeuble interrogés dans le XI^e arrondissement expliquent que bien qu'ils signalent les collages sur la façade de l'immeuble dont ils ont la charge, grâce à l'application DansMaRue³, il peut s'écouler des semaines voir des mois avant que les agents municipaux ne viennent retirer le collage en question. La capacité d'un collage à durer est donc plus du ressort des gardien·nes d'immeuble, que des politiques publiques.

Ainsi, la sous-représentation des collages féminicides dans les arrondissements de l'ouest, tels que le XVI^e ne semble pas être du ressort des politiques publiques comme le pensent les colleur·euses. Selon Nathalie Maquoi, il s'agit uniquement d'une conséquence des choix de collages des militant·es : “quand on colle, on colle la nuit, et généralement proche de chez soi. Je pense que

1 Lalou, entretien, 11.12.20.

2 Pierre, entretien, 01.02.21.

3 Paris, *Dans Ma Rue*.

<https://teleservices.paris.fr/dansmarue/>. Consulté le 21.02.21.

vous avez moins d'affichages politiques ou pour des concerts de rap dans le XVI^e"¹.

La majorité des colleur·euses et des habitant·es n'ont pas connaissance de ce vœu de tolérance, ou de la distinction de tutelle entre les agents de nettoyages et les forces de l'ordre. Aussi, des militant·es déclarent à propos des collages : "Ils tiennent surement [*sic*] plus dans les quartiers moins huppés et touristiques car les politiques se moquent un peu plus de l'image de ces quartiers à l'international"². D'autres activistes présument : "+ les quartiers sont chers (7,16,etc) plus les entreprises de nettoyages [*sic*] de la ville vont s'appliquer à nettoyer les collages. Le voisinage est également contre le collage et dénonce les actions à la police qui va intervenir et mettre fin à l'action"³. De même, lors d'un entretien, un habitant du V^e arrondissement déclare : "Dans le V^e, les agents municipaux arrivent vite quand on les appelle pour nettoyer les façades. Je pense que ça prend peut-être quelques jours, mais certainement pas quelques semaines, vu la sociologie du quartier"⁴.

Ces suppositions, en contradiction avec les discours de la Ville, m'ont amenée à me rendre dans le XVI^e, quartier de la porte Dauphine, et dans le VIII^e, quartiers Faubourg-du-Roule et Madeleine, afin de produire une observation de terrain susceptible d'amener de nouvelles informations. Je souhaitais trouver un collage, ou ses restes, afin de pouvoir interroger les gardien·nes d'immeuble ou les habitant·es du quartier à ce propos et leur demander des informations quant à la durée de vie habituelle de ces messages. J'ai passé chaque fois plus de deux heures à pratiquer ces quartiers sans trouver un seul collage. Cela confirme une fois de plus le fait qu'il y a peu de slogans féministes dans ces espaces, sans cependant dire si cette faible présence doit être imputée à l'action publique, ou au fait qu'il y a de toute manière peu de sessions de collages dans ces espaces. C'est pourquoi j'ai changé de stratégie en me rapprochant de certains groupes de colleur·euses qui avaient prévu de mener une session dans le XVI^e, dans le quartier d'Auteuil. Le jeudi 25 mars, plusieurs activistes de CFP ont collé des slogans dans la rue Molitor et sur les murs du boulevard Murrat, le lundi matin suivant, tôt, un second groupe a investi le boulevard Exelmans et l'avenue de Versailles. Je me suis rendue sur les lieux le lundi matin, afin de déterminer si leurs collages avaient duré. Les seuls indices que j'ai vus étaient un mur et un trottoir inondés d'eau. Sur le mur persistait un morceau de papier trempé. Un collage a probablement été collé avant d'être retiré au karcher, ce qui indique que c'était très probablement l'œuvre des agents de nettoyage de la Ville. Cette observation tend

1 Nathalie Maquoi, entretien, 09.04.21.

2 Enquête auprès des colleur·euses, enquêté·e n°24, 2021.

3 Enquête auprès des colleur·euses, enquêté·e n°32, 2021.

4 Karim, entretien, 19.01.20.

à confirmer l'idée que les collages, quand il y en a, sont particulièrement vite retirés de l'espace public du XVI^e par la Ville. À la suite de cette trouvaille j'ai eu l'occasion de croiser un habitant de cet immeuble à qui j'ai expliqué mon projet. Je lui ai demandé s'il avait vu le collage en question. Sa réponse corrobore les hypothèses des activistes :

Ici... je ne sais pas, je ne l'ai pas vu, pourtant j'habite dans l'immeuble. Mais je n'en vois jamais ici, j'en vois plutôt là où je travaille, vers Montparnasse, mais ici... J'ai envie de vous dire bon courage pour en trouver ! La mairie passe tout le temps, ça ne dure jamais très longtemps, ils font très attention. Vous devriez essayer dans d'autres arrondissements.¹

Cette expérience de terrain entre ainsi en rupture avec les propos de Nathalie Maquoi et le vœu de tolérance adopté par le Conseil de Paris. Il n'est pas, à ce jour, possible de réellement déterminer si les politiques publiques prennent davantage soin des arrondissements de l'ouest, ou si les observations de cette expérience de terrain relèvent du hasard. Car, bien que Colombe Brossel soutienne officiellement les collages, on peut voir des agents de propreté retirer des collages, comme le montrent les photographies suivantes prises par des activistes en 2020, soit un an après l'adoption du vœu de tolérance. Les actions de la Ville semblent tout de même avoir un faible impact sur la durée de vie des collages en comparaison avec les choix des lieux de collages opérés par les activistes, et les réactions des habitant·es et passant·es.

¹ Habitant du XVI^e, discussion informelle, 29.03.21.



Agents municipaux décollant des collages au karcher, rue Mouffetard et rue du Château d'eau.
Photographies publiées sur le salon de conversation "Zone A" du serveur de CFP, Discord, le 28.08.20, et sur le salon de conversation "Zone D" du serveur de CFP, Discord, le 29.09.20.

Pour conclure, cette première partie montre que la pratique du collage, sa visibilité et sa réception sont fonction de la géographie parisienne.

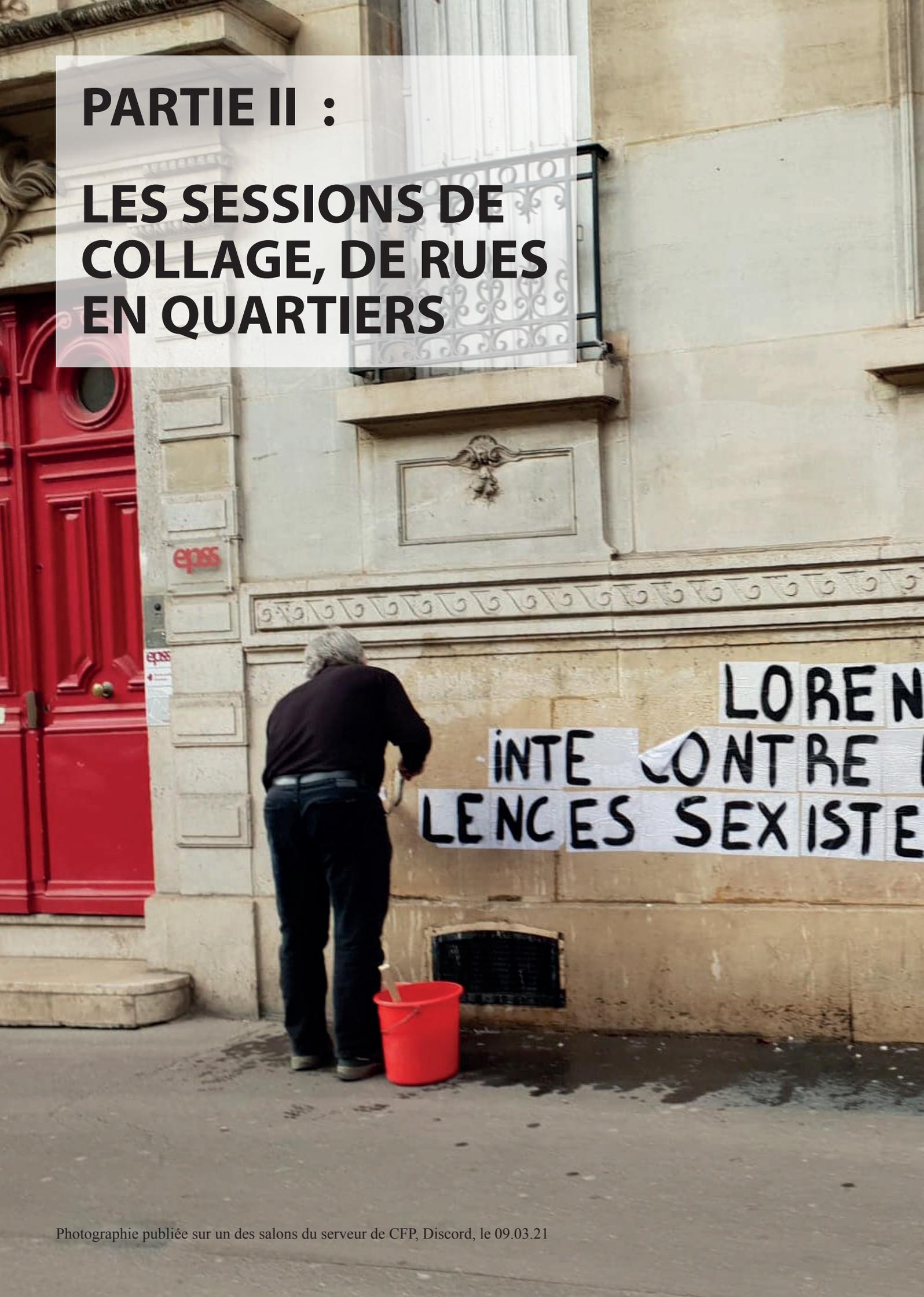
L'espace urbain est le support de pratiques et de revendications sociales qui opèrent à différents niveaux. Dans un premier temps, CFP a pour but de se déployer dans la capitale : l'organisation horizontale du mouvement se décompose en une multitude d'équipes qui agissent à leur propre échelle et investissent l'ensemble de la ville. L'appropriation de l'espace public n'est pas uniforme : dans les arrondissements de l'ouest, les habitant·es découragent les activistes qui préfèrent donc coller dans des quartiers considérés comme plus sûrs.

Le second niveau auquel opèrent les pratiques de collages dans l'espace public est celui du ciblage de lieux spécifiques. Les sessions de collages faisant écho à l'actualité politique sont intrinsèquement liées à des lieux symboliques qui leur confèrent une visibilité plus importante. Il peut s'agir d'arrondissements associés à des institutions, d'édifices emblématiques de pouvoirs que les collages contestent ou de monuments architecturaux qui participent à l'esthétique de la ville et se posent comme des signaux visuels de l'espace urbain. Les fontaines ou les ponts sont à ce titre des exemples. Tous ces lieux sont principalement issus des arrondissements de l'ouest et du centre. Si on prend l'exemple des fontaines, les constructions les plus impressionnantes architecturalement parlant, et donc les plus susceptibles d'être collées, sont concentrées dans les arrondissements de pouvoir. À titre d'exemples : la fontaine de Saint-Michel dans le VI^e, les Fontaines de la Concorde dans le VIII^e, la Fontaine des innocents dans le I^e, etc. Quelles que soient les échelles spatiales mobilisées, on retrouve un déséquilibre entre les arrondissements. CFP colonise ces espaces-là afin que ses revendications gagnent en visibilité. Les activistes menant ces opérations sont confronté·es à plus de risques : des agressions, des interpellations, etc. Cela explique que l'appropriation de ces espaces dits difficiles ne se fasse généralement que quand il s'agit d'un cas de force majeure qui nécessite de fortement marquer le coup, et l'espace.

On note ainsi un clivage de l'espace parisien entre l'est et l'ouest. Les arrondissements de l'ouest sont considérés comme abritant une population globalement moins tolérante aux collages du fait de son orientation politique, son âge et son capital économique. À l'inverse, les habitant·es des arrondissements de l'est sont plus bienveillant·es. Cette scission spatiale reflète des tendances globales à l'échelle de la capitale qui agissent comme un voile aux comportements individuels : il existe dans le XI^e arrondissement de nombreuses personnes qui sont contre les collages féminicides. Une analyse à une échelle plus grande est donc nécessaire afin d'apporter un éclairage plus fin sur ces pratiques et leur réception.

PARTIE II :

**LES SESSIONS DE
COLLAGE, DE RUES
EN QUARTIERS**



Je me suis d'abord mise à graffitis, un peu dans la même démarche que les collages : s'approprier l'espace public, l'extérieur, la nuit. Je trouvais que c'était vraiment une manière de s'affirmer, et aller dans la rue c'était important, c'était quelque chose que je voulais faire.¹

L'étude des pratiques de collages à l'échelle d'un arrondissement est pertinente pour mettre en lumière les dynamiques d'appropriation de la rue par les activistes et pour comprendre la complexité des enjeux socio-spatiaux qui s'y déroulent. Cette seconde partie se focalise donc sur les pratiques des individus dans l'espace. Dans un premier temps, il s'agit de comprendre les *modus operandi* des colleur·euses dans le quartier : quels sont les déplacements effectués lors d'une session ? Comment le réseau viaire structure-t-il ces déplacements ? En quoi le sentiment de droit à la ville s'accroît-il avec l'expérience du collage ? Dans un second temps, on se focalisera sur la réception que les individus ont de ces activités. Au moment de la session, quelles interactions sont produites par la rencontre avec les militant·es ? Quels sont les différents registres de confrontation dont les passant·es s'emparent ? *A posteriori*, quels sont les discours des parisien·nes ? Comment appréhender les activités d'arrachage ou de détournement de collages ?

J'avais à l'origine fait le choix de définir mon terrain autour des quartiers qui encerclent la place de la République. Lorsque les occasions se sont présentées pour participer à des sessions de collages dans ces quartiers, je me suis greffée à ces groupes. Cependant, chaque session prévue a fini par se délocaliser dans des quartiers du XI^e arrondissement : Folie-Méricourt et Saint-Ambroise. J'ai donc fait le choix de resserrer mon terrain sur ces deux quartiers. Cette délocalisation ne relève pas du hasard puisque le XI^e est réputé auprès des colleur·euses pour être un espace de collages plus sécurisé.

¹ Anna, entretien, 26.12.20.

A. UN RAPPORT À L'ESPACE TRANSFORMÉ PAR LES ACTIVITÉS DE COLLAGES ?

1. Occupation et la transformation : une appropriation à deux niveaux

D'après Henri Lefebvre, les individus s'approprient la ville en y exerçant un droit, il s'agit d'une fabrique de l'espace par l'activité habitante qui peut s'exprimer de différentes manières. La première relève de la pratique : par ses activités quotidiennes, par son usage ordinaire de la ville, l'habitant·e s'approprie l'espace public¹. La marche, en tant que pratique de mobilité, constitue donc un premier registre d'appropriation. Selon Florence Huguenin-Richard, elle connecte le corps et l'espace :

Au-delà de ces considérations mobilitaires, la marche représente bien plus qu'un mode de transport : c'est un moyen simple et naturel d'« habiter la ville » (Sansot, 2000), de faire vivre – au sens de « vibrer » – un espace urbain (De Certeau, 1980), de l'humaniser en quelque sorte (Geffrin, 1995 ; Gehl, 2012 ; Lévy, 2000).²

Le zoom scalaire sur le XI^e arrondissement a été l'occasion de mettre en place une observation participante auprès de groupes de collages. J'ai ainsi suivi cinq sessions avec des équipes afin de comprendre et d'analyser leurs déplacements. Toutes les sessions de collages impliquent une déambulation dans l'espace public : pour trouver des murs où coller, il faut marcher dans la rue, revenir sur ses pas découvrir de nouveaux espaces, etc. Les sessions auxquelles j'ai assisté ont duré entre 1h30 et 2h30, pendant lesquelles les activistes ont parcouru entre 4km et 5,5km. Par la marche, les colleur·euses se familiarisent avec la ville et se l'approprient. Ils·elles vagabondent entre les immeubles, et tissent ainsi un lien physique avec l'espace urbain. De nombreux·ses militant·es expliquent comment ces pratiques de la ville participent à la transformation du rapport qu'ils·elles entretiennent avec l'espace public. Dans un podcast, Chloé Madesta témoigne ainsi de la transformation du rapport qu'il entretient avec l'espace public à l'issue d'un an d'activités de collages :

Avant de commencer les collages, la rue c'était vraiment un espace de peur, je rasais les murs, je ne m'y sentais pas bien, je m'y suis fait agresser un nombre incalculable de fois. Et là, c'était la

1 LEFEBVRE H. (1968), *“Le droit...” op.cit.*

2 HUGUENIN-RICHARD F. (2018), “Cartographie sensible des pratiques piétonnes en lien avec les perceptions de l'environnement”, *Communication MSFS Mobilités spatiales, méthodologies de collecte, d'analyse et de traitement*, Tours, France.

première fois, et ça m'a complètement bouleversé de me retrouver dans cet espace autrement, et que pour une fois cet espace soit le mien. Avec le collage, on aborde la rue très différemment : on déambule, on va à droite, gauche, on revient sur nos pas. On parcourt de très grandes distances aussi, on ne s'en rend pas compte, mais des sessions collages, quand elles durent très longtemps, on peut faire huit, neuf kilomètres. C'est vraiment des approches de l'espace public qui sont complètement différentes. Et avec le recul des un an, maintenant je peux dire que je n'aborde plus du tout la rue de la même manière : je n'y ai plus peur en fait.¹

Les paroles de deux enquêtées montrent également que la pratique du collage fabrique un lien nouveau avec la rue :

Dans les quartiers où je colle, ça a complètement changé mon rapport à la ville. Il y a certains quartiers que je connais vraiment bien parce que j'y ai beaucoup collé, je saurais m'y retrouver, ça m'a permis aussi d'acquérir une certaine géographie de Paris, de pouvoir localiser certaines choses par rapport à d'autres, et c'est très pratique [...]. Maintenant j'ai pris l'habitude de beaucoup me déplacer à pied. Il y a aussi le fait de ne pas se sentir perdue dans un endroit inconnu, du coup tu te sens moins vulnérable.²

Ça a fait évoluer mon rapport à l'espace public. Déjà parce que, sur le moment, c'est vrai que... En général, quand je suis dehors, c'est pour aller d'un endroit à un autre, et il n'y a pas vraiment de... c'est compliqué de s'appropriier l'espace public, alors oui, ça m'arrive des fois de me balader, de boire une bière dehors... Mais ça n'est pas pareil, et c'est quand même plus rare. Alors que là, on est dehors pour une raison, et ce n'est plus du tout juste un lieu de passage, on est là pour rester dans la rue, et je trouve que c'est super important.³

La marche amène les activistes à s'imprégner de la ville, à l'adopter et à en avoir une connaissance géographique, ce qui fait décroître le sentiment de vulnérabilité qui peut être ressenti lorsqu'on est dans un espace qui ne nous est pas familier. De plus, cette pratique de la rue s'éloigne des comportements que la géographie du genre a mis en évidence pour les femmes et les minorités de genre. Nous avons montré dans l'introduction que ces publics ont tendance à utiliser l'espace urbain comme un moyen de transit et non à l'occuper véritablement. Les comportements des colleur·euses renversent cette manière d'appréhender l'espace car ils·elles envisagent la rue non plus comme un moyen, mais comme une fin : leur présence ne découle pas d'un besoin de se déplacer, mais d'une volonté de l'occuper par le corps. À l'issue de la session de collages du 11 décembre 2020, Margaux, colleuse novice, commente cette expérience : «Ça n'arrive jamais d'être dans la rue juste pour être dans la rue, ça change de d'habitude. On se réapproprie l'espace ! »⁴.

1 BASTIDE L. (2020), Notre colère sur vos murs, La Poudre [podcast], art19, 1 heure. Citation de Chloé Madesta. <https://art19.com/>. Consulté le 30 novembre 2020.

2 Elodie, entretien, 19.01.21.

3 Anna, entretien, 26.12.20.

4 Session de collages du 11.12.20.

L'occupation de l'espace public est donc une première forme d'appropriation. Dans un second temps, on observe que lors des collages, les militant·es transforment cet espace public. Il s'agit là du deuxième niveau d'appropriation évoqué par Lefebvre : par la modification intentionnelle d'un espace, les colleur·euses opèrent une action de production et donc d'appropriation¹. Les témoignages des colleuses enquêtées vont jusqu'à évoquer une prise de pouvoir sur la ville ou un "empouvoirement"². Les travaux de Chris Blache nous montrent comment le collage, en agissant et en modifiant l'espace urbain, est un moyen de se le réapproprier :

Écrire dans l'espace public c'est efficace parce que c'est un moment ou de reconquête de soi sur l'espace. C'est une marque. Marquer son territoire, c'est ce que font les hommes depuis toujours, et donc là c'est le faire à nouveau : c'est de venir mettre sa marque, mettre sa patte, au travers de slogans qui sont forts.³

Avec les collages, les colleur·euses inscrivent leur trace dans l'espace public, ils·elles l'imprègnent de leur présence et de leurs revendications. Il s'agit d'une prise de contrôle sur la ville, ou du moins d'une maîtrise de l'espace qui permet de le transformer en un support d'expression de soi. En établissant une relation entre les murs des rues et elles·eux-mêmes, les colleur·euses s'approprient l'espace public.

Enfin, si l'on mobilise de nouveau les études de Lefebvre, on note que selon le philosophe, l'exercice du droit à la ville ne peut être octroyé : il s'énonce, puis se réalise. En somme, il se revendique en dehors du cadre des institutions⁴. En cela, l'étude du cadre de production illégal dans lequel s'ancrent les collages est pertinente. Comme toute activité subversive, cette pratique fonde son expérience sur une conscience aiguë des tenants et aboutissants des pratiques institutionnelles et sur la nécessité de bafouer l'ordre social, éminemment contraignant. Le caractère contestataire des collages s'exprime autant dans la forme, son contenu, que dans le fond, son mode d'exposition. Ainsi, leurs messages ne peuvent prendre leur sens hors de ce contexte d'illégalité. Les colleur·euses revendiquent cet acte de désobéissance civile, car leur mouvement s'est formé en opposition au gouvernement et à son absence de mesure d'actions concernant les violences sexistes et sexuelles. Il est par ailleurs intéressant de voir qu'à l'occasion de la présentation des mesures issues du Grenelle des violences conjugales, à Paris, le 25 novembre 2019, le mouvement a reçu une invitation du

1 LEFEBVRE H. (1968), "Le droit..." *op.cit.*

2 Lalou, entretien, 11.12.20.

3 France Inter, *En toutes lettres avec "Collages féminicides Paris"*, [émission], 18min. Citation de Chris Blache. <https://www.franceinter.fr/>. Consulté le 07 décembre 2020.

4 LEFEBVRE H. (1968), "Le droit..." *op.cit.*

gouvernement à venir décorer les murs de Matignon. Les activistes ont refusé et ont dénoncé la tentative de récupération¹. Cette volonté d'instrumentalisation a été d'autant plus décriée qu'elle s'est produite quelques semaines après la verbalisation de quatre colleur·euses qui avaient justement tenté de coller à proximité de Matignon. Ainsi, les activistes de CFP accordent une attention importante au cadre de création des collages et donc à la symbolique de l'opposition aux institutions, ce que montrent leurs discours :

Si les pouvoirs publics tolèrent qu'on laisse notre trace dans l'espace public, c'est aussi une forme d'instrumentalisation. Ça peut être instrumentalisé [...]. C'est une attaque symbolique de faire quelque chose d'illégal, dès que ça devient autorisé, ça change la donne. Une critique et une remise en cause d'un système ça passe forcément par des moyens qui ne peuvent pas être réformistes, parce qu'on ne critique pas un système en y rentrant, et ça ne fonctionnerait pas de s'en tenir à quelque chose de politiquement correct. Symboliquement parlant c'est fort que ce soit quelque chose d'illégal. Quand on colle, on porte un message, mais c'est illégal, donc ça remet beaucoup de choses en cause symboliquement parlant.²

1 L'Obs, *Les colleuses anti-féminicides invitées à faire la pub de Matignon*. <https://www.nouvelobs.com/>. Consulté le 25.02.21.

2 Lalou, entretien, 11.12.20.

2. La conquête de d'une légitimité dans l'espace public

Les observations participantes menées dans le XI^e ont également permis d'analyser les déplacements des colleur·euses et de comprendre ce qu'ils traduisent. Elles ont été restituées sous la forme de cartographies récapitulant les trajets des militant·es lors des sessions. Les dossiers relatifs à chaque session¹ renseignent aussi sur les collages réalisés par l'équipe, les traces d'anciens collages que les groupes ont croisés, ainsi que les réactions des passant·es ou habitant·es auxquelles les équipes ont été confrontées. La comparaison de ces cartographies révèle que la capacité à investir la rue semble être fonction de l'expérience des colleur·euses et de leur nombre, soit de leur capacité à se sentir légitime dans l'espace public. Le 11 décembre 2020, un groupe de quatre colleuses se lance dans une session entre 20h et 22h. Deux des quatre militantes n'ont jamais collé, les deux autres n'ont qu'une seule session à leur actif. Le manque d'expérience et le fait que Paris est, à ce moment-là, sous un confinement qui implique la possession d'une attestation pour se déplacer, génère un stress pour les colleuses : on le ressent dans leurs déplacements. On constate un trajet très alambiqué, avec des allers-retours. Elles effectuent des boucles autour des îlots et ne collent que dans des petites rues et passages très peu fréquentés. Aucun slogan n'est réalisé dans les grandes voies². À l'inverse, la session du 19 décembre est menée auprès d'un groupe de six colleuses, toutes expérimentées, accompagnées d'une photographe, entre 17h et 19h30. Le nombre d'activistes et leur expérience augmentent leur confiance : les déplacements changent radicalement. Le trajet est beaucoup plus linéaire, sans contorsion, il traduit l'assurance ressentie par les militantes. En outre, la moitié de la session se déroule sur la rue Saint-Maur, voie fortement fréquentée : les colleuses ne craignent pas pour leur sécurité, elles souhaitent aller dans une rue très passante afin de donner plus de visibilité aux messages féministes³.

1 Pour les dossiers des sessions du 11.12.20 et du 19.11.20, voir pages suivantes, pour les autres, CF annexe 5.

2 Session de collages du 11.12.20.

3 Session de collages du 19.12.20.

SESSION DE COLLAGES DU 11 DÉCEMBRE 2020

TERRAIN :

Quartiers Folie-Méricourt et Saint- Ambroise,
XI^e arrondissement

Rendez-vous : Place de la République, 20h40

Fin de la session : Métro Saint Ambroise, 22h37

. 4 colleuses femmes
. 2 colleuses expérimentées, 2 colleuses novices
. 5 slogans prévus

. 01:57 heure de session
. 00:51 heure de marche
. 01:51 heure d'immobilité
. 3,95 km parcourus

ACTIONS RÉALISÉES :

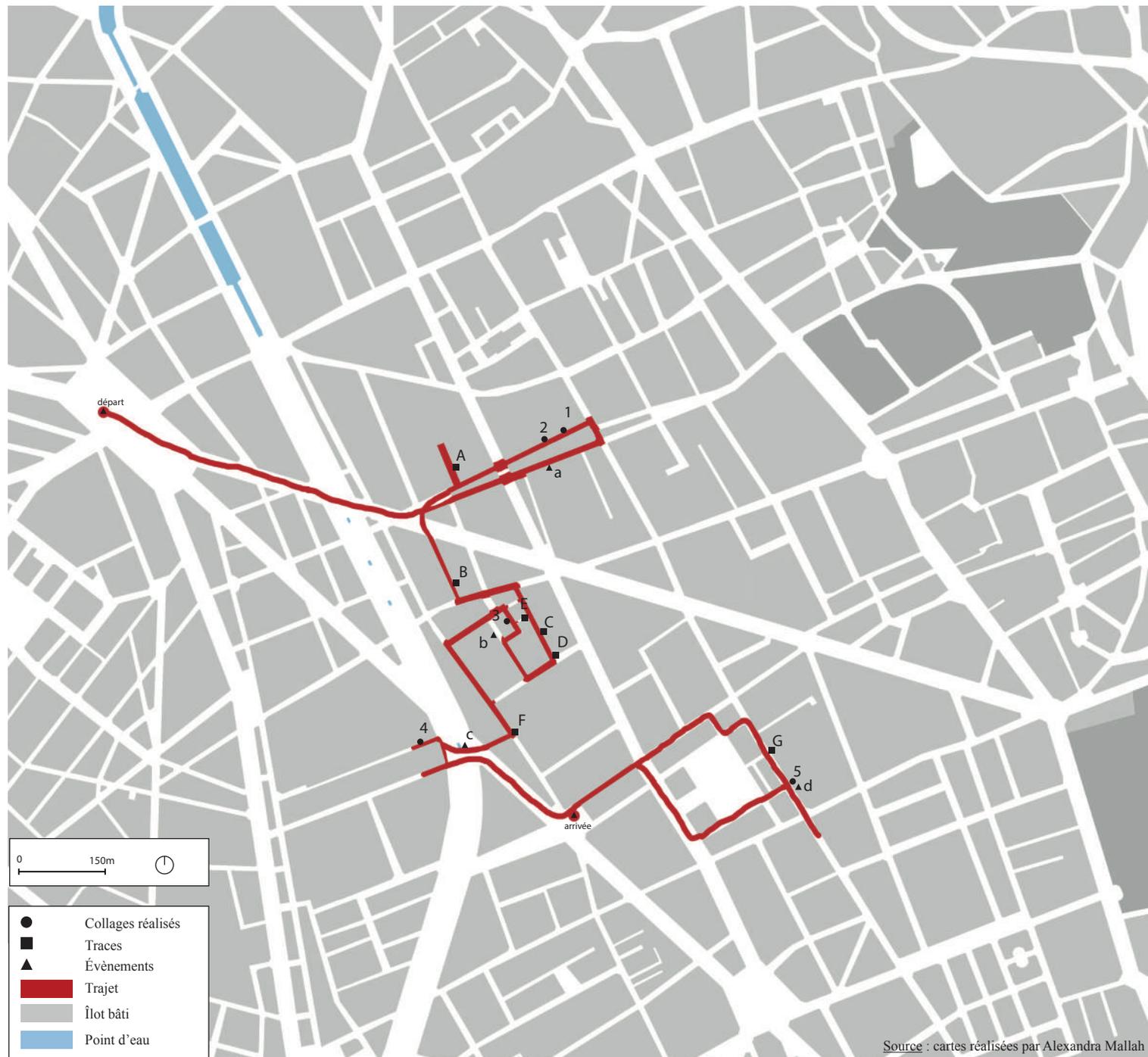
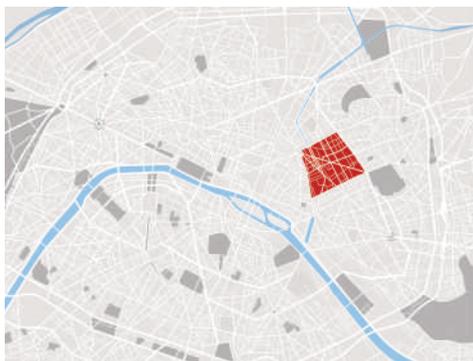
5 collages collés par l'équipe

TRACES CROISÉES :

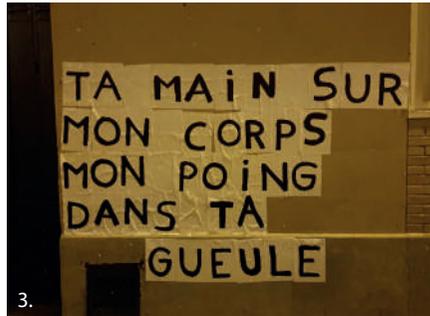
5 collages
3 renommages de nom de rue
1 pochoir

INTERACTIONS AVEC DES INDIVIDUS :

2 interactions positives
1 interaction négative



Source : cartes réalisées par Alexandra Mallah



1. > “Yes, all cis men”, collage féminicide réalisé dans la rue des Trois-Bornes, 22 minutes après le début de la session, à 805m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
2. > “Quand elle dort, c’est non”, collage féminicide réalisé dans la rue des Trois-Bornes, 27 minutes après le début de la session, à 830m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
3. > “Ta main sur mon corps, mon poing dans ta gueule”, collage féminicide réalisé dans la rue du Marché-Popincourt, 57 minutes après le début de la session, à 1,78km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
4. > “La révolution sera féministe”, collage féminicide réalisé dans le passage Saint-Sébastien, 01h24 après le début de la session, à 2,38 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
5. > “Prenez garde, la colère des femmes gronde”, collage féminicide réalisé dans la rue Rochebrune, 01h40 après le début de la session, à 3,37 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
- A. > “On te croit”, collage féminicide, Cité des Trois-Bornes (photographie d’Alexandra Mallah)
- B. > “Césars de la honte #NousToutes”, pochoir revendiqué par le collectif #NousToutes, Rue Gambey (photographie d’Alexandra Mallah)
- C. > “La rue est à nous”, collage féminicide, rue Neuve Pompicour (photographie d’Alexandra Mallah)
- D. > “Rue Julie, 35 ans, tuée par son (ex)-conjoint, 03 mars 2019”, collage de renommage de nom de rue revendiqué par #NousToutes, rue Neuve Pompicourt (photographie d’Alexandra Mallah)
- E. > “Zyed et Bouna : ni oublié, ni pardon”, collage féminicide, passage de la petite Voirie (photographie d’Alexandra Mallah)
- > “Stop culture du viol”, collage féminicide, passage de la petite Voirie (photographie d’Alexandra Mallah)
- F. > “Rue Mambu, 64 ans, tuée par son (ex)-conjoint, 26 mai 2019”, collage de renommage de nom de rue revendiqué par #NousToutes, rue Saint-Sébastien (photographie d’Alexandra Mallah)
- > “Rue de la Folie”, dégradation de la plaque de rue. Trace restante d’une feuille A4 collée, peut-être un collage de renommage de nom de rue, rue Saint-Sébastien (photographie d’Alexandra Mallah)
- G. > Collage féminicide indéchiffrable, passage Guilhem (photographie d’Alexandra Mallah)



a.



b.



c.



d.

- a. > Conseils à propos de la façade de collage à choisir de la part d'un homme habitant un immeuble de la rue Jean-Pierre Timbaud (dessin d'Alexandra Mallah)
- b. > Confrontation avec un couple d'habitants d'un immeuble de la rue de Marché Popincourt (dessin d'Alexandra Mallah)
- c. > Point d'arrêt à une fontaine pour remplir les gourdes nécessaires à la fabrication de la colle, square May Picquereay (dessin d'Alexandra Mallah)
- d. > Échange avec un homme cycliste lors du dernier collage rue Saint-Ambroise (dessin d'Alexandra Mallah)

COMPTE-RENDU DE LA SESSION DE COLLAGES DU 11 DECEMBRE 2020

Il est 20h30, j'arrive au point de rendez-vous : la statue de la place de la République. Une première colleuse attend sous la statue du lion. 20h40, le groupe au complet, nous prenons la direction de l'avenue de la République : nous avons prévu d'un commun accord d'aller coller dans le XI^e. Une fois un peu éloignées du bruit de l'avenue de la République, nous nous regroupons pour faire un brief à propos des points de légalité aux deux colleuses novices. Au programme, un récapitulatif sur l'intersectionnalité du mouvement et une invitation à faire attention à utiliser des termes inclusifs lorsque des membres du groupe sont des personnes transgenres, non binaires ou intersexuelles, quelques informations à propos du comportement à adopter si nous croisons la police, ou des individus souhaitant entrer en confrontation avec nous. Le brief contient également des conseils sur les types de murs sur lesquels il est préférable de coller et les risques légaux encourus en fonction des espaces sur lesquels les colleur·euses collent. Le groupe sélectionne une rue qui semble moins passante que l'avenue, et nous prenons juste quelques instants sur un banc pour mélanger la colle et l'eau, afin de s'engager dans la rue Jean-Pierre Timbaud équipées.

Nous trouvons rapidement un mur dégagant suffisamment d'espace pour un message court "Yes, all cis men", cependant un homme appuyé sur la façade de l'immeuble, un pack de bières à la main, nous interpelle "Je vous conseille de ne pas coller là, il ne va pas durer deux heures, la peinture vient d'être refaite et le gardien enlève tout très vite. Regardez, là, il y en avait un et il n'a pas tenu une journée. Je vous conseille de coller sur l'immeuble d'à côté". Il n'attend pas de réponse et rentre dans l'immeuble en question qu'il habite. Nous faisons le choix de trouver un autre mur.

Nous déambulons, commentant les murs que nous croisons, leur enduit, la facilité de coller, nous vérifions qu'ils ne sont pas mouillés car la pluie empêche les feuilles d'adhérer aux murs. Nous trouvons rapidement une surface et la dynamique se met en place : trois collent tandis que la quatrième militante surveille les alentours et prend des photos : garder une trace est important. L'action ne dure pas dix minutes, et nous repartons sans nous attarder.

Un peu plus loin, l'une de nous lève la tête et tombe sur un collage signé #NousToutes, une feuille A4 représentant une plaque de rue a été collée juste sous la plaque de rue originale, elle rend hommage à Julie Douib, assassinée par son ex-compagnon en Haute-Corse, dans la ville de Vaires-sur-Marne. L'émotion et la tristesse s'emparent de moi. Nous regardons toutes le collage sans dire un mot. Finalement, Pauline rompt le silence et propose "On pourrait faire ça la prochaine fois : renommer des rues".

Une quarantaine de minutes après le début de la session, nous nous retrouvons de nouveau sur l'avenue de la République : nous avons fait une boucle, sans nous en rendre compte. Margaux repère une rue en face et propose de s'aventurer par là, dans la rue Gambey, nous la suivons. Nous vagabondons dans les rues comme je n'ai pas l'habitude de le faire, nous nous attardons sur certains murs nous paraissant idéaux pour coller. À l'instant où je pose le seau par terre, des voix se font entendre : "On a appelé le propriétaire, il arrive, barrez-vous !" ; "Arrêtez de tout saccager, dégagez de là !". Un homme et une femme nous interpellent depuis la fenêtre de leur appartement, et nous répètent que les propriétaires arrivent et que nous avons tout intérêt à bouger le plus vite possible. Nous hésitons avant de finalement décider de passer notre chemin, ne voulant pas prendre de risque, mais terriblement frustrées. Les voix continuent de fuser "Voilà, c'est ça, cassez-vous !" "C'est nos impôts qui payent vos conneries" ; "Va coller sur l'Élysée si t'as des couilles !". Les interpellations et insultes continuent jusqu'à ce que nous ne soyons plus dans leur champ de vision. La colère et la frustration m'habitent quand nous trouvons un autre mur sur lequel une colleuse peut apposer son slogan "Ta main sur mon corps, mon poing dans ta gueule" faisant référence à une agression sexuelle qu'elle a vécue l'été dernier.

Nous croisons d'autres collages, certains sont intacts, d'autres à moitié déchirés, nous collons nos slogans et peu à peu la colle préparée se révèle insuffisante : il nous faut de l'eau. Margaux sort son téléphone et active son GPS afin de trouver le point d'eau le plus proche. Direction le square May Picquereay, sur lequel se trouve une fontaine. La colleuse mémorise l'itinéraire et s'engage dans une rue plus animée, nous croisons en chemin un autre collage de renommage de nom de rue, ainsi qu'une dégradation de la place de rue "Rue de la Folie-Méricourt". Je note que sous cette plaque se trouvent les restes de colle d'un collage qui devait probablement proposer un nom alternatif pour la rue. Il a été arraché.

Arrivées devant la fontaine, les colleuses se relaient pour remplir les gourdes tandis que d'autres versent l'eau et la mélange avec la colle. La pause nous permet de faire un point sur les collages restants. Nous devons encore coller deux slogans, dont un particulièrement long, ce qui demande une large surface de mur. Nous traversons le boulevard Richard Lenoir et nous nous engageons dans un passage attenant. Une colleuse émet des réserves quant à l'idée de coller à cet endroit : deux hommes occupent l'espace public, juste à côté, une bière à la main. Elle ne se sent pas à l'aise et craint les repréailles. Finalement elle valide l'endroit. Les deux hommes ne nous prêtent aucune attention. Quelques personnes passent, et jettent un œil au message, sans ralentir ni faire de commentaires.

Une colleuse reconnaît l'endroit et nous informe du fait qu'elle connaît un mur offrant beaucoup de surface, pas très loin. Le dernier collage "Prenez garde, la colère des femmes gronde" ne trouve toujours pas de place. Nous décidons de la suivre, mais continuons de regarder les murs environnants au cas où. Nous marchons pendant une vingtaine de minutes, nous arrêtant de temps en temps pour admirer ou commenter des tags, ou collages féminicides. Dans le passage Dudouy, quelqu'un a recouvert tous les murs de cœurs multicolores.

Finalement, nous arrivons devant un grand mur, rue Saint-Maur. La rue est très animée en journée, mais actuellement, à 22h, peu de personnes passent. La pluie se met à tomber : nous nous dépêchons. Les colleuses se mettent en action et collent une à une les feuilles constituant le slogan. Un cycliste s'approche de nous, il s'agit d'un homme d'une soixantaine d'années. "Bonjour, je suis infirmier en profession libérale, et donc je bouge beaucoup et je vois souvent ce que vous faites, et je voulais vous dire que c'est très fort, et que j'aime beaucoup tout ce que vous faites. Merci beaucoup, continuez !". Les filles le remercient chaleureusement, il repart en sens inverse sur son vélo. Elles finissent leur slogan. Elles me demandent de les prendre en photo tandis qu'elles posent accroupies sous leur message. Finalement, l'une d'elles propose de s'applaudir. La rue est entièrement vide, nos applaudissements résonnent.

Nous reprenons toutes ensemble le chemin vers le métro le plus proche. Pauline, colleuse novice commente cette expérience "C'est génial, je me sens tellement puissante" Margaux renchérit "Oui, et ça n'arrive jamais d'être dans la rue juste pour être dans la rue, ça change de d'habitude. On se réapproprie l'espace !".

Il est 22h37 quand nous arrivons aux portes du métro, les filles se séparent, se disent au revoir, se remercient et se félicitent. Nous avons passé 2h entières à déambuler dans les rues, investissant les avenues, les ruelles et les impasses. Je n'arrive pas à me souvenir de la dernière fois que j'ai passé autant de temps dans l'espace urbain, en l'occupant et non en le traversant, la nuit. Je crois que c'est la première fois.

SESSION DE COLLAGES DU 19 DÉCEMBRE 2020

TERRAIN :

Quartiers Folie-Méricourt et Saint-Ambroise,
XI^e arrondissement

Rendez-vous : Métro Oberkampf, 17h

Fin de la session : Métro Saint Ambroise, 19h21

- . 6 colleuses femmes expérimentées
- . 1 photographe
- . 5 slogans prévus

- . 02:21 heure de session
- . 00:27 heure de marche
- . 01:54 heure d'immobilité
- . 5,50 km parcourus

ACTIONS RÉALISÉES :

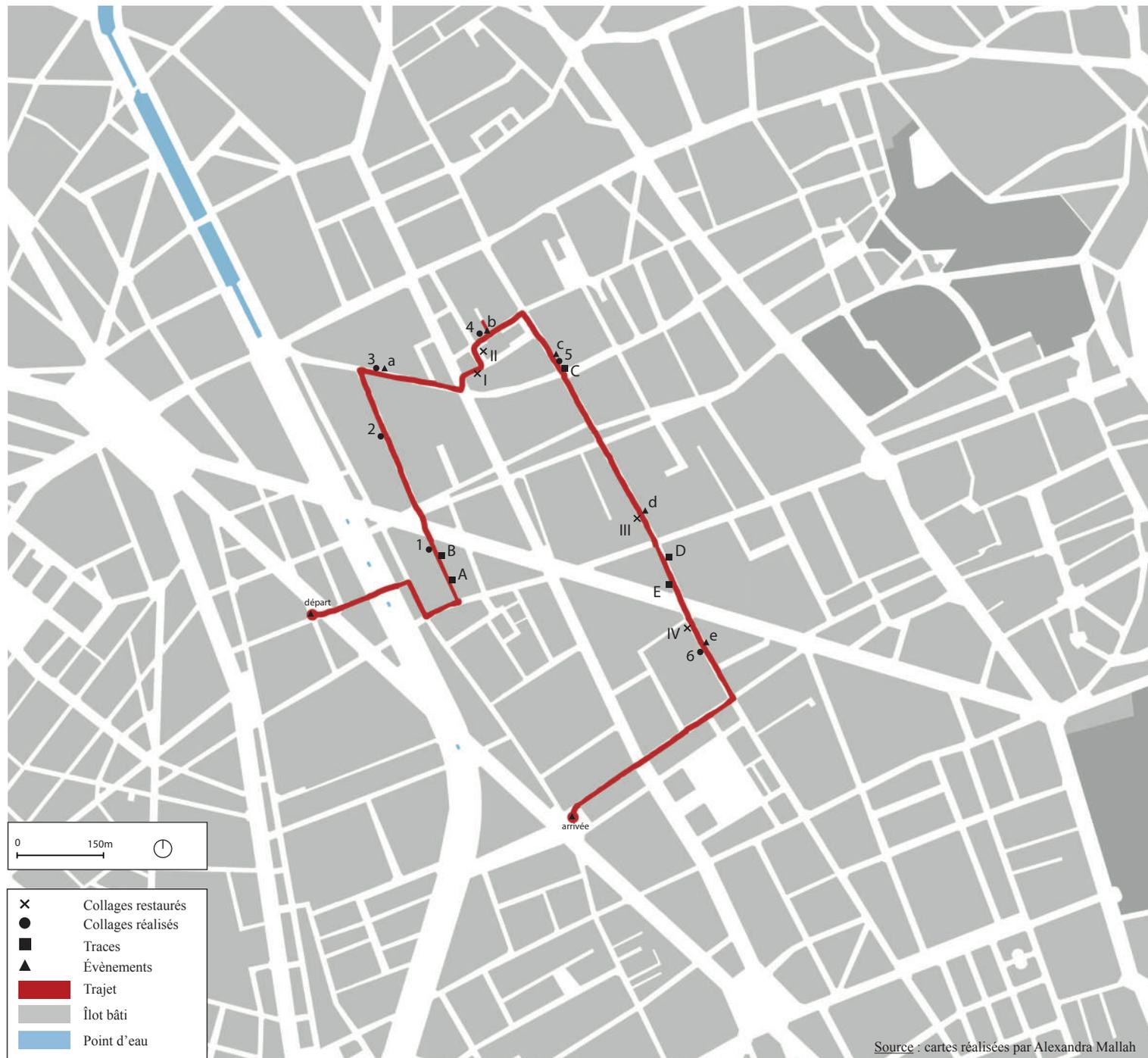
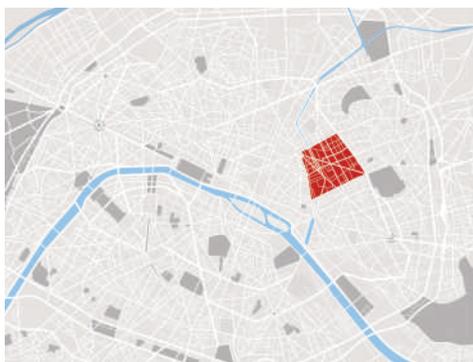
- 6 collages collés par l'équipe
- 4 restaurations de collages

TRACES CROISÉES :

- 2 collages (non restaurés par l'équipe)
- 4 collages restaurés par l'équipe
- 3 pochoirs

INTERACTIONS AVEC DES INDIVIDUS :

- Plus de 10 interactions positives
- 3 interactions négatives



Source : cartes réalisées par Alexandra Mallah



1. > “Révoltez-vous”, collage féminicide réalisé dans la rue Gambey, 24 minutes après le début de la session, à 432m du point de départ (photographie de Fiora Garenzi)
2. > “Mais les forces de quel ordre ?”, collage féminicide réalisé dans la rue de la Pierre Levée, 31 minutes après le début de la session, à 681m du point de départ (photographie de Fiora Garenzi)
3. > “Pas vu, pas pris (filmer peut sauver des vies)”, collage féminicide réalisé dans la rue de la Fontaine, 47 minutes après le début de la session, à 829m du point de départ (photographie de Fiora Garenzi)
4. > “Victimes de violences policières, on vous croit”, collage féminicide réalisé dans la rue Darboy, 01h07 après le début de la session, à 1,10 km du point de départ (photographie de Fiora Garenzi)
5. > “France : pays des droits de la police”, collage féminicide réalisé dans la rue Saint-Maur (n°140), 01h24 après le début de la session, à 1,33 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
6. > “Sécurité globale ou impunité totale”, collage féminicide réalisé dans la rue Saint-Maur (n°79), 02h05 après le début de la session, à 1,96 km du point de départ (photographie de Fiora Garenzi)
- II. > “Filmez la police”, collage féminicide rue Deguerry, avant la restauration par l’équipe (photographie d’Alexandra Mallah)
- II. > “Filmez la police”, collage féminicide rue Deguerry, après la restauration par l’équipe (photographie d’Alexandra Mallah)
- II. > “Sois fier-e et parle fort”, collage féminicide rue du Chevet, avant la restauration par l’équipe (photographie d’Alexandra Mallah)
- II. > “Sois fier-e et parle fort”, collage féminicide rue du Chevet, après la restauration par l’équipe (photographie d’Alexandra Mallah)
- III. > “La transphobie tue”, collage féminicide rue Saint-Maur, avant la restauration par l’équipe (photographie d’Alexandra Mallah)
- III. > “La transphobie tue”, collage féminicide rue Saint-Maur, après la restauration par l’équipe (photographie d’Alexandra Mallah)



IV.



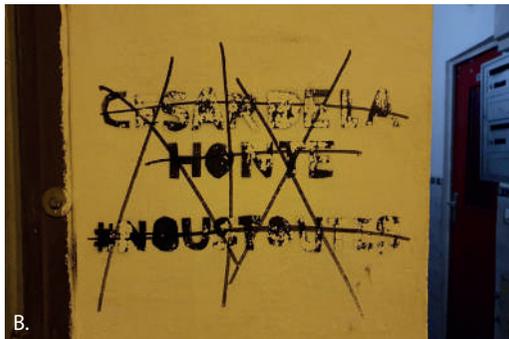
IV.



IV.



A.



B.



C.

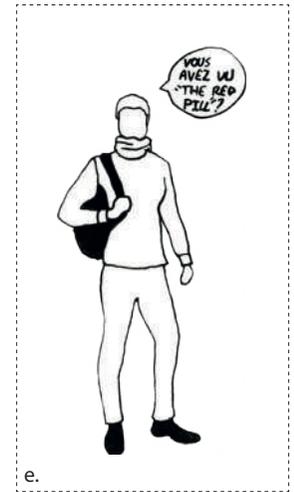
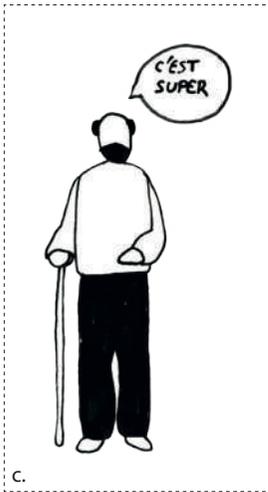
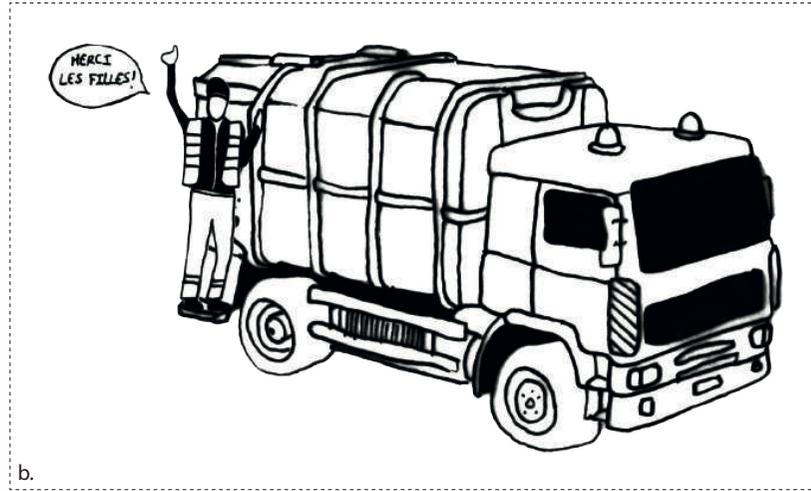
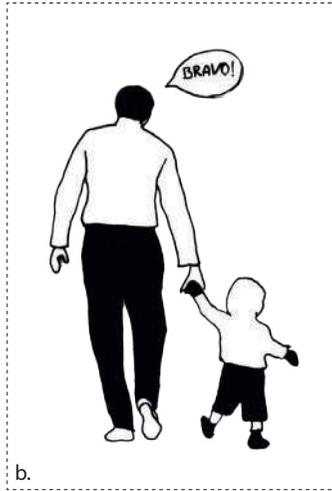


D.



E.

-
- IV.
 - > “Si tu insistes, tu violes”, collage féminicide, rue Deguerry, avant la restauration par l’équipe (photographie d’Alexandra Mallah)
 - > “Si tu insistes, tu violes”, collage féminicide, rue Deguerry, pendant la restauration par l’équipe (photographie d’Alexandra Mallah)
 - > “Si tu insistes, tu violes”, collage féminicide, rue Deguerry, après la restauration par l’équipe (photographie d’Alexandra Mallah)
 - A.
 - > “Césars de la honte #NousToutes”, pochoir revendiqué par le collectif #NousToutes, Rue Gambey (photographie d’Alexandra Mallah)
 - B.
 - > “Césars de la honte #NousToutes”, pochoir revendiqué par le collectif #NousToutes, raturé, Rue Gambey (photographie d’Alexandra Mallah)
 - C.
 - > “Césars de la honte #NousToutes”, pochoir revendiqué par le collectif #NousToutes, au sol, Rue Saint-Maur (photographie d’Alexandra Mallah)
 - D.
 - > “Non, c’est non“, collage féminicide, rue Saint-Maur (photographie d’Alexandra Mallah)
 - E.
 - > Collage féminicide indéchiffrable, rue Saint-Maur (photographie d’Alexandra Mallah)



- a. > Commentaire de la part d'un passant "Ah ! C'est interdit l'affichage public", lors du collage "Pas vu, pas pris (filmer peut sauver des vies)", rue de la Fontaine
- b. > Remerciements de la part d'un père avec son fils, lors du collage "Victimes de violences policières, on vous croit" rue Darboy
> Félicitations et pouce levé de la part de deux éboueurs à l'arrière du camion poubelle, lors du collage "Victimes de violences policières, on vous croit" rue Darboy
- c. > Arrêts de nombreux individus pour regarder, sans intervenir, et prises de photos de la part de certains, lors du collage "Victimes de violences policières, on vous croit" rue Darboy
> Question "Où est-ce qu'on peut trouver les photos de vos collages ?", et encouragements de la part d'une femme qui est restée jusqu'à la fin du collage "France : pays des droits de la police", rue Saint-Maur
- d. > Encouragements et félicitations de la part d'un homme resté jusqu'à la fin du collage "France : pays des droits de la police", rue Saint-Maur
> Remerciements et pouce levé d'une passante "Vous êtes les collages féminicides ? Bravo et merci !", lors de la restauration du collage "La transphobie tue", rue Saint-Maur.
- e. > Commentaire de la part d'un passant "Vous pensez que ça a changé quelque chose ce que vous faites ? Non, ça n'a rien changé !", lors du collage "Sécurité globale ou impunité totale", rue Saint-Maur
> Arrêts, prises de photos, déambulations et aller-retour autour du collage de la part d'un homme qui a fini par entrer en dialogue avec certaines colleuses pour demander des informations sur le mouvement, puis monologue de la part de l'homme en question pour informer les colleuses du documentaire "The Red Pill" et des questions que ce film aborde.

COMPTE-RENDU DE LA SESSION DE COLLAGES DU 19 DÉCEMBRE 2020

Cette session de collage particulière s'inscrit dans un cadre plus large qu'elle-même, puisqu'elle fait partie de la mobilisation du mouvement des colleur·euses sur l'ensemble de la capitale, le samedi 19 décembre, pour lutter contre la loi Sécurité globale. Les colleur·euses se sont organisées de manière à couvrir l'ensemble des arrondissements parisiens : une équipe par arrondissement. Quatre slogans avaient été votés et ont été collés par chaque équipe : "Révoltez-vous" "France : pays des droits de la police" "Pas vue, pas pris (filmer peut sauver des vies)" "Sécurité globale ou impunité totale". J'ai pu suivre et participer à l'action des colleuses du XI^e arrondissement. Le rendez-vous a été donné à Oberkampf, à 17h.

J'arrive la première au point de rendez-vous et je retrouve rapidement la photographe qui va également suivre la session afin de la documenter, le reste de l'équipe nous rejoint bientôt. Après un rapide tour des pronoms ("elle" pour toutes, pour cette session), le groupe se met en marche. Les colleuses font connaissance, discutent de leurs dernières actions, l'une d'elles sort son GPS pour localiser la meilleure direction à prendre afin de s'éloigner des grandes avenues pour s'enfoncer dans le quartier Folie-Méricourt. Sont présentes Marion, Garance, Anna, Arielle, Héloïse, ainsi que Fiora, la photographe.

Le mur du premier collage est très rapidement trouvé, les murs de la rue Gambey se sont déjà vu pocher à deux reprises par le collectif #NousToutes ("César de la honte #NousToutes"), un des pochoirs est cependant raturé. L'équipe se met en place bien que la rue soit loin d'être déserte : de nombreuses personnes passent, beaucoup d'hommes, très peu de femmes, beaucoup regardent les colleuses en action, certains s'arrêtent quelques instants. Aucun·e des passant·es ne fait de commentaires, ils·elles se contentent de regarder ou de passer leur chemin.

Quelques minutes plus tard, l'équipe se remet en route, et remonte la rue de la Pierre-Levée, pratiquement vide mise à part quelques familles. Un espace libre sur un mur attire l'attention, cependant l'espace vide est en hauteur et aucune des colleuses ne dispose d'une perche. L'équipe repère trois poubelles à quelques mètres et fait le choix, après concertation du groupe, de les utiliser pour grimper et coller en hauteur. Une des colleuses conforte l'équipe dans ce choix "Le collage tiendra plus longtemps, personne n'aura envie de monter là pour l'enlever !". Arielle et Garance montent sur l'escabeau de fortune, tandis qu'Héloïse et Marion, restées à terre, leur tendent le seau de colle ainsi que les feuilles une par une. Ici encore les quelques familles et individus qui passent ne font aucun commentaire, mais beaucoup prennent le temps de s'arrêter ou de ralentir pour déchiffrer le collage en pleine élaboration. Les colleuses restent concentrées. Les regards des passant·es sont curieux et/ou bienveillants.

Nous continuons d'avancer au hasard dans les rues jusqu'à nous retrouver sur une rue plus animée avec de nombreux commerces accueillant du public. Imperturbables, les colleuses choisissent un mur bas et se remettent au travail. Deux hommes passent sur le trottoir et commentent à voix haute sans prendre la peine de s'arrêter "Ah ! C'est interdit l'affichage public" aucune colleuse ne réagit. Nous débouchons ensuite sur l'avenue Parmentier, une membre du groupe propose de continuer sur cette avenue afin d'avoir plus de visibilité. Cependant un collage à moitié détruit "Filmez la police" attire l'attention du groupe qui prend la direction d'une autre rue plus calme pour le restaurer. Anna sort son marqueur tandis qu'Arielle regarde parmi les lettres qu'elle a en plus si elle peut combler les lettres du collage qui ont été arrachées. En quelques minutes le collage est restauré et une colleuse commente "J'aime bien quand on les répare, ça fait tout le temps des lettres un peu différentes, des lettres plus ou moins noires, ça se voit que ça vit dans le temps". Un autre collage arraché, juste à côté, fait également l'objet d'une réparation : "Sois fier·e et parle fort" le E de "fière" a été arraché, changeant la portée du message. Quelques mètres plus loin, nous tombons sur un mur idéal pour un collage.

De nouveau, la mécanique bien rodée se met en place. Cette fois, les passant·es commencent à rentrer en interaction avec le groupe : un père et son fils passent, l'homme nous remercie chaleureusement. Sur le trottoir d'en face des femmes et des hommes s'arrêtent en nous photographient, certain·es restent jusqu'à la fin de l'action, probablement curieux·ses de voir le message du collage. Un camion d'éboueur passe, les deux éboueurs à l'arrière lèvent le pouce et nous crient "Bravo et merci !" en souriant. L'équipe les remercie de leurs encouragements.

Le groupe continue son chemin et arrive sur la rue Saint-Maur, qu'Anna reconnaît. Elle fait part de son souhait de s'engager dans une rue plus passante et animée afin d'avoir "du public" le groupe s'engouffre alors dans la longue rue pour la remonter progressivement. Très vite, un espace est trouvé pour un nouveau collage, les colleuses doivent grimper sur un muret afin de coller correctement, Anna s'en charge. Les passant·es sont de plus en plus nombreux·ses à nous photographier et à prendre le temps de s'arrêter. Une femme s'approche et nous demande où elle peut trouver les photographies des collages, nous lui indiquons la page Instagram. Un homme est curieux de savoir la fin du message "France : pays des droits de la police" et cherche à voix haute tout en nous remerciant chaleureusement. En partant, un troisième pochoir signé #NousToutes, sur le sol, attire mon regard.

Une dizaine de minutes plus tard nous trouvons un nouveau collage féminicide ayant besoin d'être restauré : "La transphobie tue", mais le "tue" a été en partie arraché. Les colleuses restaurent tandis qu'une femme passe et nous apostrophe "Vous êtes les collages féminicides ? BRAVO !" elle lève le pouce et brandit le poing en l'air. Un peu plus loin, un collage très en hauteur demeure hors de portée des éventuels arrachages, mais juste à côté, un message a été tellement détérioré qu'il demeure impossible à déchiffrer. Le groupe s'interroge : le mur est idéal pour coller. Certaines proposent de recouvrir le collage désormais illisible, d'autres émettent des réserves et défendent l'idée de laisser le collage laisser une trace dans l'espace public jusqu'au bout, car même si on ne peut plus lire le message, on peut voir qu'un groupe est passé par là. Le collage est laissé en l'état.

Au niveau d'un autre mur, le message "Si tu insistes, tu violes", est pratiquement indéchiffrable. Les colleuses sortent marqueurs et feuilles vierges pour le réparer. Une vieille femme aperçoit le groupe, et s'écarte légèrement du passage pour prendre le temps de regarder la restauration du début à la fin.

Enfin, quelques mètres plus loin, nous trouvons un espace adéquat pour le dernier collage de la session. Un homme passe sans s'arrêter et s'exclame ironiquement "Vous pensez que ça a changé quelque chose ce que vous faites ? Non, ça n'a rien changé". D'autres personnes nous photographient ou s'arrêtent un moment pour observer la réalisation du message. Le comportement étrange d'un homme attire notre attention : il nous filme, passe une première fois, s'arrête à proximité, repasse en sens inverse, s'approche d'une colleuse pour photographier son visage masqué sans son accord. Au bout d'une dizaine de minutes, il s'approche de la photographe et lui pose des questions sur le sens du message : "Sécurité globale ou impunité totale". Elle prend le temps de lui expliquer le message, et de préciser l'approche intersectionnelle du mouvement qui s'étend à davantage que défendre le droit des femmes. L'homme se lance alors dans un monologue à propos du document "*The red pill*" et des valeurs que ce film défend. Les autres colleuses qui ont désormais terminé leur message s'approchent, avant de mettre rapidement fin au monologue en expliquant poliment à l'homme que nous devons partir à cause du couvre-feu : il est 19h20. L'individu s'éloigne en s'excusant. Il reste désormais un slogan, mais par manque de temps, et de colle, l'équipe décide d'arrêter la session.

FIGURE 10 : CARTE DES COLLAGES FÉMINICIDES DANS LE QUARTIER FOLIE MÉRICOURT, XI^e

Relevés effectués le 27.02.21

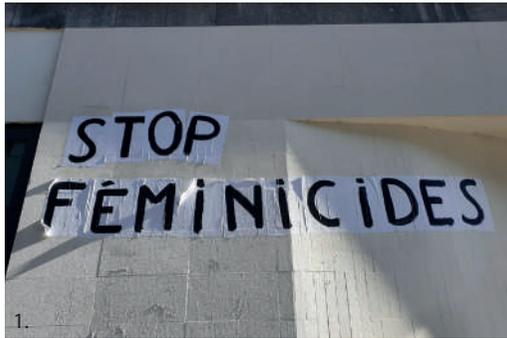
- . 1 collage féminicides en cours de réalisation
- . 30 collages féminicides déchiffrables
- . 5 collages féminicides difficilement déchiffrables
- . 5 traces de collages féminicides
- . 2 collages de renommage de nom de rue
- . 2 pochoirs
- . 1 affiche réalisée à la main

- Périmètre de la collecte
- Traces d'activités féministes
- Collages féminicides
- Îlot bâti
- Parcs
- Point d'eau

0 125m



Source : carte réalisée par Alexandra Mallah



1. > “Stop féminicides”, collage féminicide, rue Moret (réalisé le 28 janvier 2021) (photographie d’Alexandra Mallah)
2. > “Stop féminicides”, collage féminicide, rue de Vaucouleurs (photographie d’Alexandra Mallah)
3. > “Tu en touches un·e on répond toustes”, collage féminicide, rue de Vaucouleurs (photographie d’Alexandra Mallah)
4. > “Non c’est non”, collage féminicide, rue de Vaucouleurs (photographie d’Alexandra Mallah)
5. > “Dur à queer”, collage féminicide, rue Jean-Pierre Timbaud (réalisé en août 2020) (photographie d’Alexandra Mallah)
6. > “Parles-tu de consentement avec tes enfants ?”, collage féminicide, impasse de la Baleine (photographie d’Alexandra Mallah)
7. > “Justice pour Julie”, collage féminicide, rue des Trois Couronnes (photographie d’Alexandra Mallah)
8. > “Non c’est non”, collage féminicide, rue de la Fontaine au Roi (photographie d’Alexandra Mallah)
9. > “Les victimes parlent mais qui pour les écouter et les accompagner #justice pour Guillaume”, collage féminicide, rue de la Fontaine au Roi (photographie d’Alexandra Mallah)
10. > “Ouïghour·e·s : génocide en cours”, collage féminicide, rue Desargues (photographie d’Alexandra Mallah)
11. > “Le patriarcat tue”, collage féminicide, rue Morand (photographie d’Alexandra Mallah)
12. > “Violences policières riposte féministe”, collage féminicide en cours de réalisation, rue Jules Vernes (photographie d’Alexandra Mallah)



13. > “L’homophobie n’est pas une opinion c’est un délit”, collage féminicide, rue de la Fontaine au Roi (restauré après un détournement “L’homophobie n’est pas une opinion c’est un délire”) (photographie d’Alexandra Mallah)
14. > “Révolution trans”, collage féminicide, rue de la Fontaine au Roi (photographie d’Alexandra Mallah)
15. > “PMA pour touxtes”, collage féminicide, rue Saint-Maur (photographie d’Alexandra Mallah)
- 15.1 > “PMA pour touxtes”, collage féminicide tagué : le X de “touxtes” a été entouré au crayon à papier avec un commentaire “Vous êtes vraiment con·nes (!) ou vous le faites exprès ???”, un autre commentaire au feutre vert a ensuite été fait “Elles le sont”, rue Saint-Maur (photographie d’Alexandra Mallah)
16. > “Acablé·es”, collage féminicide, cité Griset (réalisé le 08 janvier 2021) (photographie d’Alexandra Mallah)
17. > “Justice pour Doona”, collage féminicide, rue Edouard Lockroy (déjà présent le 09 janvier 2021) (photographie d’Alexandra Mallah)
18. > “Sororité”, collage féminicide, rue Edouard Lockroy (photographie d’Alexandra Mallah)
19. > “Elle avait ... ans”, collage féminicide, rue Edouard Lockroy (déjà présent le 09 janvier 2021, entre temps le “5” de “5 ans” a été retiré) (photographie d’Alexandra Mallah)
20. > “96% des violeurs sont des hommes”, collage féminicide, rue Saint-Maur (photographie d’Alexandra Mallah)
21. > “LGBTQIA+ & fier·e·es”, collage féminicide, rue Saint-Maur (photographie d’Alexandra Mallah)
22. > “Sois fière et parle fort”, collage féminicide, rue du Chevet (déjà présent le 19 décembre 2020) (photographie d’Alexandra Mallah)
23. > “Non il n’ « aide » pas à la maison, il fait sa part des tâches”, collage féminicide, rue Darboy (photographie d’Alexandra Mallah)



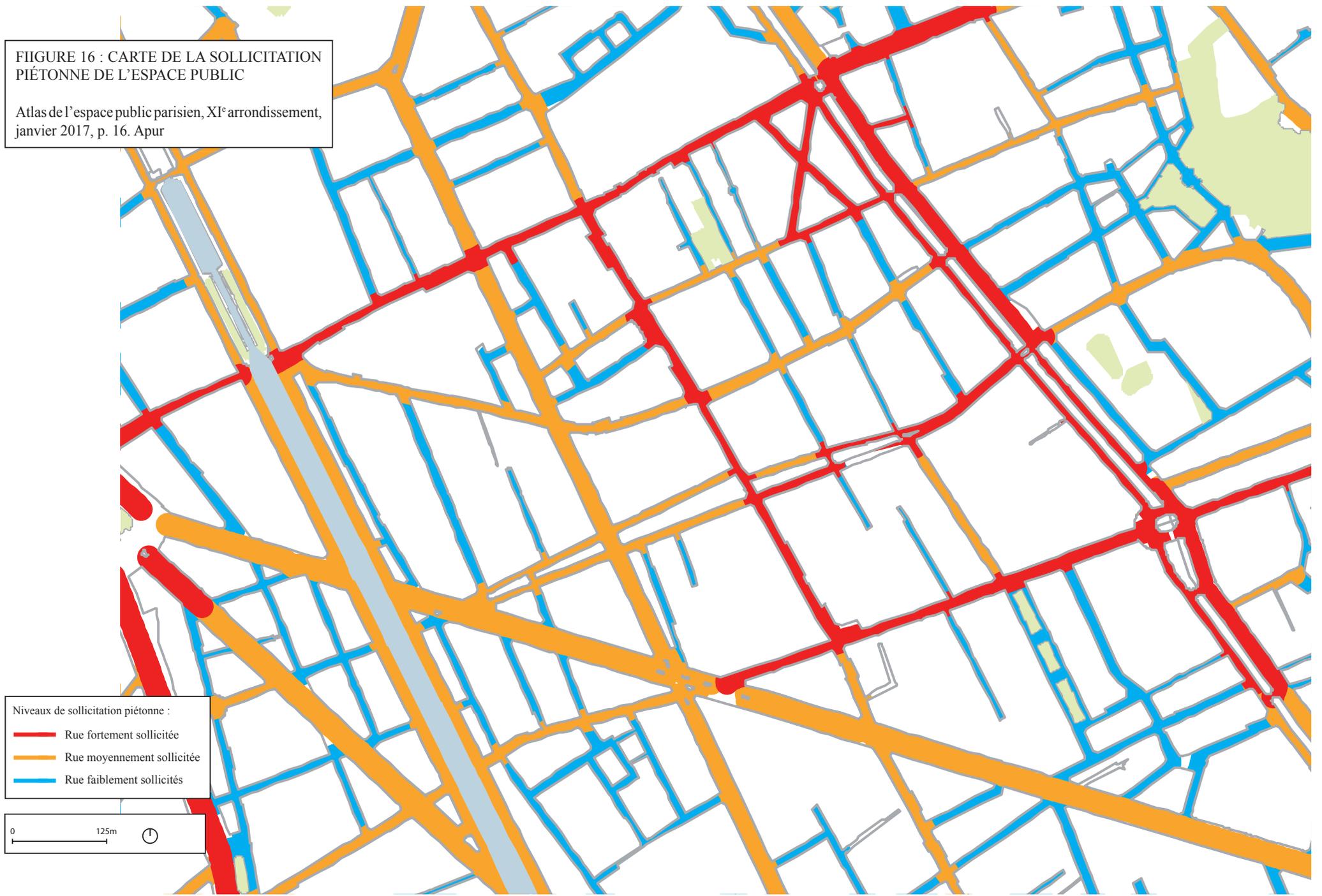
24. > “Tu n’est pas seule”, collage féminicide accompagné d’un pochoir “Stop propos sexistes” rue Darboy (photographie d’Alexandra Mallah)
25. > “1 viol toutes les 7 minutes”, collage féminicide, rue Saint-Maur (encore frais) (photographie d’Alexandra Mallah)
26. > “Ta valeur ne dépend pas du regard des hommes”, collage féminicide, impasse Piver (photographie d’Alexandra Mallah)
27. > “... des voleurs sont des hommes”, collage féminicide, passage Piver (le “96%” et les premières lettres du mot “violeur” ont été retirés) (photographie d’Alexandra Mallah)
28. > “On te croit”, collage féminicide, cité Edouard Lockroy (photographie d’Alexandra Mallah)
29. > “Ma colère est légitime”, collage féminicide, cité Edouard Lockroy (photographie d’Alexandra Mallah)
30. > “Dans 96% des cas l’agresseur est un homme”, “Féministe extrémiste tant qu’il le faudra”, “Toi qui détourne nos collages qu’as tu à te reprocher ?”, collages féminicides dont le dernier a été détourné trop de fois pour pouvoir le restaurer, les colleur·euses ont donc choisi de le recouvrir féministes, rue Saint-Maur (photographie d’Alexandra Mallah)
31. > “Aucun·e grand·e n’a le droit de te faire du mal”, collage féminicide, rue Saint-Maur (photographie d’Alexandra Mallah)
32. > “Notre colère sur vos murs”, collage féminicide, rue du Moulin-Joly (photographie d’Alexandra Mallah)
33. > Collage féminicide indéchiffrable, rue des Trois Couronnes (déjà présent, détérioré, le 08 janvier 2021) (photographie d’Alexandra Mallah)
34. > “Justice pour Julie”, collage féminicide, rue du Moulin-Joly (réalisé le 08 janvier 2021 (détérioré entre temps)) (photographie d’Alexandra Mallah)
35. > “Non c’est non !”, collage féminicide, rue Saint-Maur (déjà présent, presque intact, le 12 décembre 2020), (photographie d’Alexandra Mallah)



36. > “Filmez la police”, collage féminicide, rue Deguerry (déjà présent, détérioré, le 19 décembre 2020, restauré à cette date par les colleur-euses) (photographie d’Alexandra Mallah)
37. > Trace d’un collage féminicide, rue du Moulin-Joly (photographie d’Alexandra Mallah)
38. > Trace d’un collage féminicide, rue du Moulin-Joly (réalisé le 09 janvier 2021) (photographie d’Alexandra Mallah)
39. > Trace d’un collage féminicide, rue Robert Houdin (photographie d’Alexandra Mallah)
40. > Trace d’un collage féminicide, rue Saint-Maur (photographie d’Alexandra Mallah)
41. > Trace d’un collage féminicide, rue Édouard Lockroy (photographie d’Alexandra Mallah)
- A. > “Ministère du viol”, pochoir féministe, rue Édouard Lockroy (photographie d’Alexandra Mallah)
- B. > “Rue Alexandra, 34 ans, tuée par son ex-compagnon”, collage de renommage de nom de rue, passage de la fonderie (réalisé le 28 janvier 2021) (photographie d’Alexandra Mallah)
- C. > “PMA pour tou-x-tes”, rue Saint-Maur (photographie d’Alexandra Mallah)
- D. > “Rue Sonia Bontemps”, 47 ans, tuée par son ex-compagnon, collage de renommage de nom de rue, rue Jean-Pierre Timbaud (réalisé le 28 janvier 2021) (photographie d’Alexandra Mallah)
- E. > “Ministère du viol”, pochoir féministe, rue Morand (photographie d’Alexandra Mallah)

FIGURE 16 : CARTE DE LA SOLLICITATION PIÉTONNE DE L'ESPACE PUBLIC

Atlas de l'espace public parisien, XI^e arrondissement, janvier 2017, p. 16. Apur



Les entretiens auprès d'autres activistes montrent également que plus les militant·es ont mené de sessions, plus ils·elles s'autorisent à pratiquer les grandes voies, et donc à s'exposer aux passant·es et potentiellement à la police. "Au début j'avais tendance à vouloir beaucoup coller dans les petites rues, parce que ça me stressait un peu les grosses rues, et le fait qu'il y ait du monde qui te voit donc potentiellement plus de monde pour t'embêter... Mais avec le temps, ça dépend en fait"¹. La force du nombre joue également : "L'espace urbain est plus facile à se réapproprié quand on est à plusieurs, parce qu'il y a au moins la force du nombre"². Les militant·es commencent généralement par investir les petites rues peu fréquentées. La capacité à marquer l'espace public s'exacerbe ensuite avec l'expérience et la volonté de réaliser un collage qui sera vu par de nombreux·ses passant·es :

Quand c'est des rues très très très passantes, soit il y a un super emplacement et on colle vite, mais c'est vrai que ça n'est pas super confortable. Dans les rues très passantes ça m'arrive, mais à choisir je préfère une rue pas très fréquentée, mais je n'exclus pas, même s'il y a du monde, quand le mur est vraiment bien... Ça dépend de l'heure aussi, s'il y a vraiment du monde sur le trottoir j'ai tendance à éviter, après si on est très rapides ça ne me gêne pas trop.³

En règle générale, on essaye de se mettre d'accord sur un endroit dans le centre-ville dont on sait qu'il sera vu, qui n'est pas sur une grande artère : parce que si les flics arrivent on est vite très visibles, mais souvent dans des rues perpendiculaires aux grandes artères donc on va voir facilement les collages.⁴

Ça m'arrive de coller sur de grandes avenues, mais ça m'arrive aussi de coller dans de beaucoup plus petites rues. Mais j'aurais tendance à dire que globalement c'est des rues qui donnent sur les grandes avenues, sauf une ou deux sessions, où on a fait de plus grosses rues.⁵

Si l'on compare la carte de présence des collages dans le quartier Folie-Méricourt, réalisée grâce aux relevés effectués en février 2021 (figure 15) avec la carte de sollicitation piétonne de l'espace public du XI^e (figure 16), on voit que les artères fortement sollicitées par les passant·es sont celles où l'on trouve le moins de collages. Cela confirme les discours des activistes : ils·elles ont tendance à délaissier les rues qui concentrent de forts flux piétons. On ne trouve ainsi aucun slogan sur les voies supérieures à 20 mètres de largeur, généralement très sollicitées, telles que le boulevard de Belleville ou l'avenue Parmentier ; ou dans les rues Oberkampf ou Jean-Pierre Timbaud. Les voies de raccordement, inférieures à 12 mètres, généralement moins traversées par les parisien·nes,

1 Élodie, 2021, 19.01.21.

2 Lalou, entretien, 11.12.20.

3 Arielle, entretien, 28.01.21.

4 *Ibid.*

5 Elodie, entretien, 19.01.21.

6 APUR, Atlas de l'espace public parisien XI^e arrondissement, 2017, p.16.

concentrent au contraire de nombreux messages féministes. Par exemple, la rue Édouard Lockroy abrite quatre collages en l'espace de 170 mètres de longueur. La rue Saint-Maur fait exception, elle fait l'objet de flux piétons importants, pourtant, on y trouve beaucoup de collages : lors de la collecte, le 27 février 2020, il y en a neuf au total. Une première hypothèse est que ces collages sont l'œuvre de colleur·euses expérimenté·es et nombreux·ses qui se sont senti·es suffisamment légitimes pour investir cette rue, comme ça a été le cas pour la session de collages du 19 décembre 2020. On peut aussi expliquer cette observation par le fait que la rue Saint-Maur fait, depuis janvier 2021, l'objet de nombreux actes d'arrachage ou de détournement de collages. Les messages féministes apposés dans cette rue sont retirés ou détournés en quelques jours voir en quelques heures. En réaction à ces pratiques, les activistes du mouvement sont nombreux·ses à se relayer pour aller spécifiquement dans cette rue réparer les slogans et apposer continuellement de nouveaux messages. Lors de mon relevé de terrain, j'ai croisé deux colleur·euses dans la rue Jules Vernes, ils·elles m'ont expliqué que de nombreux arrachages avaient eu lieu dans le quartier, et surtout dans la rue Saint-Maur, et que la session avait pour but de recouvrir au maximum cette rue. D'ailleurs, trois des collages que j'ai relevés dans cette voie venaient d'être réalisés par cette équipe.

En conclusion, l'ensemble de ces observations convergent vers l'idée que l'activité de collages permet d'acquérir un sentiment de légitimité dans l'espace public qui se fait progressivement de plus en plus fort. Les colleur·euses se sentent le droit d'être là, comme l'indiquent Lalou et Anna : "Quand on colle, on sait que les rues sont à tout le monde, on a le droit d'être là, on n'a pas à avoir peur. Là, ça change mon rapport à l'espace public"¹, "Je me sens plus en droit d'être là, à faire ce que je fais. Et quand on se fait interpellé par des gens dans la rue j'ai plus l'impression que c'est eux qui ne sont pas dans leur droit, quand ils nous demandent ce qu'on fait"².

La faculté à se sentir de plus en plus légitimes dans la rue, lors des sessions, ne s'exprime pas que dans les déplacements des militant·es, mais aussi dans leurs comportements lors des collages. En effet, les activistes qui débutent dans le mouvement font état d'une inquiétude qui les contraint à coller le plus rapidement possible : ils·elles ne cherchent pas à maximiser la durée de vie du collage, ou son effet de visibilité. Le témoignage suivant est à ce titre donné par une colleuse novice :

Dans l'espace public, comme je me sens très vulnérable je suis plus en mode : je fais mon truc super vite et on part vite. Je n'ai pas envie de prendre le temps ni de m'accrocher aux personnes, ni de gagner les muscles, ni de monter sur une poubelle, ni d'aller chercher du mobilier... Même les perches je ne suis pas super adepte. Moi je veux juste que ce soit fait vite, même en bas, et

1 Lalou, entretien, 11.12.20.

2 Anna, entretien, 26.12.20.

qu'on parte.¹

L'appropriation est là, mais elle reste contrainte par la peur. À l'inverse, une autre activiste, colleuse depuis sept mois au moment de l'entretien, décrit sa manière de coller en faisant état d'une pratique de l'espace public sans restriction : "En général j'aime beaucoup coller en hauteur, je trouve ça super cool de prendre les poubelles pour grimper : c'est aussi utiliser le mobilier urbain, s'autoriser à déplacer les choses, c'est encore dans cette démarche de s'approprier les lieux"². La militante s'empare de tous les composants de l'espace pour réaliser ses collages. On retrouve ce comportement chez plusieurs activistes expérimenté·es qui cherchent des lieux dans lesquels il sera plus compliqué de retirer le slogan féministe, soit parce que c'est en hauteur, soit parce que l'endroit est difficile d'accès. Cette volonté les amène à une pratique pleine et entière de la rue : monter sur les poubelles, escalader les grilles, grimper sur les murs, etc. Ils·elles exploitent tout le potentiel de l'espace urbain, et parviennent à un niveau d'appropriation supérieur. Les murets, les fenêtres, les détails architectoniques, les modénatures de façades sont mis au service des colleur·euses. Or, la faculté des activistes à utiliser le potentiel de l'architecture témoigne d'une maîtrise de l'espace urbain : les colleur·euses créent un système d'emprise sur les lieux.

Ainsi, on voit que l'occupation et la modification de l'espace public permettent son appropriation pendant la session de collages, appropriation qui gagne en importance au fur et à mesure de l'expérience. Un sentiment de puissance naît, il est par ailleurs lié au caractère transgressif du collage. Le fait d'inscrire son message dans la rue, de l'imposer aux autres sans discussion et de se sentir en droit de le faire fonde le sentiment de reconquête de la ville. Or, à l'issue de ces activités, ce droit à la ville perdure-t-il dans les consciences ? Les activités de collages et le sentiment de légitimité qu'elles délivrent modifient-ils durablement le rapport que les militant·es entretiennent avec l'espace urbain ? Pour certain·es colleur·euses, c'est certain : le sentiment de pouvoir et de droit sur la ville imprègne désormais leur corps au-delà de ces moments de militantisme, jusque dans leurs pratiques quotidiennes. Les activités de collages leur permettent désormais d'appréhender l'espace public de manière plus assurée et plus légitime :

On a commencé à coller, on n'en menait pas large [...] et maintenant on sort, ça fait des mois qu'on fait ça, et on est vraiment en mode « la rue nous appartient ». C'est incroyable, après peut être deux ou trois semaines avec les collages, alors que j'ai passé ma vie à ne pas me sentir spécialement à l'aise dans l'espace public, j'ai senti que la façon dont je marche, la façon dont je me déplace, la façon dont j'interagis, que ce soit dans un commerce, ou une personne dans la rue qui me fait

¹ Léa, entretien, 29.01.21.

² Anna, entretien, 26.12.20.

une remarque, ça a changé du tout au tout : on se sent beaucoup plus forte. Ça a commencé dans l'espace des actions, des collages, mais après c'est même individuellement, quand je sors dans la rue, je n'ai pas la même démarche. Il y a vraiment quelque chose qui a changé dans mon rapport à l'espace public.¹

Le témoignage de Lalou est plus nuancé : elle décrit un sentiment de puissance et de droit sur la ville, mais dont la force n'opère que durant la session et s'estompe ensuite avec le temps :

je dirais que dans l'effet de groupe ça a changé mon rapport à l'espace. Mais quand je rentre seule, la nuit, je rase les murs, ça ne change rien [...]. La puissance que je ressens quand je colle, l'euphorie dure après les collages, pendant une semaine ou deux, là je me dis que je peux m'imposer, que j'ai le droit d'être là [...]. Mais là... ça fait longtemps que je n'ai pas collé, c'est dur déjà de se remettre dans le bain, et cette euphorie elle est éphémère, un peu à l'image des collages. Et mon sentiment de légitimité dans l'espace urbain il s'émiette à mesure que je ne me réapproprie pas la ville et à mesure que je me laisse marcher dessus, par les regards insidieux, par les gens, par les hommes, en fait.²

Bien que le fait de se considérer comme légitime dans la ville ne perdure pas avec la même importance pour tous·tes les colleur·euses, l'ensemble des activistes interrogé·es expliquent qu'en dehors des sessions, ils·elles sont désormais beaucoup plus attentif·ves à la ville. Élodie déclare à ce titre :

Je pense qu'il y a une manière de s'approprier l'espace public qui est différente, ne serait-ce que par le fait qu'on a tendance à regarder beaucoup plus là où on marche, les murs qu'on croise, en hauteur... Et ça peut nous arriver de monter sur les rebords, pour pouvoir coller en hauteur et s'assurer que le collage ne sera pas détruit le lendemain. Je sais que quand je sors coller je me sens différente dans la rue de quand je sors pour venir chez toi par exemple, je n'ai pas la même sensation, je ne saurais pas l'expliquer... Une sensation de pouvoir je dirais.³

Les sessions de collages provoquent des mécanismes : observer les murs, évaluer la fréquentation d'une rue, se repérer dans la ville, etc, qui amènent à porter une plus grande attention à l'espace public, à se le faire propre et à l'intégrer dans son corps. Le sentiment de puissance et de légitimité que vont ressentir les activistes va par la suite s'exporter en dehors des sessions de collages et perdurer dans l'esprit et le corps des activistes jusqu'à modifier de manière profonde et durable leur rapport à l'espace public.

1 BASTIDE L. (2020), *Notre colère sur vos murs*, La Poudre [podcast], art19, 1 heure. Citation de Ilana Weizman. <https://art19.com/>. Consulté le 30.11.2020.

2 Lalou, entretien, 11.12.21.

3 Elodie, entretien, 19.01.21.



Un·e colleur·euse utilisant l'allège d'une fenêtre pour coller en hauteur, lors d'une session de collage contre la pédocriminalité et l'inceste, en janvier 2021.
Dessin d'Alexandra Mallah, le 30.05.21.

B. QUELLE RÉCEPTION DES USAGER·ES DE L'ESPACE URBAIN ?

1. Entre encouragements et reproches : les réactions des passant·es

On a mis en évidence que les collages sont un outil de réappropriation de l'espace public urbain pour celles·eux qui collent, ils n'impactent cependant pas que les activistes qui les réalisent. En effet, à la scène d'écriture correspond une scène de lecture qui peut presque lui être contemporaine : c'est le cas quand les passant·es regardent les collages qui sont en train d'être créés. La scène de lecture peut également se faire à distance, quand les individus voient le collage après sa création. Cette seconde partie explore la manière dont les slogans féministes impactent les usager·es de l'espace public urbain. Comment les passant·es perçoivent-ils·elles cet évènement de l'espace public ? Quelles sont les réactions à cette action contestataire ? Quel est l'effet produit lors du passage de l'agir individuel des militant·es, à la réception de la strate collective ?

Lors d'un entretien, un habitant du XIX^e arrondissement raconte la première fois qu'il a vu des colleur·euses en train de coloniser l'espace urbain :

Je crois que ce qui m'avait plu au début, c'est que j'avais vu les personnes monter le collage, et qu'il y avait une espèce de happening urbain, je n'étais déjà pas d'accord avec le contenu, je trouvais ça caricatural, mais il y avait un moment dans l'espace urbain qui était un moment que je trouvais festif. Ces trois filles qui faisaient ça avaient l'air contentes d'être là, elles avaient l'air de s'amuser et c'était beau à voir. Ça avait une dimension de l'évènement que je trouvais assez belle. Et puis elles avaient tout préparé, c'était nickel, tu sentais un soin, une attention, une organisation. Je ressentais ce cœur, ce soin, cet engagement, et ça, ça m'a plu.¹

Cet enquêté fait part de la beauté qu'il a perçue dans cette activité, de "l'énergie magnifique"² des activistes et de la manière dont cela l'a touché. Il explique être resté sur le trottoir d'en face pour les regarder faire pendant une dizaine de minutes. La particularité de ce témoignage tient du fait que cet homme est la seule personne qui ait apprécié la forme de l'action, mais qui désapprouve en même temps le fond du message. Les réactions positives concernent en effet toujours le fond de l'action, et par extension la forme : le fait de dénoncer un problème dans l'espace public participe à sa visibilité. Au contraire, la majorité des réactions négatives sont portées sur la forme : le fait que les militant·es fassent quelque chose d'illégal qui dégrade l'espace urbain. Le discours de cet

¹ Marc (prénom modifié à la demande de l'enquêté), entretien, 19.02.21.

² *Ibid.*

enquêté est un exemple de la réception que peuvent avoir les passant·es lorsqu'ils·elles rencontrent des militant·es de CFP. Cette réception est plurielle, elle dépend de multiples facteurs et s'exprime dans des registres différents.

Au cours des observations participantes, il apparaît que lors des sessions de collages, les passant·es du XI^e ont plus tendance à manifester leur soutien aux activistes que leur désapprobation. Sur les six sessions de collages auxquelles j'ai participé, deux tiers des personnes qui ont interagi avec les militant·es les ont encouragé·es ou les ont remercié·es. Les entretiens menés avec les colleur·euses corroborent ces observations, indistinctement du lieu des collages :

À chaque fois que j'ai collé, les gens qui passaient étaient plutôt contents, plutôt d'accord, et surtout encourageants : ils disaient « Bravo, les meufs » ; « C'est super ce que vous faites ». Ce qui souvent est encourageant et fait beaucoup de bien, même si souvent les personnes qui nous encouragent nous genrent, ce qui peut poser des problèmes au sein du groupe parce qu'il y a des personnes qui ne sont pas des femmes. Mais c'est toujours bienveillant [...]. Ça nous est déjà arrivé qu'on nous applaudisse, j'ai eu énormément de retours très positifs, de sessions qui se sont très bien passées. Il y a eu souvent des gens qui sont venus nous voir en disant « J'adore ce que vous faites, c'est vraiment trop bien, je vous suis sur les réseaux ».¹

Le dernier tiers de ces individus a cependant exprimé une désapprobation face à cette activité. 70% de ces passant·es auxquel·les j'ai été confrontée lors de mes observations participantes dénonçaient le fait que les collages dégradent les façades, sans s'attarder sur le fond du message. Lalou raconte également certaines expériences lors de sessions :

Même si on part du postulat que les gens sont bienveillants, quand on colle il y a toujours des mascu² qui arrivent et qui disent qu'on dégrade, « tu fais chier » ; « c'est mes impôts qui payent » [...]. Je me souviens une fois on avait collé « Victime d'inceste, on te croit » et il y avait une voiture qui était passée et ils nous avaient dit qu'on pourrait plutôt faire passer nos messages sur internet.³

Le discours de Marc traduit également cette idée. Il explique qu'il était dans un premier temps favorable aux collages dont il soutenait le contenu, mais peu à peu, la diffusion exacerbée de ce «virus»⁴ qui colonise tout l'espace public, altérant son esthétique, l'a fait changer d'avis.

Pour moi l'espace public c'est sacré : l'espace public dans lequel on vit c'est le seul espace dans

1 Lalou, entretien, 11.12.21.

2 Diminutif de « masculinistes », individus qui partent du postulat selon lequel l'égalité entre les femmes et les hommes serait atteinte. Les hommes seraient donc susceptibles de vivre autant de discriminations que les femmes et seraient victimes des « excès » des femmes, plus particulièrement des féministes.

3 Lalou, entretien, 11.12.21.

4 Marc, entretien, 19.02.21.

lequel tous les Français peuvent se retrouver [...]. Et cet espace il est abîmé, il est maltraité. Par les gens qui jettent leurs mégots de cigarettes, leurs crottes de chien, qui garent leurs voitures n'importe comment, leurs trottinettes, leurs vélos, etc. Aussi par les gens qui mettent leurs affiches diverses et variées, politiques, publicitaires, tout ça, et donc aussi par les gens qui mettent leurs slogans et qui prennent l'espace public pour un espace de support publicitaire de leurs idées. Ce n'est pas le contenu de leurs idées que j'accuse, c'est de se saisir de l'espace public comme d'un support à leurs idées [...]. Je pense que c'est notre bien commun l'espace public, et qu'on doit collectivement en prendre soin.¹

Les réactions d'autres parisiens traduisent une incompréhension face à cette pratique et à son utilité. Selon elles·eux, coller dans l'espace public n'est pas la solution : cela n'a pas plus d'impact que le relais des messages sur les réseaux, ou cela dessert la cause féministe car ils·elles se mettent à dos des potentiel·les partisan·nes en dégradant leurs façades et leurs quartiers etc. La parole d'une autre enquêtée, habitante de la banlieue parisienne explicite ce positionnement :

C'est de la dégradation, ça me paraît juste... évident. C'est de la dégradation de propriété. Alors, elle est minime, je suis d'accord qu'il y a pire, les graffitis c'est plus dur à enlever que juste décoller une affiche. Mais, je n'aimerais pas avoir ça sur mon bâtiment, sur ma maison, donc j'applique aux autres ce que je ne voudrais pas qu'on me fasse à moi. Je trouve que ce n'est pas l'espace : il y a un espace médiatique, il y a des espaces de discussions, des canaux, il me semble qu'ils sont largement utilisés et largement... en plus vous êtes mises en avant par la société et par beaucoup de médias... Donc aller, en plus, faire des actions illégales, ça vous décrédibilise. Je ne vois pas ce que ça apporte de plus, je ne vois pas l'intérêt. En plus, ça ne va pas interpellé les hommes concernés, tu peux peut-être me dire que c'est plutôt fait pour faire réagir les femmes victimes, mais je pense que ça n'est pas en écrivant sur les murs qu'elles vont se sentir rassurées. Du coup je pense que ça n'a pas d'intérêt par rapport aux autres canaux légaux et qui fonctionnent. Et que donc c'est juste de la dégradation. Si tout le monde avait sa propre cause militante et voulait aller taguer les murs de tout Paris ça deviendrait infernal.²

Pour les autres 30%, c'est le fond du message qui leur pose problème. Beaucoup ont témoigné une forme d'exaspération : "Ça veut dire quoi ce que vous avez mis, en fait, là ? Féministes, radicales, là... Ça veut dire quoi ?"³ , ou une opposition totale et assumée avec le militantisme féministe ou la pensée féministe :

Pourquoi vous faites ça, en fait ? Vous nous attaquez, nous les hommes blancs, mais après vous allez vous retrouver avec ceux qui vont vous aligner [...] il ne faut pas non plus disjoncter complètement. Les hommes et les femmes, sans eux, le monde ne serait pas là, comment vous allez faire des enfants ? Vous contribuez à faire qu'on se sépare de plus en plus.⁴

1 Marc, entretien, 19.02.21.

2 Marie (le prénom a été modifié à la demande de l'enquêtée), entretien, 16.01.21.

3 Session de collages du 08.01.21. CF annexe 5.

4 *Ibid.*

Lors d'une session, un homme a aussi tenu à expliquer les enjeux du documentaire "*The red pill*", qui explore les mouvements masculinistes de défense des droits des hommes, aux activistes qui collaient. Il souhaitait entrer en débat avec les colleuses à propos de leurs positionnements féministes.

De manière générale, les individus en désaccord avec ces pratiques ont tendance à entrer en confrontation avec les activistes, tandis que les personnes qui soutiennent vont plutôt se contenter d'exprimer leurs encouragements sans s'arrêter, sans s'attarder, et sans réellement interagir avec les colleur·euses. Par conséquent, et d'après les discours des militantes interrogées, les réactions dites négatives sont celles qui ont le plus gros impact. Léa déclare à ce titre : "Numériquement je ne sais pas s'il y en a plus de positives ou négatives. Mais les négatives restent en tête, et marquent. Même quand tu rentres chez toi, tu es angoissée"¹. La parole d'Arielle fait aussi écho à cette idée :

J'ai l'impression qu'on a plus de réactions négatives parce que ceux qui ont des réactions négatives ils viennent nous le dire, alors que ceux qui trouvent ça trop bien, des fois, ils se le disent dans leur tête, il y en a quelques uns qui nous applaudissent, qui nous disent bravo et merci les filles, mais globalement, ceux qui prennent le temps de s'arrêter c'est pour nous saouler.²

D'autres témoignages d'activistes montrent la violence avec laquelle les passant·es peuvent réagir quand ils·elles voient des colleur·euses. Ces exemples sont minoritaires, mais témoignent d'un basculement dans la manière d'exprimer le désaccord, des individus vont en effet jusqu'à agresser des militant·es :

C'est arrivé une fois qu'il y ait un homme qui agresse violemment physiquement une colleuse avec qui j'étais. C'est ma seule vraie mauvaise expérience. Mais ça reste très minoritaire par rapport aux gens que tu croises et qui réagissent bien. Et cette fois-là, par rapport à l'homme qui a agressé, on était en train de coller - moi j'étais un peu à l'écart en train de faire le guet - et il est arrivé, il a arraché les feuilles, il a attrapé la main de la colleuse en question. Il lui a tordu le doigt, je ne sais pas si c'était voulu ou non, mais je pense qu'il voulait la stopper par tous les moyens : il estimait qu'il avait le droit de lui attraper la main, de la tirer violemment, et peu importe si ça lui faisait mal ou non.³

On s'est fait agresser par un mec qui a pété un câble alors qu'on collait sur son... je ne sais même pas si c'était son immeuble, et il en a attrapé l'une de nous par la capuche, il ne voulait pas la lâcher, on était à cinq autour qui lui disaient de la lâcher, il voulait nous prendre en photo, il disait qu'on n'avait pas le droit.⁴

1 Léa, entretien, 29.01.21.

2 Arielle, entretien, 28.01.21.

3 Anna, entretien, 26.12.20.

4 Elodie, entretien, 19.01.21.

La dernière fois que j'ai collé c'était à Paris, dans le V^e, parce que c'est là où j'ai cours, donc je maîtrise le terrain [...]. On a commencé à coller, on venait à peine de finir et il y a un homme qui est arrivé, qui nous a dit qu'on dégradait, que c'était illégal. On n'a pas répondu, et il a commencé à insister, à nous dire qu'on devrait avoir honte de dégrader les bâtiments, que la peinture venait d'être refaite, qu'on n'avait conscience de rien, qu'on ne pensait qu'à nous... Et il a commencé à nous pousser, et à déchirer le slogan qu'on venait de faire, sous nos yeux, et se permettant de nous toucher. J'ai vraiment l'image de ses mains, de ses ongles qui grattent le papier. Et c'était horrible, on a essayé de l'écarter en lui disant qu'on allait l'enlever nous-mêmes, et on a fini par s'énerver, on avait peur. Des gens sont arrivés, nous ont demandé si ça allait... Et en partant, l'homme a tapé dans notre seau de colle qui s'est renversé. On avait trop peur de le recroiser. Depuis ça m'a calmé [...]. Maintenant j'ai peur d'y retourner.¹

Ces comportements sont une illustration des rapports de force en vigueur dans les rues, ils sont aussi une preuve que les collages sont porteurs d'un message qui divise, et montrent l'impact que ces réactions violentes ont sur les colleur·euses. Lalou a ainsi mis quatre mois avant d'aller oser recoller, et a soigneusement choisi l'arrondissement dans lequel elle souhaitait le faire, le XI^e. Ainsi que les rues : petites, désertes et à l'abri des regards². Certain·es habitant·es mettent ainsi en place un contrôle de l'espace public par la peur qui rejaillit sur les activités des militant·es et entrave leur capacité à s'impliquer dans la production de la ville. Lalou déclare à ce titre : "On se dit qu'on veut se réapproprier l'espace urbain, on veut réussir à se sentir légitimes dans cet espace, et à pouvoir le pratiquer, à pouvoir agir, mais on a quand même des fois un peu peur de ce que ça pourrait provoquer"³. Dans le XI^e, des rues ou quartiers spécifiques sont pointés du doigt par le mouvement comme des espaces qu'il est préférable d'éviter si l'on ne veut pas se confronter à la violence, physique et/ou verbale, de ses habitant·es. Le 17 février 2021, une colleuse envoie un message sur un des salons de conversation du serveur Discord de CFP : "Dans le 11e, Charonne Keller et mairie du 11e, si vous allez là-bas faites attention. Les riverain·es ne sont pas du tout sympas. Agressée verbalement et physiquement plusieurs fois et les riverain·es appellent presque systématiquement les flics"⁴. Le 7 mars 2021, un nouveau message de cet ordre est posté à propos du quartier Voltaire : "Ce quartier est très problématique, ce n'est pas la première fois que des colleur·euses se font agresser. Évitez le quartier Voltaire et Charonne Keller dans le 11e"⁵.

Comme dit précédemment, la majorité des personnes qui prennent la peine d'entrer en confrontation avec les activistes pour leur exprimer leur désaccord dénonce le fait que les collages

1 Lalou, entretien, 11.12.20.

2 Session de collages du 09.01.21. CF annexe 5.

3 Lalou, entretien, 11.12.20.

4 Extrait d'une conversation sur un des salons du serveur de CFP, Discord, le 17.02.21.

5 Extrait d'une conversation sur un des salons du serveur de CFP, Discord, le 07.03.21.

dégradent l'espace urbain, mais ne s'attarde pas sur la question du militantisme féministe. Plus encore, d'après les témoignages des colleur·euses, à chaque fois que les passant·es ont eu des réactions de violences physiques, le discours tenu condamnait la détérioration de l'espace public, et non l'objet des messages ou la cause féministe qui n'étaient jamais évoqués. D'après ces observations, j'ai fait l'hypothèse que même s'il n'y a pas de critiques sur le fond, cela n'exclut pas l'idée que les personnes contre les collages sont également contre le fond du message. Il est cependant plus simple et consensuel de dénoncer une activité illégale que des revendications féministes. Cette hypothèse a été corroborée par les témoignages de certaines colleuses :

Et là, pour le coup c'était étrange, mais comme c'est une session pour les étudiants et étudiantes, on se sent moins en danger que quand on fait une session avec des slogans féministes. Parce que les slogans pour les étudiants et étudiantes ne sont pas forcément féministes, et comme c'est plus consensuel, même si on fait ça dans V^e, on est moins en danger [...]. Ce qui est assez étrange d'ailleurs, parce que quand on a des altercations avec des passants et des passantes, ce qu'on nous reproche ce n'est pas les slogans, c'est de s'en prendre à l'espace public. Ce qui est très étrange... Comme on a des slogans qui sont assez... on sait qu'ils ne sont pas consensuels : si on va coller « Révolution *queer* » on sait que ça ne va pas être consensuel. Et moi, je pensais que les gens nous feraient plus chier sur le message, mais en fait non, c'est vraiment le type d'action qui les dérange. Après, même nous on sait qu'on utilise un mode d'expression qui est à la limite de... qui est dans un flou juridique. Ça, tout le monde le sait, et donc c'est une attaque facile, un argument facile. Alors que si quelqu'un vient nous embêter sur le message, les personnes ont la flemme de discuter, ils ne sont pas là pour discuter. Ils restent juste dans leur petit chemin « C'est la loi, respecte la loi ».¹

Dans un registre analogue, Arielle a commencé ses pratiques militantes dans l'espace public par des sessions de renommage de noms de rue : elle et d'autres activistes imprimaient des plaques de noms de rue sur des feuilles A4, qui mettaient à l'honneur des femmes célèbres, et les collaient sous les véritables plaques de rue de Paris. Elle fait part d'une réception plus tolérante que pour les collages féministes :

Et puis il y avait moins de gens chiants. Je pense parce que les gens ne se sentaient pas concernés par les noms de rue de la même manière qu'ils le sont pour les collages féminicides. À la limite on nous demandait ce qu'on faisait, ça les intéressait les gens, mais ce n'était pas aussi... Tu vois ? Après, peut-être que si on l'avait fait à aussi grande échelle que les collages féminicides ça en serait arrivé là aussi. Mais j'avais plus l'impression que c'était de la curiosité. Ça n'accusait personne, ça ne pointait pas un fait de société, un chiffre, ou une pratique de viol... On portait à connaissance un nom de femme, c'était plus culturel, donc je pense que pour ça les gens étaient... Tu ne t'identifies pas à un message de... Même si tu n'es pas un violeur tu te sens concerné... Alors que si on colle le nom d'une femme célèbre, tu vas t'arrêter, tu vas essayer de comprendre.

¹ Léa, entretien, 29.01.21.

Ça n'agresse personne.¹

Ainsi, ces individus qui critiquent la dégradation de l'espace public semblent se cacher derrière l'argument de la loi pour ne pas avoir à rentrer dans un débat de fond. Être dans l'illégalité est un argument d'autorité qui évacue d'emblée les autres questions et qui peut amener certain·es passant·es à se sentir légitimes dans leur positionnement au point d'agresser les activistes. Les différentes expériences dont fait part Lalou entre également en écho avec cette hypothèse :

C'est un réflexe qu'on a souvent de d'abord s'attaquer à la forme et pas au fond, surtout que quand on écrit « 81^e féminicide » tu ne peux pas t'attaquer au fond ! Donc tu attaques la forme en disant que c'est illégal. Après ça dépend aussi des slogans, les messages plus misandres, ils critiquent aussi le fond, forcément. Mais je pense que les gens s'attaquent à la forme parce que le symbole c'est toujours très important.²

Enfin, certaines réactions des usager·es de l'espace urbain, très minoritaires mais tout de même existantes, indiquent une volonté de comprendre la démarche des colleur·euses et le sens des slogans collés. Léa témoigne à ce titre : “Et la dernière fois c'était une dame, qui nous a demandé ce qu' « adelphité » voulait dire, elle a pris une photo et tout, elle était vraiment dans une démarche de comprendre, elle voulait comprendre. Mais bon, c'est très rare, à part cette femme et les enfants, on ne demande pas souvent d'expliquer”³. De la même manière, lors d'une session dans le III^e arrondissement, un collage dénonçant l'affaire Lévêque : “L'art au service de l'impunité n'en est plus un” a été élaboré par les activistes. Une passante a demandé à quoi le collage faisait référence, et si nous pouvions lui en dire plus sur cette affaire⁴. Une interaction qui dépasse la simple tolérance ou l'intolérance, peut ainsi se créer, et montre que les collages, parce qu'ils provoquent une discussion, participent à la sensibilisation du public urbain sur les violences dénoncées.

1 Arielle, entretien, 28.01.21.

2 Lalou, entretien 11.12.21.

3 Léa, entretien, 29.01.21.

4 Session de collages du 23.01.21. CF annexe 5.

2. De l'arrachage au détournement : les manifestations de réprobation

Après la scène de collages, les activistes quittent l'espace public, mais le message persiste : il est une trace qui continue d'agir et qui provoque, pour certain·es, une prise de conscience : "Cet été-là, ça fait partie des choses dont j'avais discuté en disant que quand j'ai vu les collages arriver, j'ai pris conscience qu'on était encore à ce niveau de féminicides, et ça, je n'avais aucune conscience de ça"¹. L'enquête menée auprès des parisien·nes est également révélatrice : à la question "Diriez-vous que les collages féminicides ont un impact sur vous, si oui, lequel ?", de nombreux·ses enquêté·es évoquent une sensibilisation. Voici quelques réponses parmi les plus édifiantes :

Oui il [*sic*] me donne [*sic*] de la force et il [*sic*] m'ouvre [*sic*] aussi l'esprit sur des problématiques auxquelles je ne suis pas assez sensibilisée.²

Après lecture et réflexion, je passe mon chemin. Sans être indifférent donc. Je dirai que l'objectif est atteint puisque ça m'interpelle et rappelle régulièrement que le problème est toujours présent (même si on en parle plus aux infos).³

Ça nous rappelle que les violences faites aux femmes existent toujours, cela permet donc de nous le rappeler et d'éviter de tomber dans une sorte de lassitude/banalisation de cette situation.⁴

J'étais déjà féministe avant ce mouvement, mais beaucoup d'ami(e)s ont été sensibilisés par ces messages, surtout ceux en références au nombre de femmes tuées.⁵

Les collages féministes me font réfléchir sur l'activisme féministe en générale, comprendre que militer est à la portée de tous. Et attirent mon attention sur des sujets dont je n'évaluais pas l'ampleur (comme l'inceste).⁶

Des dialogues avec mes filles, un sentiment de ne pas être seule.⁷

C'est une prise de conscience supplémentaire. Bien qu'au courant de part nos proches de toutes les problématiques existantes, ces collages offrent une visibilité supplémentaire.⁸

La portée des collages va donc au-delà de l'agir individuel et du sentiment de réappropriation

1 Guillaume, entretien, 14.12.20.

2 Enquête auprès des parisien·nes, enquêté·es n°16 (femme, 18-25 ans), 2021.

3 Enquête auprès des parisien·nes, enquêté·es n°64 (homme, 35-50 ans), 2021.

4 Enquête auprès des parisien·nes, enquêté·es n°144 (femme, 18-25 ans), 2021.

5 Enquête auprès des parisien·nes, enquêté·es n°160 (femme, 18-25 ans), 2021.

6 Enquête auprès des parisien·nes, enquêté·es n°162 (femme, 18-25 ans), 2021.

7 Enquête auprès des parisien·nes, enquêté·es n°181 (femme, 35-50 ans), 2021.

8 Enquête auprès des parisien·nes, enquêté·es n°185 (homme, 18-25 ans), 2021.

de l'espace public. Les messages féministes se propagent dans les rues, et touchent des dizaines de personnes pendant le temps de leur existence. Ils engendrent ainsi une réflexion, informent, ou tout du moins ils activent un débat, même s'il ne tourne qu'autour de leur légitimité, qui visibilise les problèmes qu'ils dénoncent.

La première raison pour laquelle on colle dans la rue c'est que ça rend visible à tout le monde. Et selon moi, si les gens dans la rue ne sont pas d'accord, ce n'est pas le problème, moi je ne colle pas pour que les gens tombent d'accord avec le message. S'ils tombent d'accord avec le message, c'est très bien, on aura tout gagné. Mais je colle avant tout, d'abord, pour rendre visible quelque chose. Qu'elle soit d'accord ou pas, la personne qui voit le message va rentrer chez elle, et va y penser, ou elle va en discuter.¹

En aparté, il n'a pas été possible de traiter dans ce mémoire la question de l'espace public médiatique. Cependant, cet espace immatériel relève d'une importance fondamentale dans la diffusion des collages féminicides : selon CFP "Un collage dans la rue touche quelques dizaines de personnes, une photo d'un collage dans un article touche plusieurs milliers de personnes"². Le même processus de visibilité, à plus grande échelle, se met donc en place lorsque les photographes immortalisent ces collages, opérant un transfert de l'espace public urbain à l'espace public médiatique. La caisse de résonance médiatique démultiplie le nombre d'individus qui voient les collages, et élève la sensibilisation à un niveau supérieur. De plus, en publiant les photographies sur les réseaux sociaux, un dialogue avec un public encore plus large peut avoir lieu en ouvrant la possibilité de commenter et de partager.

Dans l'espace urbain, cette réception se voit sur les collages eux-mêmes. En effet, après son apposition, la marque peut subir des transformations, et devenir un support des multiples opinions en vigueur dans l'espace urbain. Des commentaires sont parfois ajoutés, des lettres sont arrachées ou remplacées par les passant·es, rendant les collages vivants et mouvants. Comment interpréter ces modifications ? Le collage peut-il être appréhendé comme un espace d'échange ? Que nous disent les pratiques d'arrachage et de détournement sur la réception qu'ont les usager·es de la ville ?

Le 07 février 2021, je participe à une session de collages visant à dénoncer les décisions de

¹ Léa, entretien, 29.01.21.

² Brief légal, conscience militante et auto-organisation CFP.

Document délivré aux nouvelles·aux colleur·euses, à lire obligatoirement avant sa première action au sein de CFP.

la justice dans l'affaire Julie¹. Lors de cette session, plusieurs slogans sont apposés sur et aux alentours de la fontaine de Saint-Michel. Cette place doit en effet être le lieu d'un rassemblement de protestation sur cette affaire, le jour même dans l'après-midi. Un des slogans explique brièvement l'affaire en ces termes : "Julie a été violée de 13 à 15 ans par 20 pompiers de Paris, séquelles physiques et psychologiques, elle est handicapée à vie. 10 ans plus tard, seuls 3 sur les 20 pompiers sont mis en examen pour atteinte sexuelle. Honte à la justice qui protège les pompiers pédocriminels #JusticepourJulie". À noter que plusieurs passant·es s'arrêtent pendant la création du collage et demandent de nombreuses informations sur l'affaire, cela nous montre une fois de plus le rôle de sensibilisation et de pédagogie des collages. Le lendemain, les termes "20 pompiers" et "sexuelle" ont été arrachés. Le reste du collage est intact.

Cet arrachage très ciblé n'est qu'un exemple parmi de nombreuses pratiques qui visent à retirer de l'espace public les mots des collages pouvant être considérés comme les plus violents, ou qui incriminent un public spécifique. Ainsi on remarque que souvent, le mot "viol" est retiré en priorité, tandis que le reste du slogan persiste. Le mot "homme", puisqu'il accuse un public qui peut se sentir agressé en voyant ces collages, est aussi souvent arraché. De la même manière le terme "tuer" ne reste jamais très longtemps. Ces pratiques montrent que les personnes qui décollent ne sont pas tant contre l'affichage sauvage dans l'espace urbain que contre le fond de ces messages.

À ces pratiques d'arrachage se superposent des comportements de détournement des collages : des individus retirent des lettres ou des mots pour changer le sens du message. Ainsi, la lettre "i" du mot "viol" ou "violeur" est souvent retirée : "Le vol, c'est bon, ça passe. Le viol, dans l'espace public, on ne veut pas le voir" déclare à ce titre une colleuse pendant une session². Fin janvier, quai de la Gironde, le "n" et le "jamais" du message "Une victime n'est jamais coupable" sont retirés, transformant le collage en "Une victime est coupable". Dans une démarche analogue, le slogan "Céder n'est pas consentir" se retrouve régulièrement amputé de sa négation et devient "Céder est consentir".

¹ L'affaire Julie est une affaire judiciaire française au cours de laquelle une adolescente, connue sous le pseudonyme de Julie, accuse vingt-deux pompiers de l'avoir violée entre 2008 et 2010, alors qu'elle était âgée de treize à quinze ans et en situation de détresse psychologique. Au bout de dix ans de procédure, trois pompiers sur les vingt-deux accusés par Julie sont poursuivis par la justice non pas pour viol, mais pour atteinte sexuelle, suite à une requalification des faits le 19 juillet 2019 du tribunal de Versailles, validée en appel.

² Session de collages du 19.12.21.



JULIE A ETE VIOLEE DE 13 A 15 ANS
PAR 20 POMPIERS DE PARIS.

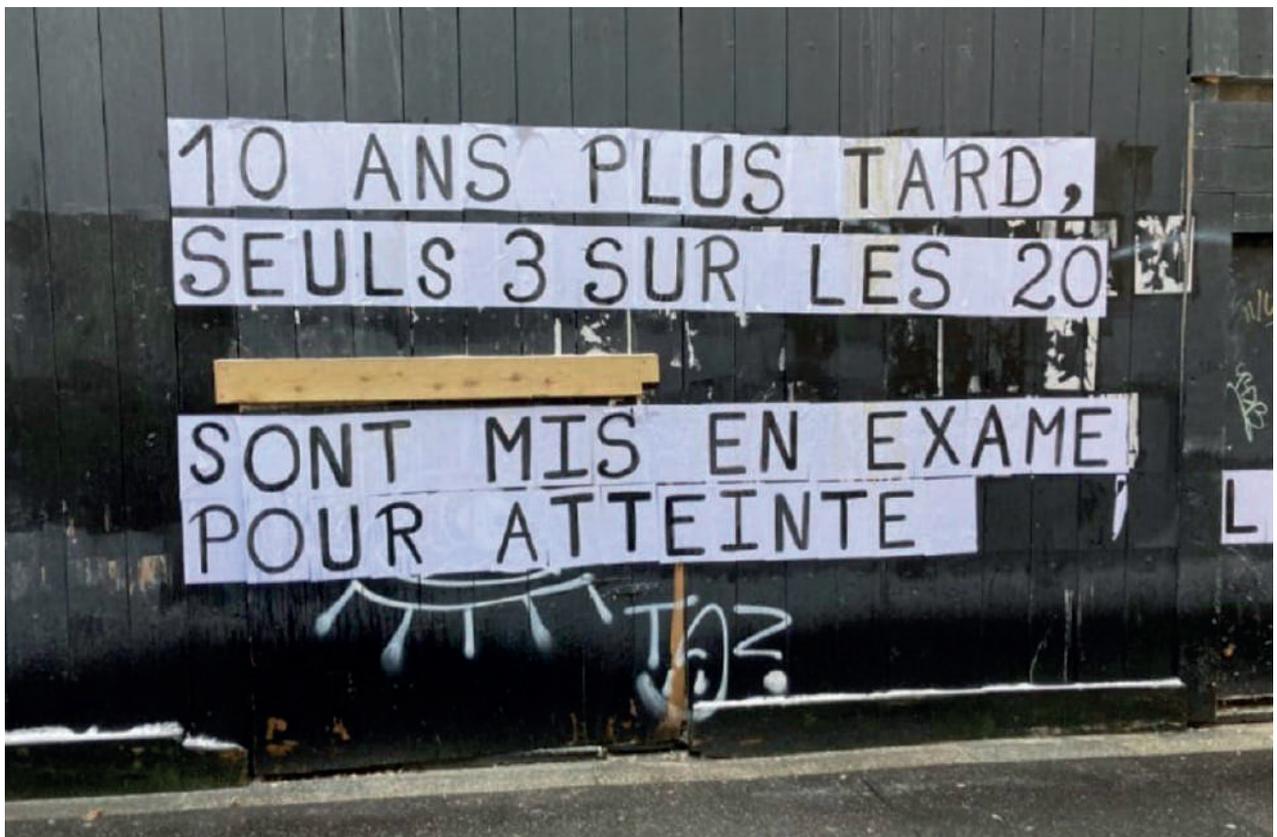
SEQUELLES PHYSIQUES ET PSYCHOLOGIQUES,
ELLE EST HANDICAPEE A VIE.



10 ANS PLUS TARD,
SEULS 3 SUR LES 20

SONT MIS EN EXAMEN
POUR ATTEINTE SEXUELLE.

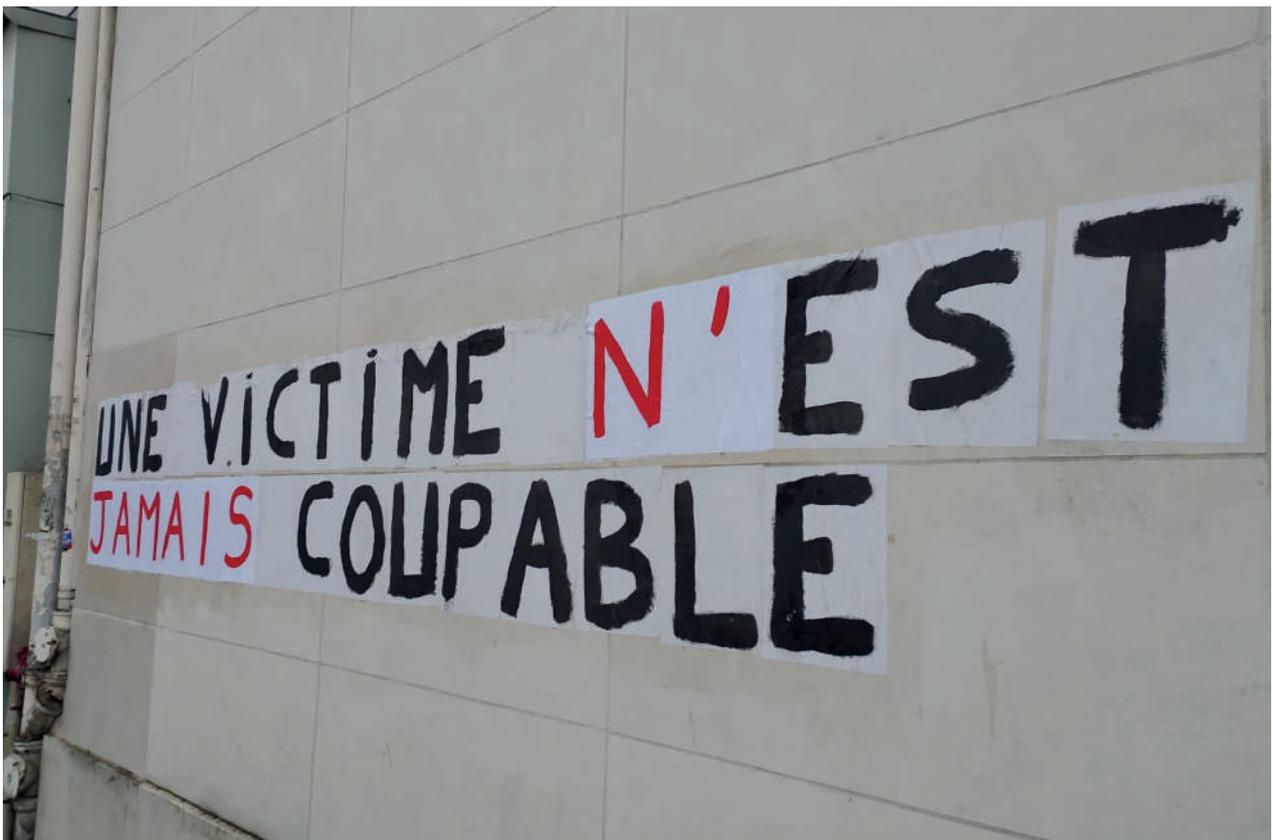
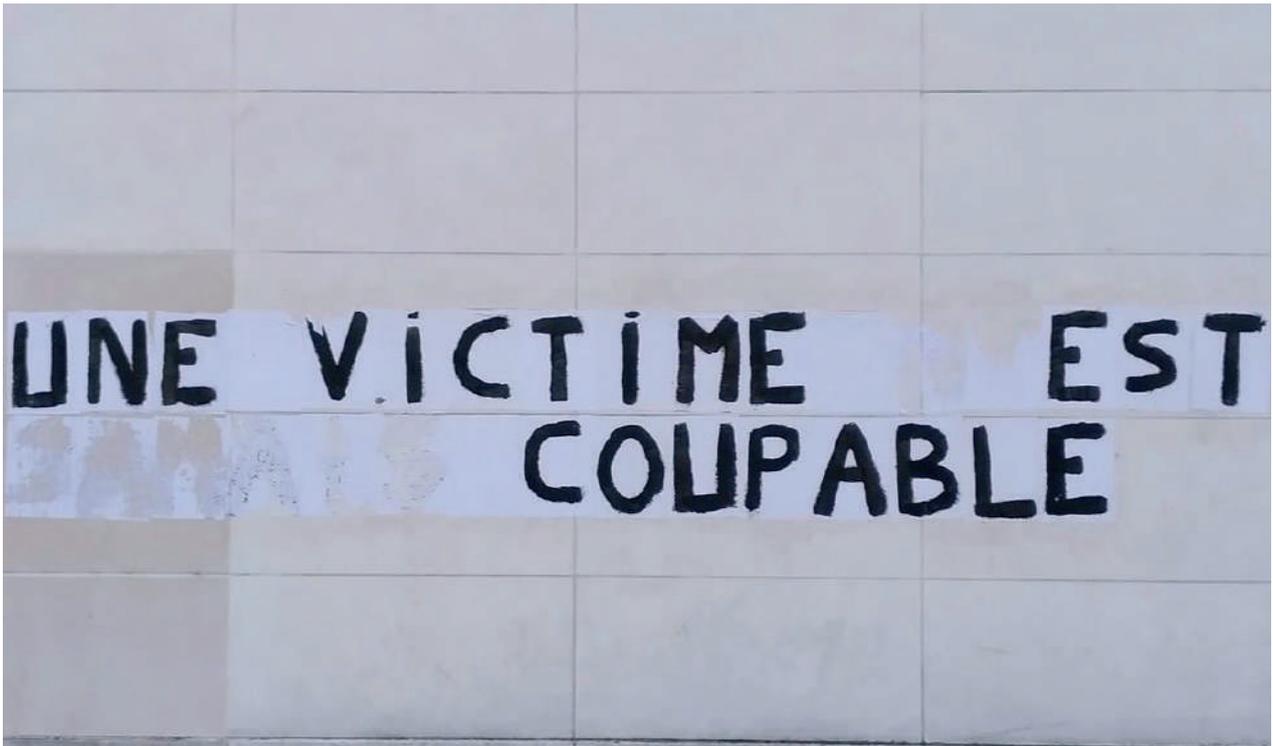
Collages dénonçant l'affaire Julie, juste après leur réalisation, le 07 février 2021, quartier de la Monnaie.
Photographies d'Alexandra Mallah, le 07.02.21.



Collages dénonçant l'affaire Julie, après qu'un individu ai retiré les mots "20 pompiers" et "sexuelle", le 10 février 2021, quartier de la Monnaie. Photographies publiées par un·e activiste sur la conversation dédiée à l'action pour Julie, sur l'application Signal.



Collage “Comment fait-on pour que les hommes cessent de violer ?” détérioré, dans la rue Nationale, XIII^e.
Photographie publiée sur le salon de conversation “Zone C” du serveur de CFP, Discord, le 02.02.21.
Collage “Ras le viol” détérioré, dans la rue Houdon, XVIII^e.
Photographie publiée sur le salon de conversation “Zone B” du serveur de CFP, Discord, 22.05.21.



Collage “Une victime n’est jamais coupable” détourné, quai de la Gironde, XIX^e.

Photographie issue d’un post *tweeter* accompagné du message “@CollagesParis Quelqu’un a honteusement dénaturé un de vos collages Quai de la Gironde dans le XIX^e, à côté de l’Hypercacher. Est-ce que vous pourriez enlever le collage dont le message est devenu choquant ou bien le faire ? Merci pour ce que vous faites” le 23.01.21.

Collage “Une victime n’est jamais coupable” réparé, quai de la Gironde, XIX^e.

Photographie publiée sur le salon de conversation “Zone A” du serveur de CFP, Discord, 23.01.21.

Dans les quartiers de Belleville, de Folie-Méricourt et de Saint-Ambroise, les détournements se multiplient depuis mars 2021, ils sont devenus nombreux au point qu'une conversation intitulée "Revenge sur Belleville" a été créée spécialement pour organiser des actions dans ces espaces. Des activistes se relaient ainsi régulièrement pour réparer les collages qui sont détournés. Depuis mars 2021, un groupe d'individus - ou un individu - prennent le temps de peindre de nouvelles lettres, de les apposer au-dessus des lettres des colleur·euses, et de retirer certaines lettres ou mots afin de modifier le sens du message. Cette pratique va encore au-delà des détournements qui ne se font que par arrachage : ces personnes prennent la peine de réfléchir à la manière de modifier le message, prennent le temps d'investir dans de la peinture et des feuilles afin de peindre de nouvelles lettres qui altèrent le slogan. Ainsi, début avril 2021, un collage "dans 66% des cas, l'agresseur est un homme" est détourné : "dans 66% des cas, l'agresseur est une nonne" dans la rue Saint-Maur, dans le XI^e. De la même manière, début mars, dans le passage Piver, XI^e, on peut lire "Ta valeur ne dépend pas du pétard des nonnes" au lieu de "Ta valeur ne dépend pas du regard des hommes". Ces détournements sont extrêmement nombreux et rapides : dans la rue Saint-Maur, certains collages ne tiennent plus que quelques heures avant d'être transformés. Les colleur·euses réagissent en photographiant constamment les collages détournés pour les poster sur les conversations du serveur Discord dédiées, et s'assurer que d'autres activistes dont le lieu de domicile est proche peuvent faire une réparation éclair.

D'après Léa, les altérations des collages montrent leur capacité à provoquer un dialogue, malgré eux :

Aussi, en investissant de cette manière l'espace public, même si notre message est tel qu'il est et que personne ne peut remettre ça en cause, ça reste une invitation à dialoguer. Puisque c'est l'espace public et pas juste notre espace, ça invite les gens à parler, de notre collage, mais aussi sur notre collage [...]. Quand il y a un collage qui est arraché ou détourné il faut le réparer parce qu'on remet une balle dans le flipper et on continue la discussion.¹

En réaction à ces comportements, de nombreux·ses colleur·euses s'arment de feuilles supplémentaires lors des sessions de collages, afin de pouvoir réparer un collage si l'équipe en croise un. D'autres prennent l'habitude de toujours sortir avec un marqueur, même hors session, pour pouvoir restaurer un message en quelques instants.

Il y a deux semaines je suis allée à l'institut de géographie, et je suis passée devant un collage : « On vous aura » et le R avait été déchiré. Et moi, j'ai pris l'habitude, maintenant, d'avoir toujours

¹ Léa, entretien, 29.01.21.

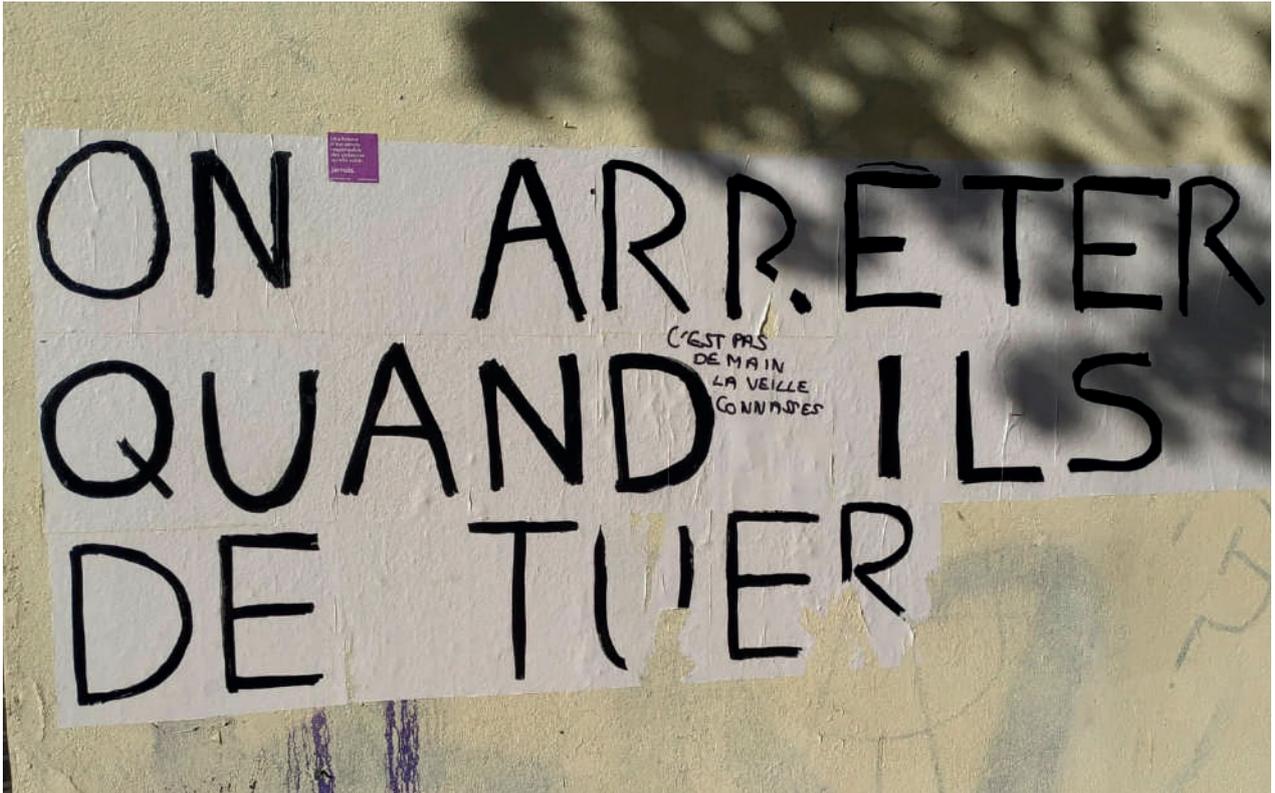
un marqueur sur moi, [...] c'est important d'avoir toujours des feuilles de rab et un marqueur. Et c'est un réflexe que j'ai toujours maintenant, donc j'ai pris mon marqueur et j'ai refait le R en passant.¹

Je tague, donc j'ai souvent un marqueur sur moi, et effectivement c'est super pratique pour réparer. Ça m'est arrivé plusieurs fois de faire des réparations. Je trouve ça super, parce que ça donne de l'unité au mouvement : si tu vois ton collage se faire dégrader et réparer après, tu sais que même si tu ne connais pas les personnes, vous êtes ensemble là-dedans. Il y a un côté entraide, unité, qui me plaît là-dedans. Aussi, par rapport aux gens qui arrachent et repassent devant une fois qu'on a restauré, ça leur montre qu'il n'y a rien à faire, qu'on est là.²

Avec le temps, le collage original est arraché, restauré, avec des feuilles collées ou avec une réparation au marqueur, on écrit dessus, barre au feutre, ajoute un commentaire, etc. Finalement, il arrive même que les lettres soient écrites directement sur le mur, faute de feuilles. Ces couches temporelles se superposent et montrent la manière dont tous les usagers de l'espace public s'emparent du collage pour faire valoir leurs opinions. La rue devient un espace de communication à part entière au fur à et mesure que s'accumulent les marques sur les slogans. Ces marques s'envisagent par ailleurs comme les témoignages des réappropriations successives des différents publics sur la rue.

1 Lalou, entretien, 11.12.20.

2 Anna, entretien, 26.12.21.

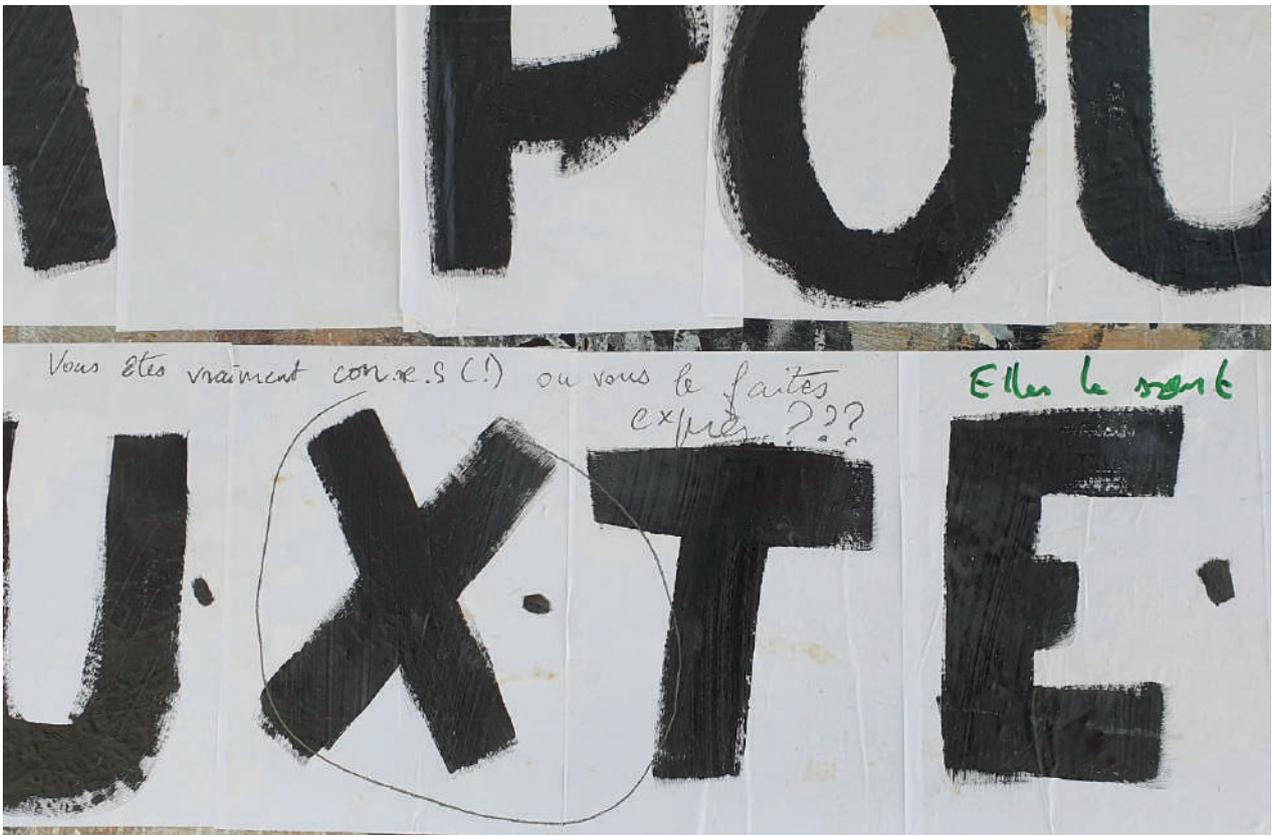


Collage “On arrêtera de coller quand ils arrêteront de tuer”, avec un commentaire ajouté “C’est pas demain la veille connasses”, dans la rue de la Grange aux belles, X^e.

Photographie publiée sur le salon de conversation “Zone A” du serveur de CFP, Discord, le 23.07.20.

Collage “J’avais 21 ans”, avec un commentaire ajouté, puis barré “Le mur n’est pas un tribunal”, dans le passage Barrault, XIII^e.

Photographie publiée sur le salon de conversation “Zone D” du serveur de CFP, Discord, le 28.07.20.



Collages “PMA pour tou·x·te·s”, avec un commentaire ajouté “Vous êtes vraiment con·n·es (!) ou vous le faites exprès ???”, et un second “Elles le sont”, dans la rue Saint-Maur, XI^e. Photographies d’Alexandra Mallah, le 27.02.21.



Collage "Il te frappe, on te croit", restauré le 08 février 2021 lors d'une session de collage, rue Lesage, XX^e.
Photographie d'Alexandra Mallah, le 08.01.21.

Collage "Le sexisme est partout nous aussi" arraché puis réparé directement sur le mur, rue Nollet, XVII^e.
Photographie publiée sur la conversation "Zone B" du serveur de CFP, Discord, le 29.06.20.

3. Les enfants : une réception complexe

L'objectif des collages féminicides est de toucher tous les occupant·es de l'espace urbain. Or, les enfants constituent un public au même titre que les adultes. Quels sont alors les enjeux de réception de certains messages pouvant être considérés comme trop violents ?

Cette année mes enfants n'habitent plus à Paris, et ils savent lire, l'année dernière ce n'était pas le cas et je pense que ça change énormément de choses [...]. Je n'ai pas encore osé leur expliquer ce qu'était le concept de sororité, je pense à ça parce que sur notre immeuble il y en avait un qui était marqué « Liberté, égalité, sororité ». Aujourd'hui, avec un enfant qui sait lire, ce serait beaucoup plus compliqué parce qu'il y a des témoignages qui sont très violents. Et je pense qu'ils sont encore trop jeunes pour leur expliquer ce que c'est les violences sexuelles, et les rapports hommes femmes sous cet angle-là. On a déjà essayé, mais on se casse la gueule à chaque fois, parce que forcément il y a une dimension qu'ils ne connaissent pas, qui est centrale, et aller leur expliquer cette dimension à cet âge-là, ça n'est peut-être pas la peine.¹

Marc raconte également une expérience dans la rue par rapport à un collage qui l'a mis dans une position très inconfortable vis-à-vis de ses nièces, et qui a eu une répercussion importante sur la réception qu'il avait de ces messages :

La deuxième chose qui a fait que j'ai changé d'avis c'était le contenu des messages. Je me suis retrouvé avec mes nièces, dans la rue, avec des trucs marqués genre « Au moment où je me réveille il m'éjacule dans la bouche ». Un message ultra crade. Ça tombe bien, mes nièces avaient autre chose à faire que de lire ces messages, mais je me suis dit « Pourvu qu'elles ne me demandent pas une explication de texte, qu'est-ce que je vais leur raconter ? ».²

Ces exemples montrent la complexité des enjeux relatifs à l'exposition des messages féministes dans l'espace public, à la vue de tous·tes. Comment expliquer à des enfants les violences sexuelles sur la base d'un collage ? Beaucoup d'enquêté·es dénoncent le caractère violent de certains messages et le fait qu'ils forcent les parents à rentrer dans l'explication d'un sujet dont on éloigne généralement les enfants pour les protéger.

Le seul défaut que je trouve, parfois, c'est que comme c'est dans l'espace public et qu'il y a des enfants il faut peut-être avoir des messages pas trop agressifs ou violents. J'aurais tendance à dire que les messages qui dénoncent que ça existe, qui donnent des chiffres, ça va. Mais après les messages du style « Papa a tué maman »... ça dépend à quel endroit : si c'est sur les Champs Élysées, là où il n'y a pas trop d'enfants, ça va, si c'est à proximité d'écoles c'est un peu plus limite. Je ne suis pas sûr que des enfants de quatre ou cinq ans doivent lire « Papa a tué maman », après

1 Guillaume, entretien, 14.12.20.

2 Marc, entretien, 19.02.21.

tu passes plus de temps à expliquer, parce qu'en fait ils ne savent pas ce que ça veut dire [...]. Et là, je pense en l'occurrence que si on choque un enfant, les parents vont dire « Qu'est-ce que c'est que ce truc ? ».¹

Certains collages ciblent par ailleurs spécifiquement ce public. C'est par exemple le cas des actions concernant la dénonciation de l'inceste et de la pédocriminalité qui se sont multipliées depuis janvier 2021. Lors de ces sessions, les colleur·euses ont réfléchi très en amont à leurs messages et à l'importance du fait d'être compris·es par les enfants sans pour autant les "traumatiser"². Des slogans tels que "Si le comportement d'un adulte te gêne, parles-en à un adulte de confiance" ou "Les adultes n'ont pas le droit de te toucher si tu ne veux pas" ont été pensés pour être collés sur les établissements scolaires. L'objectif était de libérer la parole autour de ces problèmes et de faire comprendre aux victimes de pédocriminalité que ce qu'elles vivent n'est pas normal. Même en dehors de ces actions spécifiques, les activistes estiment qu'il est fondamental de sortir de la crainte d'aborder ce genre de sujet pour justement sensibiliser les enfants au plus tôt, leur faire prendre conscience de ce que sont les violences sexuelles, et peut être ainsi les en prémunir.

La dernière fois on était devant une école, il y a des enfants qui passent, le message était fort, c'était « Pédocriminalité, fin de l'impunité », à côté d'une école. Les petits s'arrêtent, ils lisent le truc et nous demandent d'expliquer ce que c'est la pédocriminalité. Donc j'explique, et la petite fille a dit « Ah oui, je comprends », et le petit garçon « Euh non, moi je ne comprends toujours pas ». Donc je pense que ce petit garçon n'avait jamais entendu parler de pédocriminalité, ce qui à huit ans n'est pas si étonnant. Mais au moins, je sais que ce petit, il va rentrer chez lui et il va en parler. Ce collage a été la première porte ouverte sur la pédocriminalité, peut-être qu'il ne va pas le retenir, mais il y a un truc qui s'est passé dans sa tête : il a entendu le mot, il sait que ça existe, il va pouvoir demander à ses parents... Donc voilà, dans l'espace public, ça ouvre des portes, même si les gens n'ont pas envie de les ouvrir.³

Cependant, les colleur·euses gardent à l'esprit que des mots peuvent provoquer une violence pour certains publics, et ils·elles adaptent leurs slogans en fonction de l'espace dans lequel ils sont fixés. Ainsi, lors d'une conversation à propos du renouvellement des informations sur une carte interactive indiquant les collages à restaurer dans Paris, un·e activiste alerte les autres :

Justement, au niveau de la carte, il faudrait y ajouter cette information : éviter certains slogan

1 Karim, entretien, 19.01.21.

2 Terme employé par une colleuse sur la conversation dédiée à l'action de collages contre la pédocriminalité et l'inceste.

3 Léa, entretien, 29.01.21.

zone rue du chemin vert (surtout au niveau du 46), boulevard Richard-Lenoir. TW¹ viol : un petit garçon victime de viol habite dans le quartier, et le mot « viol » est traumatisant pour lui, c'est sa grand-mère qui nous a prévenus.²

Ces propos montrent que CFP souhaite agir au maximum dans l'intérêt des victimes et prend en compte de la fragilité de certaines personnes.

Malgré la possibilité de sensibilisation, les collages dans l'espace urbain posent de nombreuses questions à propos de la limite entre la sensibilisation et la violence. Les slogans facilement visibles par des enfants, d'autant plus s'ils utilisent un vocabulaire explicite, peuvent d'ailleurs provoquer des confrontations entre les colleur·euses et les passant·es, comme le raconte Anna :

On collait un « Tu es fort·e », et c'était sur une école primaire ou maternelle. Et l'homme nous disait « C'est une école, vous n'avez pas à coller ce genre de messages, les enfants n'ont pas à voir ça », alors que c'était un message super positif pour les enfants. Je peux entendre - je ne dis pas que je suis d'accord - mais je peux entendre les gens qui disent que le mot « viol », pour des enfants ça peut être violent qu'ils n'ont pas à entendre ça, mais là ce n'était pas le cas : c'était un message très positif pour les enfants.³

La question de la violence est abordée par un autre enquêté. Dans un premier temps, d'un point de vue esthétique, il évoque une violence vis-à-vis de l'espace public qui est défiguré par les très nombreux messages. Dans une seconde dimension, il explique que l'agression qu'il ressent à lire les messages ne provient pas du fait qu'il se sent visé en tant qu'homme, mais du fait qu'il est perpétuellement confronté à des messages négatifs qui peuvent réactiver d'anciens traumatismes, notamment liés à la pédocriminalité.

Il y a une espèce de violence qui commence à s'inscrire dans l'espace public, que moi je ne supporte pas. Je vis avec, il y a bien pire, mais n'empêche que c'est quand même une violence, c'est une violence qui se pérennise, qui s'inscrit dans l'espace, qui tient, parce qu'elle n'est pas enlevée tout de suite. Et elle suscite aussi des réactions : moi j'ai vu des collages avec des gens qui passent derrière, qui rajoutent des trucs, et ça commence à faire un truc vraiment dégueulasse. Donc voilà, le contenu violent des messages c'est la deuxième raison [...]. Ce serait vachement plus sympa au lieu de dire « Les mecs sont tous des salauds » de dire « Construisons ensemble le monde de demain, en nous respectant mutuellement, en prenant soin de nos différences ». Une perspective heureuse, pas ça, où on s'enfonce dans un truc de trauma et on ajoute de la violence

1 Sigle de “*trigger warning*” : avertissement au public qui prévient qu'un contenu pourrait réenclencher un traumatisme psychologique à une personne. Dans les messages sur le serveur de CFP, le texte après les TW est caché, on ne peut le lire que si on clique dessus, afin que les activistes qui ne souhaitent pas lire ces propos n'y soient pas confronté·es malgré elles·eux.

2 Extrait d'une conversation sur un des salons du serveur de CFP, Discord, le 04.05.21.

3 Anna, entretien, 26.12.20.

à la violence.¹

La prise de conscience je l'avais avant, cette question de la violence c'est quelque chose qui m'a occupé beaucoup, j'ai fait une psychothérapie, c'est quelque chose qui me touche beaucoup. Donc je n'ai pas attendu les collages pour être sensibilisé à ça. Du coup c'est plutôt la violence des collages qui m'indispose, sur moi l'effet est contraire à l'effet recherché. Encore que, l'effet recherché c'est d'une certaine manière de violenter les gens et de leur dire « Mais regardez ce qu'il se passe ! Ouvrez les yeux », c'est ça l'effet recherché. De ce point de vue là, ça fonctionne, mais c'est quand même une violence.²

Ces propos témoignent de la complexité de la réception des collages en fonction des publics. Selon les individus tous les collages n'ont pas l'effet escompté et certains peuvent faire violence à des personnes souffrant de traumatismes. Cependant, les colleur·euses développent un soin et une attention particuliers afin d'adapter leurs messages aux lieux sur lesquels ils sont collés. L'objectif est de fabriquer des collages qui puissent aider : par leur caractère exutoire, par le soutien qu'ils apportent, ou par la sensibilisation qu'ils permettent.

1 Marc, entretien, 19.02.21.

2 Marc, entretien, 19.02.21.

En conclusion, cette seconde partie met en évidence de nouvelles modalités de l'appropriation de l'espace public qui marquent vivement les esprits.

L'étude des déplacements et des comportements des colleur·euses lors de leurs activités montre une progression dans la capacité à investir la ville. Le passage des petites rues aux grandes avenues fortement sollicitées par les piéton·nes est symptomatique d'une prise de confiance. Le fait d'oser se servir de l'espace public et de son mobilier urbain en le déplaçant, en escaladant les murs, ou en grim pant sur les fontaines, témoigne aussi de pratiques d'appropriation pleinement assimilées. Ce sur-investissement de l'espace public sert les revendications du mouvement. D'une part, les collages sont visibles par une quantité de passant·es plus importante quand ils se trouvent sur des rues fortement fréquentées. D'autre part, l'ingéniosité des activistes pour les fixer dans des espaces desquels ils seront difficilement retirables, en hauteur ou sur des monuments, accroît leur durée de vie.

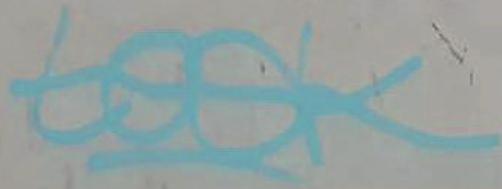
En réponse à ces activités, les parisien·nes ont de multiples réactions qui traduisent la complexité des enjeux liés à ces activités. Les collages dérangent, révoltent ou sont au contraire les bienvenus dans le paysage parisien. Ils indiffèrent peu de personnes. Les messages sont porteurs d'une violence révélatrice des inégalités de genre qui s'inscrit désormais dans l'espace public. Les slogans la matérialisent en l'imposant : aucun·e usager·e de l'espace public ne peut s'y soustraire. Si la visibilité et donc la reconnaissance de cette violence sont salvatrices pour des individus qui y ont été confrontés, d'autres publics ne souhaitent pas y être exposés. Il en résulte des arrachages et des détournements dont l'objectif est d'occulter le contenu agressif des slogans. Auprès d'autres personnes, les collages proposent une possibilité de prise de conscience.

Quelle que soit la nature de la réception, les messages féministes offrent des perspectives. Lors des sessions, ils entraînent un dialogue avec les passant·es. *A posteriori*, ils deviennent le support des réflexions, commentaires ou insultes d'individus qui écrivent dessus. Les restaurations qui s'effectuent par la suite et les messages d'encouragements qui y sont ajoutés montrent la capacité de résilience des publics concernés. L'accumulation des couches d'intervention épaissit le sens du collage et matérialise la diversité des opinions et l'intensité de la réception. S'ils ne sont pas pensés comme une invitation au dialogue, ils provoquent néanmoins des échanges dont ils sont le support.

PARTIE III :

**LE MUR, ENTRE
ESPACE PUBLIC
ET ESPACE PRIVÉ**

TU N'ES PAS
SEULE



Il existe d'autres formes de marquage de l'espace, moins durables, stratégies d'appropriation complémentaires pour certains groupes, seul moyen de s'affirmer pour les plus démunis. Les murs, en tant que surfaces verticales constitutives du paysage urbain, en représentent un support privilégié : s'y projettent le pouvoir et les idéologies dominantes (murs peints, publicités) mais aussi certains groupes dominés, qui expriment leur existence et leur visibilité sociale (tags et autres inscriptions sauvages).¹

Les différentes échelles d'analyse convoquées dans les précédentes parties ont chacune fait émerger des enjeux spécifiques de l'appropriation. Cette dernière partie ressert une nouvelle fois l'échelle d'analyse pour se focaliser sur la surface sur laquelle sont collés les messages : le mur. De quels facteurs découlent les choix des murs où sont collés les slogans ? L'attention particulière portée aux façades donne-t-elle une conscience de la ville et de l'espace aux activistes ? Les collages sont-ils fixés sur des murs spécifiques liés aux contenus de leur messages ? Pourquoi la façade fait-elle l'objet des conflits d'appropriation les plus virulents ?

¹ RIPOLL F., VESCHAMBRE V. (2004), "*Appropriation...*" *op.cit.*

A. LE MUR, UN SUPPORT D'EXPRESSION PRIVILÉGIÉE

1. Le mur dans sa dimension architecturale

Peintures rupestres, runes, hiéroglyphes, dessins et inscriptions populaires cursives... L'interpénétration de la surface verticale et de l'expression va jusqu'au concept du "mur Facebook", support virtuel sur lequel sont affichés les notifications et événements publiés par le titulaire du compte ou profil Facebook. Les collages féminicides découlent ainsi d'une longue histoire de représentations murales.

Dans la ville, les murs constituent l'espace urbain et sont en cela des tremplins d'échanges interpersonnels. De l'autre côté, le collage féminicide ne prend véritablement corps que lorsque qu'il passe d'une pile de feuilles à objet perceptible : son accomplissement passe par la communication et donc par sa diffusion en masse. Son apposition sur le mur l'expose à la vue de tous·tes, elle est la condition de son existence. Une fois fixé sur une façade, le collage sera lu par nombre d'individus déambulant dans la ville.

De la même manière que les arrondissements ou les voies du réseau viaire ne sont pas choisis au hasard par les colleur·euses, les choix des murs de collages dépendent de différents facteurs. L'architecture, dans sa dimension constructive est le premier. Le principe du collage féminicide consiste à appliquer de la colle sur un mur, poser la feuille A4 sur cette surface et recouvrir une nouvelle fois de colle. Les collages sont donc facilement arrachables et ne dégradent que peu le mur, le choix de la matérialité est donc déterminant afin de leur assurer une longue durée de vie. Les surfaces en crépi, en brique, en meulière, ou n'importe quelle façade avec des gros gravillons, des aspérités ou des irrégularités sont à éviter. Lors du collage, elles entraînent en effet la création de bulles d'air : les feuilles ne peuvent donc pas entièrement adhérer à la surface, ce qui facilite la possibilité de décollage. D'un autre côté, le verre ou le carrelage sont matériaux trop lisses, presque glissants qui empêchent la fixation totale du papier sur le mur. La matérialité du mur est fondamentale et joue un rôle important dans les choix que vont opérer les activistes.

Le statut juridique du bâtiment a également une importance. La plupart des colleur·euses ne colle pas sur les bâtiments classés ou inscrits au titre des monuments historiques, ou des édifices appartenant à l'État. Les activistes privilégient les immeubles privés, généralement résidentiels. En effet, en cas d'interpellation, la dégradation d'un bien public entraîne une peine judiciaire plus grande que la dégradation d'un édifice privé.

Enfin, certains édifices offrent une large surface disponible, ils sont à ce titre plus souvent investis puisqu'ils offrent une grande marge de manœuvre pour les activistes. On trouve de nombreux murs libres dans les quartiers résidentiels comme ceux du XI^e arrondissement. *A contrario*, les espaces de Paris qui abritent beaucoup de commerces offrent moins de surface. À titre d'exemple, lors d'une session effectuée dans le quartier de la Monnaie, une photographe ayant une grande expérience des collages déplore la difficulté de trouver des murs libres pour coller : "De toute façon, il y a zéro mur dans le centre"¹. Cette constatation est partagée par d'autres enquêtés qui expliquent qu'il y a beaucoup plus de place sur les murs dans les quartiers résidentiels que dans les quartiers plus touristiques et qui accueillent de nombreux commerces ayant des devantures. Enfin, sur le mur même, certains espaces de collages sont privilégiés, d'autres sont au contraire mis de côté. Beaucoup de colleur·euses souhaitent apposer les messages en hauteur afin de décourager les passant·es de les enlever. La modénature des façades a ainsi un rôle important : les édifices dont les façades sont particulièrement travaillées offrent moins de possibilités de collage.

Par ailleurs, le mouvement considère que la rue est à tout le monde, et qu'une loi tacite s'applique par rapport aux autres dessins et inscriptions populaires cursives tels que les tags. Lors des formations des nouvelles·aux activistes, il est spécifié qu'il est préférable de ne pas recouvrir des tags par des collages.

Les entretiens menés auprès d'activistes ont également révélé que, selon l'appréciation de chacun·e, certains murs peuvent être volontairement délaissés : il y a des édifices dans l'espace public qu'il est préférable de ne pas toucher, au-delà des questions liées au statut juridique des bâtiments. Il s'agit d'une forme de respect pour certaines architectures ou pour ce à quoi elles renvoient. La parole d'Arielle témoigne ainsi d'un égard pour les monuments, qui apportent une valeur esthétique à la ville, et qu'elle préfère de ce fait laisser indemnes :

Les monuments, je ne colle pas trop non plus parce que je considère que c'est à ne pas toucher. Pour le principe, et pour l'esthétique : je considère que nos collages sont esthétiques dans la rue, mais que par contre, sur un monument qui a déjà une vocation esthétique, peu importe ce que je pense du rendu, si je mets un collage dessus, là pour le coup, les gens qui enlèvent ils ont une bonne raison. On peut dire que c'est du *street art*, tout ce qu'on veut, mais...²

Selon Élodie, il s'agit plutôt de ne pas altérer les monuments religieux ainsi que les équipements culturels, sans qu'elle ne sache réellement expliquer pourquoi :

1 Session de collages du 07.02.21.

2 Arielle, entretien, 28.01.21.

J'aurais tendance à éviter de coller sur les lieux de cultes, et les lieux de culture. Je ne sais pas trop pourquoi pour les lieux de cultes, je ne suis pas religieuse... C'est marrant parce que je n'ai aucune relation à Dieu, mais c'est quand même un lieu qui doit inspirer le respect, mais à la fois, je ne respecte pas Dieu plus que ça parce que je n'y crois pas... Je ne sais pas, c'est paradoxal... C'est peut-être se dire que ça va beaucoup plus choquer des gens qui croient en Dieu, ça peut les bouleverser, et il y a un peu l'idée de profaner un lieu qui ne t'appartient pas, mais qui appartient à d'autres gens croyants. J'y réfléchirais, ça me questionne beaucoup ! Et les lieux de culture... peut-être parce que je fais du théâtre. En fait ça dépend du slogan : si c'est pour dénoncer des trucs en rapport avec ces lieux, comme le Cours Florent, ça a du sens, c'est là qu'il faut coller, ça a toujours plus de sens quand tu colles sur les lieux concernés. Mais en dehors de ça... je ne sais pas, j'y voue un respect... c'est quelque chose qui fait partie de ma vie, qui est très important...¹

Ces deux témoignages ouvrent des pistes de réflexion par rapport aux différentes idées auxquelles une architecture peut renvoyer. On a précédemment évoqué qu'un collage sur un édifice symbolique est une manière de contester le pouvoir que ce bâtiment représente. Ici, les témoignages des deux colleuses nous montrent que l'architecture ne renvoie pas nécessairement à des organismes institutionnels, mais peut aussi être l'incarnation d'autres concepts auxquels ils·elles ne souhaitent pas s'attaquer.

Les équipements culturels tels que les théâtres, les musées, ou les bibliothèques renvoient certes aux instances administratives qui les gèrent, mais aussi aux concepts d'art et de culture avec lesquels les colleur·euses se trouvent rarement en opposition. À titre informatif, 14% des colleur·euses enquêtées travaillent ou étudient dans le domaine de l'art (cinéma, photographie, graphisme, musique, théâtre, etc)². Cette donnée indique que les activistes de CFP sont globalement sensibles à cette notion. De manière générale, l'art et la culture font partie d'un patrimoine immatériel cher et propre aux individus. Il existe un consensus autour de la culture sur le fait qu'il ne faut pas la détruire, l'altérer, et qu'il est important de la préserver car elle constitue une part fondamentale de l'identité d'une société. Les individus peuvent ainsi ressentir une forme d'attachement qui se traduit par une volonté de protéger les bâtiments qui représentent l'art dans sa dimension dépolitisée, ou du moins de ne pas les altérer. Dans son témoignage, la colleuse indique ainsi implicitement que si elle colle sur un équipement culturel, elle l'altère, elle altère la culture commune que cet édifice incarne et a donc le sentiment de mettre à mal une part de sa propre identité. Ainsi, elle explique que les seuls moments où elle colle sur un théâtre, c'est pour dénoncer des organisations humaines qui gèrent ce lieu, mais qu'en dehors de ces moments, elle évite ces édifices car elle ne souhaite pas s'attaquer à l'idée de la production culturelle en général.

1 Élodie, entretien, 19.01.21.

2 Enquête auprès des colleur·euses, 2021.

L'exemple des lieux de cultes est également évocateur. Ici, la dimension du sacré joue une part importante : il est important aux yeux de cette colleuse de respecter la religion d'autres individus, même si elle ne la partage pas. Un collage sur une église, une mosquée ou une synagogue est ainsi un geste qui peut être perçu comme particulièrement violent par les personnes croyantes qui associent le lieu de culte à leur religion.

Enfin, en ce qui concerne les monuments et leur beauté, il s'agit de comprendre ce à quoi le bâtiment renvoie à travers son esthétique. La forme, la matérialité, le jeu des volumes et de lumière ou l'attention aux détails sont autant d'éléments qui façonnent une harmonie architecturale à laquelle les utilisateur·rices de l'espace public sont sensibles. Certaines architectures ajoutent une richesse esthétique à l'espace public que les colleur·euses souhaitent préserver.

Ces différents exemples montrent les relations que les militant·es, et par extension les individus en général, entretiennent avec l'architecture. Selon les appréciations, certains lieux méritent d'être préservés et sont considérés comme des biens communs. Les activistes entendent l'idée selon laquelle les collages altèrent l'espace public, il s'agit ensuite de décider qui, du collage ou de l'architecture, est le plus important. Selon les enquêtées, un collage sur un bâtiment lambda qui ne relève ni d'un symbole particulier ni d'une valeur esthétique importante n'est pas problématique, car le geste politique passe en priorité. Dans d'autres cas tels que les lieux de cultes, les équipements culturels ou les monuments, la valeur de l'architecture, esthétique ou symbolique, incite certain·es activistes à choisir d'autres espaces de collage. Dans le cas où le pouvoir contre lequel les colleur·euses militent est incarné par un édifice, il s'agit au contraire d'en faire une priorité en termes de collage.

Pour conclure, l'enquête montre que les militant·es de CFP portent une attention exacerbée à l'espace public : les activistes entretenues expliquent qu'elles sont beaucoup plus attentives au paysage urbain. Hors sessions, lorsqu'elles se promènent, elles repèrent des murs propices au collage, apprennent à distinguer un matériau d'un autre, remarquent des détails architecturaux qui leur échappaient avant.

À titre personnel, si ma formation en architecture m'avait déjà amenée une sensibilité dans l'observation et la compréhension de l'espace urbain, l'expérience du collage du collage l'a fortement développée. Par exemple, en me promenant dans le XVI^e arrondissement, je prends conscience que les édifices résidentiels sont beaucoup plus souvent en retrait de la limite parcellaire que dans le XIX^e. Des grilles matérialisent la limite entre voie publique et domaine privé, on trouve ensuite de la végétation entre la clôture et le front bâti, autant d'éléments qui constituent des filtres

avec l'espace public et participent à composer la richesse esthétique du quartier. À l'inverse, dans le XIX^e, le front bâti donne directement sur le trottoir, sans aucune mise à distance. Les façades, par ailleurs moins travaillées, fabriquent un espace urbain plus austère et moins qualitatif.

De la même manière, le réflexe constant d'évaluer chaque mur dans une perspective de collage m'a amenée à me rendre compte que le XVI^e arrondissement jouit de nombreuses voies privées auxquelles il est impossible d'accéder. Ces rues fermées au public ont une forte valeur esthétique car elles sont entretenues par un service privé. Elles sont quasi inexistantes dans les arrondissements du nord-est. Je perçois ainsi de nombreux détails de la ville auxquels j'étais, certes auparavant sensible, mais que je n'évaluais pas de manière consciente. Le discours de Léa fait écho à ces observations :

Hors de mes sessions de collage, déjà je remarque beaucoup plus tous les murs sur lesquels on peut coller. Et après c'est vrai que... le fait de passer devant un collage, on se dit qu'à ce petit endroit, il s'est passé un truc, ça change la rue, sur une distance de genre trois mètres. Et après tu reviens dans la rue normale. Le collage laisse une marque, spatiale et temporelle, invisible dans l'espace public. Et même s'il a été arraché ! Je les prends en photo même arrachés. C'est un peu... comme une vision en 3D où il y a une espèce de cube invisible de la longueur du collage, et toi quand tu passes devant le collage tu rentres dans le cube, et ensuite tu ressorts. Mais dans cette petite cabine, tu es bien, même si les limites sont invisibles.¹

¹ Léa, entretien, 29.01.21.

2. Quel lien entre le contenu du collage et la façade ?

En se penchant sur les phrases des messages, on peut déterminer si leur contenu entretient un rapport spécifique avec le mur sur lequel ils sont fixés. Dans la grande majorité des cas, les collages féminicides n'entretiennent pas de lien avec la façade sur laquelle ils sont apposés. Le premier objectif des colleur·euses est de recouvrir l'espace urbain afin de se rendre visibles à un maximum d'individus, pour cela toutes les façades de l'espace public sont équivalentes. Beaucoup de messages ont pour but la sensibilisation des citoyen·es : coller dans l'espace public des phrases telles que "96% des violeurs sont des hommes", ou "1 classe, 3 victimes d'inceste" a une visée informative et pédagogique. Par la diffusion d'informations factuelles, ou de données chiffrées, les activistes permettent aux usager·es de l'espace public de prendre connaissance de l'ampleur des violences de genre et d'autres types. Les hommages aux victimes de féminicides, en plus du fait de commémorer une mémoire, sont aussi un moyen de sensibiliser autour de ces questions-là.

Les messages en référence à l'actualité ont également une visée pédagogique informative, ou revendicative, ces derniers sont généralement collés sur des murs qui ne sont pas choisis au hasard. Le 18 février 2021, un groupe de colleuses effectue une session autour de l'affaire Julie, et investit la caserne de Pompiers du X^e arrondissement, quai de Valmy, sur laquelle elles souhaitent coller plusieurs slogans en rapport avec l'affaire. Le choix de la caserne est intimement lié à l'affaire puisqu'elle oppose Julie aux vingt pompiers de Paris qu'elle accuse de viol. Le groupe gravite autour de la caserne : les activistes cherchent un endroit pour coller sans se faire repérer par les quelques pompiers à l'extérieur. Avant même d'avoir commencé leur entreprise, la police arrive, appelée par la caserne. S'en suit un contrôle d'identité de deux des membres de l'équipe, les forces de l'ordre fouillent leurs sacs. Étant donné qu'aucun collage n'a été effectué, aucune verbalisation ou interpellation n'est faite, on leur ordonne simplement de se disperser. Cet exemple montre également à quel point certains murs jouissent d'une protection exacerbée de la part de la police. Les autorités sont arrivées sur les lieux avant même que l'équipe n'ait commencé à coller, cette rapidité d'intervention montre le zèle des forces de l'ordre lorsqu'il s'agit de lieux représentatifs du pouvoir en place.

Lalou explique également qu'elle lie le plus souvent possible les messages de ses slogans aux lieux sur lesquels ils sont apposés : "On avait fait une soirée de collage contre le système carcéral et donc on avait collé à côté du palais de Justice, ou alors il y avait pas mal de sessions de collages

qui avaient lieu contre le harcèlement scolaire donc ça se faisait à côté des collègues ou des lycées”¹. Le témoignage d’Arielle fait écho à ce mode opératoire, la colleuse explique avoir commencé son militantisme dans l’espace public par des collages de renommage de noms de rue. Un lien était toujours fait entre le nouvel odonyme que l’équipe collait, et l’espace dans lequel l’action était réalisée :

Pour les noms de rue, on faisait des recherches sur qui elles étaient, ce qu’elles avaient fait. On essayait de faire correspondre aux quartiers : la fac de médecine, on mettait des femmes scientifiques, si on allait à un autre endroit c’était plutôt les femmes littéraires. Et il y avait une recherche en amont sur toutes ces femmes qui pourraient être célèbres autant qu’un homme.²

On peut identifier d’autres visées pour certains messages telles que le témoignage, collé par une victime, ou à sa demande. Les témoignages explicites tels que “Louis³ m’a brûlé le visage « pour ne plus être jaloux »”, ou certains slogans faisant implicitement référence à des agressions ou des traumatismes tels que “Quand elle dort, c’est non”, ont un effet exutoire sur le·a colleur·euse. Écrire et porter son histoire personnelle dans l’espace public peut être un acte libérateur pour les victimes, une forme de réparation. Par ailleurs, le caractère public du message et le fait de dépasser la simple sphère de l’intime fait rentrer le geste dans le domaine politique. Une colleuse explique à ce titre comment coller son témoignage l’a aidée à dépasser l’agression dont elle a été victime :

Pour mon premier collage, j’avais mon slogan qui était « Les flics m’ont dit qu’il n’avait pas la tête de l’emploi » [...]. J’ai collé ça et ça m’a fait vraiment un effet cathartique. C’était il y a plus de six mois et on n’a aucune poursuite, on sait qu’il ne se passera rien, que tout le monde s’en fout, et au moins je me dis que quand on a collé, les gens ont vu [...]. J’avais vraiment envie de pleurer au moment où je l’ai fait, j’avais l’impression de m’être libérée d’un truc. C’était un moment vraiment particulier.⁴

La parole d’une autre colleuse qui réfléchit à ce geste est également révélatrice :

C’est une manière d’entamer un processus de guérison. Dire dans l’espace public ce qui nous est arrivé, dire sa douleur, c’est une bonne manière de passer à autre chose. Si un jour j’avais un témoignage à donner, je pense que ce serait une manière de m’aider, d’essayer d’aller de l’avant, et d’avoir l’impression que des gens vont te lire et t’écouter.⁵

1 Lalou, entretien, 11.12.20.

2 Arielle, entretien, 28.01.21.

3 Le prénom de l’agresseur a été modifié.

4 Lalou, entretien, 11.12.20.

5 Elodie, entretien, 19.01.21.

Le choix des murs pour apposer certains de ces collages-témoignages ne relève pas toujours du hasard. Des colleur·euses se rendent dans les quartiers que fréquentent leurs agresseurs et choisissent un lieu de collage en fonction de la visibilité qu'il aura pour l'agresseur en question. Ainsi, le 16 février 2021, un groupe se rend dans le IX^e arrondissement, dans la rue Pierre Fontaine, afin d'afficher le message d'un colleur. Le témoignage raconte l'agression dont il a été victime par son ex-compagnon. L'agresseur en question travaille dans cette rue, le mur choisi est en face de son lieu de travail. Tous les collages prévus ne sont pas posés lors de cette session : des passant·es et un commerçant tentent de stopper les activistes. À l'issue de la session, on peut tout de même lire le début d'un des messages "Dans cette rue travaille Louis, mon ex". De la même manière, en novembre 2020, une colleuse décide de se rendre devant le lieu d'habitation de l'homme qui l'a agressée pendant une fête, afin de coller un message à son attention, dont elle est sûre qu'il le verra : "Quand elle dort, c'est non". Les collages-témoignages ne sont pas toujours apposés en fonction du lieu d'habitation ou des lieux de fréquentation des personnes visées, mais il s'agit d'une pratique courante qui pointe ostensiblement le doigt sur l'agresseur et permet, pour certain·es colleur·euses, d'obtenir une forme de réparation, un sentiment de pouvoir, ou de se sentir simplement mieux.

Les exemples qui viennent d'être donnés montrent comment le collage produit un effet sur la personne qui l'effectue, d'autres messages se tournent au contraire vers les usager·es de l'espace public. Certains collages ont pour but de soutenir des victimes de violence. Lors d'une session en janvier 2021, une colleuse exprime l'envie de se rendre dans la rue Lesage, dans le XX^e, afin de restaurer un collage. Elle explique au groupe qu'il y a quelques mois, en promenant son chien, elle est passée devant un immeuble de cette rue et a entendu une femme se faire frapper par un homme. Elle a appelé la police, et a attendu devant l'immeuble que les forces de l'ordre arrivent. Cependant, avant leur arrivée, l'agression s'est terminée et la colleuse a vu un homme qu'elle suspecte être l'agresseur sortir de l'immeuble et partir. Le lendemain, elle a collé sur la façade "Il te frappe, on te croit". Depuis, elle accorde une attention particulière à ce collage et s'occupe de le restaurer à chaque fois qu'il est arraché ou détérioré. Ne connaissant pas la victime, elle n'a pas trouvé d'autres moyens de lui témoigner son soutien. Elle espère que quand cette femme sort de chez elle et voit ce message, cela lui donne du courage¹. Ici encore, on peut voir en quoi le choix est déterminant : il vise une personne en particulier. Ce type d'action est tout de même rare, la plupart des collages de soutien ne s'adressent pas spécifiquement à une personne.

De manière générale, les activistes collent ces messages sur n'importe quels murs de la ville,

¹ Session de collage du 08.01.21. CF annexe 5.



Restauration du collage "Il te frappe, on te croit", lors de la session de collages le 08 janvier 2021, rue Lesage, XX^e. Photographies d'Alexandra Mallah, le 08.01.21.

pour montrer un soutien global aux femmes et aux minorités de genre. En termes de réception, la parole d'Anaïs montre l'impact de ce type de message. Elle raconte que le jour où elle a vu écrit dans l'espace public "Céder n'est pas consentir", elle s'est sentie soutenue par un ensemble d'inconnu·es et elle a compris que les agressions qu'elle avait vécues n'étaient pas normales¹. Dans le même registre, un message posté sur une conversation entre colleur·euses montre l'influence que les slogans sur les murs des villes peuvent avoir auprès de victimes de violences domestiques :

Juste après ma formation, je partage mon expérience avec une collègue-amie (anciennement battue par son mari, en plein divorce) en lui disant que je ne sais pas si coller des feuilles sur un mur changera grand-chose, mais que c'était déjà mieux qu'uniquement partager des trucs féministes sur mes réseaux. Elle me dit « Détrompe-toi, c'est certaines phrases sur les murs qui m'ont poussée à porter plainte ».²

Pour d'autres individus qui ne sont pas forcément des victimes de violences, les collages sont une présence latente dans l'espace public qui apportent une forme de sérénité :

Le fait de voir des collages tous les jours, c'est un sentiment qui fait du bien, surtout si ce n'est pas tes propres collages. Et il y a une période où je n'étais pas bien du tout, et voir des collages tous les jours, du genre « On te croit », « Tu es fort·e », « Tu n'es pas seul·e » ça fait énormément de bien.³

Les témoignages précédents montrent que ces messages peuvent agir à différents niveaux et être particulièrement bénéfiques pour certaines personnes. D'autres entretiens montrent aussi l'effet qu'en retirent les colleur·euses : "Les autres fois où j'ai collé, je collais plus avec la rage, l'envie qu'on le voit, qu'on le lise, que les gens comprennent, je veux que les gens sachent... Quand tu colles, c'est vraiment une fierté, tu vois ton collage et tu te sens bien, tu te dis que tu l'as fait, et tu te sens courageuse"⁴.

Ce que j'aime bien dans le fait de coller c'est de laisser une trace de mon passage dans la rue. Je sais qu'il y en a, quand iels collent, ce qui leur plaît c'est de taper sur le mur le message. Moi, ce n'est pas tant ça : quand je vois un collage, je me dis « Ah, il y a quelqu'un comme moi qui est passé. Qui pense comme moi, qui fait partie du même milieu militant que moi », et ça, ça me plaît, de savoir que dans mon quartier il y a des gens comme moi qui existent et qu'on ne voit pas forcément. Du coup, moi ce qui me plaît vraiment c'est de me dire que je laisse une trace pour une personne qui va passer. Au pire elle n'en a rien à faire, au mieux elle s'identifie à nous.⁵

1 Anaïs, conversation informelle, février 2021.

2 Extrait d'une conversation sur un des salons du serveur de CFP, Discord, le 29.09.20.

3 Elodie, entretien, 19.01.21.

4 Lalou, entretien, 11.12.2.

5 Léa, entretien, 29.01.21.

Ces informations montrent les multiples raisons pour lesquelles les colleur·euses choisissent ce type de militantisme, ainsi que la diversité des réceptions qui peuvent en découler. Mais quel que soit le contenu du message et l'objectif recherché, il ne peut être rempli que si le collage touche des individus, ciblés ou pas. Son inscription sur les façades dans l'espace public est la condition *sine qua non* de son effet. Or, le mur se pose comme une limite entre intérieur et extérieur et peut à ce titre être appréhendé aussi bien comme une composante de l'espace public, que comme une extension de l'espace privé. Au regard de cette perception, comment saisir les enjeux d'appropriation complexes dont l'objet du mur relève ?

B. DES CONFLITS D'APPROPRIATION À L'ARTICULATION ENTRE PUBLIC ET PRIVÉ

1. Quand la notion d'intimité s'exporte à la façade extérieure

En se focalisant sur les murs de collages, la section précédente a exploré la manière dont la recherche de lieux de collages développe des réflexes d'observation pour les activistes. Par la dimension symbolique, on a aussi pu comprendre les possibles liens que les façades entretiennent avec les messages qu'elles portent. Ce second chapitre se concentre sur le mur en tant que frontière entre deux espaces, public et privé, qui concentrent des enjeux de propriété pouvant être conflictuels. Les réactions des habitant·es qui voient leur murs "collés" font en effet émerger des questions relatives aux enjeux d'appropriation : quelle est la limite entre espaces d'appropriation publique et espaces d'appropriation privée ? Comment s'articulent les enjeux de propriété, d'accessibilité et d'usages ?

Au cours des entretiens et des sessions de collages, la question de la propriété est récurrente : les personnes qui habitent dans les immeubles choisis pour les collages sont généralement celles qui réagissent le plus violemment : "Il y a plus de réactions de la part des gens qui sont concernés directement par le mur où on colle. Souvent c'est très personnel, genre « c'est nous qui payons » ; « c'est notre mur »"¹. Du point de vue de Marie, habitante de la région parisienne, cette question est fondamentale et elle légitime l'interdiction pour les activistes d'apposer leurs messages sur les façades de l'espace public : "c'est de l'appropriation alors que techniquement ce n'est pas leur propriété, donc elles n'ont pas à faire ça"². À l'inverse, les colleuses enquêtées indiquent qu'elles considèrent que les murs font partie de l'espace public, et qu'il ne s'agit donc pas d'une violation de propriété : "le mur, c'est peut-être un mur, OK, d'un immeuble, mais dans la rue, il appartient à tout le monde"³. Ainsi, si du point de vue juridique cette dernière affirmation peut être contestable, ces enjeux sont complexes, car ils se trouvent à l'intersection de perceptions contrastées de ce qui est "public" et de formes d'appropriation collectives de l'espace et de propriétés privés. L'analyse des réactions des habitant·es aux collages est l'occasion de révéler en creux les différentes représentations des identités individuelles et du "chez soi".

Lors d'un entretien, un habitant du V^e arrondissement se dit globalement favorable aux collages

1 Élodie, entretien, 19.01.21.

2 Marie, entretien, 16.01.21.

3 Élodie, entretien, 19.01.21.

: “De manière générale, ça ne me dérange pas spécialement, dans ce cas précis je trouve ça plutôt bien. Je pense que c’est bien que ce soit dans la rue parce que pendant longtemps ça a été occulté”¹. Cependant, lorsqu’est évoquée l’idée d’un éventuel collage féminicide sur le mur de son immeuble, son rapport change : “Honnêtement je pense que ça ne me ferait pas plaisir. Est-ce que je serai indifférent ou énervé ? Je ne sais pas... [...]. Si je suis sincère, je préfère qu’il n’y en ait pas du tout”². Ce discours montre un contraste entre la réaction que provoque la vue d’un collage sur un mur neutre dans l’espace public, et la vue d’un collage sur un lieu connu avec lequel on entretient un lien affectif. Comment expliquer ce paradoxe ? Au cours d’une conversation informelle, un habitant de la région parisienne explique en quoi un collage féminicide sur le mur de son immeuble lui pose problème : “C’est chez moi, et du coup ça donne une mauvaise première impression de ma maison. Même si c’est dehors. C’est comme si c’était dans mon appartement, comme si c’était sale dans mon appartement. Ma façade, c’est la première image que les gens ont de moi, de mon intérieur”³. Ce témoignage met en évidence deux éléments clé : d’une part, le logement est ici considéré comme une extension de l’identité de la personne, d’autre part, la notion de propriété s’étend jusqu’à la façade extérieure. Les travaux de Perla Serfaty-Garzon et Marion Segaud sont par ailleurs pertinents pour comprendre la dimension identitaire de l’habiter : le chez soi exprime un espace propre, celui de l’intimité et de l’identité. En s’appropriant son logement par un ensemble de pratiques, l’habitant·e crée un lien qui l’identifie à son habitat :

Le tissage de significations entre l’habitant et sa maison issu des pratiques n’est pas seulement de l’ordre du marquage ou de la personnalisation, mais de l’identification et de l’inscription d’un mode d’être. L’habitant se signifie, articule sa propre syntaxe spatiale à travers l’arrangement, les espacements des choses, leur entretien et leur modification, en somme à travers un bricolage souvent modeste de sa maison qui donne à celle-ci sa tonalité affective propre.⁴

Les sociologues étayent ce propos en mobilisant les travaux de H. Proshansky : “la définition du moi, l’identité, comprend nécessairement des dimensions de lieu et d’espace qui constituent, une fois rassemblées, son identité de lieu”⁵. Ainsi, identité et habiter sont deux notions profondément imbriquées : l’espace de la maison est un prolongement de soi. Sabine Vassart propose d’étudier le lien identitaire entre l’habitant·e et son logement à travers les différentes formes de signature

1 Karim, entretien, 19.01.21.

2 Karim, entretien, 19.01.21.

3 Victor, conversation informelle, 12.01.21.

4 SERFATY-GARZON P. (2003), “L’Appropriation”, in Segaud Marion, Jacques Brun, Jean-Claude Driant, *Dictionnaire critique de l’habitat et du logement*, Paris, Armand Colin, p. 6.

5 *Ibid.*

qu'il·elle met en place :

Le marquage doit s'entendre comme la manière de signer un espace par des inscriptions ou des objets évoquant ainsi une identification psychologique de l'individu à son territoire. Le titre légal de propriété, mais aussi l'inscription de l'identité des occupants sur la boîte aux lettres, la disposition d'objets personnels en constituent des exemples. Le marquage a pour fonction la prise de possession matérielle ou psychologique d'un espace et par là même la définition d'une place.¹

Mais aussi, les pratiques domestiques telles que l'entretien, le rangement, la décoration, l'aménagement ou le nettoyage fondent l'appropriation. Elles ont pour but de modeler l'espace selon les sentiments et la culture de l'habitant·e, elles sont autant une mise en ordre de l'espace qu'une mise en ordre de soi :

Aménager permet de s'aménager, dans le sens de se construire, mais aussi de se ménager et de se transformer. La manière dont les objets sont agencés et constituent les décors correspond à un ordre, un alignement particulier. Le joyeux bordel ou l'ordre austère renferment une logique pour celui qui l'a créé. Chaque objet y a et conserve une existence, une valeur, une place précise, constituant un ensemble faisant sens pour la personne.²

En ce qui concerne la façade, Marion Segaud évoque la symbolique de ce qui est montrable socialement, à l'avant de la maison, et de ce qui doit être caché, à l'arrière : "Mettre des fleurs a son balcon implique des pratiques d'entretien (arrosage) mais signifie aussi que cette action esthétique (de décoration) qualifie un lieu montré « aux gens qui passent »"³. La façade doit exprimer l'intérieur du bâtiment, et par extension l'habitant·e même. En tant que vitrine vers l'espace public, visible de tous, sa qualité revêt d'une importance capitale. On peut ainsi déterminer l'attachement émotionnel et l'enjeu de propriété que les individus portent aux façades de leurs immeubles, ou des immeubles dont ils ont la charge pour les gardien·nes, par l'observation de l'entretien de ces murs.

Mes enquêtes de terrain m'ont ainsi confrontée à des gardien·nes d'immeuble dont les pratiques sont révélatrices. En décembre 2020, un groupe de colleuses élabore un collage tard dans la soirée, vers vingt-deux heures, sur un immeuble de la rue Saint-Maur. Le lendemain matin, le gardien s'est déjà chargé de tout retirer. Lorsque je l'interroge à ce sujet, il m'explique qu'il est important de garder un espace propre et bien entretenu, autant pour les passant·es que pour les habitant·es du bâtiment. Les pratiques habituelles de ce gardien correspondent aux pratiques d'appropriation

1 VASSART S. (2006) "Habiter", *Pensée Plurielle*, n°2, vol 12, p. 13.

2 VASSART S. (2006), "*Habiter...*" *op.cit.*, p. 15.

3 SEGAUD M. (2010), *Anthropologie de l'espace Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin, collection U, p. 74.

décrites par les sociologues cités précédemment : il prend soin de sa façade, nettoie régulièrement le sol devant l'immeuble, s'assure que la peinture est correctement faite. Il considère ce mur comme le sien et porte une importante attention à la qualité de cet immeuble¹. De la même manière, Villa Gaudalet, un autre gardienne d'immeuble accorde une très grande attention à l'esthétique de son immeuble et de son extérieur : les parterres de végétation sont toujours entretenus, la peinture est refaite après le moindre tag ou collage, etc. *A contrario*, un autre gardien de la rue Saint-Maur laisse les collages qui ont été collés sur son immeuble se dégrader peu à peu, sans le retirer. Les collages le dérangent, mais selon lui, ce n'est pas son travail de l'enlever : c'est celui des agents de la mairie. On note par ailleurs que ce gardien habite dans un autre immeuble d'une rue annexe, et qu'il a également sa loge à cette autre adresse. Il ne se rend que ponctuellement dans l'immeuble de la rue Saint-Maur. Ainsi, le fait de ne pas habiter l'immeuble, et de ne s'y rendre que dans un cadre de travail, pourrait expliquer qu'il accorde moins d'importance à l'entretien de la façade : les enjeux d'appropriation ne sont pas les mêmes. Ce gardien semble lié à cet immeuble par un simple contrat de travail et non par des enjeux d'habitat et leur dimension personnelle et affective que l'on connaît. Ces exemples nous montrent les enjeux d'appropriation propres aux gardien·nes et illustrent que l'importance de la notion de propriété se traduit par le contrôle qu'ils·elles vont exercer sur leur espace.

Or, les activités de collages mettent en doute cette notion de propriété : elles sont la preuve que quelqu'un peut intervenir sur un environnement qui appartient juridiquement à un autre individu, et que cet individu n'en a donc pas le monopole de l'usage, dans les faits. Le flou qui réside de la double nature de la façade - composante de l'espace public, mur de l'espace privé - fait que les activistes, sans franchir les frontières physiques de la propriété, outrepassent les limites symboliques. Leurs pratiques traduisent une prise de pouvoir sur les lieux qui entre en confrontation avec la notion de propriété des habitant·es ainsi que l'usage qu'ils·elles en ont. En intervenant sur les murs, les colleur·euses créent un système d'emprise sur les lieux, que les individus interprètent en termes de possession. Si l'on se réfère au caractère identitaire du logement, on peut dès lors considérer que les collages, perçus comme la dégradation, la violation ou la réappropriation d'un espace habité portent atteinte à l'identité personnelle, au "moi" de l'habitant·e, et sont à ce titre perçus comme une violation. En étudiant l'expérience du cambriolage, Perla Serfaty montre l'atteinte identitaire que le viol des limites de propriété constitue :

¹ Gardien d'un immeuble rue Saint-Maur, discussion informelle, 27.21.20.

L'expérience quotidienne du chez-soi est fondée sur la conviction que la maison est moins protégée par ses serrures que par sa valeur symbolique de sanctuaire privé et par son statut d'univers délibérément borné par l'habitant lui-même. Seul ce dernier est maître, sur le plan moral, psychologique et culturel, de l'établissement et de la mobilité de la porte comme limite et potentiel d'ouverture et d'hospitalité de cet univers. Habiter suppose une confiance dans sa propre capacité, qui garantit la force du moi, de maîtriser à la fois son intérieur et les accès à cet intérieur.¹

Les collages, bien qu'ils constituent une violation de moindre ampleur qui se limite à la surface extérieure du logement, peuvent tout de même être considérés comme une expérience analogue. Ces informations permettent ainsi de comprendre pourquoi la réception de ces activités peut se transformer en fonction de l'endroit sur lequel il est apposé et cristalliser d'autant plus de désapprobation s'il s'agit de logements.

¹ SERFATY-GARZON P. (2003), "*Le cambriolage...*" *op.cit.*, p. 44.

2. Le rayonnement de la notion de propriété

Elle nous disait « Pourquoi vous collez ici, allez coller chez-vous ! », on lui répondait « Non, ici c'est chez nous aussi, le mur n'est pas à vous » [...]. Et elle nous reprochait vraiment de coller chez elle, et on a essayé de lui dire qu'ici c'est aussi chez nous, que j'aimerais bien coller dans mon appartement, mais que dans mon appartement ça ne va pas résonner. Et que si on le fait dans la rue, c'est peut-être qu'on a pas un autre moyen de le rendre visible autrement qu'en passant dans la rue. Mais évidemment impossible de la convaincre.¹

Ce témoignage est caractéristique des conflits entre les colleur·euses et les habitant·es des quartiers où ils·elles se rendent. Si l'espace du logement concentre des enjeux de propriété majeurs, les conflits d'appropriation et la question de la légitimité à coller sur un lieu s'exercent aussi en dehors de ces espaces et avec d'autres individus que leurs habitant·es. Dans cet entretien, “chez nous” fait référence à la ville de manière générale. La notion d'habiter ne s'applique donc pas uniquement au rapport entre un individu et son logement, elle peut également être utilisée à propos d'autres espaces : la rue, le quartier, la ville, etc. Ainsi, pour beaucoup d'individus, la notion de propriété rayonne au-delà du logement, à la manière de couches concentriques autour de lui-elle-même qui le·a mettent en relation avec un extérieur, une résidence, un quartier, une ville, un pays, etc.

Les différentes enquêtes de terrain nous permettent d'identifier plusieurs de ces couches, à commencer par ce que l'on voit depuis l'intérieur de son chez-soi. Au cours d'une conversation informelle, un enquêté explique que s'il voyait, depuis la fenêtre de son appartement, un collage féminicide ou un tag sur le mur de l'immeuble en face de chez lui, cela lui poserait plus problèmes que d'en voir sur n'importe quel mur de l'espace public. Il explique que s'il le voit depuis l'intérieur de son appartement, cela devient partie prenante de son environnement : c'est une forme d'intrusion dans son espace personnel². Lors d'un entretien, Arielle raconte le point de vue d'un restaurateur, analogue à celui de cet enquêté :

Une fois c'était un restaurateur, on collait sur le mur en face, et il trouvait que ça gâchait la vue de ses clients. Ce n'était pas un fast-food, c'était un truc avec des gens aisés, pas franchement féministes à mon avis, il y avait toute une ambiance, et le gars ne voulait pas qu'il y ait de collé en face de son restaurant... Je ne sais plus ce qu'on collait, ce n'était même pas un message accusateur, c'était plutôt une alerte, mais ça ne lui plaisait pas.³

1 Léa, entretien, 29.01.21.

2 Victor, conversation informelle, 12.01.21.

3 Arielle, entretien, 28.01.21.

Ces témoignages suggèrent que tout ce que l’habitant·e est en capacité de capter depuis son chez-soi pourrait former une seconde couche cristallisant des enjeux de propriété. Les fenêtres filtrent la relation entre l’extérieur et l’intérieur, mais sont aussi conçues pour permettre au regard de se porter vers l’extérieur. D’après Sabine Vassart, qui mobilise les travaux de Perla Serfaty : “On accède à l’espace de dehors, à l’espace public, non pas seulement ou simplement parce que nous nous y rendons physiquement, mais déjà pour commencer parce que nous l’investissons depuis chez nous”¹. Si l’on renverse cette pensée, on peut considérer que tout ce que l’on peut capter depuis notre logement a un impact sur notre manière d’habiter et constitue donc des éléments de notre habitat. Les odeurs, les bruits ou l’aménagement de l’espace extérieur auxquels un·e habitant·e est confronté·e depuis chez lui·elle fabriquent une qualité qui donne plus ou moins de valeur à son logement.

Dans un second temps, on constate que la rue peut également faire l’objet d’une attention accrue de la part des riverain·es. Lors d’une session de collage le 06 mars 2021, des colleur·euses se rendent dans la rue Pétion et réalisent quelques slogans féministes. Lorsqu’ils·elles reviennent sur les lieux, ils·elles voient que l’ensemble des collages a été détruit. En tentant de restaurer l’un des messages féministes, ils·elles sont interrompu·es par un habitant de la rue qui décolle de nouveau le slogan à l’aide d’un couteau. Le riverain les informe que les habitant·es de cette rue ont formé un groupe qui protège cette voie en particulier : il est donc inutile d’insister, les collages ne tiendront pas². Ce second exemple montre que les riverain·es considèrent l’ensemble de cette rue comme la leur, et qu’ils·elles ne tolèrent à ce titre aucune dégradation. Par le maintien de la qualité des espaces attenants à leurs domiciles, ils montrent l’appropriation qu’ils·elles en ont. Ces habitant·es mettent en place une occupation exclusive et un contrôle matériel de l’espace, aspects fondamentaux de la notion d’appropriation : toute autre pratique y est interdite, et toute trace d’une autre appropriation est rapidement détruite. On voit ici la troisième couche de l’habiter : les espaces de proximité avec le domicile sont une extension du logement et font à ce titre également l’objet de pratiques de contrôle.

Le quartier, puisqu’il est un espace régulièrement pratiqué par les individus qui y vivent, est ici considéré comme la quatrième couche de l’habité. Ainsi, lors d’un entretien, un habitant du V^e explique que bien qu’il soit favorable aux collages, il préfère les voir quand il se promène dans Paris que dans les espaces de son quartier qu’il fréquente tous les jours. Lorsque je l’interroge sur

1 VASSART S. (2006), “Habiter...” *op.cit.*, p. 12.

2 L’ensemble de ces informations a été posté par une colleuse sur la conversation sur un des salons du serveur de CFP, Discord, le 06.03.21.

ce paradoxe, il se reprend :

Après aussi il faut être cohérent : à partir du moment où je trouve que le mouvement n'est pas scandaleux ou illégitime, il y a pas de raison de dire, chez les autres c'est bien, mais chez moi c'est pas bien. Donc il faut accepter que ça arrive aussi chez soi, sinon c'est trop facile. Non en fait... en soi je trouve que ce n'est pas un problème et que ce serait bien d'augmenter la prise de conscience chez les gens, ça ne me gênerait pas plus que ce soit dans mon quartier.¹

Ce témoignage montre les réflexes involontaires de certaines personnes qui souhaitent préserver les environnements qu'elles pratiquent tous les jours. Alors même qu'il tolère les collages, cet habitant semble tout de même les considérer comme une violation de son espace personnel : il est plus à l'aise s'ils sont effectués dans des espaces de la ville avec lesquels il n'entretient aucun lien affectif ou identitaire. Dans le même registre, au cours d'une session de collage dans le III^e, le groupe est en train de coller dans la rue Pastourelle, sur le mur délimitant la parcelle occupée par l'hôtel Tallard. Un homme vient à leur rencontre :

- Bonjour, et si moi j'allais faire ça sur vos murs, sur vos maisons, là où vous habitez ?
- C'est votre maison ?
- Non. Mais j'habite ici quand même².

La dernière phrase de cet échange est révélatrice de la diffusion de la notion de propriété au quartier d'habitation : cet homme considère ce quartier comme le sien, il se sent donc légitime de demander aux militant·es de cesser leurs activités. D'après Arielle, ce genre d'intervention est récurrente :

C'est des gens qui viennent te dire que soit ils ne comprennent pas ce que tu fais, soit ils comprennent très bien, mais tu es un peu trop près de chez eux, soit tu abîmes leurs murs. Donc en fait, ils comprennent, mais ils ne comprennent pas l'utilité. Pour eux, ça ne sert à rien, et non seulement ça ne sert à rien, mais en plus ça les gêne dans leur vie.³

Ces observations rendent compte de conflits d'appropriation générés par la volonté d'un usage exclusif d'un espace : les habitant·es ou riverain·es considèrent que les colleur·euses ne sont pas en droit de modifier un lieu puisqu'il ne leur appartient pas. Si, pour le logement, cette légitimité se base sur un droit juridique de propriété, pour les couches suivantes évoquées, il s'agit d'un sentiment de possession ayant pour fondement la pratique quotidienne d'un espace et la proximité

1 Karim, entretien, 19.01.21.

2 Session de collage du 23.01.21. CF annexe 5.

3 Arielle, entretien, 28.01.21.

qu'il entretient avec le lieu d'habitation.

En dehors de cette notion d'usage exclusif d'un lieu, certains entretiens reviennent sur l'idée que, non pas parce qu'il s'agit d'un lieu qui ne leur appartient pas, mais parce qu'il s'agit d'un lieu appartenant à l'ensemble des habitant·es de la ville, les colleur·euses ne devraient pas marquer certains murs de l'espace public. Karim évoque ainsi la question des monuments¹ :

Après je mettrais un bémol, c'est les monuments : je ne suis pas sûr que les gens aient envie de qu'on tague sur le Louvre ou le Panthéon... Je ne pense pas que ce soit plus efficace, et il y a assez de bâtiments normaux, même assez jolis, pour ne pas avoir besoin de le faire sur les beaux monuments. À un moment on peut aussi penser que les biens communs sont... communs. C'est une question de symbole : ça appartient à tout le monde [...]. Sur un bâtiment politique après, c'est un peu différent : un ministère par exemple on peut se poser la question : d'un côté c'est un monument, certes, mais ce n'est pas gratuit de le faire sur un bâtiment du gouvernement, c'est pour que le ministre le voit. Là, je comprendrais qu'ils le fassent sur un bâtiment gouvernemental, alors que comme je le disais, sur un musée ou un bâtiment historique, je trouverais ça plus problématique...²

La notion de bien commun qu'il évoque est aussi reprise par Marc qui y inclut la totalité de l'espace public : "Je pense que c'est notre bien commun l'espace public, et qu'on doit collectivement en prendre soin"³. L'espace public est ici considéré comme un cadre de vie qui revêt d'une qualité qui ne doit pas être altéré.

Ainsi, à l'issue de ces observations, on voit que les individus qui vont se sentir le plus en droit de critiquer la démarche des militant·es, et qui vont se sentir les plus légitimes à stopper leurs activités, sont ceux qui revendiquent un droit de propriété sur le mur, la rue, le quartier. La notion de propriété prend pour épicerie le logement, ou l'habitant·e même, et rayonne ensuite progressivement vers l'extérieur. Or, les colleur·euses considèrent justement que l'espace public leur appartient, d'autant plus lorsqu'ils·elles collent dans leurs quartiers d'habitation, puisqu'ils·elles soulignent à ce titre "Ici c'est chez nous aussi"⁴. Ce sentiment d'appartenance justifie pour elles·eux le fait qu'ils·elles puissent l'investir, et plus encore, le revendiquer comme un espace propre.

1 Le terme monument est ici entendu au sens d'un édifice ayant une valeur historique, esthétique ou prestigieuse, tels que les monuments historiques.

2 Karim, entretien, 19.01.21.

3 Marc, entretien, 19.02.21.

4 Léa, entretien, 29.01.21.

Cette dernière partie met en évidence les facteurs des choix des murs de collages et les multiples conflits d'appropriation dont ces murs peuvent faire l'objet.

Les murs ne sont pas choisis au hasard. Ils font l'objet d'une attention particulière de la part des colleur·euses. Or, le fait de devoir être attentif·ves à la matérialité des murs, au statut juridique du bâtiment, à la modénature et à l'organisation de façades, aux autres inscriptions sauvages présentes, ou à la valeur de l'édifice, fabrique des réflexes dans l'observation et l'attention de la ville que les colleur·euses conservent hors sessions. En outre, le lien entre le contenu du message et la façade sur laquelle il est fixé pose la question de l'intimité. Les colleur·euses exposent publiquement des messages faisant explicitement référence à des lieux et aux individus qui leur sont associés. Ces collages interrogent sur le lien que l'on entretient avec les espaces que l'on pratique quotidiennement : à quel point y sommes-nous symboliquement lié·es ? Plus largement, quelle est l'intensité du rapport qui existe entre l'espace et l'individu ?

Par ailleurs, les murs ne sont pas qu'un élément de l'espace urbain : ils matérialisent la frontière entre espace public et espace privé d'habitation. Du point de vue des colleur·euses, la façade est un bien commun qui appartient à l'ensemble des usager·es de l'espace public, ce qui légitime l'appropriation qu'ils·elles en ont. Le regard des habitant·es n'est pas le même : ils·elles entretiennent avec les murs de leurs immeubles une relation d'intimité dans laquelle ils sont considérés comme une propriété privée, position qui s'appuie sur les lois en vigueur. Les paradigmes de départ sont donc opposés, ce qui provoque des conflits entre les riverain·es et les colleur·euses. Par ailleurs, les réactions face aux collages montrent que les enjeux de propriété ne se cantonnent pas simplement aux murs extérieurs de l'espace habité, mais se diffusent autour de ce dernier à la manière de couches successives. Cette troisième partie questionne ainsi les notions de bien commun et de propriété. Selon certains discours, les espaces ouverts et praticables par tous·tes appartiennent à l'ensemble des habitant·es et constituent à ce titre des biens communs. Un public n'a donc pas à se l'approprier en réduisant sa qualité ou l'usage que les autres peuvent en avoir. D'autre part, les conflits entre les riverain·es et les militant·es ont pour fondement la notion de propriété, ils s'articulent autour de la légitimité à marquer un lieu et posent une question fondamentale : à qui appartient l'espace public ?

CONCLUSION

Aux prémices de cette recherche, nous avons émis l'hypothèse que la pratique des collages est un moyen d'appropriation de l'espace public. Au terme du mémoire, chaque échelle d'analyse convoquée met effectivement en évidence une modalité d'appropriation de l'espace public par les colleur·euses.

À l'échelle de la capitale, d'une part, la réappropriation de l'espace public passe par le déploiement des collages sur l'ensemble de la ville. Par leur capacité à marquer la totalité de l'espace urbain, les colleur·euses se rendent visibles, imposent leur présence et leurs revendications à tous·tes les parisien·nes. D'autre part, l'occupation et l'altération de lieux symboliques spécifiques constitue un autre enjeu de l'appropriation. En collant sur les tribunaux, la statue de la République, ou Matignon, les militant·es prennent le contrôle de ces lieux et dessaisissent symboliquement l'État du pouvoir que ces espaces incarnent. À l'échelle de l'arrondissement, la pratique de la rue pendant de longues heures, et de manière répétée permet aux activistes d'en prendre connaissance, de l'adopter progressivement, et de se la rendre propre. Dans un second temps, la modification de la rue par le collage témoigne de la capacité des colleur·euses à singulariser l'espace public et à le construire selon leurs sentiments et leurs valeurs. En outre, le fait d'exploiter l'ensemble des potentialités de l'espace urbain pour réaliser ces collages s'inscrit dans un ensemble de pratiques qui établissent une relation entre cet espace et le soi. Les activistes organisent la rue, en d'autres termes, ils·elles se l'approprient. Enfin, en se concentrant sur l'échelle du mur, on comprend que la pratique du collage demande des capacités d'observations qui permettent aux colleur·euses de développer un regard nouveau et plus acéré sur la ville. Ces aptitudes permettent une maîtrise de l'espace qui facilite son investissement, et notre capacité à nous y sentir à l'aise.

Le militantisme des collages permet ainsi de participer à la lutte contre les inégalités de genre pas uniquement par le fond, mais aussi par la forme. En ce qui concerne le fond, le contenu des collages ouvre des publics non renseignés à des problèmes de société dont ils n'avaient pas conscience. D'autres messages sont un soutien pour les victimes ou leurs proches. Quel que soit l'objectif, les collages exportent dans la sphère publique des violences qui ont longtemps été reléguées au privé. Or, la visibilisation de ces problèmes est consubstantielle à leur endiguement. À propos de la forme, l'affichage des collages demande de sortir et d'investir un espace duquel les femmes

et les minorités de genres ont été et demeurent encore en partie exclues. Les comportements des colleur·euses entrent en rupture avec ceux que ces publics ont habituellement et qui consistent à s'auto-restreindre dans la pratique, la mobilité et l'investissement de la ville. Les collages sont ainsi une présence aussi bien physique que symbolique de ces contre-publics, ce qui constitue en soi un vecteur de lutte contre les inégalités sociales et les violences sexistes et sexuelles. L'analyse de ce sujet questionne ainsi les différents objets de lutte des mouvements sociaux féministes et l'écho qu'ils ont dans les consciences des individus confrontés aux collages.

La question de la réception du public et du cadre d'exposition des collages, l'espace public, invite également à se demander si ces messages ne sont pas une manière de créer une mémoire collective à propos des violences patriarcales. Les mouvements de collages sont en effet imprégnés d'une dimension mémorielle qui se révèle particulièrement dans les messages commémorant des victimes de féminicides, ou lors de la fabrication de vastes mémoriaux en hommage à des victimes de féminicides. Les colleur·euses cherchent à ancrer dans la mémoire collective les noms de celles·ceux qui se sont fait·es assassiner. Une enquêtée va jusqu'à évoquer le terme "tombe", à forte résonance mémorielle, pour parler du collage qu'elle avait réalisé pour le 81^e féminicide de 2020. D'autres termes tels que "matrimoine", ou "femmage" régulièrement employés au sein du mouvement inscrivent ce mode de militantisme dans une dimension commémorative. Les collages pourraient donc être apparentés à des monuments, mais le traitement original qu'ils ont de la mémoire entre en opposition avec le traitement habituel que l'on en a. D'une part, les messages sont éphémères : la pluie, le temps, les passant·es ou les artistes de rues les altèrent et les font disparaître. Or, si les monuments, en tant que supports de la mémoire visant à faire remémorer le passé, renvoient par définition aux notions d'intemporalité et de durabilité, comment appréhender l'idée d'un mémorial éphémère ? Que se passe-t-il quand le monument a vocation à disparaître dès l'instant où il est érigé ? Comment une mémoire peut être matérialisée par un mémorial mouvant dans le temps et l'espace ? D'autre part, les collages sont pratiquement contemporains à la mémoire qu'ils commémorent, certain·es activistes expliquent ainsi qu'ils·elles ont à peine fini de peindre un slogan donnant le nombre de féminicides que ce chiffre a déjà augmenté. Ces opérations posent des questions liées à ce que Marie-Claire Lavabre appelle la mémoire vive¹, ou mémoire moderne, versus une mémoire historique habituellement commémorée par les monuments.

Ces questions d'éphémérité et de proximité dans le temps invitent à considérer les collages

1 LAVABRE M-C. (1994), "Usages et passé, usages de la mémoire", *Revue française de science politique*, pp.480-494.

comme vecteurs non pas d'une mémoire, mais d'une contre-mémoire. Cette contre-mémoire entrerait en rupture avec la mémoire portée par les monuments classiques, dénoncée par certaines auteur·rices comme étant un instrument de pouvoir politique qui a pour objectif de cimenter une nation¹. Elle serait mouvante dans le temps, constamment renouvelée et renouvelable, tributaire des contributions de chacun·es, et émanant du peuple et non des institutions. À l'image des collages. Par ailleurs, ces questions invitent à saisir les messages féministes non pas de manière individuelle, mais à les considérer comme un ensemble d'éléments, individuellement périssables, mais collectivement pérennes dans le temps. En outre, l'utilisation du terme "contre" fait écho à la dimension militante et revendicative des colleur·euses qui agissent contre les institutions gouvernementales et contre les publics dominants de la société.

L'ensemble de ces questionnements interroge sur l'appréhension que l'on a des notions de (contre-)mémoire et de (contre-)monuments qui trouvent leur sens dans le cadre des revendications des contre-public².

Ces prolongements de la recherche ont initié une réflexion à propos des processus de matrimonialisation dans l'espace public que je souhaite poursuivre dans le cadre d'une thèse, à partir de l'année prochaine. Ce projet de recherche s'articule autour de trois notions phares : le féminisme, l'espace public - dont je souhaite explorer les liens avec la notion de "bien commun" et des "communs urbains" - , et la mémoire, et accordera une place importante aux mouvements de collages et aux liens qu'ils tissent avec la dimension mémorielle. J'envisage ainsi de réemployer les connaissances produites afin de poursuivre et développer ces axes de recherche.

Cette année à l'EHESS m'a ainsi permis de constituer un bagage méthodologique et théorique qui me permettra par la suite de mener des travaux de recherche au croisement entre la discipline dont je suis issue, l'architecture, et les sciences sociales.

1 FLEURY D. (2010), "Plaques, stèles et monuments commémoratifs : l'État et la "mémoire de pierre", *Revue historique des armées*, vol 259.

DUTOUR J. (2006), "Les plaques commémoratives. Entre appropriation de l'espace et histoire publique dans la ville", *Les mondes du patrimoine*, vol 19.

2 FRASER N. (2001), "Repenser la sphère publique : une contribution à la critique de la démocratie telle qu'elle existe réellement", *Hermès*, La Revue, C.N.R.S Editions, [En ligne], n°31, pp. 125-156.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES :

- BASTIDE L. (2020), *Présentes, villes, médias, politique, quelle place pour les femmes ?*, Paris, Allary, 269 p.
- CONSTANTIN S., DUVELLE-CHARLES E. (2020), *Clit Révolution Manuel d'activisme féministe*, Paris, Des femmes-Antoinette fouque, 219 p.
- HARAWAY D. (2007), *Le manifeste cyborg et autres essais*, Paris, Exils, 332 p.
- LARRÈRE M. (2020), *Rage against the machisme*, Bordeaux, Éditions du Détour, 223 p.
- LEFEBVRE H. (1968) [2009], *Le droit à la ville*, Paris, Economica anthropose, 135 p.
- LEFEBVRE H. (1974) [2000], *La production de l'espace*, Paris, Economica Anthropose, 512 p.
- LIEBER M. (2008), *Genre, violences et espaces publics: la vulnérabilité des femmes en question*, Presses de Sciences Po, 196 p.
- NAVARRÉ M., UBBIALI G. (2018), *Le genre dans l'espace public, quelle place pour les femmes*, l'Harmattan, 180 p.
- PAQUOT T. (2009), *L'espace public*, Paris, La Découverte, 128 p.
- PAVARD B., ROCHEFORT F., ZANCARINI-FOURNEL M. (2020), *Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*, Paris, La Découverte, 511 p.
- RAIBAUD Y. (2015), *La ville est faite par et pour les hommes*, Belin, 79 p.
- STERN M. (2020), *Héroïnes de la rue*, Michel Lafon, 186 p.
- TARTAKOWSKY D. (1998), *Le pouvoir est dans la rue : crises politiques et manifestations en France*, Aubier, collection historique, Paris, 296 p.
- SEGAUD M. (2010), *Anthropologie de l'espace Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin, collection U, 248 p.

CHAPITRES D'OUVRAGES :

FRASER N. (2001), “Repenser la sphère publique : une contribution à la critique de la démocratie telle qu'elle existe réellement”, in Craig Calhoun, *Habermas and the Public Sphere*, Paris, Press, pp. 125-156,

SERFATY-GARZON P. (2003), “L'Appropriation”, in Segaud Marion, Jacques Brun, Jean-Claude Driant, *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, Paris, Armand Colin, pp. 27-30.

SERFATY-GARZON P. (2003), “Le cambriolage”, in Segaud Marion, Jacques Brun, Jean-Claude Driant, *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, Paris, Armand Colin, pp. 45-55.

SNITER C. (2004), “Les statues de femmes célèbres érigées à Paris de 1870 à nos jours. Entre lieux de mémoire et espace d'investissement” in Sylvette Denèfle *Femmes et villes*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, pp. 529 - 539.

RIPOLL F. (2006), “Réflexions sur les rapports entre marquage et appropriation de l'espace”, in Thierry Bulot et Vincent Veschambre, *Mots, traces et marques : dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, L'harmattan, pp. 15-36.

RIPOLL F. (2005), “S'appropriier l'espace... ou contester son appropriation. Une vue des mouvements sociaux contemporains ?” in Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre, *L'appropriation de l'espace : sur la dimension spatiale des inégalités sociales et des rapports de pouvoir*, Presses universitaires de Rennes, pp. 74-126.

VESCHAMBRE V. (2005) “La notion d'appropriation”, in Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre, *L'appropriation de l'espace : sur la dimension spatiale des inégalités sociales et des rapports de pouvoir*, Presses universitaires de Rennes, pp. 353 - 366.

VESCHAMBRE V., RIPOLL F. (2006), “L'appropriation de l'espace : une problématique centrale pour la géographie sociale”, in Raymonde Séchet et Vincent Veschambre, *Penser et faire la géographie sociale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 295-304

CHAUVIN S., JAUNAIT A. (2013) “Intersectionnalité”, in Catherine Achin et Laure Bereni (dir.), *Dictionnaire genre et science politique*, Paris, Presse de Sciences Po, pp. 286-297

ARTICLES :

ALBENGA V., DAGORN J. (2019), “Après #MeToo : Réappropriation de la sororité et résistances pratiques d'étudiantes françaises”, *Mouvements 2019/3*, n° 99, pp. 75-84.

- BERENI L., REVILLARD A. (2012), “Les femmes contestent. Genre, féminisme et mobilisations collectives. Introduction”, *Sociétés contemporaines*, n°85, pp. 5-15
- BENOIT A. (2014), “L’« espace public » à l’épreuve de la critique féministe”, *Philonsorbonne*, n°8, pp. 121-131
- CHAPONNIÈRE M., ROUX P., RUAULT L. (2017), “Que font les jeunes féministes de l’héritage des générations antérieures ?”, *Antipode, Nouvelles Questions Féministes*, vol. 36, pp. 6-14
- CONDON S., LIEBER M., MAILLOCHON F. (2005), “Insécurité dans les espaces publics : comprendre les peurs féminines”, *Revue française de sociologie*, n°2, vol 46, pp. 265-294
- COUTRAS J. (1987), “Hommes et femmes dans l’espace public français depuis un siècle”, *Cahiers de la géographie du Québec*, n°83, vol 31, pp. 14-155.
- DELAGE P. (2020), “Genre et violence : quels enjeux”, *Pouvoirs*, n°2, vol 173, pp. 39-49.
- DUTOUR J. (2006), “Les plaques commémoratives. Entre appropriation de l’espace et histoire publique dans la ville”, *Les mondes du patrimoine*, vol 19.
- FLEURY D. (2010), “Plaques, stèles et monuments commémoratifs : l’État et la “mémoire de pierre”, *Revue historique des armées*, vol 259.
- FRASER N. (2001), “Repenser la sphère publique : une contribution à la critique de la démocratie telle qu’elle existe réellement”, *Hermès*, La Revue, C.N.R.S Editions, [En ligne], n°31, pp. 125-156.
- GASNIER A. (2004) “Requalification, ré-appropriation et urbanité”, *ESO Travaux et documents*, n°21, pp. 35 - 39.
- GUILLOT F. (2004) “Contrôle et marquage de l’espace : l’appropriation de l’espace frontalier”, *ESO Travaux et documents*, n°21, pp. 19 - 22.
- LAVABRE M-C. (1994) “Usages et passé, usages de la mémoire”, *Revue française de science politique*, pp.480-494.
- LEBUGLE A. (2017), “Les violences dans les espaces publics touchent surtout les jeunes femmes des grandes villes”, *Population et société*, n°550, pp. 1 - 4.
- LECOQ M. (2019), “Le droit à la ville : un concept émancipateur ?”, *Métropolitiques*, 4 p.
- LEFEBVRE H. (1968), “Le droit à la ville”, *L’Homme et la société*, n° 6, pp. 29 - 35.
- LIEBER M. (2018), “Les femmes et le partage des espaces publics : pour la mixité”, *Terra Nova*,

12 p

LUSSAULT M. (2020) “Le monde du virus - retour sur l'épreuve du confinement”, *AOC média - Analyse Opinion Critique*, 8 p.

MONNET J. (1996) “La symbolique des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité”, *Cybergeo : European Journal of Geography, Politique, Culture, Représentations*, document 56, 5 p.

RIPOLL F. (2008), “Espaces et stratégies de résistance : répertoire d'action collective dans la France contemporaine”, *ERES I Espaces et sociétés*, n°134, pp. 83 - 97.

RIPOLL F. (2004), “L'appropriation de l'espace au regard des mouvements sociaux contemporains”, *ESO Travaux et documents*, n°21, pp. 45-50.

RIPOLL F., VESCHAMBRE V (2004), “Appropriation”, *ESO Travaux et documents*, n°21, pp. 9-12.

RIPOLL F., PAILLOUX A-L. (2019), “Géographie(s) des mobilisations. Explorer la dimension spatiale de l'action collective”, *Carnets de géographes*, 13 p.

SPURK J. (2016), “Mouvements de masse, espaces publics et contre- espaces publics”, *Les Cahiers d'EMAM*, [En ligne], n°28, 14 p.

TRUDELLE C. (2003), “Au-delà des mouvements sociaux : une typologie relationnelle des conflits urbains”, *Cahiers de géographie du Québec*, n°131, vol 47, pp. 223 - 242.

VAN ENIS N. (2016), “La place des femmes dans l'espace public, seulement une question d'aménagement du territoire ?”, *Barricade Culture d'Alternatives*, [En ligne], 12 p.

VASSART S. (2006) “Habiter”, *Pensée Plurielle*, n°2, vol 12, pp. 9-19

VESCHAMBRE V. (2004) “Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion”, *ESO Travaux et documents*, n°21, pp. 73-77.

RAPPORTS DE LICENCE, MÉMOIRES ET THÈSES :

MALLAH A. “Une présence latente, le contre-monument, un basculement dans la pratique commémorative”, mémoire de M2 en architecture, sous la direction d'Antonella Di Trani, Paris, École nationale supérieure d'architecture de Paris Val-de-Seine, 2020, 160 p.

BOUSSAC. E. “Le genre dans l'espace public : les pratiques genrées sur la place de la Nation pratiques quotidiennes et symboliques”, travail personnel de licence 3 en philosophie et sociologie, enseignante référence Beate Collet, Paris, Lettre Sorbonne Université, 2019, 27 p.

TERRIER C., “L’intégration du genre dans l’espace public, le cas de la place des Terreaux”, mémoire de projet de fin d’étude de master science du territoire sous la direction de Adriana Diaconu, Grenoble, Université Grenoble Alpes - Institut d’Urbanisme de Grenoble, 2016, 65 p.

PODCASTS :

TUAILLON V. (2018), *Des villes viriles avec Yves Raibaud*, Les Couilles sur la Table [podcast], Binge Audio, 38 min.

<https://www.binge.audio/des-villes-viriles/>. Consulté le 24 novembre 2020

BASTIDE L. (2020), *Notre colère sur vos murs*, La Poudre [podcast], art19, 1 heure.

<https://art19.com/>. Consulté le 30 novembre 2020

BEDU C. (2020), *Collages féministes : investir l’espace public pour se sentir puissante-s*, Émotions à emporter [podcast], LouieMedia, 15min

<https://play.acast.com/>. Consulté le 07.12.20

ENTRETIENS :

FOURAUULT-CAUËT V., LAZZAROTTI O., QUÉVA C. (2013), Amrand Colin, entretien avec Guy Di Méo, [En ligne], *Annales de géographie* n° 689, pages 122-127.

CONFÉRENCES ET COMMUNICATIONS :

HUGUENIN-RICHARD F. (2018), “Cartographie sensible des pratiques piétonnes en lien avec les perceptions de l’environnement”, *Communication MSFS Mobilités spatiales, méthodologies de collecte, d’analyse et de traitement*, Tours, France.

WEBOGRAPHIE :

France Inter, *Dans l’espace public les hommes occupent, les femmes s’occupent*

<https://www.franceinter.fr>. Consulté le vendredi 06 novembre 2020.

Le vent se lève, *Collages féministes : se réappropriier l’espace public*

<https://lvsl.fr>. Consulté le 19 novembre 2020.

France culture, *Le féminisme en affiches, d’Olympe de Gouges aux murs anti-féminicides*

<https://www.franceculture.fr>. Consulté le 19 novembre 2020.

Hypothèses, *Afficher les revendication féministes sur les murs des villes*
<https://habitville.hypotheses.org/>. Consulté le 25 novembre 2020

France Inter, *En toutes lettres avec “Collages féminicides Paris”*, [émission], 18min
<https://www.franceinter.fr/>. Consulté le 07 décembre 2020.

MA TRS (radio télévision suisse), Culture, *Entretien avec Martine Bouchier et Dominique Dehais, auteurs de “Art et esthétique des luttes”*, L'émission du 11 novembre 2020, [entretien], 38min.
<https://pages.rts.ch/>. Consulté le 18 novembre 2020.

Le Monde diplomatique, *Où se cachent les pouvoirs ? Il était une fois dans l'Ouest*
<https://www.monde-diplomatique.fr/>. Consulté le 02 février 2021.

Paris, *Dans Ma Rue*.
<https://teleservices.paris.fr/dansmarue/>. Consulté le 21 février 2021.

L'Obs, *Les colleuses anti-féminicides invitées à faire la pub de Matignon*
<https://www.nouvelobs.com/>. Consulté le 25 février 2021.

Le Parisien, *Paris : 400euros pour avoir collé des affiches contre les féminicides*
<https://www.leparisien.fr/>. Consulté le 22 mars 2021.

France Inter, *“Dans l'Éducation nationale, il y a des choses dont on ne parle pas” : paroles d'enseignants face à l'inceste*.
<https://www.franceinter.fr/>. Consulté le 25 avril 2021.

TABLE DES ANNEXES :

ANNEXE 1 - Entretiens avec les colleuses

- . Entretien avec Lalou, le 11 décembre 2020.
- . Entretien avec Anna, le 26 décembre 2020.
- . Entretien avec Elodie, le 19 janvier 2021.
- . Entretien avec Arielle, le 28 janvier 2021.
- . Entretien avec Léa, le 29 janvier 2021.

ANNEXE 2 - Entretiens avec des habitant·es de Paris ou de banlieues proches

- . Entretien avec Guillaume, le 14 décembre 2020.
- . Entretien avec Marie, le 16 janvier 2021.
- . Entretien avec Karim, le 19 janvier 2021.
- . Entretien avec Marc, le 19 février 2021.

ANNEXE 3 - Entretiens avec des élu·es ou membres des Gardiens de la Paix

- . Entretien avec Pierre, le 01 février 2021.
- . Entretien avec Nathalie Maquoi, le 09 avril 2021.

ANNEXE 4 - Enquêtes

- . Enquête auprès des colleur·euses, janvier 2021.
- . Enquête auprès des parisien·nes, février et mars 2021.

ANNEXE 5 - Sessions de collages

- . Session de collages du 08 janvier 2021
- . Session de collages du 09 janvier 2021
- . Session de collages du 28 janvier 2021
- . Session de collages du 23 janvier 2021

ANNEXE 1 - Entretiens avec les colleuses

. Entretien avec Lalou

Lalou, 22ans, étudiante en géographie

Militante féministe, colleuse depuis juin 2020

Début de l'entretien : 18h02. Fin de l'entretien : 18h48

À Saint-Mandé, chez l'autrice du mémoire, le 11 décembre 2020

Qu'est-ce qui t'a donné envie de commencer à coller ?

Ça a commencé surtout par la politisation sur les réseaux sociaux. J'ai commencé par me politiser de manière plutôt globale, sur l'anti-capitalisme, sur les revendications anarchistes, etc. Donc j'ai commencé surtout avec des comptes engagés. Au fur et à mesure, j'ai commencé à prendre conscience aussi de tout ce qu'était le racisme, le féminisme, la transphobie... Énormément de choses qui ont fait écho, qui se sont mises en système. J'ai commencé à me politiser vraiment il y a deux ans, et j'ai commencé à suivre des comptes féministes militants il y a un an.

Et j'avais vu émerger le mouvement des collages, je trouvais ça trop cool, j'étais assez contente de le voir, mais c'était encore que sur Paris surtout, moi j'étais à Toulouse. Et je me souviens que je me disais que j'aimerais bien en voir, parce qu'on voit des photos, on voit des trucs, il y a des gens qui en parlent, mais moi, je n'en voyais pas. Et donc j'étais confinée à Toulouse, et pendant cette période je passais beaucoup de temps sur les réseaux, à suivre des comptes militants, et quand je sortais je me disais "je n'en peux plus, je veux faire quelque chose, je veux intégrer le groupe, je veux montrer tout ce qu'il s'est passé par rapport à la hausse de la visibilité des violences policières". Je me disais que je passais tellement de temps inactive pendant ce confinement qu'en sortant je voulais y aller, aller sur le terrain...

Tu te souviens de la première fois que tu as vu un collage ?

Oui, je crois que c'était un des premiers collages sur Toulouse, et je passais sur le pont Neuf à ce moment-là, je ne sais plus ce qu'il y avait écrit, c'était quelque chose comme "Notre sang sur vos mains, nos cris sur vos murs". Donc j'ai vu ça, et en fait quand on passait sur le pont, iels avaient collé sur les quais, très proche de l'eau, ce qui voulait dire que quand iels avaient collé, les personnes avaient dû se mettre à l'envers pour réussir à coller. Et je me suis dit que ça relevait vraiment d'une ingéniosité, en plus comme c'était un endroit pas facile d'accès, c'était difficilement arrachable, c'était très malin. Et là je me suis dit que je voulais vraiment le faire aussi, et j'ai envoyé un message au groupe.

Qu'est-ce que ça te procure de coller ?

En fait quand j'ai voulu intégrer le groupe, j'ai envoyé un message, et il s'avère que quelques jours après, je suis sortie avec une copine, on était en ville et on s'est fait agresser verbalement et physiquement par deux mecs, sur la place centrale, lieu de pouvoir, lumières le soir, bref l'endroit où tu te dis que tu ne vas pas te faire agresser. Et on s'est fait agresser par des mecs qui se sont

pointés, on n'avait pas de feu à leur donner, ils se sont mis à crier, à nous emmerder... Au début on n'a pas répondu, jusqu'à ce qu'il dise "Féministes de merde", et il a enlevé son t-shirt en disant "Vu que vous êtes des femmes, vous pourriez quand même plier mon linge". Je me suis levée pour lui dire de se casser, j'ai pris une gifle, mon amie s'est levée pour intervenir, elle a pris un coup aussi. Ça a tourné comme ça pendant un petit moment, on a pris des coups de poing et on a fini par terre, mon amie a perdu l'audition pendant une semaine, elle avait eu le tympan percé.

On est allées chez les flics, et ça s'est très mal passé. Et au moment où on a montré la photo du gars, parce qu'on l'avait retrouvé sur les réseaux sociaux (son ami nous avait donné son identité, un truc un peu compliqué...), les flics nous ont dit "Il n'a vraiment pas la tête de l'emploi". Ça m'est resté en mémoire. Et pour mon premier collage, j'avais mon slogan qui était "Les flics m'ont dit qu'il n'avait pas la tête de l'emploi". C'était que des filles cis qui m'ont accompagné, donc je vais dire "elles". On a collé, on a vérifié que c'était un mur, mais qui se voit bien, où on ne va pas se faire emmerder, mais qui est quand même dans le centre... Et donc moi, j'ai collé ça et ça m'a fait vraiment un effet cathartique. C'était il y a plus de six mois et on n'a aucune poursuite, on sait qu'il ne se passera rien, que tout le monde s'en fout, et au moins je me dis que quand on a collé, les gens ont vu. Et je me suis dit que ça pouvait aussi être associé au mouvement antiraciste.

Quand on collait, il y a plein de gens qui sont passés derrière et qui me disaient "force" "courage" etc. J'avais vraiment envie de pleurer au moment où je l'ai fait, j'avais l'impression de m'être libérée d'un truc. C'était un moment vraiment particulier, les autres fois où j'ai collé je collais plus avec la rage, l'envie qu'on le voit, qu'on le lise, que les gens comprennent, je veux que les gens passent... Quand tu colles, c'est vraiment une fierté, tu vois ton collage et tu te sens bien, tu te dis que tu l'as fait, et tu te sens courageuse.

Est-ce que tu peux me dire comment ça se passe quand tu vas coller, comment tu choisis le mur, le quartier, quel est le protocole d'action ?

Quand j'ai collé à Paris, c'était soit des endroits que je connaissais bien, donc j'avais repéré les murs, etc, soit des endroits symboliques. Par exemple on avait fait une soirée de collage contre le système carcéral et donc on avait collé à côté du palais de Justice, ou alors il y avait pas mal de sessions de collages qui avaient lieu contre le harcèlement scolaire, donc ça se faisait à côté des collèges ou des lycées. Et sinon ça se faisait sur les murs qu'on avait repérés dans le centre-ville, parce qu'on veut que ce soit visible. Des endroits aussi qui ne peuvent pas nous porter trop préjudice, c'est-à-dire qu'au moment où j'ai intégré le groupe de collage on nous a dit "Voilà, nous on colle sur des murs particuliers, privés, par sur des monuments publics parce que sinon tu passes de contravention à délit..." donc pour ça j'évite de coller sur ces murs-là, sauf quand c'est vraiment symbolique. Après dans les manifestations, je ne colle pas parce que je trouve ça trop risqué, après ceux et celles qui le font peuvent coller sur des bâtiments à valeur symbolique. Mais en règle générale, on essaye de se mettre d'accord sur un endroit dans le centre-ville dont on sait qu'il sera vu, qui n'est pas sur une grande artère : parce que si les flics arrivent on est vite très visibles, mais souvent dans des rues perpendiculaires aux grandes artères, donc on va voir facilement les collages. Des lieux aussi qui à moi me semblent rassurants parce que je les connais, je les pratique, ce qui fait

que j'ai déjà repéré des endroits et que s'il y a un problème je sais dans quelles rues je peux aller me cacher. C'est plutôt un compromis entre des zones familières, des zones symboliques et des zones qui me semblent *safe*.

Quand on y va, on sait qu'on peut se faire emmerder, c'est pour ça qu'on y va le soir, même si on n'y va pas à 3h du matin comme la légende le voudrait, le soir les rues sont moins fréquentées. Même si on part du postulat que les gens sont bienveillants, quand on colle il y a toujours des mascus qui arrivent et qui disent qu'on dégrade, tu fais chier, c'est mes impôts qui payent... On se dit qu'on veut se réapproprié l'espace urbain, on veut réussir à se sentir légitimes dans cet espace, et à pouvoir le pratiquer, à pouvoir agir, mais on a quand même des fois un peu peur de ce que ça pourrait provoquer.

Comment sont les gens qui voient ce que vous faites, généralement ?

Je n'ai pas eu énormément de mauvaises expériences, mais j'en ai eu une qui a fait que j'ai arrêté de coller depuis un petit moment, la dernière fois que j'ai collé c'était en octobre. À chaque fois que j'ai collé, les gens qui passaient étaient plutôt contents, plutôt d'accord, et surtout encourageants. Ils disaient "Bravo, les meufs" ; "C'est super ce que vous faites" ce qui souvent est encourageant et fait beaucoup de bien, même si souvent les personnes qui nous encouragent nous genrent, ce qui peut poser des problèmes au sein du groupe parce qu'il y a des personnes qui ne sont pas des femmes. Mais c'est toujours bienveillant, je me souviens une dame qui était passée sur son vélo avec un petit garçon qui avait demandé ce qu'on faisait, et la dame avait répondu qu'on était des femmes qui luttent pour l'égalité homme femme et l'enfant avait répondu "Ah bon ? Mais ce n'est pas le cas ?". Ou souvent ça nous est déjà arrivé qu'on nous applaudisse, j'ai eu énormément de retours très positifs, de sessions qui se sont très bien passées. Il y a eu souvent des gens qui sont venus nous voir en disant "J'adore ce que vous faites, c'est vraiment trop bien, je vous suis sur les réseaux". Et il y a aussi les gens qui te regardent, qui ne disent rien, qui ne vont pas t'emmerder, ils arrêtent leurs discussions et ils regardent. Donc en règle générale c'est bienveillant.

Après, il y a déjà eu des gens qui sont venus nous voir en disant qu'on dégradait l'espace public, "C'est nos impôts qui payent..." Je me souviens une fois on avait collé "Victime d'inceste, on te croit" et il y avait une voiture qui était passée et ils nous avaient dit qu'on pourrait plutôt faire passer nos messages sur internet. Ça m'est déjà arrivé de coller "Me siffler n'est pas un compliment" et qu'un mec passe et disent "Ouais, j'avoue, mais vous êtes quand même très jolie". Et c'est déjà arrivé qu'une dame nous voit coller sur son bâtiment et qui nous dise de dégager sinon elle appelle les flics, ou alors un mec qui nous avait vu coller et qui avait dit "Vous les féministes, vous mettez tous les hommes dans le même bateau".

Et ensuite, la dernière expérience en date... Il y a eu pas mal de bruit sur le fait que des colleuses¹ ont été agressées, à Montpellier, à Nantes, etc. Et donc moi la dernière fois que j'ai collé c'était à Paris, dans le V^e, parce que c'est là où j'ai cours donc je maîtrise le terrain, et c'était une soirée qui me tenait à cœur parce que c'était le 81^e féminicide, et j'avais écrit le nom de la

¹ Les enquêtées emploient le terme "colleuses" à l'oral en opérant une contraction de la forme masculine et féminine.

femme qui avait été tuée. Et le temps que tu prends à faire ton slogan, tu réalises que c'est vrai, que c'est quotidien, donc c'était un moment lourd. Et on cherchait un endroit où le coller, finalement on n'a pas collé celui-là, on en a collé un autre. On a commencé à coller on venait à peine de finir et il y a un homme qui est arrivé, qui nous a dit qu'on dégradait, que c'était illégal, on n'a pas répondu, et il a commencé à insister, à nous dire qu'on devrait avoir honte de dégrader les bâtiments, que la peinture venait d'être refaite, qu'on n'avait conscience de rien, qu'on ne pensait qu'à nous... Et il a commencé à nous pousser, et à déchirer le slogan qu'on venait de faire, sous nos yeux, et se permettant de nous toucher. J'ai vraiment l'image de ses mains, de ses ongles qui grattent le papier. Et c'était horrible, on a essayé de l'écartier en lui disant qu'on allait l'enlever nous-mêmes, et on a fini par s'énerver, on avait peur. Des gens sont arrivés, nous ont demandé si ça allait... Et en partant, l'homme a tapé dans notre seau de colle qui s'est renversé. On avait trop peur de le recroiser. Depuis ça m'a calmé.

Je ne comprends pas... On ne fait pas comme les groupes de fachos qui collent des affiches en mettant des morceaux de verre, donc quand tu veux décoller les collages, c'est soit de la colle faite avec du sucre et de la farine, ou alors c'est de la colle normale, mais facile à décoller. Et on sait que nos messages vont être éphémères : parce que la pluie, parce que les agents municipaux, etc. Mais les gens qui n'ont rien à voir avec ça, qui volontairement arrachent, je me dis "Comment tu te permets ? J'ai un message à faire passer, lis-le ! On te dit qu'il y a encore une femme qui s'est faite tuer par son mari, et tu te dis que tu vas arracher ça ?" Je ne comprends pas... Et quand le mec a arraché ça, sous nos yeux, je me disais, déjà, comment il se permet de venir dans mon espace ? J'ai peur dans l'espace public : j'ai peur quand je marche, j'ai peur de me faire agresser, j'ai peur de me faire violer, de me faire harceler, tout le temps... Et toi tu t'en fous... Ça m'énerve, ça me révolte.

Si ça avait été le collage de Kadidja, qui était la femme qui avait été tuée ce jour-là, je pense que je me serais mise à pleurer, parce que c'est sa mémoire. Et moi je veux inscrire ça dans l'espace urbain parce qu'il faut que les gens le sachent, c'est pour elle qu'on le fait... Tu irais casser une tombe ? Non. Je trouve ça aberrant, j'ai vraiment du mal à comprendre. Et puis aussi maintenant j'ai peur d'y retourner.

Tu as déjà participé à des actions de restauration de collage ?

Je n'ai jamais fait ça, mais il y a deux semaines je suis allée à l'Institut de géographie, et je suis passée devant un collage : "On vous aura" et le R avait été déchiré, et moi j'ai pris l'habitude maintenant d'avoir toujours un marqueur sur moi, parce que même quand on va coller et qu'on oublie d'écrire "Collages féminicides" pour signer, c'est important d'avoir toujours des feuilles de rab et un marqueur. Et c'est un réflexe que j'ai toujours maintenant, donc j'ai pris mon marqueur et j'ai refait le R en passant.

Par rapport à la peur dans l'espace public dont tu parlais, est-ce que les collages ont changé ton rapport à l'espace urbain ?

Honnêtement, non. Je suis une fille donc j'ai toujours peur de l'espace public, surtout la nuit.

Le fait de partir à plusieurs, c'est bon, ça me va : on est plusieurs, on sait pourquoi on est là, on sait qu'on ne se laissera pas tomber. Et quand on colle, on sait que les rues sont à tout le monde, on a le droit d'être là, on n'a pas à avoir peur, là ça change mon rapport à l'espace public. Maintenant, pour autant, je me suis faite agresser avec mon amie et il n'y a pas eu de suite, on s'est fait agresser avec le dernier collage, ça m'a bien fait comprendre que même si on est à deux, trois, on se fera quand même agresser, ça ne changera pas. L'espace urbain est plus facile à se réapproprié quand on est à plusieurs, parce qu'il y a au moins la force du nombre, si on avait été six l'homme ne se serait peut-être pas permis d'arracher notre collage. Donc je dirais que dans l'effet de groupe ça a changé mon rapport à l'espace. Mais quand je rentre seule, la nuit, je rase les murs, ça ne change rien.

La puissance que je ressens quand je colle, l'euphorie dure après les collages, pendant une semaine ou deux, là je me dis que je peux m'imposer, que j'ai le droit d'être là. J'avais fait un collage devant l'Institut de géographie et je repassais devant tous les matins, j'étais fière, je me disais que c'était moi qui avais fait ça... Mais là, ça fait longtemps que je n'ai pas collé, c'est dur déjà de se remettre dans le bain, et cette euphorie elle est éphémère, un peu à l'image des collages. Et mon sentiment de légitimité dans l'espace urbain il s'émiette à mesure que je ne me réapproprie pas la ville et à mesure que je me laisse marcher dessus, par les regards insidieux, par les gens, par les hommes, en fait.

Et quand tu vois des collages, qu'est-ce que ça te fait ?

Quand je suis passée à Toulouse il y avait un collage qui disait "Dans 8 féminicides, c'est Noël" donc je suis passée et sur le coup l'euphorie elle n'est pas là... Ça rappelle plus à l'ordre qu'autre chose. Mais après quand c'est des slogans comme "tu es fort·e" ou des slogans drôles un peu misandres, je vois la scène des gens en train de coller, et je me dis que c'est incroyable. Après, avec le confinement on en voit moins, même s'il y a les collages virtuels, ça n'est pas la même chose.

Qu'est ce que tu penses des collages virtuels ?

Je ne sais pas... pourquoi pas ? Je me dis que c'est mieux de coller en vrai, après ça permet aussi aux personnes qui ne sont pas valides de coller, d'une certaine manière. Mais après, moi quand je vois un collage virtuel ça ne me fait pas grand-chose.

Les féminicides c'est important, mais déplacer la focale d'une zone close à une zone ouverte, de l'espace domestique à l'espace public, c'est important aussi. Il faut aussi parler de ce qui se passe dans l'espace public, parce que les femmes peuvent se faire violer chez elles, mais les femmes SDF, au quotidien, personne n'en parle, elles se font violer au quotidien. C'est bien qu'on ne parle pas juste des féminicides, mais qu'on mette sur les murs des revendications plus larges. Par exemple sur la question du Covid, on parlait beaucoup du fait que le personnel soignant c'est souvent des infirmières. C'est important de mêler les informations qui superposent les espaces : espaces domestiques, espaces urbains, paysage médiatique, paysage politique, etc. Il faut qu'on soit partout, et on ne doit pas se cantonner à un espace ou à un seul thème de collage.

La mairie du 18^e avait été assez conciliante et avait demandé aux forces de l'ordre de laisser

faire les collages, de ne pas être intolérant comme ils le sont dans le centre de Paris, où il y a des monuments de pouvoir, il ne faudrait pas non plus que les touristes pensent que les français et les françaises sont révolutionnaires. Donc c'est bien, mais c'est aussi une récupération, d'une certaine manière. À partir du moment où c'est toléré, ça n'est plus considéré comme un vrai problème, et il faut avoir conscience de ça. Si les pouvoirs publics tolèrent qu'on laisse notre trace dans l'espace public, c'est aussi une forme d'instrumentalisation. Ça peut être instrumentalisé, donc oui c'est bien que les collages durent plus dans le temps, maintenant il ne faut pas considérer que c'est acquis et que ça va légitimer le fait qu'on ne va plus agir en se disant "Plus besoin de coller dans le XVIII^e, c'est déjà recouvert". Et puis en plus, dans le XVIII^e on laisse, mais dans le centre il n'y en a jamais, parce que les touristes, les monuments de pouvoir, ils ne durent pas deux heures les collages... Alors que dans le XVIII^e qui est un arrondissement en voie de gentrification, plutôt à l'extrême de Paris, on va nous laisser râler dans la zone de Paris qui n'est pas vraiment visible.

C'est une attaque symbolique de faire quelque chose d'illégal, dès que ça devient autorisé, ça change la donne. Une critique et une remise en cause d'un système ça passe forcément par des moyens qui ne peuvent pas être réformistes, parce qu'on ne critique pas un système en y rentrant, et ça ne fonctionnerait pas de s'en tenir à quelque chose de politiquement correct. Symboliquement parlant c'est fort que ce soit quelque chose d'illégal.

Quand on colle, on porte un message, mais c'est illégal, donc ça remet beaucoup de choses en cause symboliquement parlant. Donc quand les gens passent, ils trouvent ça anormal. Par exemple, les graffitis, au début c'était anormal et considéré comme de la dégradation, maintenant c'est beaucoup plus accepté. Là, pour les collages, on n'en est pas là, et donc tu critiques tout de suite la forme, et c'est un réflexe qu'on a souvent de d'abord s'attaquer à la forme et pas au fond, surtout que quand on écrit "81^e féminicide" tu ne peux pas t'attaquer au fond ! Donc tu attaques la forme en disant que c'est illégal. Après ça dépend aussi des slogans, les messages plus misandres, ils critiquent aussi le fond, forcément. Mais je pense que les gens s'attaquent à la forme parce que le symbole c'est toujours très important.

Quand colles-tu ? Et pourquoi ?

Je pense que la pratique de l'espace urbain pour les femmes est toujours liée à la pratique de l'espace urbain social en règle générale, au sens où tu vas aller en ville à 16h parce qu'à 16h il y a du monde, si jamais tu te fais agresser... Il fait jour, c'est rassurant : il n'y a pas l'imaginaire socio-collectif qu'il y a de la ville la nuit. Ce qui fait qu'en été, moi je collais vers 20h, 21h, parce qu'il fait jour longtemps. Si jamais on y va un peu tôt, quand il fait encore bien jour, on va plutôt privilégier des rues moins visibles, alors que si on y va quand il fait nuit noire on va s'aventurer à plus d'endroits. Il ne faut pas qu'il y ait trop de monde, parce que je ne veux pas qu'on me voie, qu'on me reconnaisse - maintenant on a les masques, c'est bien ! -, je sais qu'il y a des caméras. Finalement les horaires c'est surtout en fonction de la fréquentation des espaces dans lesquels je vais aller coller. Je le fais rarement tard, et à un moment vraiment désertique de la nuit je ne le sentirais pas : parce que ça veut dire que quand je rentre je vais être toute seule...

ANNEXE 1 - Entretiens avec les colleuses

. Entretien avec Anna

Anna, 26ans, chercheuse en biologie

Militante féministe, colleuse depuis juin 2020 (15 sessions de collages)

Début de l'entretien : 14h24. Fin de l'entretien : 15h01

À Saint-Mandé, chez l'autrice du mémoire, le 26 décembre 2020

Qu'est-ce qui t'a donné envie de commencer à coller ?

J'ai fait la formation fin juin, et j'ai commencé à coller parce qu'il y a quelques années - c'est vraiment à un niveau très personnel - j'ai commencé à me dire que ce n'était pas possible, que je ne m'affirmais pas assez, je ne m'assume pas assez, je n'assume pas mes envies, mes convictions. J'avais l'impression d'être enfermée dans ce truc : ce que les gens attendent de moi, comment je dois me comporter...

Et je me suis d'abord mise aux graffitis, un peu dans la même démarche que les collages : s'approprier l'espace public, l'extérieur, la nuit. Je trouvais que c'était vraiment une manière de s'affirmer, et aller dans la rue c'était important, c'était quelque chose que je voulais faire. Et assez naturellement, j'ai entendu parlé des collages, on en voyait plein partout. Et j'ai contacté les colleuses. Je pense que c'est important de s'exprimer, de se donner de la visibilité... Après aussi, à force de coller je me suis rendue compte que ça me faisait du bien, que ça pouvait faire du bien à d'autres personnes, parce que dans la rue on a croisé plusieurs fois des gens qui nous remerciaient. C'est super agréable à entendre, on se dit qu'on soutient aussi des gens, qu'on ne le fait pas juste pour nous. J'ai aussi rencontré des gens super, ça m'a ouvert à un milieu.

Qu'est-ce que tu ressens quand tu colles ?

Quand je colle il y a ce côté très satisfaisant de sortir de la passivité, et puis aussi le fait de prendre de la place, de se soutenir les uns, unes les autres. Je vais faire un anglicisme, mais c'est vraiment un *empowerment*, se centrer autour d'un but, et se dire qu'on s'appuie les uns, unes sur les autres.

Comment est-ce que tu choisis les lieux dans lesquels tu colles ?

Je me laisse vraiment porter. J'aimerais bien faire plus de collages sur des lieux symboliques. En général j'aime beaucoup coller en hauteur, je trouve ça super cool de prendre les poubelles pour grimper : c'est aussi utiliser le mobilier urbain, s'autoriser à déplacer les choses, c'est encore dans cette démarche de s'approprier les lieux. Et je trouve que coller à des endroits symboliques, par exemple les collages qu'il y a eu sur la place de la République, sur la statue, je trouvais ça super bien. Mais c'est vrai qu'aujourd'hui quand je colle - alors, ça dépend aussi des autres gens avec qui je colle - c'est plus au fur et à mesure, on voit les murs propices à ça, on s'arrête... Et les quartiers, en général soit c'est pas loin de chez moi, donc dans la zone E, soit c'est avec des gens avec qui j'ai déjà collé et ça s'est bien passé, et du coup j'y retourne avec elleux.

Je colle beaucoup moins sur la rive gauche, parce que c'est un endroit que je connais beaucoup moins bien, mais sinon sur la rive droite, par exemple j'ai fait une session dans le XVI^e, parce que je me suis dit que c'était important. J'ai plus tendance à traîner dans le nord-est de Paris, et c'est des quartiers qui sont un peu plus populaires, et je me suis dit que c'était... Soit tu colles juste autour de chez toi, soit tu colles partout, sans préférence pour un quartier ou un autre. Je pense que c'est bien de coller partout. En plus le XVI^e, tout ça, ce sont des quartiers où les collages tiennent aussi moins longtemps, où peut-être il y a un moins de colleuses, je ne sais pas... Donc c'est bien aussi d'investir ces lieux-là.

Est-ce que tu as ressenti une différence dans le XVI^e, par rapport aux quartiers dans lesquels tu as l'habitude de coller ?

C'était vachement tranquille, il n'y avait personne dans la rue c'était incroyable. On a eu quelques altercations, mais plus verbales, il n'y a pas eu de violences. Mais sinon, non... Ça ne s'est pas passé différemment, l'ambiance n'était pas différente, les gens réagissent bien ou mal comme ailleurs.

Mais c'était drôle aussi, on a croisé une dame de 40, 50ans, qui nous a filé de petits autocollants #NousToutes, sur les statistiques du viol, on était là "Trop bien !". Mais dans l'ensemble il y avait des réactions positives et des réactions négatives comme ailleurs dans Paris.

Est-ce que les collages ont changé ton rapport à l'espace public ?

Oui, ça a fait évoluer mon rapport à l'espace public. Déjà parce que sur le moment c'est vrai que... En général, quand je suis dehors, c'est pour aller d'un endroit à un autre, et il n'y a pas vraiment de... c'est compliqué de s'approprier l'espace public, alors oui, ça m'arrive des fois de me balader, de boire une bière dehors... Mais ça n'est pas pareil, et c'est quand même plus rare. Alors que là, on est dehors pour une raison, et ce n'est plus du tout juste un lieu de passage, on est là pour rester dans la rue, et je trouve que c'est super important.

Je ne sais pas si ça a changé mon rapport de manière générale, par exemple le fait que j'ai peur ou non dans la rue, c'est un truc sur lequel j'essaie de travailler depuis un moment... Je déteste avoir peur dans la rue, me dire que je ne suis pas à ma place, etc. Je pense que les collages aident dans cette démarche-là, mais c'est un changement qui se fait... c'est un tout aussi : ce n'est pas forcément parce que tu colles que tu vas te sentir bien dans la rue.

Et c'est aussi une question de chance : des fois tu tombes sur des expériences qui... voilà quoi...

Est-ce que tu te souviens du premier collage que tu as vu ?

Non, franchement... Je pense que je n'en ai pas forcément pris conscience tout de suite, j'ai dû croiser ça, j'ai dû les remarquer, mais c'est vrai que c'est surtout la répétition qui a fait que j'y ai pensé, que j'ai réalisé ça... Je pense que s'il y avait des collages beaucoup plus ponctuels, ce serait beaucoup moins efficace, je pense, le fait que ça envahisse vraiment les rues... Donc le premier ne m'a pas spécialement marqué, mais le fait qu'il y en ait plein qui m'a marqué.

Comment les gens réagissent-ils quand ils te voient coller ?

Majoritairement - à part si j'ai une mémoire sélective - c'est surtout des bons retours. Il y a quelques personnes qui viennent discuter - comme on a eu à la dernière session de collage - et qui donnent leur avis non sollicité. À la limite ça ne me dérange pas, c'est un peu ridicule, mais ça ne me pose pas tant de problèmes que ça : les gens qui viennent te parler pour te donner leur avis, que tu colles ou que tu ne colles pas, ça arrive.

Et c'est déjà arrivé qu'il y ait des gens qui soient plus virulents, c'est arrivé une fois qu'il y ait un homme qui agresse violemment, physiquement, une colleuse avec qui j'étais. C'est ma seule vraie mauvaise expérience. Mais ça reste très minoritaire par rapport aux gens que tu croises et qui réagissent bien.

Et cette fois-là, par rapport à l'homme qui a agressé, on était en train de coller - moi j'étais un peu à l'écart en train de faire le guet - et il est arrivé, il a arraché les feuilles, il a attrapé la main de la colleuse en question. Il lui a tordu le doigt, je ne sais pas si c'était voulu ou non, mais je pense qu'il voulait la stopper par tous les moyens : il estimait qu'il avait le droit de lui attraper la main, de la tirer violemment, et peu importe si ça lui faisait mal ou non. Je pense qu'il ne s'est pas posé la question. Moi sur le coup j'ai été très surprise, mais elle a super bien réagi : elle lui a hurlé dessus. Elle lui a crié "Facho !". Sur le coup ça m'a tétanisé parce que c'est vrai que j'aurais eu beaucoup de mal à faire ça sur le moment, ça m'a servi d'exemple : tu as le droit de crier, c'est le meilleur moyen pour notifier tes limites à quelqu'un, ça fait comprendre que ça n'est pas du tout normal ce qui se passe, et que tu ne vas pas accepter ça, qu'il n'a pas ce droit sur toi, de te toucher, de t'agresser.

Et donc elle a hurlé, ça a fait réagir. On est tous et toutes arrivés autour d'elle, d'abord les colleuses, ensuite d'autres gens qui sont intervenus et lui ont dit qu'il n'avait pas à faire ça, qu'il n'avait qu'à se mêler de ce qui le regardait, et que de toute façon eux et elles nous soutenaient. Ensuite un ami à cet homme-là est arrivé, et lui a dit "Non, ce n'est pas grave, laisse les faire, c'est très bien ce que vous faites" avec un ton évidemment ironique. On est parties, et ils ont arraché le collage juste après...

Généralement les personnes qui arrachent ou qui critiquent sont contre la forme, parfois aussi contre le fond, quelle était la position de cet homme-là ?

Là c'était vraiment la forme : on collait un "Tu es fort·e", et c'était sur une école primaire ou maternelle. Et l'homme nous disait "C'est une école, vous n'avez pas à coller ce genre de messages, les enfants n'ont pas à voir ça" alors que c'était un message super positif pour les enfants. Je peux entendre - je ne dis pas que je suis d'accord -, mais je peux entendre les gens qui disent que le mot "viol", pour des enfants ça peut être violent qu'ils n'ont pas à entendre ça. Mais là, ce n'était pas le cas : c'était un message très positif pour les enfants. Et je trouvais que ça n'avait aucun sens, et je pense que c'est quelqu'un qui critiquait la forme, mais qui en fait... Je pense qu'en fait le problème c'était le principe : c'est un truc qu'il a dû voir, et il s'est fait son avis, il a décidé que lui était contre, que s'il était contre c'est comme ça que ça devait se passer.

Que penses-tu des actions de restauration de collage ?

Je tague, donc j'ai souvent un marqueur sur moi, et effectivement c'est super pratique pour réparer. Ça m'est arrivé plusieurs fois de faire des réparations. Je trouve ça super, parce que ça donne de l'unité au mouvement : si tu vois ton collage se faire dégrader et réparer après, tu sais que même si tu ne connais pas les personnes, vous êtes ensemble là-dedans. Il y a un côté entraide, unité, qui me plaît là-dedans. Aussi par rapport aux gens qui arrachent et repassent devant une fois qu'on a restauré, ça leur montre qu'il n'y a rien à faire, qu'on est là.

Ça m'arrive aussi, quand j'ai des bombes sur moi, ou mon marqueur, de faire des réparations dans la rue de manière ponctuelle, mais généralement je ne vais pas y aller pour ça, je pourrais le faire : partir traquer dans Paris avec une bombe et réparer tous les collages sur lesquelles je tombe...

Les graffitis que tu fais sont aussi féministes ?

Non pas spécialement, mais je sais qu'il y a un *crew* de graffeuses qui s'appelle Douceur extrême, j'aime beaucoup ce qu'ils font. Ce ne sont pas que des Graffs féministes puisqu'ils en ont fait pour *Black Lives Matters*, et sur d'autres thèmes comme la grossophobie. Quand j'ai commencé le graffiti, je n'étais pas aussi investie dans le féminisme.

Tu as déjà vu les collages de rebaptisation de nom de rue féministe ?

Je n'en ai jamais vu beaucoup, pas assez pour que ça me heurte vraiment... Je n'ai jamais fait très attention à ça.

Est-ce que tu as participé au mémorial du mouvement des colleuses l'été dernier ? Est-ce que tu peux me le raconter ?

C'était une période pendant laquelle j'avais envie de faire des formations, et il y a eu une grosse session de formation qui a été organisée ce jour-là, je crois qu'on a formé 50 personnes, c'était la plus grosse session formation qu'on a faite. Au départ j'y suis allée pour ça, je ne savais pas quelle ampleur ça allait avoir, mais on était assez nombreux et nombreuses.

Ça s'est organisé avec un *Google Doc*, les personnes ont dit de quel nom iels s'occupaient, il y avait aussi une phrase "Depuis les collages, il y a eu tant de personnes victimes de féminicides, ne les oublions pas", il y a eu des roses et des bougies qui ont été déposées, et il y avait plein de collages autour, dans la rue même et dans les rues autour.

C'était un moment très fort, il y avait beaucoup de personnes, quand je suis montée sur l'échelle, je me souviens que je tremblais, c'était une ambiance très particulière. Je pense que c'est à ce moment-là que j'ai le plus ressenti le fait que le mouvement était soudé : c'est là où tu prends le plus conscience que... En général quand on colle c'est des petits groupes, les gens sont très indépendants, on ne se revoit pas forcément, il y a des gens qui ont leur groupe de collage, qui collent avec leurs amies, toujours les mêmes, et qui ne sont pas forcément actifs et actives sur le Discord. Et là, c'était un de ces moments qui soudent le groupe, même si tout le monde ne se parle pas, même si tout le monde ne se rencontre pas, on est tous au même endroit, ensemble, pour une raison.

Je pense aussi que c'était super intéressant que ce soit autorisé, je crois que la mairie du XI^e est particulièrement tolérante pour les collages, il y a un genre d'accord tacite. Et je crois que pour le

mémorial ça avait été discuté avec la mairie, d'ailleurs les flics sont passés, plusieurs voitures, et ils ne nous ont pas dérangés, ils ont juste vérifié qu'on portait bien tous les masques, la distanciation sociale, etc. Il y avait un côté calme, pas de stress, on était légitimes d'être là, on avait le droit. Et puis c'était un mémorial, c'était un lieu symbolique, un moment symbolique, et pour le mouvement en lui-même c'était très fort.

Tu sais comment le choix du lieu du mémorial a été fait ?

Non... Je pense que c'était un grand mur, je pense que des personnes du quartier connaissaient ce mur-là, et le fait qu'à la mairie il y ait des contacts et un rapport apaisé, ça a dû motiver le choix pour ce lieu. Il y a déjà eu des collages sur des murs légaux, autorisés par la mairie de la même manière. Donc généralement je pense que pour de gros collages il y a déjà eu des organisations comme ça.

ANNEXE 1 - Entretiens avec les colleuses

. Entretien avec Arielle

Arielle, 26 ans, ingénieure agronome

Militante féministe, colleuse depuis 1 an (10 - 15 sessions de collages)

Début de l'entretien : 17h09. Fin de l'entretien : 17h50

À Saint-Mandé, chez l'autrice du mémoire, le 28 janvier 2021

Qu'est-ce qui t'a donné envie de commencer à coller ?

Je n'ai pas commencé à coller avec Collages Féminicides, j'avais fait un salon avec #NousToutes, le collectif, et dans toutes les personnes qui avaient participé, on avait un *whatsapp* et il y a des filles qui ont lancé un mouvement de collages pour renommer les rues. On a commencé à faire ça l'année dernière, et ça s'est arrêté avec le confinement et ça n'a jamais vraiment repris. Elles étaient moins organisées que Collages Féminicides. Mais au dernier collage de renommage de rue que j'ai fait il y a une des filles qui m'a dit "Moi je colle avec Collage Féminicides Paris, elles sont très organisées, il y a des sessions tout le temps". À ce moment-là, nous on se demandait si on arrêterait le renommage des noms de rues ou si on le reprenait nous à la place de la personne en charge qui arrêtrait. À la place, je suis allé faire la formation CFP.

Avec les collages de renommage de nom de rue c'était moins organisé, on était beaucoup moins nombreuses... On faisait souvent des thématiques genre "Femmes savantes", où on allait du côté de la fac de médecine par exemple... Mais c'était plus laborieux que CFP du fait qu'on était moins nombreuses, mais ça démarrait. Et puis aussi pour les noms de rue on faisait des recherches sur qui elles étaient, ce qu'elles avaient fait. On essayait de faire correspondre aux quartiers : la fac de médecine on mettait des femmes scientifiques, si on allait à un autre endroit c'était plutôt les femmes littéraires. Et il y avait une recherche en amont sur toutes ces femmes qui pourraient être célèbres autant qu'un homme.

Quand j'ai commencé les noms de rue, c'est vraiment le premier truc auquel j'ai pensé, quand je me suis demandé ce que je pouvais faire, à mon échelle, comment s'engager, faire du relais d'information... Le collage était un moyen de rentrer dans le concret. Et puis il y avait moins de gens chiants. Je pense parce que les gens ne se sentaient pas concernés par les noms de rue de la même manière qu'ils le sont pour les collages féminicides. À la limite on nous demandait ce qu'on faisait, ça les intéressait les gens, mais ce n'était pas aussi... Tu vois ? Après, peut-être que si on l'avait fait à aussi grande échelle que les collages féminicides ça en serait arriver là aussi. Mais j'avais plus l'impression que c'était de la curiosité. Ça n'accusait personne, ça ne pointait pas un fait de société, un chiffre, ou une pratique de viol... On portait à connaissance un nom de femme, c'était plus culturel donc je pense que pour ça les gens étaient... Tu ne t'identifies pas à un message de... Même si tu n'es pas un violeur tu te sens concerné... Alors que si on colle le nom d'une femme célèbre, tu vas t'arrêter, tu vas essayer de comprendre. Ça n'agresse personne.

Comment choisis-tu les endroits où tu colles ? Et de quelle manière fonctionnes-tu quand tu vas

coller, est-ce qu'il y a un protocole habituel, une manière de faire particulière dans le choix des rues, des murs...?

À l'expérience j'évite certains quartiers du XII^e, avant j'habitais dans le XII^e, c'est assez résidentiel, les gens aiment leurs murs d'amour... Et donc les collages, des fois, ne tenaient pas cinq minutes : on collait, on revenait, les murs étaient de nouveau tout propres parce que forcément quand tu viens de coller c'est facile à enlever. Et puis il y a sans arrêt des riverains qui viennent t'emmerder à propos de leur mur. Donc c'est chiant, et en plus ça ne sert à rien si cinq minutes après il n'y a plus rien. En plus tu as vite la police aux fesses parce qu'ils appellent la police. Après si je devais privilégier des arrondissements je sais que le XI^e c'est super cool parce que la police est sympa et les gens sont super réceptifs. Sinon, dans les autres arrondissements je n'ai pas eu de vraies mauvaises expériences, je n'ai pas collé dans tout Paris, mais j'ai fait le centre aussi, j'ai collé un peu dans le XIV^e, il n'y a pas vraiment eu de problème.

Ensuite pour les rues... Quand c'est des rues très très très passantes, soit il y a un super emplacement et on colle vite, mais c'est vrai que ça n'est pas super confortable. Dans les rues très passantes ça m'arrive, mais à choisir je préfère une rue pas très fréquentée, mais je n'exclus pas, même s'il y a du monde, quand le mur est vraiment bien.... Ça dépend de l'heure aussi, s'il y a vraiment du monde sur le trottoir j'ai tendance à éviter, après si on est très rapides ça ne me gêne pas trop.

Est-ce que tu dirais que tu as une manière de pratiquer l'espace public qui est différente quand tu colles ?

Je ne suis pas pas à l'aise dans l'espace public de base, mais c'est vrai que quand on colle, comme on est un groupe, qu'on sait ce qu'on fait, on sait où on va et on se sent protégées entre nous, je me sens plus en droit d'être là à faire ce que je fais. Et quand on se fait interpellé par des gens dans la rue j'ai plus l'impression que c'est eux qui ne sont pas dans leur droit, quand ils nous demandent ce qu'on fait.

Est-ce que selon toi les collages ont eu un impact sur ta manière d'être dans l'espace public ?

Ça n'a pas changé grand-chose parce que je ne suis pas particulièrement inquiète dans la rue. Après c'est vrai que j'aime bien voir des collages quand je me promène, ou je repère les endroits où ce serait bien. Mais n'ayant jamais eu de vrais problèmes dans la rue, ça ne m'a pas rassuré sur moi.

Mais voilà je dirais que j'ai une plus grosse attention sur les murs, les immeubles parce que je repère et surtout que j'aime bien regarder, voir les messages. Du coup je regarde un peu plus.

Quels sont les types de réactions que tu as généralement quand des gens te voient coller ?

Je ne sais pas si on peut dire 50% positif 50% négatif, j'ai l'impression qu'on a plus de réactions négatives parce que ceux qui ont des réactions négatives ils viennent nous le dire, alors que ceux qui trouvent ça trop bien des fois, ils se le disent dans leur tête. Il y en a quelques-uns qui nous applaudissent, qui nous disent "Bravo" et "Merci les filles", mais globalement ceux qui prennent le temps de s'arrêter c'est pour nous saouler. Les réactions positives font très plaisir, et les réactions

négligentes ne sont jamais méchantes mais c'est toujours relou. C'est des gens qui viennent te dire que soit ils ne comprennent pas ce que tu fais, soit ils comprennent très bien mais t'es un peu trop près de chez eux, soit tu abîmes leurs murs. Donc en fait, ils comprennent, mais ils ne comprennent pas l'utilité. Pour eux, ça ne sert à rien, et non seulement ça ne sert à rien, mais en plus ça les gêne dans leur vie. Ce qui est plus chiant c'est quand ils appellent la police, et là on doit arrêter la session, voire décoller, voire se prendre une amende, ou se faire confisquer le matériel. En fait de mon expérience, les gens ne s'arrêtent pas pour discuter, ils s'arrêtent pour exposer leur point de vue ou pour nous demander de partir. Ce n'est pas des moments d'échange. Si la personne s'est arrêtée pour nous faire une critique... enfin c'est rare qu'une personne qui ne comprenait pas - souvent un mec d'ailleurs - s'arrête pour nous demander de lui expliquer, et reparte en comprenant ce que c'est les collages, sans pour autant avoir un avis super tranché.

Qui sont les gens qui te prennent généralement à parti pendant les sessions (habitants des immeubles, simples passants, gardiens, commerçants) ?

La plupart du temps ce sont des gens qui n'habitent même pas là, mais qui disent qu'on dégrade le matériel. À la limite ils viendraient peut-être de jeter un clope, mais nous on dégrade le matériel... Une fois c'était un restaurateur, on collait sur le mur en face, et il trouvait que ça gâchait la vue de ses clients. Ce n'était pas un fast-food, c'était un truc avec des gens aisés, pas franchement féministes à mon avis, il y avait toute une ambiance, et le gars ne voulait pas qu'il y ait de collé en face de son restaurant... je ne sais plus ce qu'on collait, ce n'était même pas un message accusateur, c'était plutôt une alerte, mais ça ne lui plaisait pas.

Est-ce qu'il y a des lieux / quartiers / type de rues où tu ne colles pas ?

Jamais sur des mairies ou des bâtiments officiels. Les monuments, je ne colle pas trop non plus parce que je considère que c'est à ne pas toucher. Pour le principe, et pour l'esthétique : je considère que nos collages sont esthétiques dans la rue, mais que par contre, sur un monument qui a déjà une vocation esthétique, peu importe ce que je pense du rendu, si je mets un collage dessus, là pour le coup les gens qui enlèvent ils ont une bonne raison. On peut dire que c'est du *street art*, tout ce qu'on veut, mais... D'ailleurs pas non plus par-dessus les tags, parce que ce sont des gens qui les ont faits, des artistes. Des rues hyper passantes, je ne collerais pas non plus, genre Barbes, les rues sont blindées de monde, et puis il y a la police partout aussi. Là aussi tu vois, je ne me sens pas très à l'aise dans ce genre d'endroits. Je n'y vais pas souvent, et je n'y collerais pas.

ANNEXE 1 - Entretiens avec les colleuses

. Entretien avec Élodie

Élodie (le prénom a été modifié à la demande de la colleuse), 19 ans, étudiante théâtre

Militante féministe, colleuse depuis juillet 2020

Début de l'entretien : 15h00. Fin de l'entretien : 15h39

À Saint-Mandé, chez l'autrice du mémoire, le 19 janvier 2021

Qu'est-ce qui t'a donné envie de commencer à coller ?

Ça faisait un moment que j'avais envie de faire plus de choses, de m'engager un peu plus. Je faisais quelques trucs de manière plus ponctuelle comme les manifestations, mais c'était compliqué parce que je n'habitais pas sur Paris, et il y a quand même énormément de choses qui se passent sur Paris, c'est un peu le centre... Et pour moi, si je n'habitais pas à Paris, ça ne me paraissait pas possible, maintenant je me rends compte que ça aurait carrément été possible. C'était peut-être aussi un peu l'excuse parce que ça me faisait un peu peur. Et donc j'ai emménagé en juillet 2020, mais j'étais encore hésitante.

Et le coup, la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, c'est la nomination de Darmanin au ministère de l'Intérieur. Je me suis dit que ça n'était pas possible, j'en ai marre, j'ai envie de faire des choses, de me sentir utile, et du coup j'ai contacté CFP sur Instagram, qui m'a dit de contacter la page Facebook, et ensuite je suis allée sur le Discord.

Tu te souviens de la première fois que tu as vu un collage ?

Non, je ne pense pas... Je sais qu'il y en a qui m'ont beaucoup marqué, à un moment j'en voyais qui me marquaient vraiment et je me disais que c'était génial comme réappropriation de l'espace public, le fait de s'affirmer.

Qu'est-ce que ça te procure de coller ?

J'ai commencé parce que je me disais que c'était un des moyens les plus faciles de commencer à s'engager de manière plus importante, et qui comportait le moins de risque. Je me souviens de ce que j'ai ressenti à la fin de ma formation, une sorte de jubilation et d'excitation, et de se dire que je faisais quelque chose d'utile. Ça ne va pas changer le monde, mais j'avais l'impression d'œuvrer pour que ça aille mieux, qu'on se sente mieux tous et toutes.

Après, la semaine dernière j'ai eu une session assez difficile, et du coup ce matin je me suis rendue compte pendant une nouvelle session que j'étais plus stressée que d'habitude. Après c'est normal... Il faut aussi un peu de stress pour ne pas être inconscient et ne pas faire n'importe quoi.

Comment choisis-tu les endroits où tu colles ? Et de quelle manière fonctionnes-tu quand tu vas coller, est-ce qu'il y a un protocole habituel, une manière de faire particulière dans le choix des rues, des murs...

Je colle beaucoup dans la zone A : X^e, XI^e, XX^e, parce que c'est là où j'habite, et j'ai fait beaucoup de sessions avec des gens qui sont généralement dans le XX^e. Après ça m'arrive aussi

d'aller coller plus loin quand c'est des sessions particulières.

Au début j'avais tendance à vouloir beaucoup coller dans les petites rues, parce que ça me stressait un peu les grosses rues, et le fait qu'il y ait du monde qui te voit donc potentiellement plus de monde pour t'embêter... Mais avec le temps, ça dépend en fait... Ça dépend du groupe : de chacun et de chacune, de comment on se sent. Je me rappelle que ma formatrice m'avait dit ça, et je le répète à chaque fois que je vois des nouvelles : le fait de se sentir légitime à dire stop, si tu ne le sens pas, et c'est ultra important pour moi. Du coup, effectivement, ça m'arrive de coller sur de grandes avenues, mais ça m'arrive aussi de coller dans de beaucoup plus petites rues. Mais j'aurais tendance à dire que globalement c'est des rues parallèles aux grandes avenues, sauf une ou deux sessions, où on a fait de plus grosses rues. Après, dans les grosses rues, ce qui est bien c'est que s'il y a plus de monde, ça fait aussi plus de monde pour pouvoir te défendre. Parce que j'ai fait le constat que quand tu colles en journée par exemple, il y en a toujours deux ou trois qui vont venir te faire chier, c'est presque normal, mais derrière pour chaque personne qui vient te saouler, il y a quatre ou cinq personnes qui te disent que c'est trop bien, qui te disent "Mais non, ne l'écoutez pas". Et du coup c'est un des avantages à coller dans les grosses rues : il y a plus de monde, et en plus c'est plus visible, par plus de gens.

Est-ce que tu dirais que tu as une manière de pratiquer l'espace public qui est différente quand tu colles ?

Je pense qu'il y a une manière de s'approprier l'espace public qui est différente, ne serait-ce que par le fait qu'on a tendance à regarder beaucoup plus là où on marche, les murs qu'on croise, en hauteur... Et ça peut nous arriver de monter sur les rebords, pour pouvoir coller en hauteur et s'assurer que le collage ne sera pas détruit le lendemain. Je sais que quand je sors coller je me sens différente dans la rue de quand je sors pour venir chez toi par exemple, je n'ai pas la même sensation, je ne saurais pas l'expliquer... Une sensation de pouvoir je dirais... Et puis c'est comme être en manif : être entourée de gens, on est tous ensemble, tous là pour la même chose, et je trouve que c'est très fort et magnifique.

Est-ce que selon toi les collages ont eu un impact sur ta manière d'être dans l'espace public ?

Dans les quartiers où je colle, oui, complètement, ça, c'est sûr. Il y a certains quartiers que je connais vraiment bien parce que j'y ai beaucoup collé, je saurais m'y retrouver, ça m'a permis aussi d'acquérir une certaine géographie de Paris, de pouvoir localiser certaines choses par rapport à d'autres, et c'est très pratique. Ce n'est pas en prenant le métro qu'on se repère dans Paris, et maintenant j'ai pris l'habitude de beaucoup me déplacer à pied. Il y a aussi le fait de ne pas se sentir perdue dans un endroit inconnu, du coup, tu te sens moins vulnérable.

Et aussi le fait de voir des collages tous les jours, c'est un sentiment qui fait du bien, surtout si ce n'est pas tes propres collages, et il y a une période où je n'étais pas bien du tout, et voir des collages tous les jours, du genre "On te croit", "Tu es fort-e", "Tu n'es pas seul-e" ça fait énormément de bien. Parce que même si c'est des inconnus qui l'ont collé, le voir écrit...

On pourrait voir ces mêmes messages sur les réseaux sociaux, on en voit aussi avec les collages virtuels, pourquoi les collages dans la rue te touchent plus ?

Je pense que les réseaux sociaux c'est un outil très pratique, indispensable aujourd'hui parce que ça donne la parole à tous et toutes. Mais voir ça dans les réseaux sociaux ça me fait moins d'effet parce que c'est moins... Dans la rue, tu as toi décidé de prendre ce chemin et tu tombes sur un collage. Sur les réseaux tu fais défiler des milliers d'images, c'est noyé dans un flot d'autres informations, tu passes dessus plus ou moins rapidement, mais tu passes toujours et tu arrives à une autre information rapidement. Alors que quand tu es dans la rue, tu n'as rien d'autre à faire que de marcher et regarder autour de toi, tu en as un, ça marque. Ça t'impacte. Et il y a des collages dans mon quartier qui sont là depuis super longtemps et ça me rend super heureuse de voir qu'ils tiennent, alors que d'habitude ça part très rapidement.

Après ça dépend du quartier aussi... Il y a des quartiers où ça part tout de suite, d'autres où ça reste. Dans le XI^e on m'a dit que la police était plus tolérante, que la mairie en tout cas était plus tolérante, mais les gens sont ultras chiants. Enfin... j'ai fait une session ultra difficile il y a pas longtemps. À chaque collage il y avait des gens qui... Et à côté, les policiers, ils nous ont rattrapés, on n'était pas en flagrant délit, mais ils nous ont rattrapé, bon c'est toujours des policiers, mais ils étaient assez cools. Et le contraste entre les policiers et les gens c'était assez étonnant. Mais après, souvent, dans les sessions il y a toujours des gens sympathiques.

On s'est fait agresser par un mec qui a pété un câble alors qu'on collait sur son... je ne sais même pas si c'était son immeuble, et il en a attrapé l'une de nous par la capuche, il ne voulait pas la lâcher, on était à cinq autour qui lui disaient de la lâcher, il voulait nous prendre en photo... Et il y a deux mecs qui faisaient une pause clope à côté qui lui ont sauté dessus, qui nous ont un peu sauvé la vie... Nous on est parties direct, on n'a même pas pris le temps de les remercier. C'est ce genre de geste qui est ultra touchant quand tu colles. Ça fait six mois que je colle, et que je colle très régulièrement, je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi les gens sont contre et pourquoi on a des réactions aussi violentes, par contre les réactions positives et protectrices ça fait ultra chaud au cœur, ça compense toutes les emmerdes.

Après voilà, ce matin j'ai collé dans le XI^e ça s'est très bien passé, on a croisé un flic en civil qui nous a demandé d'enlever notre collage. Il nous a dit "Vous enlevez ça avant que j'appelle les renforts". Bon, on l'a fait, on a enlevé... Et on est parties. Sur le moment j'avais peur, de ce qui peut se passer, de comment ça peut évoluer... Parce que je ne sais pas trop quoi faire sur le moment, je ne suis pas douée dans la confrontation. Souvent sur le moment, j'ai un peu peur, après je ressens surtout de la colère. Et puis bon, j'ai envie de lui dire "Vous n'avez pas autre chose à faire ? ", le mur, c'est peut-être un mur, OK, d'un immeuble, mais il appartient à tout le monde. Et en plus ce qui me met en colère, c'est le fait qu'on colle des trucs importants, des choses qui sont légitimes, des messages qui sont forts et importants, et ça se voit qu'il y a les 3/4 de la population qui ne sont pas déconstruits. Et puis, avant de nous demander de décoller ou nous insulter, les gens ne prennent même pas le temps de lire... C'est lassant.

Est-ce que tu as l'impression d'être plus souvent confrontée à des habitants ou des gardiens des

immeubles sur lesquels tu colles, que simplement des passants ?

Il y a plus de réactions de la part des gens qui sont concernés directement par le mur où on colle. Après il y a des gardiens assez sympas, qui nous disent juste “Bon, écoutez, vous ne pouvez pas coller là”. Limite ils nous diraient qu’ils sont avec nous mais qu’on peut pas coller là. Les gens les plus chiants généralement c’est les gens qui habitent là. Ils disent “C’est nous qui payons” alors que c’est faux, c’est les impôts de tout le monde qui payent les agents municipaux. Souvent c’est très personnel genre “c’est nous qui payons“, “c’est notre mur”.

Tu as déjà participé à des actions de restauration de collage ?

Quand le collage est encore assez visible je pense que ça peut être une bonne idée de le restaurer. Après ce qui est bien avec les collages, aussi, c’est de toujours pouvoir les renouveler, et coller des messages différents à chaque fois et de montrer qu’on ne milite pas juste pour une seule chose. Après je ne suis pas du tout contre le fait de restaurer, au contraire, il y a des messages très importants, plus importants que d’autres qui ont peut-être plus d’importance aux yeux de certaines personnes. Donc oui, c’est sympa de restaurer, et ça permet de durer plus longtemps. Mais j’aime bien aussi l’idée de remplacer qu’il y ait un renouvellement.

Parce qu’au bout d’un moment, un collage qui reste toujours le même, si tu passes devant tous les jours, tu ne le vois plus, alors que s’il se renouvelle et qu’il y a un message différent, et que du coup il y a un aspect neuf les gens ont plus tendance à le regarder. Ou en tout cas à le redécouvrir, et peut-être à entamer une réflexion sur un autre sujet. Et sinon ça m’arrive de recouvrir des collages quand il ne reste vraiment pratiquement rien. Sinon soit on répare, soit on colle à côté.

Que penses-tu des collages de témoignage de violences sexistes sexuelles ?

Je dirais qu’il y a trois types de collages : les témoignages ou femmages, les slogans courts classiques, et les slogans un peu plus longs souvent en référence à l’actualité. Par exemple ce matin on a collé “Le consentement n’en est pas un si on ne sait pas ce que ça veut dire”. Personnellement je n’ai jamais participé à un collage témoignage, mais je pense que c’est une bonne chose, c’est une manière d’entamer un processus de guérison. Dire dans l’espace public ce qui nous est arrivé, dire sa douleur, c’est une bonne manière de passer à autre chose. Si un jour j’avais un témoignage à donner, je pense que ce serait une manière de m’aider, d’essayer d’aller de l’avant, et d’avoir l’impression que des gens vont te lire et t’écouter.

La session de collage prévue jeudi, avec le collage des noms de rues en hommage à des victimes de féminicides, tu en penses quoi ?

Je suis ravie de faire ça, c’est la première fois. J’aime énormément cette idée de se réapproprier les noms de rues aussi, c’est génial parce que c’est aussi dire - bon là on colle des noms de victimes du patriarcat, déjà c’est les mettre en lumière alors qu’elles sont ignorées - mais je me souviens à un moment il y avait beaucoup de rues qui avaient été rebaptisées par des noms de femmes célèbres. J’aime énormément cette idée, c’est le même principe que les collages : se réapproprier l’espace public qui est ultra masculin pour le rendre un peu plus inclusif. On a le droit, il y en a marre que

tous les noms de rues soient des noms d'hommes.

Et puis ça nous permet nous de nous informer : de découvrir des personnes victimes, si c'est des noms de femmes célèbres on peut aussi découvrir des personnalités laissées dans l'ombre, à toutes les époques il y a eu des femmes super cool, ultras *badass* et on ne les connaît pas parce que les hommes ont pris le dessus. C'est aussi de la pédagogie, on en apprend tous les jours.

Est-ce qu'il y a des lieux / quartiers / type de rue où tu ne colles pas ?

J'aurais tendance à dire les lieux de cultes, et les lieux de culture. Je ne sais pas trop pourquoi pour les lieux de cultes, je ne suis pas religieuse... C'est marrant parce que je n'ai aucune relation à Dieu, mais c'est quand même un lieu qui doit inspirer le respect, mais à la fois, je ne respecte pas Dieu plus que ça parce que je n'y crois pas... Je ne sais pas, c'est paradoxal... C'est peut-être se dire que ça va beaucoup plus choquer des gens qui croient en Dieu, ça peut les bouleverser et il y a un peu l'idée de profaner un lieu qui ne t'appartient pas, mais qui appartient à d'autres gens croyants. J'y réfléchirais, ça me questionne beaucoup !

Et les lieux de culture... peut-être parce que je fais du théâtre. En fait ça dépend du slogan : si c'est pour dénoncer des trucs en rapport avec ces lieux, comme le Cours Florent, ça a du sens, c'est là qu'il faut coller, ça a toujours plus de sens quand tu colles sur les lieux concernés. Mais en dehors de ça... je ne sais pas, j'y voue un respect... c'est quelque chose qui fait partie de ma vie, qui est très important... Et du coup... je ne sais pas. Mais à la fois ça ne me poserait pas de problème qu'on colle sur mon immeuble ou sur ma maison, c'est pour ça que c'est bizarre. Après, en y réfléchissant, j'ai dit lieu de culture un peu par réflexe, mais en réfléchissant je me dis que bon, pourquoi pas en fait ? Je ne sais pas.

ANNEXE 1 - Entretiens avec les colleuses

. **Entretien avec Léa**

Léa, 19 ans, étudiante à Science Po en philosophie et histoire

Militante féministe, colleuse depuis 1 mois (5 ou 6 sessions de collages)

Début de l'entretien : 15h43. Fin de l'entretien : 16h20

À Paris, au domicile de l'enquêtée (VI^e), Le 29 janvier 2021

Qu'est-ce qui t'a donné envie de commencer à coller ?

J'ai rapidement vu les collages dans Paris, dès août 2019, mais je ne savais pas du tout que je pouvais en faire partie. Et comme entre cette période, et un an après en août 2020, j'ai beaucoup avancé dans ma politisation, je me suis rapprochée de ces cercles militants. Donc ensuite je les ai contactés. Ce qui est bien c'est que comme mon semestre a commencé et qu'on nous a donné la possibilité de faire notre enquête dessus, je me suis dit que j'y allais direct et que ça servirait aussi pour l'enquête.

Mais avec le recul je ne sais pas si je le referais comme ça, parce que du coup j'ai commencé mon expérience avec les colleuses en étant dans cette démarche d'enquête... Et maintenant j'essaye de m'en détacher complètement, je jette un peu cette identité parce que... c'est un peu... tu ne dois pas être intrusive, mais en même temps tu t'intéresses et tu pourrais le faire aussi toi, dans le sens où toi tu aimerais coller. Mais voilà, ça a commencé avec Instagram.

Tu te souviens de la première fois que tu as vu un collage ?

Oui ! Le tout premier, d'ailleurs il était dans le VI^e, ce qui est super étrange, il était derrière un... on a une petite rue qui passe, type rue piétonne, toute petite, dans laquelle y a les livraisons du Monoprix qui arrivent. Donc il n'y avait jamais personne, et il y a un mur blanc, et de mémoire c'était "Femme battue, on te croit", sur les violences conjugales. Et il est resté super longtemps, et après il est parti, on ne l'a jamais revu.

Qu'est-ce que ça te procure de coller ?

Ce que j'aime bien dans le fait de coller c'est de laisser une trace de mon passage dans la rue. Je sais qu'il y en a, quand iels collent, ce qui leur plaît c'est de taper sur le mur le message. Moi, ce n'est pas tant ça : quand je vois un collage, je me dis "Ah, il y a quelqu'un comme moi qui est passé. Qui pense comme moi, qui fait partie du même milieu militant que moi", et ça, ça me plaît, de savoir que dans mon quartier il y a des gens comme moi qui existent et qu'on ne voit pas forcément. Du coup, moi ce qui me plaît vraiment c'est de me dire que je laisse une trace pour une personne qui va passer. Au pire elle n'en a rien à faire, au mieux elle s'identifie à nous.

Le fait que ce soit éphémère c'est un peu le souci... Mais bon, sauf si c'est enlevé très rapidement quand la colle est fraîche, il y a des traces, et maintenant perso je les repère de plus en plus. Je vois les traces des feuilles, il n'y a plus les feuilles, mais je vois les carreaux. Et c'est vraiment le fait de coller qui m'a donné ce regard. En vrai, je n'ai pas la sensation qu'on ait autant investi l'espace

public de cette manière... et maintenant, surtout à Paris, les gens voient passer des articles, ils commencent à savoir qu'il y a des colleuses. D'ailleurs ils pensent qu'on est des colleuses et pas des colleuses. Mais ça commence à marquer les gens qui ne collent pas. Donc c'est bien.

Et puis, une fois que c'est marqué avec tes mots, personne ne peut changer ça. Ça reste. C'est fixé. Alors oui, ils peuvent l'arracher... J'ai déjà réparé des collages. C'est pénible, mais ça n'est pas aussi grave que quand des messages sont détournés.

Aussi, en investissant de cette manière l'espace public, même si notre message est tel qu'il est et que personne ne peut remettre ça en cause, ça reste une invitation à dialoguer. Puisque c'est l'espace public et pas juste notre espace, ça invite les gens à parler, de notre collage, mais aussi sur notre collage. Je n'ai jamais vu des messages à la suite, sauf au Mémorial, mais il faut garder l'idée que c'est une invitation à dialoguer. Quand il y a un collage qui est arraché ou détourné, il faut le réparer parce qu'on remet une balle dans le flipper et on continue la discussion.

Donc c'est davantage pour les gens qui passent et voient que pour toi-même que tu colles ?

Oui, parce que... j'ai la chance de ne pas avoir vécu d'expérience plus traumatique que le sexisme ordinaire. Du coup, je n'ai pas ce besoin de hurler - même si, évidemment il y a des choses qui me révoltent - je n'ai pas ce besoin de... Je sais qu'il y en a beaucoup qui laissent leur témoignage, moi je n'ai pas ça. Mais j'aime bien cette idée d'*empouvoirement*.

Est-ce que tu dirais que tu as une manière de pratiquer l'espace public qui est différente quand tu colles ?

De toute manière les collages ont changé mon rapport à l'espace public, que ce soit en session de collage, ou hors session de collage.

En session de collage je suis hyper attentive à tout ce qui se passe, à des choses que je ne remarque pas forcément : dès qu'il y a quelqu'un qui passe je le vois, tous les regards, je fais très attention parce que je sais que je suis une proie, enfin que je suis visible. Surtout que comme là, on est en couvre-feu chelou, je n'ai collé qu'en journée, et donc il n'y a pas ce côté un peu "Héros et héroïnes de la nuit" où on va coller... tout ça... Donc voilà, en session je me sens vue, donc je fais attention à moi.

Et hors de mes sessions de collage, déjà je remarque beaucoup plus tous les murs sur lesquels on peut coller. Et après c'est vrai que... le fait de passer devant un collage, on se dit qu'à ce petit endroit, il s'est passé un truc, ça change la rue, sur une distance de genre trois mètres. Et après tu reviens dans la rue normale. Le collage laisse une marque, spatiale et temporelle, invisible dans l'espace public. Et même s'il a été arraché ! Je les prends en photo, même arrachés. C'est un peu... comme une vision en 3D où il y a une espèce de cube invisible de la longueur du collage, et toi quand tu passes devant le collage tu rentres dans le cube, et ensuite tu ressorts. Mais dans cette petite cabine, tu es bien, même si les limites sont invisibles.

Est-ce que tu peux me dire comment ça se passe quand tu vas coller, comment tu choisis le mur, le quartier, quel est le protocole d'action ?

Comme je suis au tout début, je saute sur toutes les occasions proposées en groupe de collages. Je n'ai pas encore proposé d'action. Ça me rassure de me rajouter à un groupe déjà expérimenté. Mais du coup, quand on est dans la rue, ce n'est pas vraiment moi qui décide quel mur... Mais de manière générale c'est juste on déambule et on tombe sur un mur libre, et hop.

Ensuite ce n'est pas tant les rues que je choisis, mais plutôt les quartiers. Déjà ici dans le VI^e c'est archi-hostile : j'en ai fait les frais, la seule fois où j'y suis allée j'ai eu des soucis avec la police. Juste on s'est faites arrêter, et nos trucs ont été décollés en une heure, alors qu'il était 6h30 du matin. Mais même la dernière fois j'étais du côté de Saint-Lazare, c'est hostile. Je ne le savais pas encore à cette époque, mais déjà il n'y avait pas de collage, et tu le sens... Donc oui, en général j'essaye d'éviter les quartiers où c'est hostile, mais comme j'ai fait pas mal de trucs pour les étudiants et les étudiantes ce mois-ci, ça se passait aussi beaucoup au cœur de Paris.

Et là, pour le coup c'était étrange, mais comme c'est une session pour les étudiants et étudiantes, on se sent moins en danger que quand on fait une session avec des slogans féministes. Parce que les slogans pour les étudiants et étudiantes ne sont pas forcément féministes, et comme c'est plus consensuel, même si on fait ça dans V^e, on est moins en danger.

Et bon, ensuite les quartiers où on sent qu'on est vraiment tranquilles, ceux dans lesquels j'ai eu l'occasion d'aller, c'était déjà au Mémorial, rue Bouvier dans le XI^e. C'était complètement hors du commun comme expérience de collage. Tu es tellement à l'aise d'être avec autant de personnes dans un endroit... Et ma formation aussi, dans le XVIII^e, et là c'était impressionnant, je ne suis pas sûre d'avoir mieux que ça en termes de session. Il y a tout le monde dans la rue, mais tout le monde s'en fiche. On colle nos trucs, les gens sont partout, mais... Donc oui, il y a certains quartiers où c'est plus facile d'aller coller.

Pour revenir sur les étudiants et étudiantes, tu dis que c'est davantage le type de message collé qui va générer des réactions positives ou négatives, que le fait de coller et donc de dégrader l'espace public ?

Oui, ce qui est assez étrange d'ailleurs, parce que quand on a des altercations avec des passants et des passantes, ce qu'on nous reproche ce n'est pas les slogans, c'est de s'en prendre à l'espace public. Ce qui est très étrange... Comme on a des slogans qui sont assez... on sait qu'ils ne sont pas consensuels : si on va coller "Révolution *queer*" on sait que ça ne va pas être consensuel. Et moi, je pensais que les gens nous feraient plus chier sur le message, mais en fait non, c'est vraiment le type d'action qui les dérange.

Après, même nous on sait qu'on utilise un mode d'expression qui est à la limite de... qui est dans un flou juridique. Ça tout le monde le sait, et donc c'est une attaque facile, un argument facile. Alors que si quelqu'un vient nous embêter sur le message, les personnes ont la flemme de discuter, ils ne sont pas là pour discuter. Ils restent juste dans leur petit chemin "C'est la loi, respecte la loi".

Quels sont les types de réactions que tu as généralement quand des gens te voient coller ?

Numériquement je ne sais pas s'il y en a plus de positives ou négatives. Mais les négatives restent en tête, et marquent. Même quand tu rentres chez toi, tu es angoissée. La dernière fois, on

a eu un truc hyper violent avec une passante qui était avec son enfant de genre... cinq ans ? Et on avait collé un truc "*Metoo* inceste", normalement très consensuel, enfin j'ose espérer que c'est très consensuel. Et donc la femme s'est énervée, vraiment, elle mettait son enfant un peu devant nous comme pour se protéger, et elle a pris notre sac plein de colle, elle est parti avec en disant "Très bien, bah moi je le prends", donc on l'a récupéré. Et elle disait "Si vous m'attaquez, je porte plainte, vous m'attaquez avec mon enfant". C'était très violent. Elle nous disait "Pourquoi vous collez ici, allez coller chez-vous !", on lui répondait "Non, ici c'est chez nous aussi, le mur n'est pas à vous". Et donc on lui demandait si elle, si elle avait été victime, ou si ses enfants étaient victime d'inceste, elle n'aimerait pas que des gens dans la rue lui apporte du soutien. Elle a dit non, je n'ai pas envie de défendre les victimes d'inceste. Et elle nous reprochait vraiment de coller chez elle, et on a essayé de lui dire qu'ici c'est chez nous, que j'aimerais bien coller dans mon appartement, mais que dans mon appartement ça ne va pas résonner. Et que si on le fait dans la rue, c'est peut-être qu'on n'a pas un autre moyen de le rendre visible autrement qu'en passant dans la rue. Mais évidemment impossible de la convaincre. Et juste après ça, une dame passe et nous dit "C'est bien". À ce même endroit, on a nous et les deux femmes, et au final on ne retient que la violence de la femme qui nous a attaqués.

Après, il y a quelques réflexions positives. Une fois, on collait sous la fenêtre d'une gardienne. Donc elle ouvre la fenêtre, et c'est vrai que souvent on a des problèmes avec les gardiens parce qu'on sait que c'est eux qui nettoient. Donc généralement quand la personne nous dit "Désolée, mais c'est moi qui vais devoir nettoyer après", on dit OK, on décale. Et donc là, elle ouvre la fenêtre elle demande ce qu'on fait, et donc on répond "On a collé « Un enfant n'est jamais consentant »", et elle répond "OK ! C'est très bien", et elle a refermé sa fenêtre. Donc c'est super cool, mais ça ne marque pas autant que les réactions traumatisantes.

Et aussi, des fois ça peut être gênant parce que les gens qui ont des réactions sympas vont souvent dire "Merci, les filles", "C'est bien ce que vous faites, les filles", et moi je n'y pense pas tout le temps parce que comme je suis une femme, "elle", et que je ne suis pas non-binaire je ne réagis pas tout de suite, mais après je me dis que merde, cette personne ça a dû lui faire une violence...

On a aussi déjà eu des mecs qui passaient en rigolant et qui disaient "Elles sont en chaleur" en parlant de nous. Je me souviens aussi une fois d'une femme qui est arrivée en gueulant "C'est bien d'avoir des idées, mais vous faites chier TOUT LE MONDE avec vos collages, il y en a marre".

Qu'est-ce que tu penses des collages virtuels ? Par rapport à ce que tu as dit sur la rue ?

Réponse bateau, mais la première raison pour laquelle on colle dans la rue c'est que ça rend visible à tout le monde. Et selon moi, si les gens dans la rue ne sont pas d'accord, ce n'est pas le problème, moi je ne colle pas pour que les gens tombent d'accord avec le message, s'ils tombent d'accord avec le message c'est très bien, on aura tout gagné. Mais je colle avant tout, d'abord, pour rendre visible quelque chose. Qu'elle soit d'accord ou pas, la personne qui voit le message va rentrer chez elle, et va y penser, ou va en discuter.

Pareil, la dernière fois on était devant une école, il y a des enfants qui passent, le message était fort, c'était "Pédocriminalité, fin de l'impunité", à côté d'une école. Les petits s'arrêtent, ils lisent

le truc et nous demandent d'expliquer ce que c'est la pédocriminalité. Donc j'explique, et la petite fille a dit "Ah oui, je comprends", et le petit garçon : "Euh non, moi je ne comprends toujours pas". Donc je pense que ce petit garçon n'avait jamais entendu parler de pédocriminalité, ce qui à huit ans n'est pas si étonnant, mais au moins, je sais que ce petit il va rentrer chez lui et il va en parler. Ce collage a été la première porte ouverte sur la pédocriminalité, peut-être qu'il ne va pas le retenir, mais il y a un truc qui s'est passé dans sa tête : il a entendu le mot, il sait que ça existe, il va pouvoir demander à ses parents... Donc voilà, pour l'espace public, ça ouvre des portes, même si les gens n'ont pas envie de les ouvrir.

Et la dernière fois c'était une dame, qui nous a demandé ce que "Adelphité" voulait dire, elle a pris une photo et tout, elle était vraiment dans une démarche de comprendre, elle voulait comprendre. Mais bon, c'est très rare, à part cette femme et les enfants on ne demande pas souvent d'expliquer.

Quand colles-tu ? Et pourquoi ?

S'il n'y avait rien de ce qui se passe actuellement, mon moment idéal serait dans la soirée, après 20h quand il fait nuit. Actuellement c'est compliqué, donc soit c'est tôt le matin, soit en pleine journée type 15h. Plus on est dans le noir, mieux c'est, mais paradoxalement je suis tellement excitée quand je rentre d'une session que je ne sais pas si j'arriverai à m'endormir après, si je le fais le soir. Ça travaille beaucoup.

Et de ce que j'ai testé le matin, on est quand même plus discrets et discrètes... Je n'ai pas envie d'être confrontée aux gens : ce que je veux c'est laisser ma trace, une fois que c'est fait, il y a un petit bout de moi qui est là, qui se confronte aux gens, mais indirectement.

Est-ce que tu te sers du mobilier urbain pour coller ?

Au Mémorial oui, on avait utilisé la poubelle, parce qu'on avait le temps. Dans l'espace public comme je me sens très vulnérable je suis plus en mode, je fais mon truc super vite et on part vite. Je n'ai pas envie de prendre le temps ni de m'accrocher aux personnes, si de gagner les muscles, ni de monter sur une poubelle, ni d'aller chercher du mobilier... Même les perches je ne suis pas super adepte. Moi je veux juste que ce soit fait vite, même en bas, et qu'on parte.

Donc tu décides au plus simple, rapide et pratique ?

Pour le moment, oui, je décide au plus simple et au plus pratique, mais si on en venait à faire une session bien particulière, je ferais peut être plus attention.

Qu'est ce que vous avez tiré du travail que vous avez mené sur les collages ?

On avait remarqué que les collages, et les actions de renommage de rue ça constituait un patrimoine dans un lieu où on fait un patrimoine. On avait décelé deux niveaux de patrimoine c'est les collages quand il y a eu un féminicide, et... ça nous fait un paquet commun de mémoire qui reste et sur laquelle on va écrire plus tard. C'est notre patrimoine, ce n'est plus juste le patrimoine des français.

ANNEXE 2 - Entretiens avec des habitant·es de Paris ou de banlieues proches

. Entretien avec Guillaume

Guillaume, 43 ans, architecte de formation et artiste vidéaste, enseignant.

Début de l'entretien : 14h11. Fin de l'entretien : 14h42

À Paris, au domicile de l'enquêtée (XI^e), le 14 décembre 2020

Est-ce que tu vois souvent des collages féminicides ?

On peut faire la distinction entre les dix derniers mois et l'année dernière ? Parce que j'ai eu beaucoup moins de transports dans le XI^e ou dans la ville, donc j'en croise moins. Par contre quand on n'était pas en temps de confinement, j'en voyais beaucoup plus. Donc oui, j'en vois beaucoup.

Est-ce que tu te souviens de la première fois que tu en as vu ?

Je pense que c'était avant l'automne 2019, il me semble que c'était au printemps 2019. Mais ce dont je me souviens bien, c'est qu'en automne 2019 je m'en prenais plein la gueule, et que j'en avais parlé avec des copains pendant l'été 2019 : on avait évoqué avec des amis le fait que c'était très présent... Je notais qu'il y avait ça qui émergeait, et qui était très fort...

Est-ce que tu en as déjà vu accompagné de tes enfants ?

Cette année mes enfants n'habitent plus à Paris, et ils savent lire, l'année dernière ce n'était pas le cas et je pense que ça change énormément de choses. Je pense que comme il est en train d'apprendre à lire aujourd'hui il serait en train de tous les lire... Je préfère qu'il lise ça que les marques de céréales au petit déjeuner. Et donc moi je me souviens d'un épisode avec un collage qui disait "Non, c'est non", et de l'avoir lu aux enfants, en leur expliquant que quand je dis non, c'est non, mais j'avais détourné le collage... Et sinon, non, je ne les commentais pas. Je n'ai pas encore osé leur expliquer ce qu'était le concept de sororité, je pense à ça parce que sur notre immeuble il y en avait un qui était marqué "Liberté, égalité, sororité". Les enfants je pense qu'ils ne le distinguent pas par rapport à des affiches, comme ils ne savent pas lire, ça n'attire pas leur œil.

Aujourd'hui, avec un enfant qui sait lire ce serait beaucoup plus compliqué parce qu'il y a des témoignages qui sont très violents. Et je pense qu'ils sont encore trop jeunes pour leur expliquer ce que c'est les violences sexuelles, et les rapports hommes femmes sous cet angle-là. On a déjà essayé, mais on se casse la gueule à chaque fois, parce que forcément il y a une dimension qu'ils ne connaissent pas, qui est centrale, et aller leur expliquer cette dimension à cet âge-là ça n'est peut-être pas la peine.

En fait, les témoignages les plus courts, sous forme un peu de slogan, ce sont le plus courts et donc c'est ceux-là qu'ils pourraient lire, ceux qui sont les plus violents ce sont les plus longs qui racontent une histoire, mais ça ils n'auraient pas le temps de les lire...

Quel impact ces collages ont-ils sur toi quand tu en vois dans la rue ?

Je pense qu'il y a différents collages, et il y a différentes réactions. Il y en a qui sont de l'ordre du

slogan, ça ne me fait à peu près ni chaud ni froid, c'est bien... Mais je suis toujours un peu contrasté avec la dimension du slogan, parce qu'il y a une dimension très commerciale : là, ils sont là, mais il suffit d'un petit pas pour les retrouver sur un t-shirt, ce qui est déjà le cas pour certains.

Après il y a les autres slogans qui sont des témoignages, ou des hommages, et là c'est une autre dimension. Là, ça me bouleverse, ça me perturbe, ça me met en colère, ça me rappelle dans quel monde je vis. Et cet été-là, ça fait partie des choses dont j'avais discuté en disant que quand j'ai vu les collages arriver j'ai pris conscience qu'on était encore à ce niveau de féminicides, et ça, je n'avais aucune conscience de ça. Et ça me paraît tout à fait naturel qu'on affiche ça sur les murs si on en est à ce niveau-là de taux de féminicide.

Je suis étonné que ça fasse partie de la "dégradation" étant donné que ça peut se décoller... Moi je pars déjà plutôt du principe que les bornes JCDecaux sont plus de l'ordre de la dégradation de l'espace public, parce qu'on empiète sur l'espace public, on bouffe de la perspective et de la vue, et qu'on fait passer des messages dont on n'a pas besoin. Après, là il y a eu un collage sur un immeuble dont je connais le gardien, ça l'a énervé, et je comprends. Il l'a enlevé, ça fait un peu sale, et puis ensuite ça va partir, son immeuble n'est pas abîmé, les locataires n'ont pas de perturbations à l'intérieur.

Moi je pense qu'effectivement on ne pourrait pas le légaliser, dans la mesure où ils plaident des slogans avec lesquels je suis d'accord, mais si j'ai ce genre de collages sur des juifs ou des arabes, racistes : "3000 réfugiés de trop en France", si j'avais ça comme collage, ça m'énervait. On ne peut pas l'autoriser, parce qu'ensuite il faudrait voir quels discours sont tenus dedans, et dire quels discours sont justes et lesquels ne sont pas justes. Ça me paraît donc légitime que ce soit interdit, mais je pense qu'on devrait aussi interdire les publicités dans l'espace public : moi je filme beaucoup l'espace public et c'est juste un enfer. On ne peut plus faire une photo d'une rue sans qu'à un moment donné il y ait une photo d'une femme à moitié à poil avec la bouche ouverte, et si ce n'est pas une femme à poil c'est une voiture. Et la voiture encore, le rapport de proportion n'est pas le même : la voiture est réduite, la femme est agrandie... Alors que moi je filme l'espace public pour le mouvement, les gens, pour la perspective, la lumière... Ça pollue énormément la vue.

Est-ce que tu as déjà vu des colleur·euses en plein collage ? Ou des personnes dans la rue dont tu soupçonnes qu'ils et elles étaient des colleur·euses ?

Non. Mais si j'en croisais en plein collage, si le collage était bientôt fini j'attendrais de voir le message, sinon je passerais mon chemin.

Est-ce que ça te gêne quand les collages sont faits sur ton immeuble ?

Non, au contraire, je suis fier. Tant que c'est là, il faut lutter contre, je veux bien le mettre sur mon balcon !

. Entretien avec Marie

Marie (prénom modifié), 25 ans, doctorante à CentraleSupélec

Début de l'entretien : 10h00. Fin de l'entretien : 11h27

À Massy, chez l'habitante (son fiancé, L, était présent), le 16 janvier 2021

Qu'est ce que tu penses du mode d'affichage qu'utilise le mouvement des collages féminicides ?

Je pense que c'est assez simple, c'est de la dégradation, ça me paraît juste... C'est de la dégradation de propriété. Alors, elle est minime, je suis d'accord qu'il y a pire, les graffitis c'est plus dur à enlever que juste décoller une affiche. Mais, je n'aimerais pas avoir ça sur mon bâtiment, sur ma maison, donc j'applique aux autres ce que je ne voudrais pas qu'on me fasse à moi. Je trouve que ce n'est pas l'espace : il y a un espace médiatique, il y a des espaces de discussions, des canaux, ils me semblent qu'ils sont largement utilisés et largement... en plus vous êtes mises en avant par la société et par beaucoup de médias... Donc aller, en plus, faire des actions illégales, ça vous décrédibilise. Je ne vois pas ce que ça apporte de plus, je ne vois pas l'intérêt. En plus, ça ne va pas interpeller les hommes concernés, tu peux peut-être me dire que c'est plutôt fait pour faire réagir les femmes victimes, mais je pense que ça n'est pas en écrivant sur les murs qu'elles vont se sentir rassurées. Du coup je pense que ça n'a pas d'intérêt par rapport aux autres canaux légaux et qui fonctionnent. Et que donc c'est juste de la dégradation. Si tout le monde avait sa propre cause militante et voulait aller taguer les murs de tout Paris ça deviendrait infernal.

En plus ce n'est pas ma cause, si c'était ma cause, que ça me tenait à cœur, je serais peut-être... j'aurais un regard plus compatissant là-dessus. En plus je ne suis pas forcément d'accord avec les messages ou la cause en elle-même.

Intervention de L.

Même moi, si c'était ma cause, je n'accepterais pas que... Je ne sais pas, si mon entreprise déménage je ne sais pas où, ou un truc qui me tient vraiment à cœur, qui touche l'ensemble des Français, je ne sais pas... Je ne vais pas me dire que je peux aller taguer le Panthéon parce que je ne suis pas d'accord.

Marie :

Je ne suis pas d'accord avec Macron, je n'apprécie pas non plus ce que les Gilets Jaunes ont fait, en période d'élection ça me fait vraiment chier qu'il y ait des affiches électorales placardées partout. Pour moi, il y a des espaces, qui permettent en plus de respecter l'équité, et donc ça me saoule que sous les ponts, il y ait des affiches en plus de certains partis. Ça dégrade l'espace public.

Tu utilises le terme "dégradation", qu'est ce qui te gêne concrètement ?

Je trouve ça moche, je trouve ça sale, je trouve que ça défigure l'espace public. Elles se l'approprient alors que ça n'est pas... voilà, c'est de l'appropriation alors que techniquement ce

n'est pas leur propriété donc elles n'ont pas à faire ça. Et des fois en plus c'est des mots... moi je suis absolument contre l'écriture inclusive, et tu vois des trucs avec l'écriture inclusive donc ça n'est même pas français, ça m'interpelle aussi.

Mais au même titre jusqu'ici qu'un graffiti. Après à Massy ça va, tu as vu le quartier, on n'est pas envahi. Mais il y en avait un sur un bâtiment pas loin, pour moi c'est la même chose : ils sont venus sur un bâtiment privé, ça aurait pu être mon bâtiment. Ça n'est pas la place, je ne suis pas d'accord avec le message et même si j'étais d'accord, en fait, pour le coup le message j'étais plutôt d'accord, je peux des fois être d'accord avec les messages, mais ça me choque quand même.

Tu as dit que ce n'était pas ta cause, en tant que femme pourquoi tu ne considères pas que c'est ta cause ?

Ce n'est pas ma cause au point d'être militante. Parce que je pense qu'il y a beaucoup d'autres causes qui peuvent m'émouvoir bien plus que celle-ci. Tout dépend de ce dont on parle : les différences hommes/femmes dans les salaires, les féminicides, la féminisation des mots... Il y a plein de sujets différents.

Ce n'est pas ma cause parce que je ne me sens pas concernée en tant que femme, j'ai toujours été entourée de garçons et d'hommes et je n'ai jamais senti que la société était un frein à moi en tant que femme. J'ai déjà été harcelée, bien sûr - c'est choquant de dire ça, mais je pense que n'importe qui a déjà été... - je n'ai pas eu d'agression sexuelle, peut-être que j'ai eu de la chance, je ne sais pas. Et même si je l'avais été, je n'accuserais pas la société. Pour moi, le mouvement féministe remet en question la société alors que, pour moi, la société a énormément évolué, il y a 30 ans ça n'était pas du tout la même chose. Il me semble qu'aujourd'hui dans nos consciences, à nous, dans la société et dans l'éducation qu'on a reçue, c'est éradiqué. Tu poses la question à tous mes amis, dans tous les milieux, il est évident que la femme a le même statut que l'homme. On fait attention, au niveau de la Constitution il n'y a pas de vide, c'est déjà prévu aussi : la femme et l'égal de l'homme. Ce qui reste aujourd'hui, ce qui donne lieu à ce que vous appelez les féminicides, même si je ne suis pas d'accord avec le terme, c'est des comportements individuels, violents, qui sont pour moi liés à l'individu, à la nature humaine, à des déviances humaines propres, et pas à la société. Parce que la société elle a compris, on sait, maintenant il n'y a aucun mec débile qui va passer à la télé pour dire "Moi je trouve ça normal de battre sa femme".

Et ce résidu, il n'est pas éradiquable de la même manière, il doit être éradiqué avec la justice qui doit mieux faire son boulot, c'est sûr. Parce qu'il y a des lois, il suffit de les appliquer, il n'y a pas besoin d'inventer de nouveaux termes pour mettre en avant ces choses-là. Même pire, j'ai l'impression que tous ces mouvements-là desservent la cause, parce que ça fait passer les féministes pour des... tout ce qui est militantisme ça agace, c'est extrême, et surtout ça réveille des combats et des luttes. On tend normalement dans la République française à une forme d'égalité, peu importe le sexe, la couleur de peau, l'origine, on doit effacer ces différences. Et les combats qui sont menés actuellement, que ce soit *Black Lives Matter*, ou les combats gays, ou les combats féministes, ils tendent à remettre devant ces différences, pour les faire accepter. Et ça c'est la mauvaise manière de faire. Et maintenant, la revendication devient tellement forte qu'on est obligé de voir ces différences,

on est obligés d'étiqueter ces personnes, on va m'étiqueter en tant que femme alors que non, je suis une personne, j'ai mes défauts, mes qualités, ce qui m'empêche d'avancer c'est mes peurs internes, mes limites mentales, intellectuelles, artistiques, etc. Mais ce n'est pas mon statut de femme dans la société. En tout cas c'est mon expérience. Je trouve que ça tourne à une obsession très malsaine...

Tu as dit que tu étais contre l'écriture inclusive et contre le terme féminicide, est-ce que tu peux développer ?

Oui, parce qu'en plus le nom c'est "Collage féminicide", donc à la base c'est vraiment sur les féminicides. Féminicides, si je prends la définition c'est le meurtre d'une femme par un homme parce qu'elle est une femme. Moi je connais deux cas de féminicides : Jack l'Éventreur et Émile Louis, qui tuaient n'importe quelle femme parce qu'elles étaient des femmes, des psychopathes qui avaient un problème avec les femmes. La centaine de féminicides qu'on présente comme tels, à nouveau c'est difficile d'établir les mobiles, c'est le boulot de la justice, et il faut qu'elle le fasse, et c'est au terme du tribunal et de la procédure judiciaire qu'on détermine le mobile. Le mec n'a pas tué la femme parce qu'elle était une femme, il l'a tué parce qu'il y avait un historique et une dégradation de la relation qui a fait qu'il est passé à l'acte, mais ça n'est pas en sa nature de femme, sinon il irait tuer d'autres femmes, c'est juste lié à la relation. Comme il y a des femmes qui essayent de tuer des hommes, il me semble qu'il y a une cinquantaine, quarante cas par an, effectivement moins, mais on appelle ça comment ? Des "homicides" ? Ce n'est pas parce que c'est des hommes ou des femmes, on revient à nouveau sur des comportements qui ne sont pas des comportements de société mais des faits individuels, des déviances, des hommes violents, qui ont un historique. Je n'appellerais pas ça crime passionnel parce que je trouve ça tout autant choquant, mais pour moi c'est des conflits internes, intra-ménage qui mènent à ces situations. On doit parler de tout ça, évidemment, mais ça n'est pas la société qui crée ça. Donc, féminicide, en faire un mot, ça déséquilibre. On n'est pas des hommes ou des femmes, on est des Hommes avec un grand H, et les lois, et tout nous établit sur le même statut : les femmes sont les égales des hommes, et quand tu tues quelqu'un, tu tues la personne, tu ne tues pas le sexe. Et essayer d'exacerber ça, c'est faire un statut différent et donc aller à l'encontre de l'égalité.

Intervention de L.

L'accusation très générale sur la société, qui en plus ne va pas résoudre le problème de ces hommes qui ont un pète au casque et qui tuent leurs femmes et qui ne vont pas être sensibles à ça, je ne suis pas certain que - je comprends qu'on ait envie de se battre contre ce phénomène - mais je ne suis pas certain que coller des affiches sur les murs à Paris ça fera changer ces gens-là.

Marie :

À propos de l'écriture inclusive, ça arrive partout... Ce n'est pas validé, ça n'est pas du français mais ça arrive partout. Ça défigure la langue française, ça la déstructure, ça brouille les règles, ça les complexifie. On n'a déjà pas une langue super facile... Et puis surtout ce n'est pas le bon combat, c'est complètement inutile, en faisant ça c'est une forme de snobisme parce qu'on sait qu'on ne

peut pas l'introduire dans la langue commune : il n'y a que les universitaires et les ENS qui arrivent à s'en sortir avec le jonglage de points, des S, des machins. Donc c'est trop compliqué, et ce n'est pas le bon combat.

Tu as parlé tout à l'heure du fait que tu n'aimerais pas qu'on colle sur ton bâtiment, est-ce que le fait que ce soit ton bâtiment t'énerve encore plus que juste voir un collage n'importe où dans la rue ?

Oui, parce que déjà on peut penser que c'est moi qui promeut le message... Et puis, tu attends quelqu'un d'important, ou tu reçois dans ta maison, et la première chose que les gens voient c'est ce tag, ça salit, ce n'est pas bien entretenu, ce n'est pas propre, il y a un message... Tu sens que ton environnement n'est pas contrôlé et que n'importe qui peut le violer facilement.

D'après toi si les colleur·euses s'exprimaient sans rentrer dans l'illégalité est-ce que tu serais plus sensible à leur cause ?

Pour moi, ces messages-là ne sont pas... ça agace ! Pour des raisons où les gens ne sont pas à ce point militants, et ça agace, je veux dire... qui n'est pas pour la cause des femmes ? Qui n'est pas pour le fait qu'il y ait un réveil des consciences ? Mais en venir à des moyens illégaux et agaçants au sens viol, dégradation de la propriété... Comme toute action très extrême ça finit par desservir parce que les gens se disent "Ah oui... encore les féministes, celles qui se trimbalent les seins à l'air, ou qui font des actions violentes", oui, comme on a décrédibilisé le mouvement des Gilets Jaunes à partir du moment où ils ont tagué et détruit. Il existe aujourd'hui des canaux démocratiques, légaux, les réseaux sociaux... il y a beaucoup d'autres moyens de discuter librement, d'avoir des débats, des explications, de promouvoir un message, etc. T'as pas besoin d'aller empiéter sur le territoire des autres, reste à ta place : en tant que citoyen on te donne la parole, en tant que mouvement on te donne la parole, on te donne des moyens d'expression, ne va pas prendre en plus les choses qui ne sont pas à toi, tu empiètes sur la liberté des autres et sur la propriété des autres.

Est-ce que si tu voyais des colleur·euses en plein collage dans la rue, tu sais comment tu réagirais ?

Je passerais mon chemin, parce que je ne veux pas rentrer dans un rapport de force, surtout si je suis seule. Et puis, même si je suis avec des potes, ce n'est pas à moi de faire respecter la loi, je ne vais pas non plus rentrer dans la délation : je ne vais pas appeler les flics tout de suite. Je ne vais pas non plus essayer d'aller les convaincre...

Après, si c'était sur mon bâtiment, peut-être que oui, c'est sûr ! C'est chez moi, faites ça ailleurs ou ne le faites pas, ça me gênerait sincèrement. Là, je le dirais.

Et puis, si tout le monde fait ça... c'est l'anarchie après ! Si tout le monde a sa propre cause, défend la cause animale, le réchauffement climatique, les gays, et commence à taguer tout au nom de la cause et parce qu'il faut avoir une expression dans l'espace public... Il y a des règles qui sont faites dans la société si tu veux faire bouger les choses, les manifestations sont censées être encadrées, on peut faire les choses. On est dans une société assez évoluée, qui accepte d'entendre les voix dissonantes pour... Ce n'est pas "Notre cause est plus grande, donc allons-y, par-dessus tout, en dépit des règles".

L.

Moi je trouve que certains messages aussi sont vidés de leur sens, ça ne sert à rien vu à quel point c'est général et de toute façon vrai. C'est comme un chef d'entreprise qui définit un certain nombre de valeurs, nous ils ont défini cinq valeurs : engagement, esprit d'équipe, etc. Il n'y a aucune identité, ça pourrait être les valeurs de L'Oréal, de n'importe qu'elle boîte. Et je trouve que par exemple le slogan "Je te crois" c'est pareil.

Marie :

Et puis non, moi, je ne suis pas forcément d'accord avec "Je te crois", je trouve que c'est comme #metoo, ou #balancetonporc : il y a une justice des médias avant la vraie justice. Peut-être que c'est parce que la justice fait mal son boulot, ou que c'est très compliqué de le faire quand c'est parole contre parole, mais "Je te crois"... bah... non. Attends que ce soit jugé. Vous, vous partez du point de vue qu'il y a une hiérarchie dans la parole et que la parole de l'homme est dominante et donc elle va écraser celle de la femme et donc qu'il faut donner plus de poids à... mais c'est artificiel, il n'y a aucune raison judiciaire de croire plus l'un que l'autre. Ce jugement purement buzz, médiatique, affectif, sentimental, déraisonné, il est pour moi dangereux. En France, tu as la présomption d'innocence. Ne juge pas, toi en tant qu'individu, tu n'es pas censé juger les autres, avant que la justice ne le fasse.

Et qu'est ce que tu penses des témoignages, beaucoup plus personnels, qui peuvent aussi être collés ?

Je trouve que c'est bien joué, parce qu'aujourd'hui c'est ce qui marche de faire de l'affect plutôt que des chiffres. Une histoire, un buzz, une vidéo, etc, ça marche. Mais pour moi ça n'est pas comme ça qu'on fait évoluer rationnellement une société. Oui, ça marche pour réveiller les consciences individuellement, mais je désapprouve. Et je trouve que c'est dangereux de conduire par le buzz, les témoignages, ça occupe toutes les réalités générales. Et puis il y a des messages qui sont portés par le buzz alors qu'ils ne sont pas représentatifs de la société. Je comprends que ce soit le moyen le plus efficace, comme les collages : l'appropriation de l'espace public ça a plus d'impact et de buzz qu'un message Facebook, mais je pense que ça n'est pas... Je désapprouve : ça embrouille la tête de tout le monde, et ça fait perdre le côté rationnel.

ANNEXE 2 - Entretiens avec des habitant·es de Paris ou de banlieues proches

. Entretien avec Karim

Karim, 36 ans, manager

Début de l'entretien : 11h00. Fin de l'entretien : 11h40

À Saint-Mandé, chez l'autrice du mémoire, le 19 janvier 2021

Qu'est-ce que tu penses du mode de militantisme des colleureuses : coller des feuilles dans la rue pour faire passer un message ?

De manière générale, ça ne me dérange pas spécialement, dans ce cas précis je trouve ça plutôt bien. Je pense que c'est bien que ce soit dans la rue parce que pendant longtemps ça a été occulté. Je sais que le gouvernement a fait des efforts... En termes d'action dans l'espace public, personnellement je trouve ça plutôt mieux et efficace que les manifestations, essentiellement parce que ça reste, et parce qu'on dresse moins de gens contre soi, parce que ça fait beaucoup moins de perturbations voire de casse. Et puis, beaucoup de gens passent dans la rue, donc beaucoup de gens le voient pendant pas mal de jours, et puis voilà, c'est moins... Ça marque, c'est visible, et ça ne cause quasiment pas de nuisances, et je pense qu'on est à un moment aujourd'hui où les gens se focalisent plus sur les désagréments qu'un mouvement cause, que sur son bien-fondé. Et puis en soit, qu'est-ce que les gens peuvent reprocher aux collages ? Je n'ai pas envie de le voir... bon ok, t'as pas envie de savoir que des femmes se font agresser parce que toi ça ne t'arrive pas, ou ça n'est pas arrivé à la tienne, ça n'empêche que c'est un problème. Tu trouves ça pas beau ? Ok... c'est des lettres sur un mur, et ça ne laisse pas de traces sur le long terme, si on veut l'enlever... la nuisance est quelque chose de facile à relativiser ou justifier, et même à défendre : oui, on préférerait ne pas en avoir besoin.

Le seul défaut que je trouve, parfois, c'est que comme c'est dans l'espace public et qu'il y a des enfants il faut peut-être avoir des messages pas trop agressifs ou violents. J'aurais tendance à dire que les messages qui dénoncent que ça existe, qui donnent des chiffres, ça va. Mais après les messages du style "Papa a tué maman"... ça dépend à quel endroit : si c'est sur les Champs Élysée, là où il n'y a pas trop d'enfants, ça va, si c'est à proximité d'écoles c'est un peu plus limite. Je ne suis pas sûr que des enfants de quatre ou cinq ans doivent lire "Papa a tué maman", après tu passes plus de temps à expliquer parce qu'en fait ils ne savent pas ce que ça veut dire. Et qu'à la fin, on en revient à... Je trouve que quand l'expression, ou le message, ou les combats de gens qui souffrent et ont une cause à défendre deviennent trop extrêmes, ils se dressent trop de gens, plutôt modérés ou sympathiques passivement, ou indifférents, contre eux. Donc ça devient contre-productif pour faire avancer les choses. Et là, je pense en l'occurrence que si on choque un enfant, les parents vont dire "Qu'est-ce que c'est que ce truc ?" Et ensuite ils vont demander l'interdiction des collages au lieu de...

Le fait que ce soit illégal n'est pas quelque chose qui te dérange ?

Sur les collages non. Dans certains cas oui, mais là non. C'est illégal le collage politique aussi,

et on a des millions d'affiches tous les cinq ans, et même pour les législatives. Je ne pense pas être indifférent à la légalité, mais ce n'est pas l'essentiel là.

Tu en vois souvent ?

J'en ai vu plein publiés sur internet, mais en vrai je n'en ai pas vu beaucoup, je crois en avoir vu un ou deux. Et ce n'était pas dans le V^e, je ne pense pas en avoir vu dans le V^e. Par contre j'ai vu les tags, type pochoir, genre "la rue est à #Noustoutes".

Quel impact ont-ils sur toi ?

Je dirais que ça n'a pas un impact énorme, globalement je dirais de la prise de conscience, plus que de l'empathie. Peut-être que c'est différent pour des femmes qui en sont victimes ou qui en ont été victimes : là, ça crée un sentiment de soulagement, savoir qu'on est pas seule, qu'il y a des personnes à qui s'adresser.

Après je trouve que j'étais déjà assez informé, au début du quinquennat ils en avaient beaucoup parlé. De ce point de vue là, je pense que ça aurait eu plus d'impact si ça avait commencé plus tôt. En tout cas moi j'ai commencé à en entendre parler, je dirais il y a un an et demi, deux ans, mais on en parlait déjà plus qu'il y a cinq ou six ans. Et ça aurait sans doute eu plus d'impact à l'époque du coup.

Après... comme c'est des messages très courts, ça ne suscite pas trop l'empathie, pour susciter l'empathie il faut raconter l'histoire de la personne. Un témoignage, un récit... Une statistique déclenche rarement l'empathie, et un message qui est là plus pour faire réagir ou choquer, rarement aussi. Comme je disais tout à l'heure, si on écrit "Papa a tué maman" je ne suis pas sûr que ça suscite l'empathie, ça suscite l'horreur. En fait, je pense que si on n'y a pas été confronté, ou si on n'a pas quelqu'un de proche qui y a été confronté, je ne pense pas que ce soit assez personnel ces slogans pour déclencher de l'empathie, et puis c'est court donc ça n'est pas forcément contextualisé, on ne sait pas dans quel cadre ça arrive.

Après, c'est autre chose, mais par rapport à ce que je disais sur la réception, je pense que plus ça s'étend sur des crimes de moins en moins... graves... Plus il faut faire attention à ce qu'on écrit et à la réception que les gens peuvent en avoir. Je pense que peu de gens peuvent déceimment se plaindre qu'on dénonce les viols, les meurtres, les bastonnades, les blessures, tout ce qui est agression sexuelle ou physique. Et que beaucoup plus de gens prendraient mal qu'on affiche en gros, par exemple sur une école, les insultes par un inconnu en sortant du métro par exemple. Il y a un degré de gravité perçue par l'extérieur qui rend l'acceptabilité du fait d'être confronté au message plus forte.

Est-ce que le fait de coller sur le bâtiment dans lequel tu habites changerait ta réception, par rapport à si tu voyais juste un collage sur n'importe quel bâtiment dans la rue ?

Honnêtement je pense que ça ne me ferait pas plaisir. Est-ce que je serai indifférent ou énervé ? Je ne sais pas... Je me dis que si c'est juste un collage, ça s'enlève facilement donc ça ne dégrade pas vraiment le bâtiment, beaucoup moins qu'un tag par exemple. Je pense que ça dépendrait aussi

de la hauteur à laquelle c'est collé : si c'est à hauteur d'un enfant de cinq ans ça va m'énerver, mais si c'est à deux mètres de haut à hauteur d'adulte, moins. Je sais qu'il y a plein d'enfants dans l'immeuble, j'ai pas spécialement envie que les enfants de cinq à dix ans lisent ça.

Si je suis sincère, je préfère qu'il n'y en ait pas du tout, mais s'il y en a, je me dis que comme on peut l'enlever... Le désagrément est quasiment négligeable. S'ils gravaient avec des burins ce ne serait pas pareil. Et puis en plus dans le V^e ils arrivent vite les agents municipaux quand on les appelle pour nettoyer les façades. Je pense que ça prend peut-être quelques jours, mais certainement pas quelques semaines, vu la sociologie du quartier. Autant je n'aime pas du tout les dégradations lourdes, par exemple en manif quand on crame les magasins, quand on crame les voitures. Je trouve ça absolument anormal. Après pour les collages... Après aussi il faut être cohérent : à partir du moment où je trouve que le mouvement n'est pas scandaleux ou illégitime, il n'y a pas de raison de dire, chez les autres c'est bien, mais chez moi c'est pas bien. Donc il faut accepter que ça arrive aussi chez soi, sinon c'est trop facile. Non en fait... en soi je trouve que ce n'est pas un problème et que ce serait bien d'augmenter la prise de conscience chez les gens, ça ne me gênerait pas plus que ce soit sur mon immeuble.

Après je mettrais un bémol c'est les monuments : je ne suis pas sûr que les gens aient envie qu'on tague sur le Louvre ou le Panthéon... Je ne pense pas que ce soit plus efficace et il y a assez de bâtiments normaux, même assez jolis, pour ne pas avoir besoin de le faire sur les beaux monuments. À un moment on peut aussi penser que les biens communs sont... communs. C'est une question de symbole : ça appartient à tout le monde, et en plus certains sont peut-être fragiles, plus compliqués à restaurer qu'un immeuble haussmannien de base et donc ce n'est peut-être pas la peine. Après je comprends qu'ils aient envie de faire plus de symboles et donc de taguer la pyramide du Louvre.

Je trouve ça... ça m'embête un peu plus, et je pense que ça embêtera encore plus beaucoup plus de gens et donc qu'on en revient au fait que ce sera plus contre-productif qu'utile de le faire sur la pyramide du Louvre par exemple. Sur un bâtiment politique après c'est un peu différent, un ministère par exemple on peut se poser la question : d'un côté c'est un monument, certes, mais ce n'est pas gratuit de le faire sur un bâtiment du gouvernement, c'est pour que le ministre le voit. Là je comprendrais qu'ils le fassent sur un bâtiment gouvernemental alors que comme je le disais, sur un musée ou un bâtiment historique, je trouverais ça plus problématique...

. Entretien avec Marc

Marc (prénom modifié), 53 ans, architecte.

Début de l'entretien : 14h30. Fin de l'entretien : 15h15

Sur le lieu de travail de l'enquêté, le 19 février 2021

Est-ce que tu vois souvent des collages féminicides ?

J'en vois pas mal dans mon quartier. Moi j'habite rue Henri Murgé et un de mes trajets réguliers c'est la sortie du métro Jaures et je remonte jusqu'à chez moi en passant par le métro Bolivar. Et il y en a pas mal dès la sortie du métro, sur la place Stalingrad, il y en a pas mal dans la rue Bouret, et il y en avait pas mal sur le petit kiosque à fleurs rue Secrétan, devant le marché Secrétan. Il y en a beaucoup, mais j'en ai remarqué dans tout Paris et je ne suis pas certain d'avoir remarqué les premiers dans mon quartier. Je me demande si je ne les ai pas remarqués d'abord plutôt dans le Ve ou dans le VI^e.

Au début je trouvais ça plutôt sympathique, mais très vite mon avis a changé. Mais au début je me disais que oui, c'est pas mal, que cette question... Je pense que c'est un vrai problème, la violence, dans notre société. Je pense que malgré le fait qu'on soit une des sociétés sur cette planète la moins violente - il y a des pays où c'est monstrueusement pire : on n'a pas besoin d'aller en Syrie en ce moment pour savoir que c'est difficile, ou en Arabie saoudite, il y a des pays dans le monde où mieux vaut ne pas être une femme - malgré le fait qu'on soit un des pays où il y a le moins de problèmes, me semble-t-il, c'est quand même insupportable. Ça n'est pas normal qu'on soit encore à ce niveau de violence entre les êtres. Donc toute action qui dénonce ça, au départ, suscite plutôt mon soutien, en tout cas je ne suis pas contre.

Après ça a changé. Il y a plusieurs choses. La première c'est que pour moi l'espace public c'est sacré : l'espace public dans lequel on vit c'est le seul espace dans lequel tous les Français peuvent se retrouver. Il y a à la fois le mec qui est en train de mourir de faim, et le mec qui est richissime, et ils se côtoient. Tout le monde se côtoie : les petits, les vieux, les jeunes, les étrangers, les Français de souche comme on dit. C'est le lieu qu'on a en partage et c'est le seul véritablement. Aujourd'hui, dans une société qui ne se retrouve plus à la messe le dimanche matin - ce qui était le cas il y a un siècle ou un siècle et demi - il ne reste plus que l'espace public, l'espace public de nos villes. On peut dire qu'il y a quarante ou cinquante ans, la télévision pouvait faire office de ça : il y avait trois chaînes de télé, toute la France regardait la même chose. Je me souviens que le mercredi matin, à l'école, il y avait tous mes copains - moi, je n'avais pas le droit de regarder la télé - tous mes copains se demandaient quel film ils avaient vu la veille, ils avaient toujours tous vu le même film. Donc il y avait une sorte de monde commun. Et le dernier monde commun qu'il nous reste c'est l'espace public, pour moi. Et cet espace il est abîmé, il est maltraité. Par les gens qui jettent leurs mégots de cigarettes, leurs crottes de chien, qui garent leurs voitures n'importe comment, leurs trotinettes, leurs vélos, etc. Par les gens qui mettent leurs affiches diverses et variées, politiques, publicitaires,

tout ça, et donc aussi par les gens qui mettent leurs slogans et qui prennent l'espace public pour un espace de support publicitaire de leurs idées. Ce n'est pas le contenu de leurs idées que j'accuse, c'est de se saisir de l'espace public comme d'un support à leurs idées. Moi, j'ai connu ça, il y a trente ans, j'habitais en banlieue, quand j'avais quinze, vingt ans, il y a des gens qui taguaient des slogans "Les Arabes, dehors" ou "La France aux Français". Moi j'étais en désaccord avec le contenu de ces messages, mais j'étais aussi en désaccord avec la dégradation de l'espace public.

Derrière, après, il y a de pauvres gens qui vont venir décoller ces trucs-là, qui vont devoir nettoyer, et ça ne me plaît pas. Je pense qu'il y a d'autres moyens de dire les choses. Y compris dans l'espace public, parce qu'il y a des zones réservées pour ça. Donc les collages tout, partout, y compris sur les beaux murs, n'importe comment...

La deuxième chose qui a fait que j'ai changé d'avis c'était le contenu des messages. Je me suis retrouvé avec mes nièces, dans la rue, avec des trucs marqués genre "Au moment où je me réveille il m'éjacule dans la bouche". Un message ultra crade. Ça tombe bien, mes nièces avaient autre chose à faire que de lire ces messages, mais je me suis dit "Pourvu qu'elles ne me demandent pas une explication de texte", qu'est-ce que je vais leur raconter ? Ou sur mon fleuriste, qui est super sympa, il a un petit kiosque sur la place juste devant le marché Secrétan. Il est dehors toute l'année, il se pèle en hiver, et un jour ils avaient tagué sur son truc - ou elles avaient tagué ? Enfin bref, les protagonistes de ces collages avaient tagué - "Nous on te croit", un truc du genre personne ne croit à cette violence, mais nous on te croit. Il y a une espèce de violence qui commence à s'inscrire dans l'espace public, que moi je ne supporte pas. Je vis avec, il y a bien pire, mais n'empêche que c'est quand même une violence, c'est une violence qui se pérennise, qui s'inscrit dans l'espace, qui tient, parce qu'elle n'est pas enlevée tout de suite. Et elle suscite aussi des réactions : moi j'ai vu des collages avec des gens qui passent derrière, qui rajoutent des trucs, et ça commence à faire un truc vraiment dégueulasse. Donc voilà, le contenu violent des messages c'est la deuxième raison.

Et le troisième truc qui a commencé à me déplaire c'est l'espace d'équation un peu binaire : "homme méchant / femme gentille". C'est aussi ça qui transparait derrière : une vision extrêmement genrée du problème. Le problème serait presque génétique, il y aurait des mecs qui d'un côté seraient par nature des sales types, et de pauvres femmes - si je peux dire, parce que c'est dégradant pour tout le monde les messages : pour les hommes comme pour les femmes - qu'il faudrait défendre parce qu'elles sont incapables de se défendre toutes seules. Et moi je ne peux pas souscrire à ça. Il y a peut-être une dimension genrée, mais c'est multifactoriel ce problème. Et à partir du moment où on le réduit essentiellement à un facteur de genre on ne traite pas tous les autres facteurs. Alors qu'il y a par exemple le facteur culturel : c'est-à-dire qu'on ne naît pas violeur, peut-être qu'on le devient du fait d'être confronté aux images de violences, à la pornographie, du fait de tout un tas de sujets auxquels on est confrontés... On le devient peut-être parce qu'on sait que derrière il n'y a pas de sanctions, il n'y a pas de grand risque. Si chaque violeur savait qu'il a 90% de chance de se faire choper, et que s'il se fait choper on lui coupe la bite je pense que ça ferait baisser le... ce serait une autre forme de violence, on déplacerait la violence, mais... Et puis, c'est aussi des messages qui refusent de prendre en compte les structures de la société, je pense qu'il y a des situations de pouvoir qui conduisent à cette domination : il y a eu il y a deux semaines un article dans le journal

sur un producteur de télévision qui s'appelait Gérard Louvain, il était avec son amant - ou son mari - et son mari violait son neveu. Tout ça, c'est entre mecs, il n'y a pas de femme. La violence n'est pas que des hommes vers les femmes, elle est aussi des hommes vers les hommes, des femmes vers les femmes, et des femmes vers les hommes. Ce serait tellement simple si c'était genré, on pourrait régler la question en dix ans. En fait, c'est une question complexe, et tous ces messages qui sont des messages simplificateurs, ça me met extrêmement mal à l'aise. Je me demande comment on peut penser régler les problèmes en simplifiant autant ?

Moi, j'ai été confronté à des situations de violence dans ma vie, j'ai été victime de pédophilie quand j'étais gamin. J'étais face à la violence des mecs, ça a structuré pas mal ma relation aux autres, amoureuse, sexuelle, et je suis tombé aussi sur des filles qui étaient totalement dingues, qui m'ont fait un mal de fou. Peut-être que je leur ai fait du mal, mais je n'ai jamais frappé personne, je n'ai jamais insulté personne, je n'ai jamais essayé - il me semble - de manipuler quelqu'un pour obtenir des faveurs sexuelles ou des faveurs quelconques. J'ai énormément d'amies femmes, j'héberge en ce moment une vieille copine avec qui je suis sorti il y a vingt ans, on est très proches, ça fait deux ans qu'elle habite chez moi dans mon 40m2. On s'entend très bien, on ne sort pas ensemble, il n'y a pas du tout de... Donc je pense que j'ai des relations normales avec les femmes. En tout cas, cet épisode un peu inaugural de violences sexuelles que j'ai subi quand j'étais gamin, j'ai l'impression que ça m'empêche d'en avoir aujourd'hui. Je me dégoûterais d'essayer d'être violent. Mais ça ne dégoûte pas forcément les partenaires avec qui j'étais... Donc ça n'est pas simple, ça n'est pas aussi simple que les mes-sages veulent le dire. Et cette simplification m'ennuie, je pense qu'il faut sortir au maximum de ces questions-là, avancer sur ces sujets, je ne suis pas sûr qu'on avance sinon.

L'autre question c'est l'efficacité de ça : est-ce que c'est efficace ? Je ne sais pas, mais j'ai l'impression que ce n'est pas efficace. Je regarde ça et je me dis que... J'ai vu des filles coller, ou des femmes coller, vers Saint-Michel elles étaient trois, super bien organisées, super prêtes... Et je me dis que cette énergie magnifique, est-ce qu'elle ne serait pas plus utile à autre chose ? Par rapport à cette question-là, est-ce que ce ne serait pas plus utile d'aller dans des lieux où on accueille des femmes, où on prend soin d'elles, où on peut les écouter, leur donner à manger. Il y a une espèce de bonne conscience, on essaye de faire les trucs dont on pense qu'ils vont être utiles, intéressants, etc. Mais on essaye de les faire aussi sans trop s'abîmer. Parce que s'occuper de gens qui sont dans la détresse c'est très difficile. Donc qu'est-ce qu'on peut faire pour faire avancer ça ? C'est la question qu'il faut que l'on se pose à chaque fois qu'on fait quelque chose, et je ne suis pas sûr que ce soit très efficace parce que je pense que ça clive. Je ne pense pas être tout à fait le seul à ressentir ça, et ce clivage n'est pas un clivage qui fait avancer les choses. Dans mon expérience, quand on arrive à dépasser les antagonismes c'est parce qu'il y a de l'écoute, et du temps passé avec les gens, y compris avec le bourreau. Alors on ne me fera pas confondre les bourreaux avec les victimes, je sais qui a déconné. Mais les bourreaux, c'est d'une certaine manière des victimes aussi, ils sont dans un schéma de pensée qui est d'une débilite telle qu'ils sont victimes de... Donc évidemment il faut d'abord prendre soin des victimes, c'est la priorité absolue, il faut les écouter, leur trouver des lieux où elles vont pouvoir sortir de cette violence, il faut aussi les aider à ne pas retomber dans cette violence. Donc la question c'est quelle efficacité pour changer les choses ? Je ne suis pas sûr

que ce soit efficace. Au début ça m'a éveillé, je me suis dit "enfin", surtout que dans ma génération quand j'avais vingt-cinq, trente ans c'était assez mal vu d'être féministe, surtout pour les mecs, heureusement ça a changé, mais dans le faisceau des actions à mener pour que ça change, je ne suis pas sûr que les collages soient le plus efficace.

Et le dernier point, je pense qu'il faut de l'humour pour changer les choses, il faut rire. Et les collages ne sont pas drôles, les collages - ceux que j'ai vu - ils sont premier degré, et ce n'est pas possible. Pour faire baisser une tension, pour la désamorcer, un peu d'humour ne fait pas de mal, ou un peu de beauté, un peu d'esthétique. Oui, c'est surtout la beauté, je ne sais pas pourquoi je commence par l'humour. Je commence par l'humour parce que par exemple on sait que la baisse du Ku Kux Klan aux USA a été consécutive à une série d'émissions satiriques qui ont tourné en dérision le Ku Kux Klan et qui sont devenues extrêmement populaires sur la radio américaine. Jusque dans les années 40 - 50 c'était assez chic, voir classe d'être au KKK, c'était être dans une espèce de confrérie avec que des initiés, c'était presque normal, en tout cas dans les États du sud. Et puis, il y a eu une série dans ces années-là qui a commencé à tourner en dérision, c'était des insiders, donc ils connaissaient très bien tous les rites initiatiques et ils tournaient en dérision les trucs du Klan. Donc les enfants écoutaient, demandaient à leurs parents "Toi t'es dans le Klan ?", il paraît qu'en quelques années le truc a complètement chuté. Parce qu'on s'est foutu de leur gueule, parce que c'était drôle. Je ne dis pas qu'il faut rire de la violence faite aux femmes ou aux hommes, mais cette espèce d'absence d'esthétique, de perspective c'est quelque chose qui enferme dans la violence, qui utilise les moyens de la violence.

Ça me déplaît. Je ne sais pas si j'ai beaucoup d'idoles dans la vie mais je pense que Gandhi c'est pas mal, la non-violence, tout le temps. Je ne dis pas que j'y arrive, mais il faut essayer. Mais je crois que ce qui m'avait plu au début c'est que j'avais vu les personnes monter le collage, et qu'il y avait une espèce de happening urbain, je n'étais déjà pas d'accord avec le contenu, je trouvais ça caricatural, mais il y avait un moment dans l'espace urbain qui était un moment que je trouvais festif : ces trois filles qui faisaient ça avaient l'air con-tentes d'être là, elles avaient l'air de s'amuser et c'était beau à voir. Ça avait une dimension de l'événement que je trouvais assez belle. Et puis elles avaient tout préparé, c'était nickel, tu sentais un soin, une attention, une organisation. J'aime bien les gens bien disciplinés, les gens qui ont un objectif dans la vie, qui s'y tiennent, on ne va pas passer sa vie à faire n'importe quoi, n'importe comment tout le temps, sinon on est une espèce de touriste de sa propre existence. Et je ressentais ce cœur, ce soin, cet engagement, et ça, ça m'a plu. Ce qui ne m'a pas plu, c'est comment ça devient une espèce de virus qui se diffuse dans tout l'espace public avec ces mots d'ordre redondant, toujours les mêmes : grosso modo les mecs sont des salauds, OK, mais alors ? On va mettre tous les mecs en prison et vous pensez qu'il n'y aura plus de violence ? Bah non, il y aura toujours des violences. Il y en aura peut-être moins, parce que les femmes sont moins entraînées à la violence, elles n'ont pas de postes de responsabilités, ou elles en ont moins.

Tu te sens agressé quand tu vois ces messages parce qu'ils ciblent les hommes de manière générale ?

Je ne me sens pas visé parce que - je ne dirais pas que j'ai une conduite irréprochable, ce serait vraiment prétentieux, de toute façon je suis célibataire depuis des années, donc je n'ai pas de conduite de couple - je pense que c'est au-delà de ça, je me sens abîmé comme être humain, et je pense que les femmes devraient l'être aussi. C'est-à-dire qu'il ne faut pas parler de nous comme ça.

Je vais te dire un truc qui est horrible mais Adolf Hitler était un être humain, ce n'était pas un monstre. Imaginer que c'est un monstre c'est se dédouaner de la réflexion sur ce qui s'est passé, et on essaye plus de comprendre ce qui s'est passé. On a une sorte d'obligation morale à comprendre pourquoi on en arrive là, sinon on ne règle jamais nos problèmes, on est condamnés à répéter indéfiniment. C'est super intéressant de comprendre pourquoi un mec de trente-cinq ans devient complètement bourré, tape sa femme au point de l'éborgner voir de la tuer, c'est vachement intéressant pour régler le problème, pas en soit, en soit c'est de la merde. Mais si on comprend que ce mec-là a peut-être été maltraité dans son enfance, qu'il a été violenté par des gens, qu'il n'a pas été écouté par certaines structures, qu'on a minimisé sa souffrance, qu'il a peut-être des problèmes psychologiques, psychiques, même génétiques, peut-être identifier le gène de la violence ? Dire que c'est un monstre, qu'il a éjaculé dans la bouche de sa femme quand elle se réveillait... je ne sais plus exactement la phrase, mais elle a été assommée, le mec a continué parce qu'il avait tellement envie qu'il ne pouvait pas s'arrêter, parce que de toute façon ce n'est pas une femme c'est une chose, un objet, et puis elle se réveille au moment où le mec finit son truc. Moi je ne vois pas l'intérêt de coucher avec un objet, mais il y a ce truc-là : le mec est un monstre, si c'est monstre très bien, on passe, il n'y a rien à voir. Si par contre c'est un être humain et que lui aussi, même s'il fait de la prison, il faut prendre soin de lui, et il faut l'aider à sortir de cette spirale de violence, je pense que c'est un bon projet de société.

Évidemment s'il n'y a pas beaucoup d'argent c'est d'abord la victime, on est d'accord. Mais je pense que dans une société comme la nôtre qui est une des sociétés le plus riches au monde, on devait avoir un peu de temps, un peu d'argent pour aider ces gens-là. Je ne sais pas quoi, ça n'est pas ma compétence, mais en tant que citoyen j'aimerais bien qu'on prenne les choses autrement.

Quand tu as vu les colleur·euses en plein collage, comment tu as réagi ?

Je n'en ai vu qu'une fois, je me suis arrêté et je les ai regardées faire pendant 10 minutes. Quand il y a un truc dans l'espace public... moi je suis urbaniste, architecte, quand il y a un truc comme ça un peu nouveau, je m'arrête. Comme je fais en ce moment des photos des terrasses de café *customisées* parce que je trouve ça fantastique. Ça m'a intéressé, donc j'ai regardé comme elles s'y prenaient, la colle, elles avaient tout prévu. C'était vraiment très beau.

J'étais sur le trottoir d'en face j'ai regardé, j'avais un sourire plutôt bienveillant. Je ne suis pas allé les voir pour leur demander ce qu'elles foutaient, ce n'est pas mon style. Si je devais dire à tous les gens que je croise dans la rue ce que je pense, il me faudrait trois jours pour arriver à l'école, je reviens à ce que je disais au début : le mec qui jette son chewing-gum par terre c'est pire pour moi, le mec qui roule comme un demeuré parce qu'on en a régulièrement dans la ville des gens qui roulent comme des tarés, c'est pire parce qu'il met la vie des autres en danger. Là il n'y a aucune vie de mise en danger, ça va, il y a des choses bien plus graves il y a des comportements dans l'espace

public... Si je commence à parler à toutes les personnes qui font n'importe quoi, je n'arrive jamais chez moi le soir.

Je pense que c'est notre bien commun l'espace public, et qu'on doit collectivement en prendre soin. Je pense que la société française n'est pas si mal, on a une représentation de cette société et c'est l'espace public (une partie de cette représentation, après on a tout l'arsenal législatif, l'organisation du pouvoir, etc). C'est intéressant de rappeler des chiffres tout bêtes du genre l'Europe c'est 10% de la population mondiale, c'est 25% des prélèvements, et c'est 50% de la redistribution sociale. En Europe on redistribue 50% de la masse mondiale. On ne peut pas dire que c'est fini, mais par rapport au reste du monde on est devant pratiquement tous les autres pays. Il y a peut-être le Canada, d'autres pays, mais moi je n'aimerais pas habiter aux États-Unis, je n'aimerais pas habiter en Russie, je n'aimerais pas habiter en Chine. On doit prendre soin collectivement de ce qui fait société, et ce qui fait société, ce qui nous relie les uns aux autres, ce qui fait qu'on peut cohabiter les uns à côté des autres c'est en partie l'espace public et sa qualité. En plus je trouve que l'espace public parisien est extrêmement qualitatif. Quand je vois une bagnole qui se gare sur une grille d'arbre, qui percute l'arbre et qui fait une raclure sur l'arbre... Si j'étais superman j'arrive, je prends la bagnole, j'en fais un carré, et le mec, je lui casse la figure. Alors là, je ne suis pas Gandhi, je suis en contradiction, mais moi ce qui me gêne le plus dans l'espace public c'est les gens qui ne respectent pas les plantations.

Est-ce que tu penses que s'il y avait un collage sur la façade de l'immeuble dans lequel tu habites ça aurait un impact différent qu'aurait un collage dans n'importe quels murs de l'espace public ?

Je ne sais pas... Je pense que ça me gênerait un peu plus parce que c'est chez moi et qu'on est toujours plus attentif à ses propres possessions ou à son propre lieu de vie, mais c'est du ressenti, en théorie ça ne change pas grand-chose.

Si tu devais dire quel impact les collages ont sur toi ?

La prise de conscience je l'avais avant, cette question de la violence c'est quelque chose qui m'a occupé beaucoup, j'ai fait une psychothérapie, c'est quelque chose qui me touche beaucoup. Donc je n'ai pas attendu les collages pour être sensibilisé à ça.

Du coup c'est plutôt la violence des collages qui m'indispose, du coup sur moi l'effet est contraire à l'effet recherché. Encore que, l'effet recherché c'est d'une certaine manière de violenter les gens et de leur dire "Mais regardez ce qu'il se passe ! Ouvre les yeux", c'est ça l'effet recherché. De ce point de vue là, ça fonctionne, mais c'est quand même une violence. Doit-on lutter par la violence contre la violence ? Je ne peux pas complètement répondre à cette question, je pense que non, je pense qu'à la fin ça fait moins de victimes de lutter contre la non-violence. On arrive à libérer son pays du colonisateur par la non-violence, c'est ce qu'a fait Gandhi, Mandela... Et la violence, ça rajoute la violence. Les extrêmes se font la courte échelle.

Moi ça n'a pas changé ma compréhension de la question. Je suis sorti avec pas mal de filles, et elles racontent ce qu'elles vivent, chaque fois, et je me demande ce que c'est que ce délire, qu'est-ce qui se passe ? Je ne crois pas qu'il y ait une seule fille avec qui je suis sorti qui ne soit pas tombée

sur un exhibitionniste. Il y a de tout : dans le métro, dans la rue, à la plage... Mais c'est un mec. Il va voir combien de femmes ? Un exhibitionniste ne va pas l'être qu'une fois, il va croiser plein de femmes, le faire une fois par mois, croiser trois personnes à chaque fois, et à la fin de sa vie ça fait des milliers de victimes pour un seul gars. C'est comme les *dick pick*, il paraît qu'un tiers des femmes en ont déjà reçu.

Est-ce qu'il y a des messages qui te touchent plus que d'autres ?

Ce qui me parle le plus ce sont les messages scientifiques, ceux qui ont une certaine forme d'évaluation. L'histoire d'une femme qui s'est retrouvée violée par son mec, même si elle était assommée, je ne sais pas quelle valeur ça a, même si on est 60 millions de Français, je ne sais pas si ça touche cette seule personne, ou une Française sur deux, ou toutes les françaises. Quelle est la valeur du truc ?

Et puis les nanas qui collaient, il y en avait deux qui fumaient, j'avais envie de leur dire, arrêtez de fumer vous allez déjà sauver deux femmes. Si tu veux lutter contre la mortalité des femmes - ce n'est pas le féminicide, je comprends bien la différence - commence par toi-même prendre soin de toi. Tu demandes aux autres de prendre soin d'eux, mais toi-même tu ne prends pas soin de toi.

Parenthèse fermée, moi, je préfère les messages un peu rationnels du genre "Il y a tant de morts par an", j'aimerais bien savoir ce qu'il en est dans les autres pays, j'aimerais bien savoir ce qui est mis en place pour lutter contre ça, qu'est-ce qui a avancé, qu'est-ce qui régresse, sur quoi il faudrait qu'on travaille, etc. Le cas particulier de madame Tartempion je ne sais pas, au-delà de considérer que c'est un acte atroce, je ne sais pas comment l'interpréter, l'analyser, changer les choses.

Et après, des messages plus esthétiques, plus drôles, qui ouvrent sur des perspectives, ce serait vachement plus sympa au lieu de dire "Les mecs sont tous des salauds" de dire "Construisons ensemble le monde de demain, en nous respectant mutuellement, en prenant soin de nos différences". Une perspective heureuse, pas ça où on s'enfonce dans un truc de trauma et on ajoute de la violence à la violence. J'aimerais bien ça, mais en ce moment ça ne marche pas tellement, même quand tu vois les discours des politiques.

ANNEXE 3 - Entretiens avec des élus ou membres des Gardiens de la paix

. Entretien avec Pierre

Pierre, 23 ans, Gardien de la paix.

Début de l'entretien : 18h50. Fin de l'entretien : 19h40

À Saint-Mandé, chez l'autrice du mémoire, le 02 février 2021

Est-ce que tu pourrais te présenter brièvement et me raconter un peu ton parcours au sein de la police ?

Avant d'être policier j'étais dans l'armée, donc sorti du lycée, j'ai passé trois ans et demi dans l'armée. Et ensuite j'ai basculé dans la police, je cherchais à me rapprocher de la région parisienne pour des raisons personnelles. J'ai passé un premier concours d'agent de sécurité, ensuite j'ai été fonctionnaire de police. Il y a différents grades et différents corps dans la police nationale, il y en a quatre. Le premier est contractuel, ensuite les Gardiens de la paix - ce que je suis -, officier, et commissaire, qui font plus de la gestion du et management. Donc moi, je suis dans la partie plus opérationnelle. Je ne suis pas sur la voie publique, ou en tenue, je suis en civil et je traite de tout ce qui est enquête judiciaire : suivi de garde à vue, en amont, en aval, jusqu'au déferrement. Depuis deux ans.

Est-ce qu'il y a dans vos services des équipes qui s'occupent particulièrement des collages, où c'est plutôt quand il y a une patrouille qui tombe sur des personnes en train de coller... ?

C'est les effectifs de voie publique qui vont tomber sur ce genre d'infraction, enfin c'est contraventionnel, et pas délictuel. Dans les dégradations, en fait, c'est une infraction qui est différenciée en deux grosses sous parties : des délictuelles, ou des contraventionnelles. Et dans chaque sous-partie, tu as trois sous-sous parties : détérioration, dégradation, destruction. Ce sont des choses foncièrement différentes pour la justice. Typiquement, des dégradations et détériorations c'est les niveaux les plus bas. Si c'est juste des dégradations on est généralement sur du contraventionnel, mais s'il y a des aggravations ça peut passer au délictuel. Tout ce qui est collage illégal c'est contraventionnel, et c'est dégradation ou détérioration en fonction de la quantité, du monument sur lequel c'est fait, etc. Globalement, s'il n'y a juste que ça comme action, ça n'amène pas à une interpellation, ça amène juste à une amende. Ensuite ça dépend des circonstances qu'on appelle aggravantes ou atténuantes.

Je ne connais pas d'unité qui s'occupe de ça, c'est un peu tout le monde qui est dehors, nous, tous les fonctionnaires de police - et d'ailleurs tous les citoyens aussi - sont amenés à pouvoir constater une infraction et à la rapporter à l'autorité compétente. Nous, on est notre propre autorité compétente. Mais n'importe quel citoyen qui voit une infraction peut rapporter ça au commissariat ou à la gendarmerie la plus proche, tout le monde peut le faire.

Nous, derrière, on est amenés à sanctionner, ou pas, parce qu'en réalité, la police, c'est le discernement : ce n'est pas parce qu'il y a une règle qui est faite qu'il faut l'appliquer bêtement. Il faut comprendre tous les paramètres qu'il y a autour. Je n'ai jamais été amené à intervenir sur ce

genre d'infraction, des collages, féministes ou autres. C'est aussi difficile de savoir si à cet endroit-là c'est légal ou pas légal. Dans le métro, tu as des affichages légaux, les gros panneaux sur lesquels les sociétés peuvent promouvoir, les entreprises payent pour afficher dans l'espace public. Ensuite tu as aussi les panneaux pour les campagnes municipales, donc des panneaux qui sont placés là, pas de manière définitive, juste le temps des campagnes. Et ensuite tu as les collages soit par-dessus les publicités des sociétés qui ont payé. Je pense qu'il est là le gros problème : tu prends les devants sans avoir rémunéré qui que ce soit, l'État, le propriétaire des panneaux, du bâtiment, etc.

Après c'est une question de discernement : est-ce que ça dérange, est-ce que ça ne dérange pas ? Les propriétaires du bâtiment sur lesquels les collages vont être faits peuvent décider de porter plainte pour des dégradations ou des détériorations.

Vous recevez souvent des appels ou des plaintes concernant les collages ?

Moi, je ne m'occupe pas de ça, mais j'ai été un peu plus d'un an sur la voie publique, et à titre personnel je n'ai jamais été appelé pour ce genre de chose.

Le discernement dont tu parles en fonction des collages, il est fonction de quoi ?

Il est individuel, par fonctionnaire de police, et il se fait en fonction de la situation. Si tu vois un collage, quel qu'il soit, sur un bâtiment type Élysée, ou Matignon, ou Notre-Dame, des bâtiments sur lesquels rien n'est accepté, forcément là c'est aggravé. Ensuite, le message collé joue énormément : si tu as quelque chose de raciste, d'antisémite, appel à la violence, ça va être très différent d'un gars qui va faire son spectacle, qui n'a pas pu payer pour afficher sa publicité et qui va le faire de manière illégale. Le discernement joue sur le contenu et sur la localisation du collage. Et la quantité aussi : si tu inondes un mur, ça peut être pris différemment que si tu mets juste un truc.

En ce qui concerne les collages féminicides à proprement parler, toi tu en vois relativement souvent, est-ce que tu peux me dire ce que tu en penses ?

En réalité, je ne me suis jamais trop posé la question, ça ne me concerne pas directement - c'est peut-être égoïste de dire, c'est peut-être justement là le problème - moi ceux que j'ai vus ne me dérangent pas. Là où ils étaient implantés, ça ne m'a pas dérangé non plus, je ne me suis pas dit qu'ils auraient pu le mettre ailleurs. Et le fond du problème ne me dérange pas non plus. Je n'ai pas un avis très tranché sur la question, je ne me suis jamais vraiment posé la question.

Dans quelles circonstances tu aurais pu te dire qu'ils auraient pu le mettre ailleurs le collage ?

Si j'en avais vu sur l'entrée du commissariat, ou sur un des murs d'un bâtiment institutionnel, je me serais posé la question... La cause est ce qu'elle est, je comprends les gens qui la défendent, on est d'accord, on n'est pas d'accord, peu importe. Mais à mon avis il y a une manière d'amener la chose pour pas que ça ne devienne quelque chose qui embête les gens. Pour que la cause soit soutenue, mon avis personnel c'est qu'il faut que ce soit mis à des endroits visibles pour tout le monde, mais qui dérangent le moins possible, le moins de personnes possible. Si tu commences à le mettre sur un bâtiment de gens qui font attention, qui ont refait leur façade récemment, etc,

malheureusement ces gens-là ce n'est pas la cause qui va les embêter, c'est juste le fait que ce soit chez eux, et du coup ça les amènera peut-être à ne pas défendre la cause, alors que dans le fond ça ne les dérange pas...

Tu fais vraiment la différence entre tout ce qui est bâtiment institutionnel, qui relève d'une certaine symbolique, et le reste. Mais si on collait chez toi, sur ton immeuble, est-ce que ça changerait ?

Je leur demanderais si eux ça leur ferait plaisir que je colle quelque chose chez eux, peu importe le fond, juste sur l'action, la forme...

Si tu voyais une équipe de collage en train de coller dans la rue, comment réagirais-tu ?

La première chose à faire est de faire cesser l'infraction, l'action de coller, et ensuite ça va se faire au discernement. En fonction de comment les colleuses vont nous parler, nous expliquer le problème. Je ne dis pas qu'on ne les laisse pas continuer derrière, mais en fonction de... pas de la cause, mais de la manière dont elles vont nous expliquer, dont elles vont nous parler, s'il y a du respect dans les deux sens... Nous on pourra faire preuve de discernement dans un sens, elles dans l'autre elles pourront comprendre pourquoi on leur demande d'arrêter, et du coup peut-être qu'il peut y avoir une discussion qui peut s'instaurer. Peut-être qu'on pourrait même aussi leur donner des pistes sur comment le faire légalement, parce que je ne suis pas un spécialiste, mais il doit y avoir des moyens de le faire légalement, en déclarant à la mairie.

Tu leur demanderais de décoller le collage ?

Ça dépend vraiment de la situation... Je ne sais pas... Peut-être que dans certaines situations je leur ferais l'enlever, mais je ne sais pas, tout dépend... Après dans le texte pénal, on va le leur faire enlever, mais actuellement il y a tellement de paramètres à prendre en compte...

À propos des messages types "ACAB", comment est-ce que tu réagis ?

Là malheureusement le côté humain prend plus le pas que le côté droit pénal. Après, en réalité, ACAB prône la violence, plus ou moins, alors que par exemple "X tuée par son ex-mari" ne prône pas la violence. Le discernement est différent parce qu'on est des êtres humains et que ça nous affecte, et qu'un peu comme tout le monde on peut réagir différemment...

Ensuite, une discussion avec quelqu'un qui met ACAB sur un mur sera plus compliquée qu'avec quelqu'un qui va coller son affiche pour lutter contre les féminicides. Comme la discussion sera différente, la sanction sera différente

ANNEXE 3 - Entretiens avec des élu·es ou membres des Gardiens de la paix.

Entretien avec Nathalie Maquoi

Nathalie Maquoi, 42 ans, élue conseillère de Paris (Liste « Paris en Commun-Écologie pour Paris »)

Début de l'entretien : 11h30. Fin de l'entretien : 11h40

En visio-conférence, le 09 avril 2021

Pouvez-vous m'expliquer le contexte dans lequel le vœu de tolérance pour les collages a été déposé ?

Quand les collages ont commencé, il y en avait un certain nombre dans le XX^e. Dans le XX^e, il y a un gros réseau féministe très actif, et un super réseau d'accompagnement des femmes victimes de violences avec tous les bouts de la chaîne.

À l'époque on était dans une période politique où, celle qui était maire du XX^e, qui était passé chez Macron, tenait des discours qui disaient que ça salissait les murs. Moi j'ai fait deux choses : une prise de position pour demander la tolérance et la non-verbalisation. Et aussi, j'étais élue à la culture à l'époque, on avait des murs à programmation d'art urbain, là où des artistes d'art urbain peuvent faire une œuvre tous les deux ou trois mois, et la mairie finance la création artistique. Et donc, entre deux murs, on avait laissé, pendant quelques jours la visibilité pour des collages féministes.

Ensuite on a présenté le vœu au Conseil de Paris - vous pourrez trouver les débats - et la réponse avait été, bien sûr, d'une tolérance et d'une appréciation des agents de la propreté dessus. Ce dont on peut se rendre compte encore aujourd'hui, en tout cas ceux qui sont dans mon quartier durent longtemps, ils sont peut-être nettoyés une fois qu'ils sont abîmés par la pluie. Mais c'est quand même, dans toute la dynamique de mouvement *MeToo*, pour moi ça a été une vraie visibilité de la cause des femmes.

Et, je vous raconte une anecdote : j'avais publié ce vœu sur Twitter, et à ce moment-là j'ai été contactée par une artiste qui était victime de violences et que j'ai pu accompagner vers une avocate. Donc il y avait vraiment un effet...réel. Ce qui m'a d'ailleurs surprise.

La tolérance dont vous parlez est de la part des agents d'entretien de propreté, mais visiblement elle ne l'est pas sur la verbalisation : aujourd'hui il y a encore des colleuses qui sont verbalisées

Oui, parce qu'à Paris ce n'est pas la Ville qui verbalise, c'est le préfet de police, Didier Lallement. Si vous êtes chercheuse en sciences sociales, vous avez vu sa façon de réprimer les manifestations, je fais partie des élus qui demandent son départ. Donc ça ne m'étonne pas qu'il verbalise.

Avez-vous l'impression qu'il y a des déséquilibres de tolérance selon les arrondissements ? Dans le XX^e comme vous l'avez dit il y en a énormément, dans le XVI^e pratiquement aucun, je me demandais si c'était dû aux politiques de nettoyage.

Aucune idée... Je pense que c'est plutôt dû aux réseaux féministes qui collent. Quand on colle,

on colle la nuit, et généralement proche de chez soi. Je pense que vous avez moins d'affichages politiques ou pour des concerts de rap dans le XVI^e.

Juste avant que le vœu ne soit déposé, la Maire de Paris avait parlé en septembre 2019 : suite à l'arrestation d'un groupe de colleuses, elle avait déclaré que la Ville et les agents de propreté n'étaient pas là pour regarder le message, mais simplement pour nettoyer les dégradations de l'espace public. Pensez-vous que cette déclaration caractérise encore aujourd'hui son positionnement ?

Aucune idée... il faudrait contacter son cabinet.

Est-ce que vous vous êtes heurtée à des difficultés au moment de proposer ce vœu, que ce soit au Conseil du XX^e, ou au Conseil de Paris ?

Non, dans le XX^e on était majoritaires. Forcément, ça n'a pas plu à la maire en place à l'époque. Mais j'avais envie de dire... ça c'était un sujet parmi tant d'autres. Et la gauche était majoritaire dans le Conseil, parce que typiquement c'est quelque chose qu'on partage dans le camp de la gauche et de l'écologie cette question. Et au Conseil de Paris, on est majoritaires aussi, et pareil, c'est quelque chose d'extrêmement partagé.

Ce vœu n'a aucune valeur juridique, si les agents municipaux décident de retirer un collage aucun recours ne peut être fait ?

Oui... Mais quand même, globalement, quand le vœu est voté, l'adjointe à la propreté a ça en tête, le mot passe dans les services. Le statut des vœux n'est pas juridique, ce qui est juridique c'est une délibération, mais des vœux il y en a des panoplies, et c'est des moments de pression politique. Et là on est plus sur quelque chose de politique que de la mise en œuvre d'une politique publique. C'est différents outils.

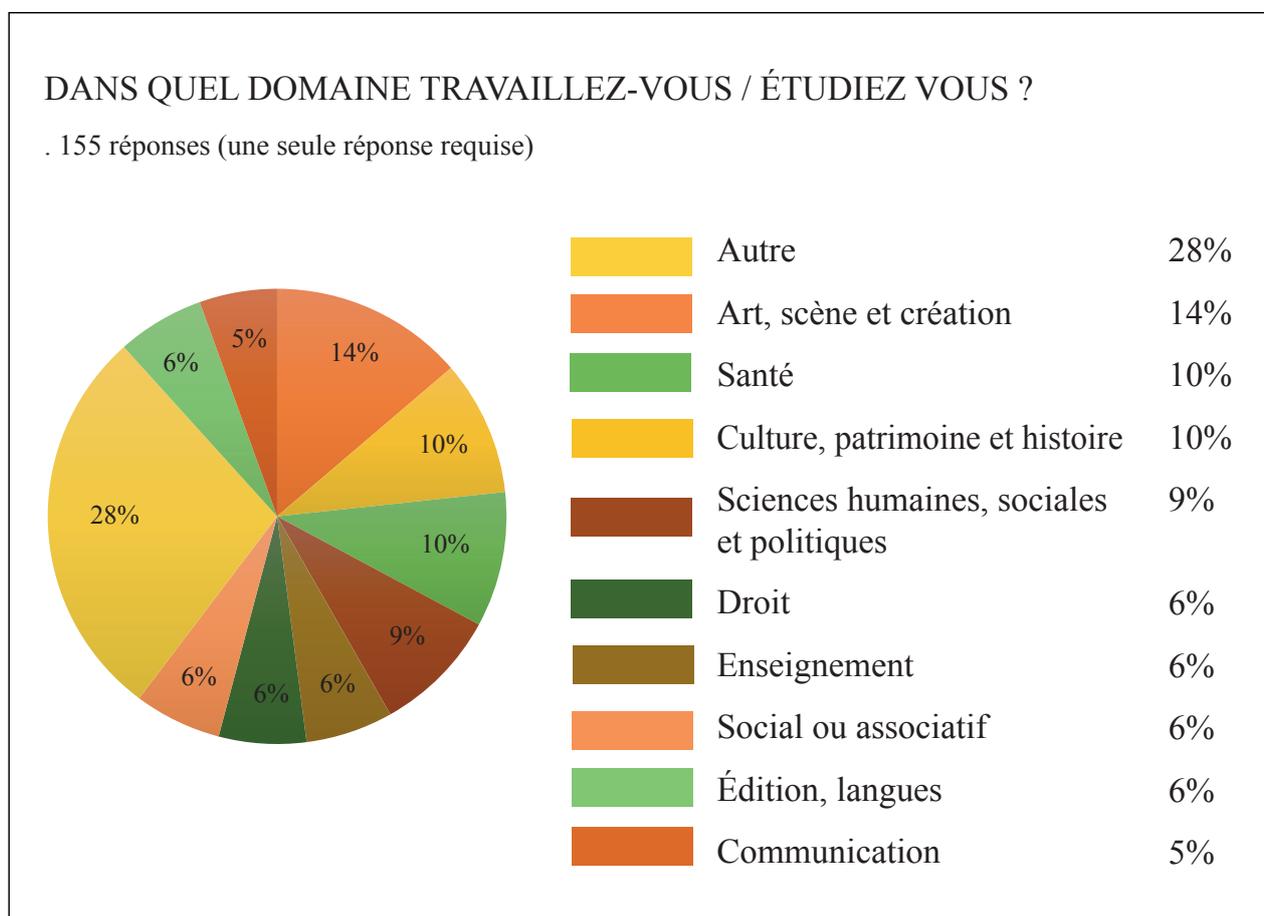
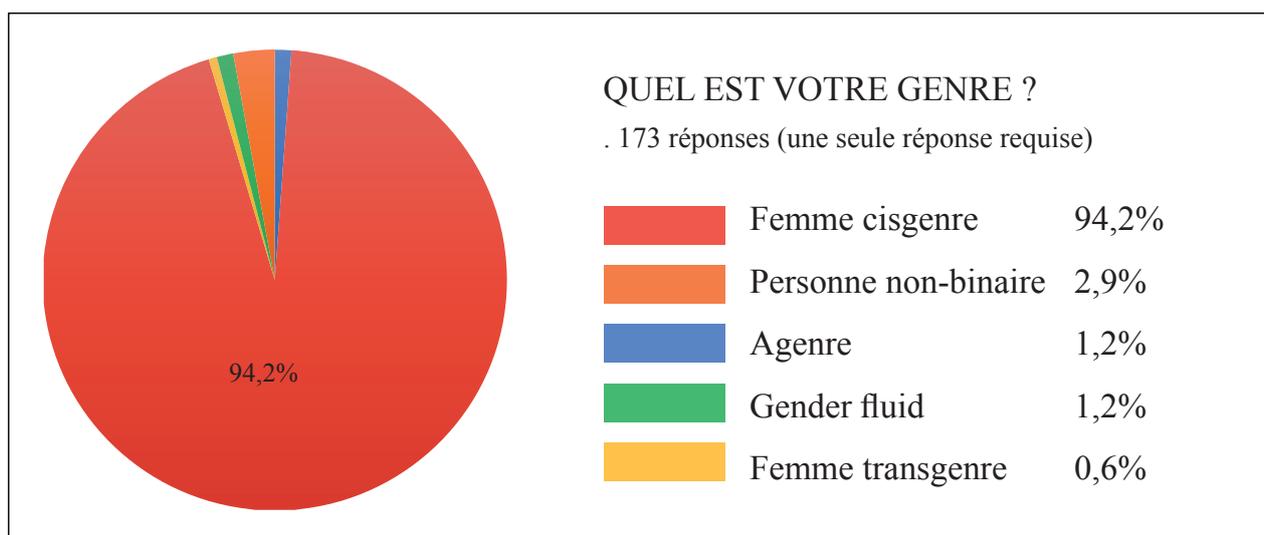
Et puis, à la limite, quand les collages sont complètement détériorés et qu'on ne les lit plus, ça ne me choque pas qu'ils soient nettoyés, ça va.

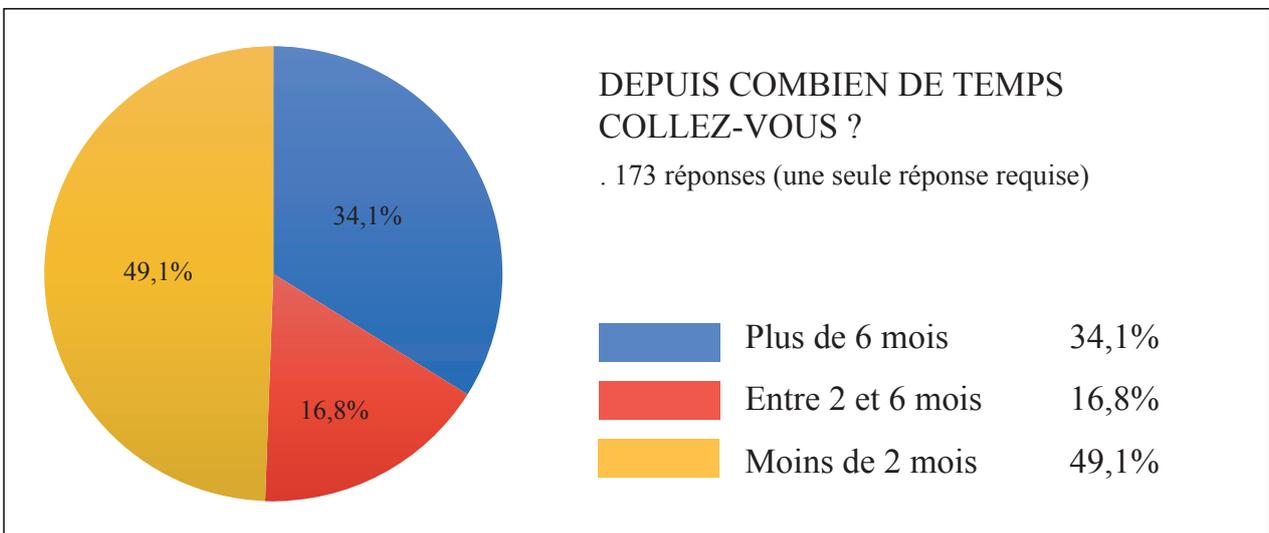
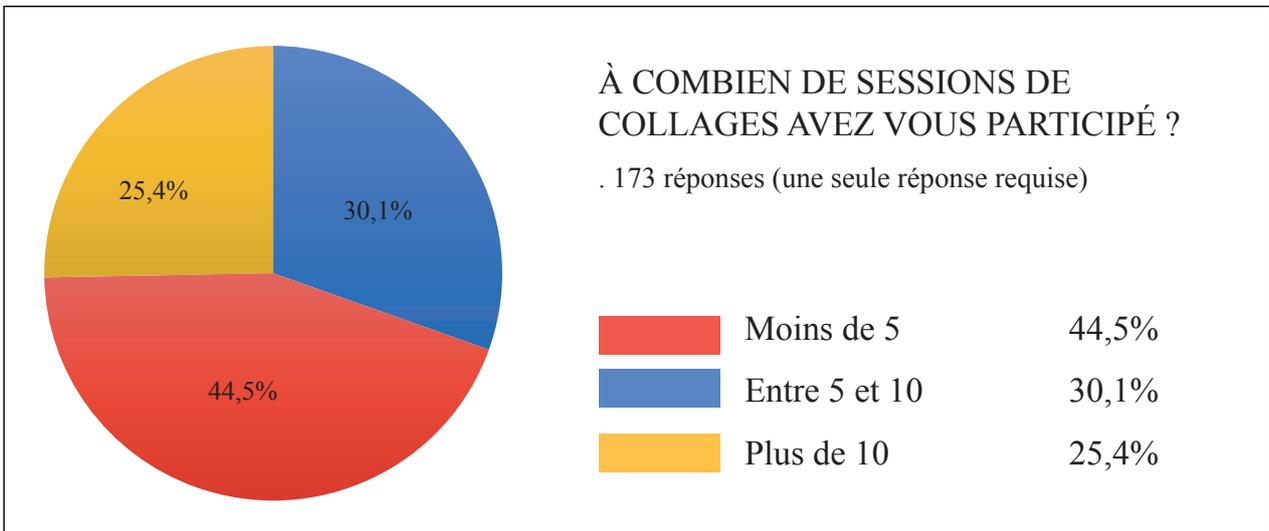
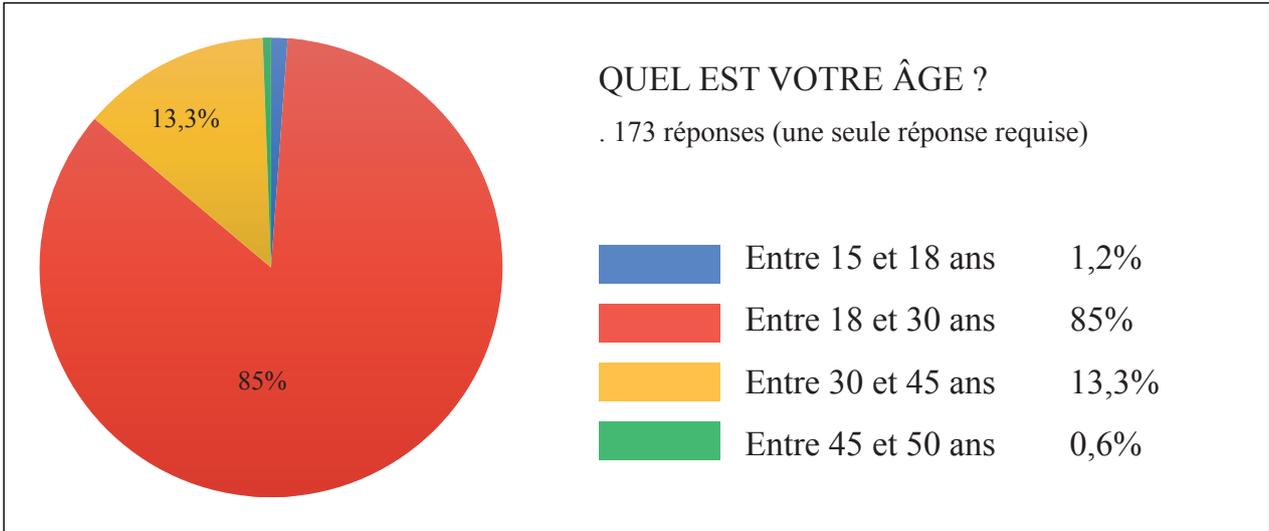
ANNEXE 4 - Enquêtes

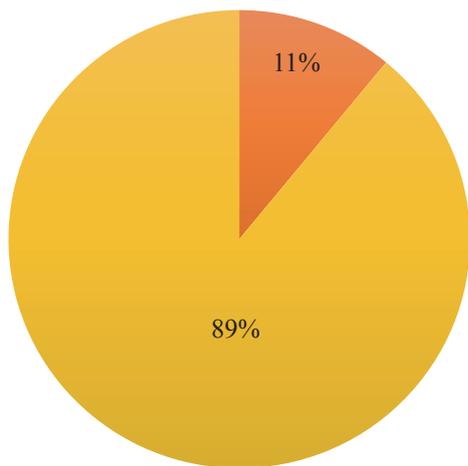
. Enquête auprès des colleur·euses, janvier 2021.



Pour entrer davantage dans les détails des réponses ouvertes, le QR code permet de consulter les réponses des colleur·euses directement en ligne, sur la page Internet du questionnaire *Google Form*.







PARTICIPEZ-VOUS À DES ACTIONS MILITANTES AUTRES QUE LES COLLAGES ?

. 164 réponses (une seule réponse requise)



Parmi les 146 enquêté·es ayant répondu oui :

108, soit **74%** ont répondu qu'ils·elles participaient aussi à des manifestations

24, soit **17%** ont répondu oui sans préciser

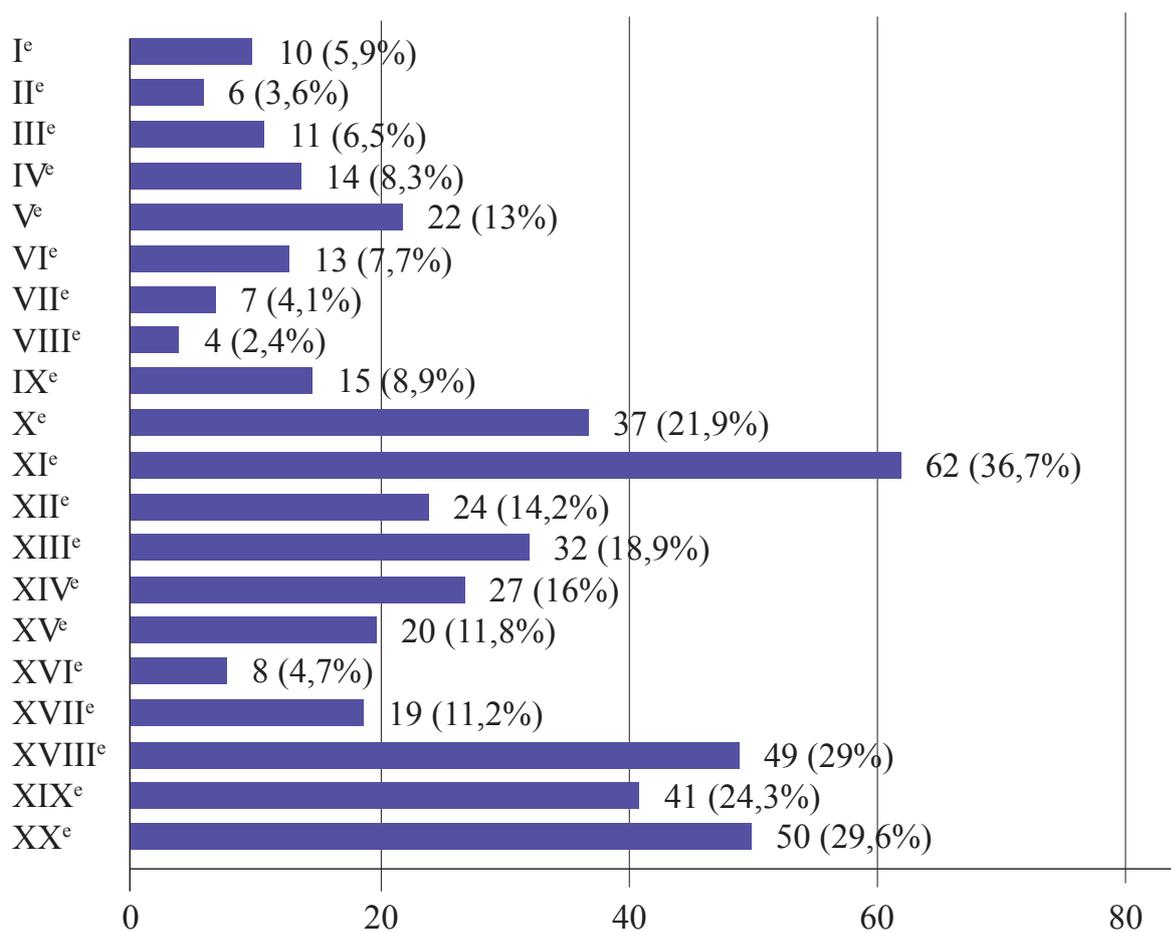
13, soit **8%** ont répondu qu'ils·elles mènent des actions choes

15 soit **10%** ont évoqué divers objets de lutte tels que la photographies, l'art militant, le militantisme en ligne, le sabotage, l'engagement citoyen, l'appartenance à d'autres mouvements de collages, l'appartenance à des clubs de lectures féministes, l'appartenance à des comité féministes, la mobilisation en ZAD

L'engagementt militant ne concerne pas uniquement la lutte contre les inégalités de genre, certain·es enquêté·es sont engagé·es dans la lutte contre le climat, les inégalités sociales, l'aide aux migrant·es, aux sans abris, etc.

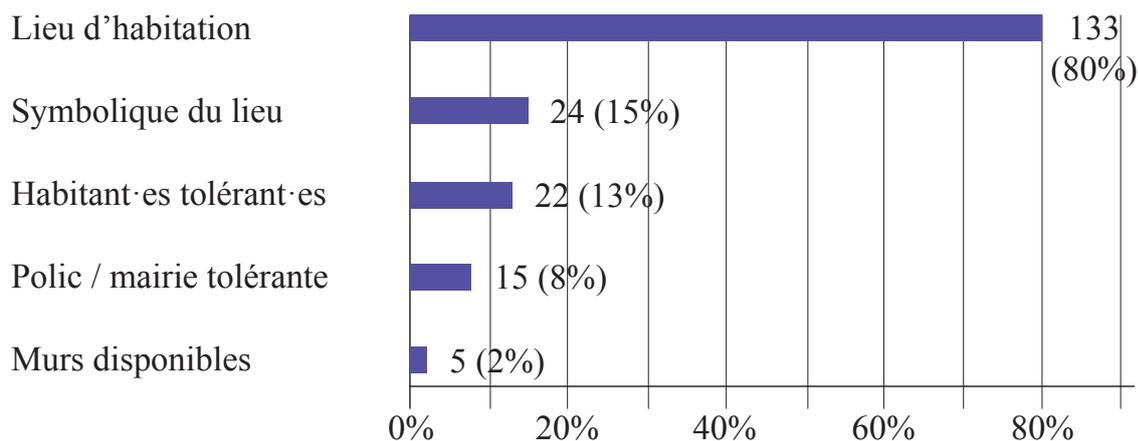
QUELS SONT LES ARRONDISSEMENTS DANS LESQUELS VOUS COLLEZ GÉNÉRALEMENT ?

. 169 réponses (plusieurs réponses possibles)



QUELS SONT LES RAISONS POUR LESQUELLES VOUS COLLEZ DANS CES QUARTIERS OU ARRONDISSEMENTS ?

. 167 réponses (plusieurs réponses possibles)



Quelques exemples des réponses des enquêté·es :

Ce sont des arrondissements proches de mon lieu d'habitation donc c'est plus pratique mais aussi parce que j'y suis plus attachée, je connais bien les rues, les bars, la vie de quartier... Je pense que ça a plus de sens pour moi de marquer un quartier dans lequel je vis et veux me sentir bien, où j'ai un sentiment d'appartenance. D'ailleurs je viens de déménager et ça me donne envie de coller dans ce nouvel arrondissement !

. Enquêté·e n° 177

Près de chez moi (quand on connaît le coin je trouve ça plus rassurant) mais j'aime bien l'idée d'aller ailleurs aussi (impression de répandre les collages partout haha).

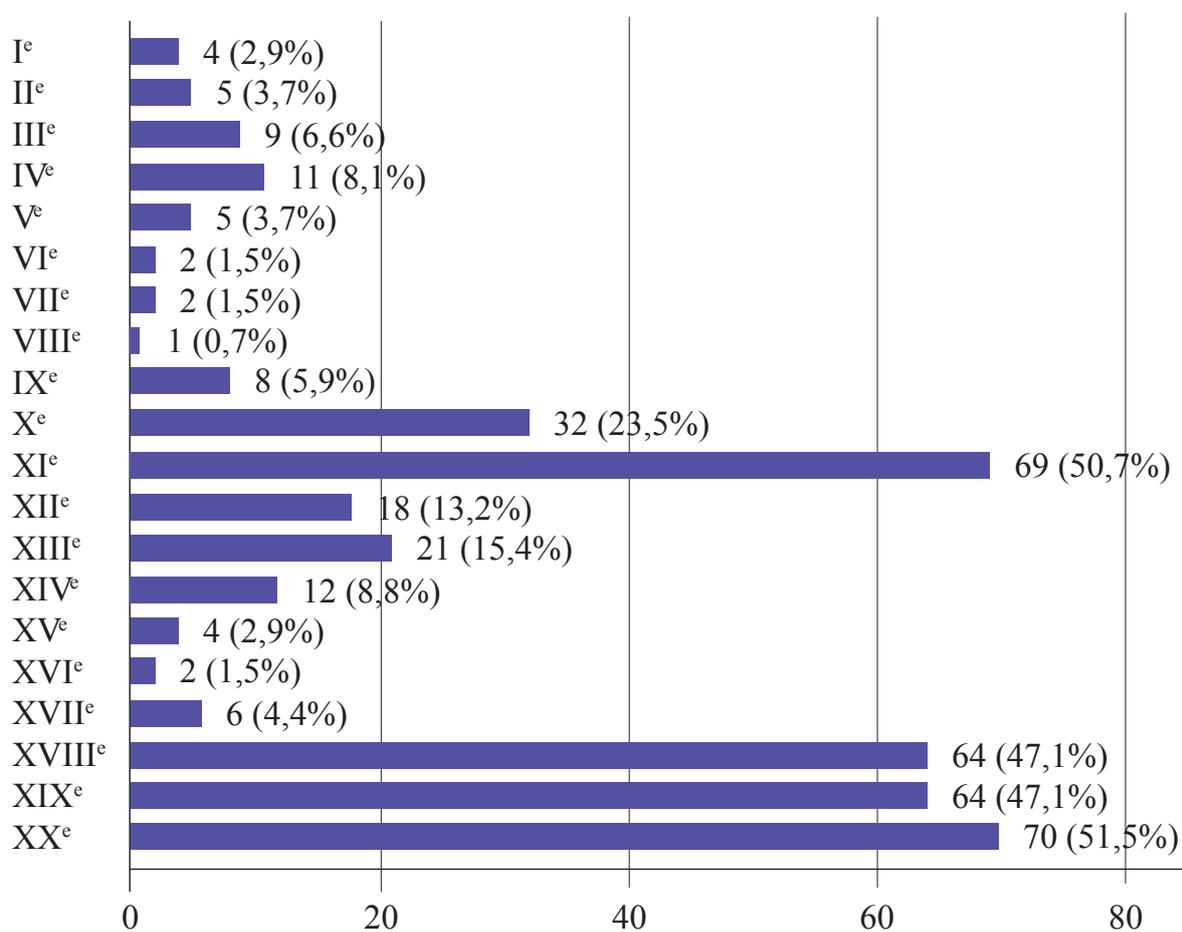
. Enquêté·e n° 5

Proximité avec un lieu où une institution décrié [*sic*], arrachage peu fréquent, ou a [*sic*] l'inverse arrachage trop fréquent qui donne envie d'en remettre une couche tous les jours, proximité du domicile, recherche de lieux très exposés à la vue, etc.

. Enquêté·e n° 57

DANS QUEL(S) ARRONDISSEMENT(S) DE PARIS VOYEZ VOUS LE PLUS DE COLLAGES ?

. 136 réponses (plusieurs réponses possibles)



SELON-VOUS, POURQUOI CERTAINS ARRONDISSEMENTS ABRITENT-ILS BEAUCOUP DE COLLAGES, ET D'AUTRES PRATIQUEMENT PAS ?

Florilège des réponses des colleur·euses :

Réponse policière, arrachage par les riverains, plus les quartiers sont riches, plus les gens accordent de l'importance au matériel (mur détérioré) et pas à la symbolique (violences faites aux femmes).

. Enquête·e n° 3

1- Il y a des secteurs de Paris plus dangereux que d'autres, même hors collage, où en tant que femme/trans on ne se sent pas en sécurité et donc encore moins pour coller.

2- La plupart des colleuseuses sont jeunes et collent dans les quartiers jeunes qu'ils habitent ou fréquentent.

3- Certains quartiers ont peu de murs pour coller et/ou avec trop de passage la nuit (ex : 1er ar.)

. Enquête·e n° 6

J'ai l'impression que c'est lié à l'orientation politique et le milieu social des habitants du quartier. Dans le 20ème c'est populaire et plutôt de gauche, il y a une tolérance. Plus c'est bourgeois et de droite moins les collages tiennent, plus les colleur.euses se font emmerder par les riverains, la police se déplace très vite etc. J'ai l'impression qu'à aubervillier, pantin, dans le 19ème, les collages tiennent plutôt bien mais je peux me tromper. Dans le 11ème c'est bobo, les gens sont habitués et les collages tiennent plutôt pas mal. S'il y a peu de collages dans les quartiers populaires, pauvres, c'est peut être parce que leurs habitants n'ont pas le privilège de militer (lié à l'énergie, au capital culturel, il faut avoir un peu de sous et surtout du temps...) et globalement on colle où on habite. Cela peut expliquer pourquoi il y en a beaucoup dans le 11ème aussi.

. Enquête·e n° 16

Ça dépend plus des conditions de collages que des colleur.euses. On sait que c'est assez dur dans l'ouest parisien, ça appelle la police directe, ça agresse les colleur.euses. La mentalité de quartier n'est pas la même et les collages ne durent pas là bas.

. Enquête·e n° 35

Les services de propreté de certains arrondissements peuvent être plus virulents que d'autres. Je pense que c'est une politique de quartier.

Certaines copropriétés retirent également les collages eux mêmes car ils apparaissent comme une dégradation de leur bien.

Enfin, des opposant.e.s au mouvement retirent systématiquement certains collages dans leur quartier afin d'exprimer leur position quant à nos revendications

. Enquête·e n° 53

Certains quartiers ont plus de sens, dans d'autres plus de colleuseuses vivent. Et puis je pense que dans certains quartiers les arrachages sont plus immédiats (résidences privées, quartiers d'habitations seulement)

. Enquête·e n° 60

Les éternelles classes sociales malheureusement. Dans les arrondissements «riches», les collages ne tiennent pas, sont nettoyés par les services de la mairie ou par les habitants eux-mêmes. Une lassitude des colleuses à repasser éternellement aux mêmes endroits pour recoller les mêmes choses se font sentir. Des quartiers/arrondissements où les gens ne veulent pas voir les vrais problèmes et préfèrent des façades propres

. Enquête·e n° 81

Car certains arrondissements sont plus politisés, « gauchisés », et peut être donc plus ouverts sur ces questions. Parce que ce sont des quartiers qui, j'ai l'impression, craignent moins (ex : des mecs cis-genre (« bichons ») qui viendraient déranger le collage, ou encore personnes en opposition avec les revendications féministes (je pense notamment aux personnes ayant reçues une éducation bourgeoise, et donc très genrée). Donc, pour ma part, je m'oriente vers des quartiers plutôt représentés par la classe moyenne parisienne

. Enquête·e n° 84

Certaines mairies d'arrondissement tolèrent les collages, alors que d'autres non. Il y a aussi un gros facteur sociologique/économique je pense. Les quartiers bourgeois comme le 16e ou le 7e arrondissement de Paris sont vraiment compliqués voire dangereux pour coller. Les habitants arrachent systématiquement, ou nous interpellent, parfois violemment.

Ça tient sûrement de l'ambiance politique et social, les quartiers populaires et étudiants sont plus militants.

On peut superposer une carte du prix du mètre carré à Paris à ta carte de l'activité des collages, ça matchera très bien!

. Enquête·e n° 103

Je pense que cela dépend des habitants principalement et de la proximité des institutions, lieux de pouvoirs (auprès desquel.les les collages tiennent moins longtemps). Selon moi C'est pour cela que les arrondissements du Nord est parisiens sont plus prisés et que les collages y durent plus longtemps. Parce que ce sont des lieux éloignés des administrations et du tourisme.

. Enquête·e n° 121

Parce que les colleuses viennent de certains quartiers (en tout cas à Paris intramuros), et collent au plus pratique (souvent près de chez soi). C'est tout à fait compréhensible mais regrettable : l'ouest parisien n'a presque aucun collage parce que la population y est globalement plus riche et plus à droite, mais c'est un terrain qu'on devrait aller bien plus sensibiliser et pour lesquels on devrait adopter une véritable stratégie politique offensive.

. Enquête·e n° 143

Praticité des lieux de rdv des colleur.euse.x.s ? Donc se rejoignent là où beaucoup de lignes de métro se croisent. Par conséquent certains quartiers sont délaissés. + je suis là depuis peu de temps mais la plupart des colleur.euse.x.s rencontré.e.s venaient de professions « créatives » et donc se concentrent surtout dans le nord-est de Paris !

. Enquête·e n° 162

Y A-T-IL DES QUARTIERS, RUES, OU ARRONDISSEMENTS DANS LESQUELS VOUS N'IRIEZ, D'INSTINCT, PAS COLLER. POURQUOI ?

Florilège des réponses des colleur·euses :

Les arrondissements du coeur de Paris plus historique (1er ar., quartier latin, ile de la cité etc.) car peu de surface collable et les arrondissements dangereux la nuit (18/19eme, colline du crac).

. Enquêté·e n° 6

Le 16e est très hostile aux collages (population riche et privilégiée) mais je pense que c'est quand même important d'aller coller là bas.

. Enquêté·e n° 10

proche des lieux de pouvoir, chez les riches. En raison des forces de l'ordre. Ceci dit ça m'est arrivé de le faire et ça s'est plutôt bien passé (y avait pas un chat dans les rues).

J'ose moins coller près du périph, là plutôt par peur de se faire prendre à parti par les passants.

. Enquêté·e n° 16

Non. Une fois qu'on a collé dans le 16e, qu'on a vécu la haine dans le regard des passants et la police qui rapplique dans la minute, je pense qu'on peut coller de partout.

. Enquêté·e n° 19

Proche des ministères, commissariats etc...

. Enquêté·e n° 36

15e, je travaille là bas. La population me semble assez catho, de droite, plus âgée ou encore familiale (ce sont des généralités) et je pense moins ouverts à l'idée du collage ! Je me sentirais de le faire plus tard avec plus d'expérience.

. Enquêté·e n° 45

Le 16e arrondissement, car je pense que c'est un lieu hostile à ce type d'action (population, police...). Mais je devrais dépasser mes a priori et aller coller là bas !

Le collage est un moyen percutant de faire passer un message à un large éventail de population fréquentant le lieu, donc il faudrait coller partout dans l'idéal.

. Enquêté·e n° 46

7e, 16, 17, car le risque de contrôle policier est plus élevé. Ensuite certains quartiers comme barbes, Gare du Nord, et les périphéries, les lieux à présence masculine omniprésente la nuit, m'effraient pour aller coller. Pas envie de me faire emmerder en action.

. Enquêté·e n° 69

Cela rejoint ce que je disais juste au-dessus. J'ai collé une fois dans le 15e, la police était partout, les collages n'ont pas tenu la nuit, c'est rageant. Je ne vais d'instinct pas coller dans des quartiers comme les 7e, 8e, 15 et 16e arrondissements. Je colle principalement dans les 19e et 20e, des quartiers où on se fait souvent emmerdé.es, mais les collages restent longtemps. L'impression que le message restent et passent fait du bien au moral.

. Enquêté·e n° 81

Peur du 16e, 15e, 1er, 2e où tu sens que les gens sont beaucoup plus aptes à décrocher le téléphone et appeler la police, qui ne sera pas tolérante

Peut-être pas les lieux de cultes.

. Enquêté·e n° 94

il semble plus compliqué d'aller coller dans le 16 8 ème par ex, ce sont des quartiers avec des grandes avenues (ça rend moins à l'aise pour coller) plus de vehicules de police qui passent peut être, plus de murs «à risque» car pas mal de batiments historiques

. Enquêté·e n° 101

Je pense que je ne vais pas en priorité dans les quartiers que je connais très peu (16e, 7e, 8e, 17e, 14e) parce que je préfère marcher la nuit pour coller en ayant le sentiment d'être dans un lieu familier que je «maîtrise», pour me sentir plus forte, plus «chez moi».

. Enquêté·e n° 118

Le 16 eme: pas un papier par terre, pas un chewim gum, pas une crotte de chien, mais beaucoup de gardiens d'immeuble qui habitent au rez-de-chaussé. Le 8eme, les Champs, le Trocadéro: trop forte présence policière.

. Enquêté·e n° 132

ANNEXE 4 - Enquêtes

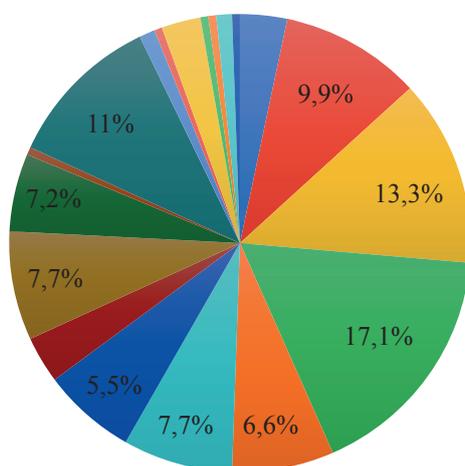
. Enquête auprès des parisien·nes, février et mars 2021.



Pour entrer davantage dans les détails des réponses ouvertes, le QR code permet de consulter les réponses des colleur·euses directement en ligne, sur la page Internet du questionnaire *Google Form*.

DANS QUEL ARRONDISSEMENT HABITEZ-VOUS ?

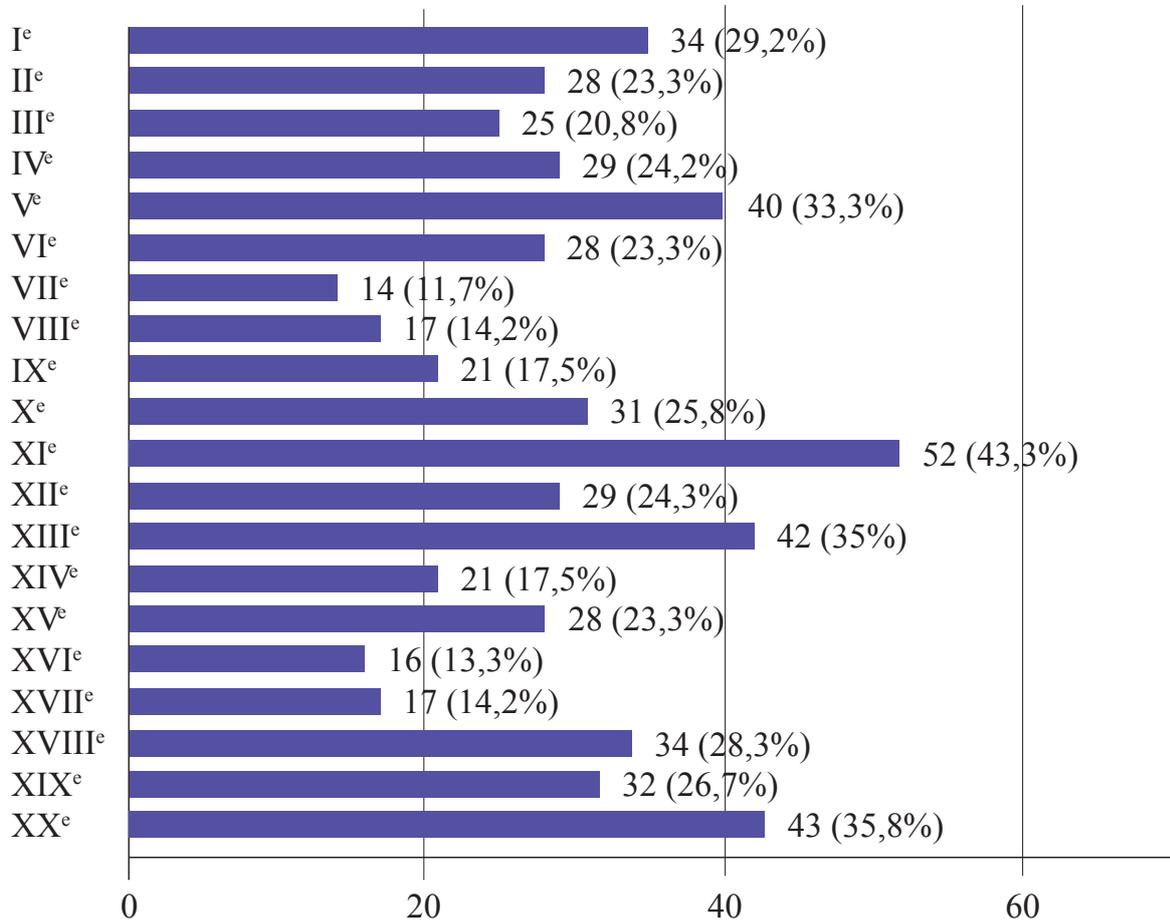
. 181 réponses (une seule réponse requise)



	I ^e arrondissement	0,6%		XI ^e arrondissement	9,9%
	II ^e arrondissement	0%		XII ^e arrondissement	13,3%
	III ^e arrondissement	1,1%		XIII ^e arrondissement	17,1%
	IV ^e arrondissement	0,6%		XIV ^e arrondissement	7,2%
	V ^e arrondissement	2,8%		XV ^e arrondissement	7,7%
	VI ^e arrondissement	0,6%		XVI ^e arrondissement	6,6%
	VII ^e arrondissement	0,6%		XVII ^e arrondissement	3,3%
	VIII ^e arrondissement	0%		XVIII ^e arrondissement	7,7%
	IX ^e arrondissement	1,1%		XIX ^e arrondissement	5,5%
	X ^e arrondissement	3,3%		XX ^e arrondissement	11%

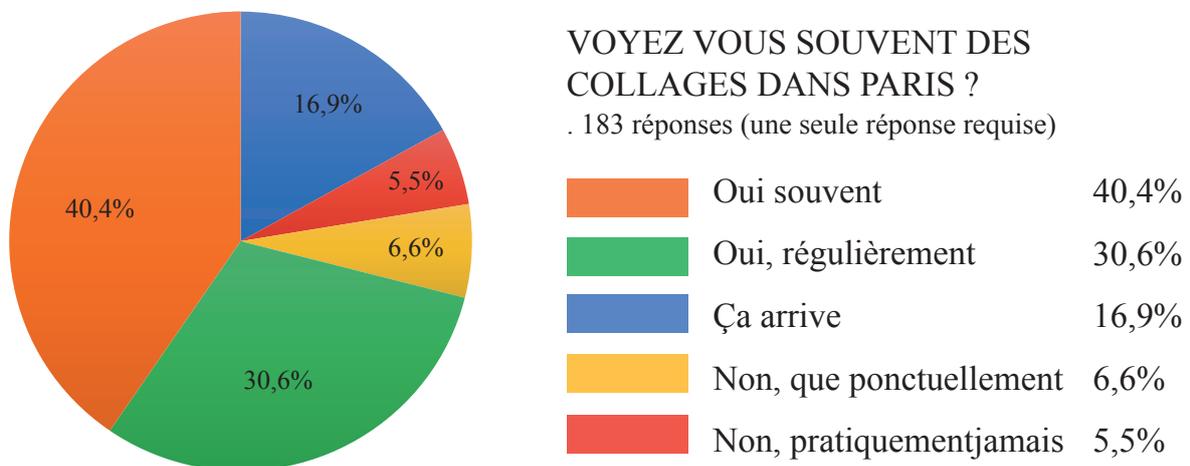
QUELS ARRONDISSEMENTS FRÉQUENTEZ-VOUS DE MANIÈRE GÉNÉRALE ?

. 120 réponses (plusieurs réponses possibles)



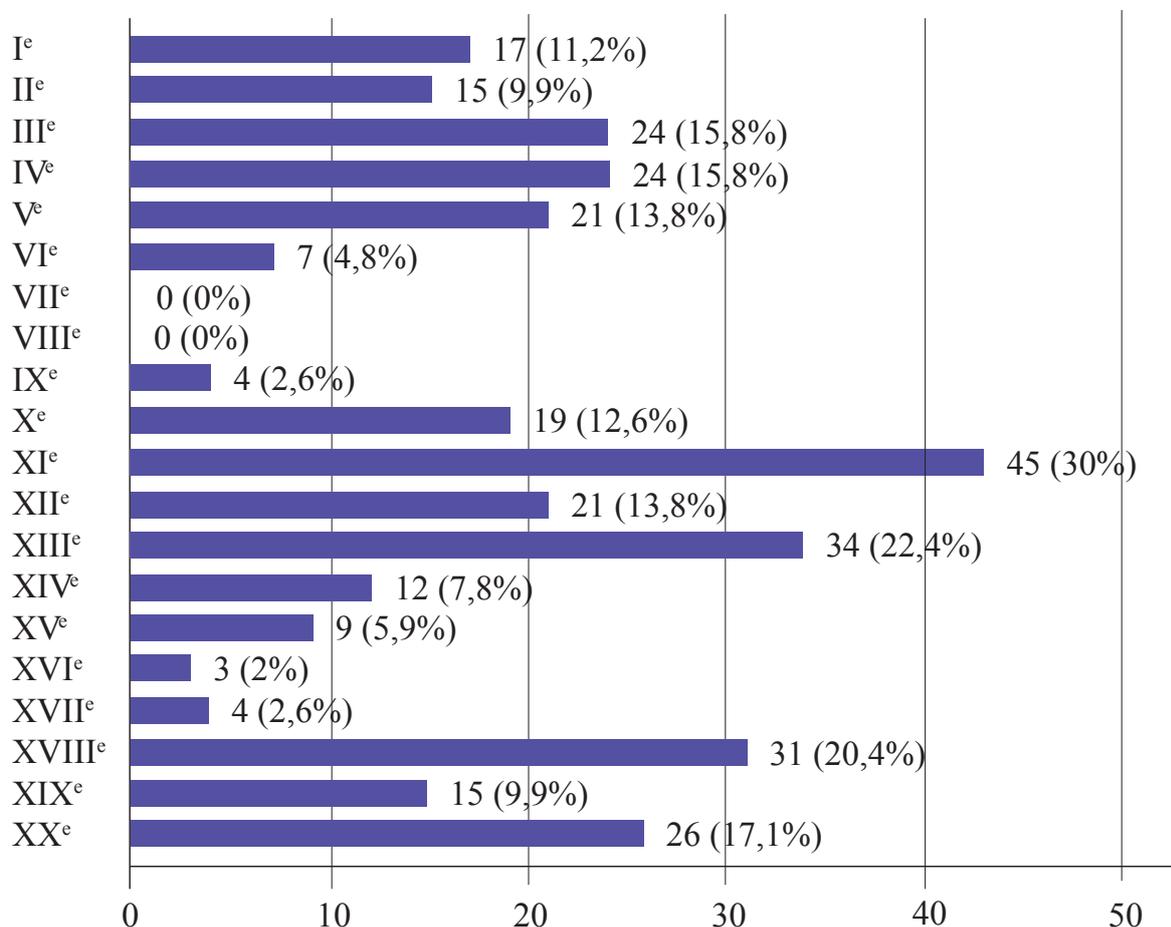
VOYEZ VOUS SOUVENT DES COLLAGES DANS PARIS ?

. 183 réponses (une seule réponse requise)



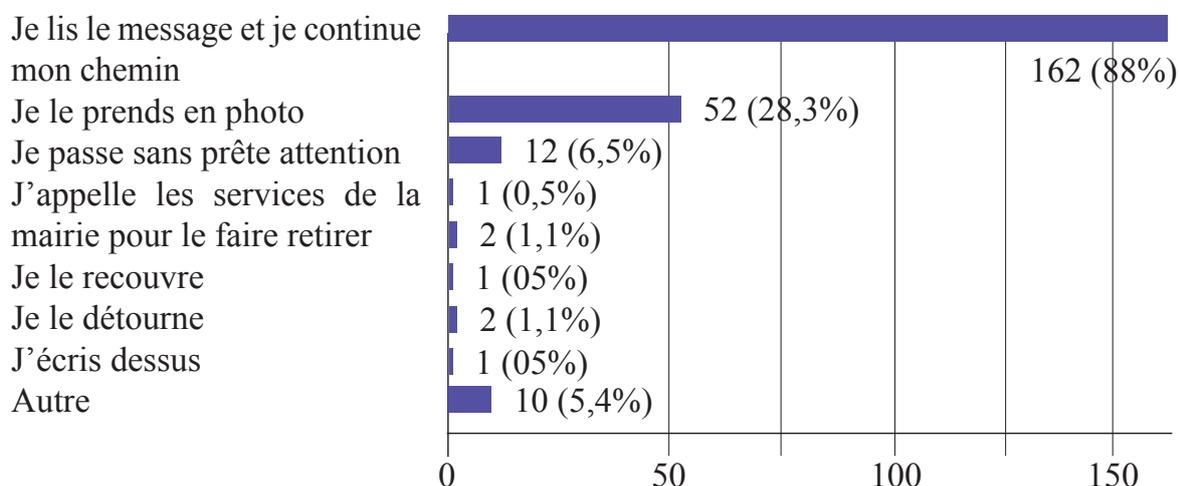
DANS QUEL(S) ARRONDISSEMENT(S) DE PARIS VOYEZ VOUS LE PLUS DE COLLAGES ?

. 152 réponses (plusieurs réponses possibles)



COMMENT RÉAGISSEZ-VOUS LORSQUE VOUS VOYEZ UN COLLAGE DANS LA RUE ?

. 184 réponses (plusieurs réponses possibles)



POURQUOI ?

Florilège des réponses des parisiens :

Parce qu'il me saute aux yeux. Et je ne vais pas l'enlever ou demander à ce qu'il soit retiré, même si les mots sont parfois violents pour moi même ou pour un public jeune, parce qu'il s'agit d'un témoignage terrible, passé et encore trop actuel et qu'il peut amener à des discussions, des échanges et à dénoncer des problèmes encore trop courants et quotidiens. Je ne dis pas que c'est une solution que d'afficher ses histoires terribles mais je dis que ce n'en est pas une que de ne rien dire et ne rien faire. Alors je suis plutôt positive face à ça.

. Enquête-e n° 9

Je trouve que c'est un moyen simple et percutant de mettre ce combat en visibilité. Je poste les photos sur les réseaux.

. Enquête-e n° 76

Message sans impacts malheureux. Je pense d'avantage à la dégradation du mur vs l'indignation que les messages devraient susciter...

. Enquête-e n° 82

Cette dictature de minorités agissantes me fait chier profondément. Je les hais, ces poufresses.

. Enquête-e n° 93

C'est une très bonne initiative, qui permet de rendre visible dans l'espace public un phénomène invisibilisé.

. Enquête-e n° 104

J'aime quand les murs parlent.

. Enquête-e n° 07

Je colle des petits cœurs « merci » dessus.

. Enquête-e n° 119

Pour moi il s'agit de pollution visuelle, ils sont au même rang que les panneaux publicitaires.

. Enquête-e n° 151

J'en débat avec des amis, autant de la forme que du fond. Je pense que la forme utilisée (collage) incite au détournement.

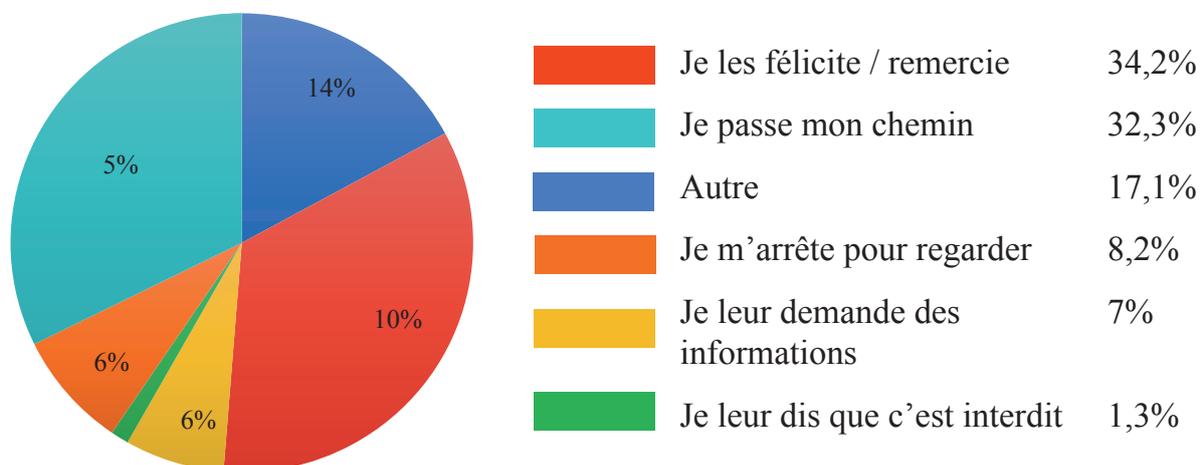
. Enquête-e n°155

ça me met d'excellente humeur, un plaisir vraiment. Il en faudrait plus, genre recouvrir matignon ou paver les champs avec, un truc un peu classe quoi.

. Enquête-e n° 169

SI VOUS AVEZ DÉJÀ VU DES ACTIVISTES EN PLEIN COLLAGE, COMMENT RÉAGISSEZ-VOUS ?

. 158 réponses (une seule réponse requise)



SOUHAITEZ-VOUS AJOUTER DES PRÉCISIONS À VOTRE RÉPONSE PRÉCÉDENTE ?

Florilège des réponses des parisiens :

Je me dis que c'est bien et j'interviens pas par contre si le collage nuit à un quelqu'un comme un commerçant ou autre du à la localisation de l'affiche je me dirais que c'est pas bien car ça porte préjudice à quelqu'un qui n'a rien demandé et donc nuit à la cause qui est soutenu (mais j'interviendrais toujours pas).

. Enquêté·e n° 30

Je leur demande des informations pour savoir comment entrer dans le mouvement

. Enquêté·e n° 36

J'approuve de ce qu'ils/elles font mais n'ai pas envie de les déranger pour qu'ils/elles puissent finir au plus vite en cas de problèmes

. Enquêté·e n° 40

Je ne les ai malheureusement jamais croisées

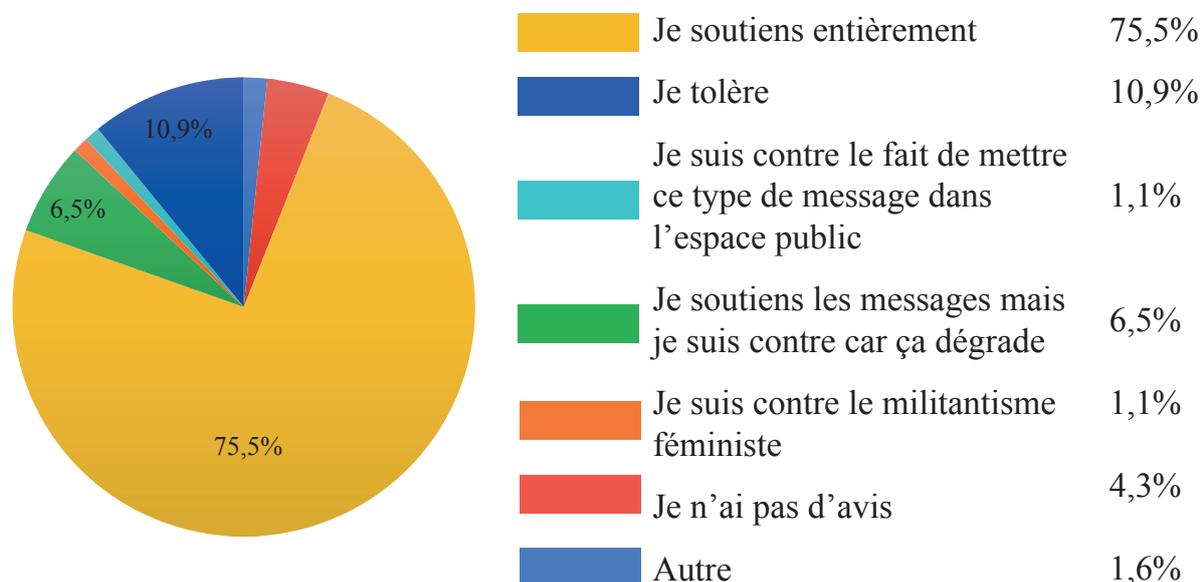
. Enquêté·e n° 123

Je discute aussi avec iels pour en savoir plus, les féliciter, m'informer sur d'éventuelles actions à venir...

. Enquêté·e n° 169

QUEL EST VOTRE AVIS À PROPOS DES COLLAGES SUR LES MURS ?

. 184 réponses (une seule réponse requise)



SOUHAITEZ-VOUS AJOUTER DES PRÉCISIONS À VOTRE RÉPONSE ?

Florilège des réponses des parisiens :

Il faut soutenir les gens qui subissent des actes terribles, et leur voix n'est que trop peu écoutée. L'espace public peut être le support de l'expression selon moi. Malgré toutes les interdictions qui le concerne, il doit rester l'espace de tous et cette initiative va dans ce sens.

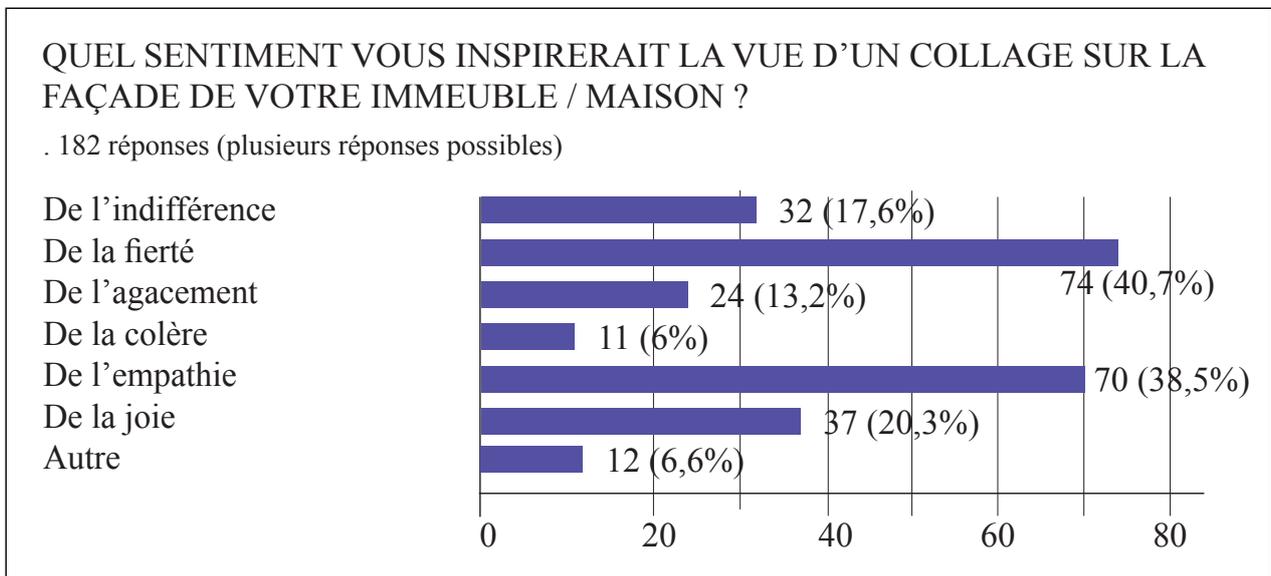
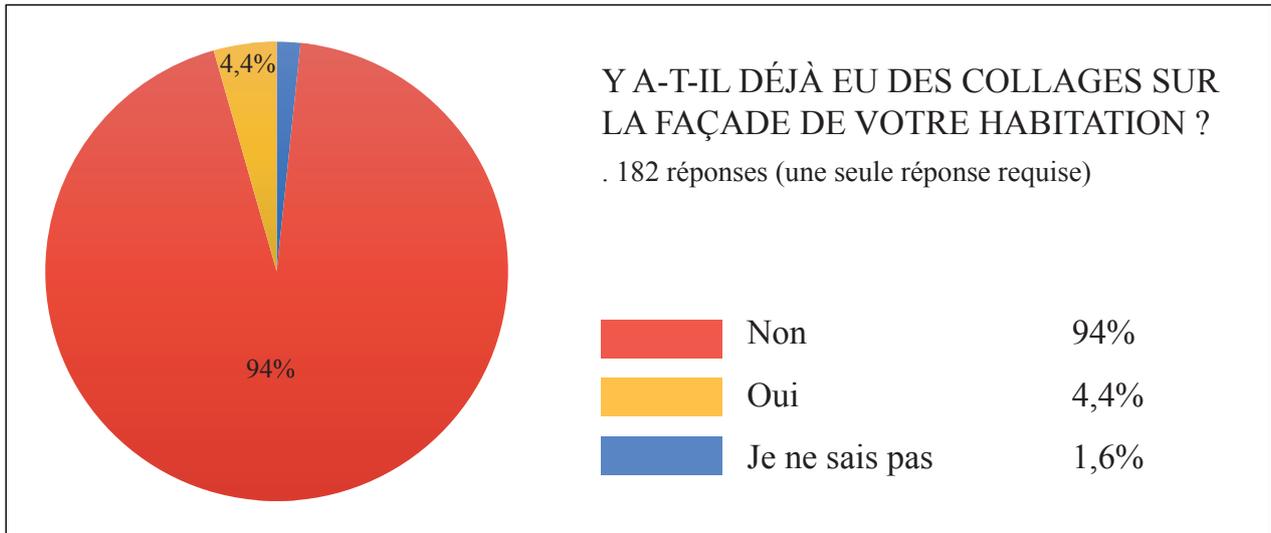
. Enquête n° 9

Pour être franc : j'hésite. Je croise plus souvent ces collages dans mon quartier, à Boulogne-Billancourt (plus Billancourt que Boulogne d'ailleurs). Le principe de l'affichage sauvage m'agresse, surtout dans «mon» quartier. Que ce soit pour des messages publicitaires, politiques ou engagés, je trouve que l'espace public présente déjà suffisamment d'agressions visuelles pour ne pas en rajouter. Le message me dérange et m'interpelle. En tant qu'homme, je me sens visé et accusé (les messages de mon quartier sont plus sur un thème accusateur envers les hommes). Mais la cause est bien sûr louable. Et je comprends l'utilisation d'un mode de communication «choc». C'est d'ailleurs plus le contenu des messages qui choque que le mode d'affichage.

. Enquête n° 64

Si je veux lire des horreurs j'achète le magazine Détective, je ne suis pas pour mettre des messages qui soutiennent une cause plutôt qu'une autre. Pourquoi pas des messages avec des titres de faits divers sur les meurtres, viols d'enfants ou je ne sais quoi. Imaginez aller chercher votre pain en passant devant 30 titres de faits divers. Ceux de soutien, non macabres, comme le «tu n'es pas seule» sont sans problème pour moi. (excepté le côté dégradation)

. Enquête n° 82



SOUHAITEZ-VOUS AJOUTER DES PRÉCISIONS À VOTRE RÉPONSE ?

Florilège des réponses des parisiennes :

Je dirai 'indifférente', car indifférente quant au choix de l'emplacement. Je n'éprouverai pas de fierté particulière étant donné que ce choix aura été fait totalement au hasard de leur part. Par contre, je protégerai le message, le décorerai peut-être, le rendrait plus visible. hehe
 . Enquêté·e n° 21

je pense que je serais déçu de les voir chez moi parce que il ne respecte pas l'immeuble. sur les murs aveugles ça va mais pas sur les facades.
 . Enquêté·e n° 53

Car déjà ce n'est pas MON immeuble, et quand bien même ça ne me dérange pas tant que ce qui est

inscrit n'est pas discriminant, offensant, insultant pour une population. C'est la propriété de la ville, des passants, ça fait parti de l'espace public et selon moi l'espace public est un lieu d'expression, c'est un principe, une valeur qui est fondamentale.

. Enquête n° 72

Je suis respectueux de tout le monde, jamais porté préjudice à personne, et finalement le préjudice est chez moi. Du coup je ne tolère plus les féministes à cause de ça...

. Enquête n° 83

Je suis ok avec le message mais je ne souhaiterais pas qu'il soit collé sur la façade de mon logement.

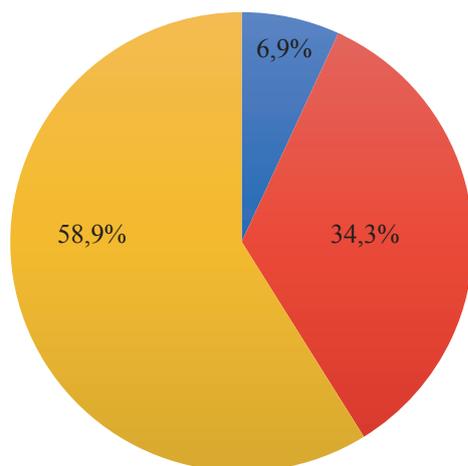
. Enquête n° 86

Je soutiens le message mais je ne veux pas que mon immeuble soit dégradé.

. Enquête n° 156

Entre un vieux tag tout moche ou du béton d'une fadeur sans surprise je préfère des messages d'intérêt général.

. Enquête n° 169



SI VOUS HABITEZ UN IMMEUBLE, Y A-T-IL UN·E GARDIEN·NE OU UN SERVICE D'ENTRETIEN PRIVÉ DE L'IMMEUBLE ?

. 175 réponses (une seule réponse requise)

Non	34,3%
Oui	58,9%
Je ne sais pas	6,9%

DE MANIÈRE GÉNÉRALE, DIRIEZ-VOUS QUE LES COLLAGES FÉMINICIDES ONT UN IMPACT SUR VOUS ? SI OUI, LEQUEL ?

Florilège des réponses des colleur·euses :

J'ai été profondément émue par certains collages

. Enquête·e n° 7

Oui, ils sont un témoin des violences faites au quotidien à des gens, des voisins, des amis et de fait, ils nous touchent indirectement et parfois directement pour que nous aussi nous puissions donner notre avis, en parler, s'exprimer sur les questions qu'ils soulèvent. Des fois les messages sont violents, mais la réalité aussi, et il ne faut plus le cacher. Ni à un adulte, ni à un enfant. Chacun doit savoir, doit être informé de ce dont les êtres humains peuvent être capables de faire.

. Enquête·e n° 9

On sent que des communautés se forment, que les femmes s'éduquent et se soutiennent. Mais c'est également parfois anxiogène, comme un rappel constant que notre société est loin d'être idéale. Cela me donne souvent de la force et de la colère pour lutter contre les inégalités.

. Enquête·e n° 21

Ils ont un rôle de memento. Ils me rappellent chaque jour que les choses progressent mais qu'il reste encore bien du chemin à faire. Ils me véhiculent une énergie de lutte.

. Enquête·e n° 23

Ressentir une espèce de sororité. Ça donne de l'espoir également, que ces puissent être lu par beaucoup, espérant que ça puisse influencer certain(e)s, je pense notamment aux jeunes qui grandissent avec ces messages.

Lorsqu'ils sont recouverts par un message contraire ou insultant, ça relève encore plus le fait qu'il faut agir pour l'égalité dont on est encore loin.

. Enquête·e n° 32

Ils n'ont pas d'impact significatif dans la mesure où je partage déjà un grand nombre des revendications mais je les trouve parfois trop radicaux ou peu mesurés ce que je trouve regrettable car cela dessert la cause féministe.

. Enquête·e n° 44

Oui! Prise de conscience et sentiment de sororité + ampatie pour les victimes + fierté de ce mouvement de femme qui reprend le dessus sur l'espace public qui est aux hommes.

. Enquête·e n° 48

Oui, cela m'a sensibilisé à la question des violences faites aux femmes et à la place accordée à la femme dans la société. Je pense que leurs messages ont contribué à ce que je m'affirme en tant que femme, que je reconnaisse et refuse ces injustices autour de moi.

. Enquête·e n° 58

Je suis heureuse de voir que les messages portés sont publics, dans la rue, à la vue de tou·te·s. Ils ne peuvent plus être ignorés !!!

. Enquête·e n° 154

Oui, j'essaie de comprendre les mécanismes qui ont poussés à écrire ces messages. J'en débat avec

mes amis.

. Enquête n° 155

Les collages féministes me font réfléchir sur l'activisme féministe en générale, comprendre que militer est à la portée de tous. Et attirent mon attention sur des sujets dont je n'évaluais pas l'ampleur (comme l'inceste).

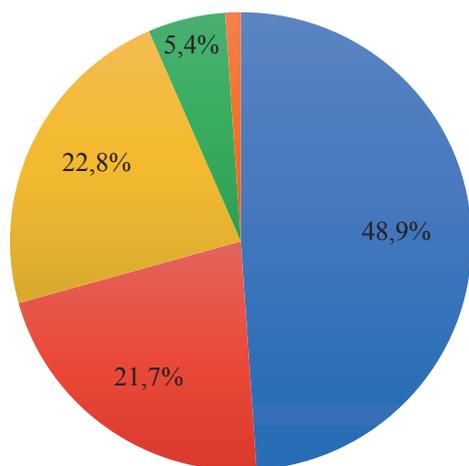
. Enquête n° 162

Pas particulièrement. Peut-être parce que c'est un mode d'expression qui a été tellement utilisé à outrance qu'il s'est banalisé dans l'espace public jusqu'à ce que je ne le remarque plus.

. Enquête n° 166

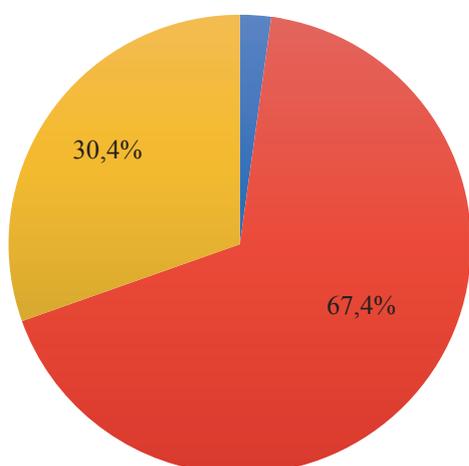
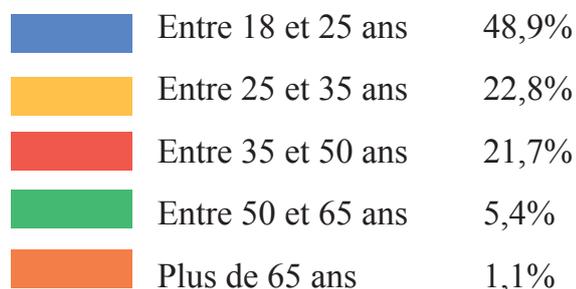
Oui, positif, je suis contente qu'il y ait du militantisme en action, et des messages favorables au respect des femmes dans l'espace public, qui de plus contrecarrent les publicités qui utilisent le corps des femmes.

. Enquête n° 176



QUEL ÂGE AVEZ-VOUS ?

. 184 réponses (une seule réponse requise)



QUEL EST VOTRE GENRE ?

. 184 réponses (une seule réponse requise)



SESSION DE COLLAGES DU 08 JANVIER 2021

TERRAIN :

Quartiers Folie-Méricourt et Belleville,
XI^e et XX^e arrondissement

Rendez-vous : Métro Couronnes, 16h00

Fin de la session : Métro Couronnes, 18h07

. 6 colleuses femmes expérimentées

. 5 slogans prévus

. 02h07 heure de session

. 00:41 heure de marche

. 01:26 heure d'immobilité

. 4,12 km parcourus

ACTIONS RÉALISÉES :

11 collages collés par l'équipe

1 restauration de collage

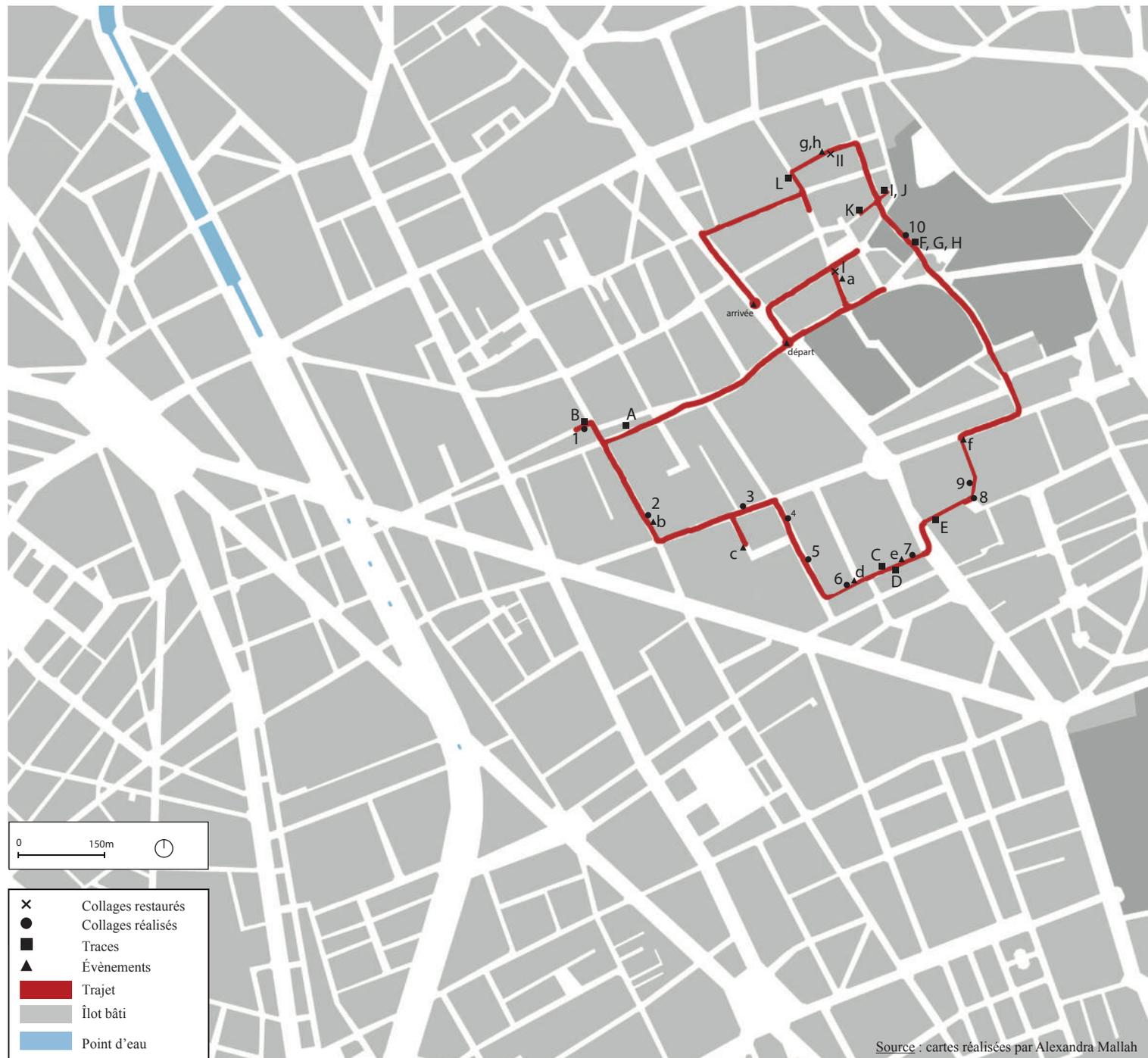
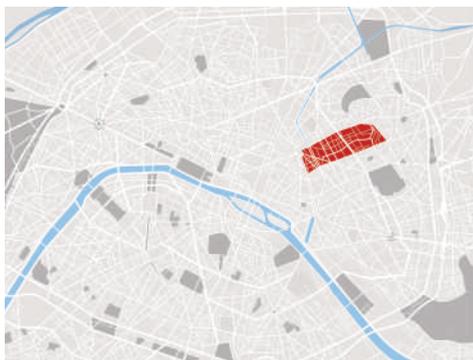
TRACES CROISÉES :

13 collages

INTERACTIONS AVEC DES INDIVIDUS :

3 interactions positives

3 interactions négatives





1. > “Justice pour Julie”, collage féminicide réalisé dans la rue des Trois Couronnes, 23 minutes après le début de la session, à 1,03 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
2. > “La révolution sera féministe”, collage féminicide réalisé dans la rue Saint-Maur, 35 minutes après le début de la session, à 1,42 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
3. > “Accablé·es”, collage féminicide réalisé dans la rue Oberkampf, 44 minutes après le début de la session, à 1,70 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
4. > “Une victime n’est jamais coupable”, collage féminicide réalisé dans l’avenue Jean Aicard, 50 minutes après le début de la session, à 1,85 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
5. > “Aimer ≠ tuer”, collage féminicide réalisé dans la rue Jean Aicard, 58 minutes après le début de la session, à 1,94 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
6. > “Féministes radicales et en colère”, collage féminicide réalisé dans le passage de Ménilmontant, 01h02 après le début de la session, à 2,06 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
7. > “Non c’est non”, collage féminicide réalisé dans le passage de Ménilmontant, 01h12 après le début de la session, à 2,16 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
8. > “Nike la peau lisse”, collage féminicide réalisé dans la rue Victor Letalle, 01h18 après le début de la session, à 2,39 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
9. > “Soeurcières”, collage féminicide réalisé dans la rue Victor Letalle, 01h21 après le début de la session, à 2,40 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
10. > “Stop féminicides”, collage féminicide réalisé dans la rue Julien Lacroix, 01h34 après le début de la session, à 2,99 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
- I. > “Qui nous protège de la police ?”, collage féminicide rue Francis Picabia recollé par l’équipe (photographie d’Alexandra Mallah)
- II. > “Il te frappe, on te croit”, collage féminicide après sa restauration par l’équipe (photographie d’Alexandra Mallah)



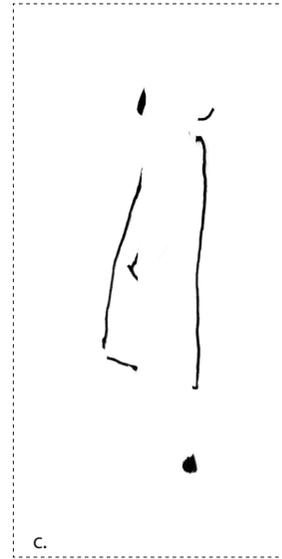
- A. > Collage féminicide indéchiffrable, rue des Trois Couronnes (photographie d'Alexandra Mallah)
- B. > "Dur a queer", collage féminicide réalisé en août 2020 (par une colleuse de l'équipe), esplanade Roger Liner (sur un kiosque à journaux désaffecté), (photographie d'Alexandra Mallah)
- C. > "Pas de justice pas de paix", collage féminicide, passage de Ménilmontant (photographie d'Alexandra Mallah)
- D. > "Tu n'est pas seul·e", Collage féminicide, passage de Ménilmontant (photographie d'Alexandra Mallah)
- E. > "Tabassez vous êtes flouté·e·s", collage féminicide, rue des Panoyaux (photographie d'Alexandra Mallah)
- F. > Collage féminicide indéchiffrable, rue Julien Lacroix (photographie d'Alexandra Mallah)
- G. > "Aimer ≠ tuer", collage féminicide, rue Julien Lacroix (photographie d'Alexandra Mallah)
- H. > Collage féminicide indéchiffrable, rue Julien Lacroix (photographie d'Alexandra Mallah)
- I. > "Céder ≠ consentir !", collage féminicide, passage de Pékin (photographie d'Alexandra Mallah)
- J. > "Révolution queer", collage féminicide, passage de Pékin (photographie d'Alexandra Mallah)
- K. > "Merci Adèle", collage féminicide, rue du Sénégal (photographie d'Alexandra Mallah)
- L. > "Stop féminicide", collage féminicide, rue de Tourtille (photographie d'Alexandra Mallah)



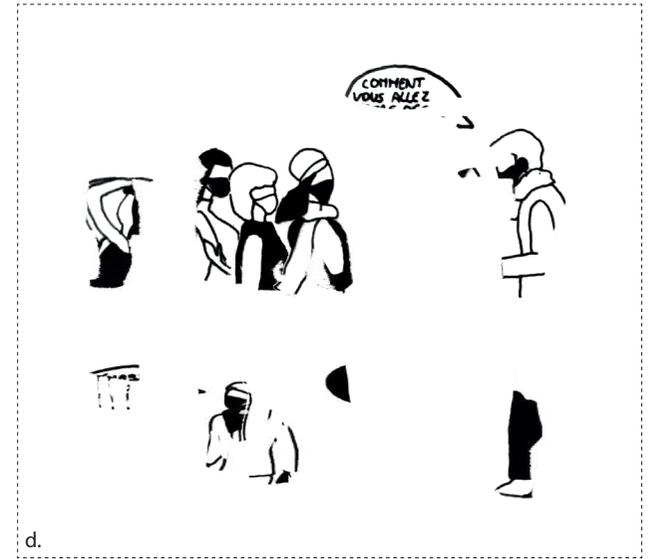
a.



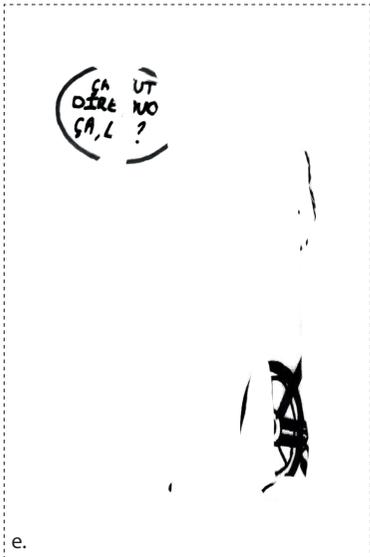
b.



c.



d.



e.



f.



g.



h.

- a. > Les colleuses sont en train de recoller un collage abîmé, l'une d'elles voit deux policiers en vélo au bout de la rue, l'équipe récupère les affaires et quitte les lieux rapidement (dessin d'Alexandra Mallah)
- b. > Une femme aborde les colleuses et montrant les tags sur son immeuble et en disant qu'elle préfère largement les collages parce que "Ça veut dire quelque chose", elle nous félicite (dessin d'Alexandra Mallah)
- c. > Un vieil homme repère l'équipe qui s'apprête à coller, il fait semblant de flâner dans la rue en regardant en l'air, et va dénoncer les colleuses à la gardienne de l'immeuble avant de s'en aller (dessin d'Alexandra Mallah)
- d. > Un homme blanc aborde le groupe, il nous dit qu'il ne faut pas "complètement disjoncter" et nous demande "comment vous allez faire des enfants si vous attaquez tous les hommes ?" (dessin d'Alexandra Mallah)
- e. > Un homme aborde l'équipe et désigne le collage qui vient d'être fait "Féministes, radicales et en colère" en nous demandant d'un air agacé ce que ça veut dire (dessin d'Alexandra Mallah)
- f. > Marguerite propose d'aller coller sur le mur d'un appartement depuis lequel elle a entendu des cris de femme battue en aout dernier, elle prend le contrôle de l'itinéraire (dessin d'Alexandra Mallah)
- g. > Un homme aborde les colleuses à propos du slogan "Il te frappe, on te croit" en disant qu'il y a aussi des hommes battus, il nous souhaite bon courage en partant et nous propose de nous aider (dessin d'Alexandra Mallah)
- h. > Un homme s'approche du groupe en recommandant de faire attention à la police, il approuve le mouvement "J'espère que vous allez réussir et que vous allez changer le monde !" (dessin d'Alexandra Mallah)

COMPTE-RENDU DE LA SESSION DE COLLAGES DU 08 JANVIER 2021

La session de collages du 08 janvier s'est organisée avec six colleuses : Élodie, Rhiz, Marguerite, Marine et Mélodie. La majorité des militantes vit ou travaille dans les rues aux alentours, ce qui a notamment motivé le choix de ce lieu. La connaissance des rues, bâtiments et points d'eau du quartier a naturellement influencé la progression spatiale de l'équipe. En effet, après nous être toutes retrouvées au métro Couronnes, Rhiz, institutrice, prend la parole en disant qu'elle a vu un collage qui commence à se décoller, à quelques rues d'ici, et que l'on pourrait commencer par restaurer celui-là. Elle ajoute qu'il y a un point d'eau disponible pour faire la colle, car nous manquons d'eau.

L'équipe se met en marche, guidée par Rhiz. Après un arrêt à une fontaine, nous déposons nos affaires devant le premier collage et deux colleuses s'emparent de brosses enduites de colle pour le restaurer. Cependant, quelques instants plus tard une membre du groupe nous interpelle : elle a repéré deux policiers en vélos qui remontent la rue vers nous. Les colleuses laissent tomber la restauration et se remettent à marcher en discutant comme si de rien n'était, les policiers en vélo nous dépassent sans nous témoigner d'attention. Un bref débat s'en suit : certaines colleuses ne sont pas rassurées à l'idée d'être dans un quartier dans lequel des policiers circulent, nous faisons demi-tour et prenons le chemin du 11ème arrondissement, de l'autre côté du boulevard.

Il est 16h30, c'est la sortie d'école, et de nombreuses personnes passent dans les rues. L'équipe n'est pas intimidée par la présence d'un public et choisit un mur près d'une place fréquentée. Des individus passent, regardent le collage, s'arrêtent pour tenter de deviner ce qui va être écrit, mais aucun ne fait de commentaire. Sur la place, un slogan "Dur à *queer*" a été collé sur un kiosque à journaux, Élodie m'informe qu'elle a fait partie de l'équipe qui l'a collé, en août dernier, il y a donc six mois. Je m'étonne de la longue durée de vie de ce message, presque intacte, la militante l'explique car le kiosque à journaux est désaffecté et que personne ne prend donc le temps de l'enlever. Ce constat tend à confirmer l'hypothèse que les slogans peu violents ne sont arrachés que par les gardiens d'immeuble ou propriétaires faisant appel aux agents municipaux.

Dans la rue Saint-Maur, l'équipe investit la façade d'un immeuble. Deux habitants sortent, l'homme lève le pouce et me fait un signe de tête. Quelques minutes après, une femme, habitante de l'immeuble, nous aborde et désigne un graffiti tagué à côté du collage que nous sommes en train d'effectuer :

- Moi, j'habite là, je préfère des papiers comme ça, les collages, que des saletés comme ça. Il y a toujours des graffitis, partout, alors après on est obligé d'envoyer la photo à la mairie, il y a un gars qui vient, qui ramène la peinture... Là au moins ça veut dire quelque chose ! Pas comme ces conneries, où on ne sait jamais ce que ça veut dire. Voilà ! Vous êtes jeunes, vous avez envie de changer le monde, c'est bien ! Parce que l'avenir est entre vos mains. Bonne continuation.

Les colleuses accueillent l'encouragement avec plaisir. En partant, elles plaisantent sur l'idée de faire une carte de Paris sur laquelle on pourrait référencer les "bons endroits" pour coller, là où les habitants sont sympathiques et encourageants, elles parlent d'une carte interactive que chaque équipe pourrait incrémenter. L'une d'elles nuance cette idée : "Si on fait ça les colleuses n'iront plus que là où ça se passe bien, c'est cool, mais il y aura des espaces complètement vides ou plus personne ne voudra aller".

Le groupe continue, tombe sur une impasse dotée d'un énorme mur vide, Marine sort ses slogans et nous décidons ensemble quel message va être collé. Cependant, un vieil homme, de l'autre côté de la rue, nous interpelle par son comportement : il ne nous regarde pas, mais semble chercher

quelque chose dans la rue, il regarde en l'air, à droite, à gauche d'un air nonchalant, comme s'il admirait l'architecture et flânait. Je suppose qu'il déambule simplement, mais les colleuses plus expérimentées ne sont pas dupes et comprennent qu'il les a repérées mais qu'il cherche à ne pas se faire remarquer. En effet, quelques instants plus tard, il va chercher la gardienne de l'immeuble, et repart très rapidement, sans croiser notre regard. La gardienne sort et nous regarde d'un air suspicieux en disant "Vous ne collez pas hein ? C'est interdit". L'équipe fait mine de ne pas comprendre et fait demi-tour, abandonnant le mur. Marguerite et Élodie s'insurgent de la délation de l'homme.

Les quatre actions suivantes se déroulent sans problème, le groupe est particulièrement efficace, notamment parce que les filles n'ont pas peur des passants. Plus tard, un homme d'une quarantaine d'années nous aborde :

- Bonjour, vous êtes les colleuses ? Pourquoi vous faites ça, en fait ? Vous nous attaquez, nous les hommes blancs, mais après vous allez vous retrouver avec ceux qui vont vous aligner comme ça, vous le savez très bien. Ils ne feront pas la dentelle. On essaye, on essaye de faire des efforts, mais il ne faut pas non plus disjoncter complètement. Les hommes et les femmes, sans eux, le monde ne serait pas là, comment vous allez faire des enfants ?
- On n'est pas contre les hommes, on est contre le patriarcat. Ce n'est pas la même chose.
- Mais regardez dans notre société il y a... il n'y a rien... Les excisions des petites filles...
- Est-ce que c'est une raison pour ne pas traiter les problèmes dans notre société ?
- Quels problèmes ?
- 97 féminicides en 2020 monsieur.
- Ouais... mais combien d'enfants violés dans le monde ?
- Bien sûr, mais c'est pour ça qu'on colle.
- Oui mais... Vous contribuez à... à faire qu'on se sépare de plus en plus. Aller, salut.

Il quitte la place en secouant la tête, visiblement exaspéré. Le groupe ne se formalise pas et continue le message "Féministes, radicales et en colère". Après avoir terminé, nous remontons la rue, balisée de slogans féminicides, quand un homme m'interpelle :

- Excusez-moi, je peux vous poser une question ? En fait j'habite là, et j'ai vu ce que vous aviez mis, mais ça veut dire quoi ce que vous avez mis, en fait, là ? Féministes, radicales, là... Ça veut dire quoi ?
- C'est des slogans pour montrer qu'on est présentes.
- Ah ouais...

Il rit en se moquant ouvertement, et poursuit son chemin sans insister.

La nuit commence à tomber, mais l'équipe, très efficace, enchaîne les collages. Finalement, Marguerite reconnaît la rue dans laquelle nous nous trouvons et propose de prendre le contrôle de l'itinéraire. En effet, elle aimerait aller restaurer un collage sur la façade d'un appartement en particulier. En aout dernier, en promenant son chien, elle a entendu des cris témoignant de violences conjugales émanant d'un appartement, elle avait appelé la police qui n'est venue qu'après 45 minutes : l'agresseur avait eu le temps de s'en aller. Depuis, elle colle régulièrement sur cette façade et reste attentive à ce qu'un message soit toujours présent : "Je te crois", "Tu n'es pas seule", etc. Or, elle a remarqué il y a quelques jours que le dernier slogan avait été arraché, elle propose donc de nous emmener dans cette rue afin de restaurer ce message. En chemin, nous croisons un mur déjà bien investi par des slogans, et prenons le temps de poser un autre collage "Stop féminicide".

Une fois arrivées devant l'appartement en question, nous prenons connaissance du collage "Il te frappe, je te crois". La première partie du message est encore lisible, mais "je te crois" a été

totalemment arraché. Mélodie s'arme d'un marqueur pour restaurer les lettres manquantes de "il te frappe", tandis que Marguerite appose les lettres qu'elle a spécialement peint "Je te crois". Un homme nous aborde.

- Moi je connaissais un mec, il a fait deux ans de prison, pour rien, après la personne s'est rétractée. Elle l'a accusé pour attouchements, je ne sais pas quoi, il a fait deux ans, et après il est sorti, il a été acquitté. Bon, je ne vais pas mettre tout le monde dans le même sac...
- Oui il y a toujours des contre-exemples.
- Oui, je suis d'accord avec vous. Et Darmanin, comment ça se fait qu'il est au pouvoir !? En tout cas, moi j'habite là, collez partout ! Moi ça ne me dérange pas, il faut trouver des bons murs... (il cherche autour de lui) un endroit stratégique. Bon, allez, bon courage ! Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis là (il désigne la fenêtre de son domicile) même si vous voulez je vous aide !

Nous sommes nombreuses à nous étonner du retournement de situation entre les premiers mots qu'il nous adresse, et sa proposition d'aide dans un second temps. Juste après, un homme qui se désigne comme son cousin sort et vient également nous voir :

- Bonsoir. Qu'est ce que vous avez écrit ? Mais attention quand même, si jamais les flics vous voient comme ça avec le sceau et tout, des fois il y a des voitures de civils. Et au fait, c'est quoi ? Contre qui vous êtes ? Contre Macron ? Comme nous ?
(Rires des colleuses).
- Moi je suis avec vous, les filles, j'espère que vous allez réussir et que vous allez changer le monde. Il faut bouger la France ! Au revoir, et à un autre jour, bon courage !

Il nous laisse après de multiples encouragements et rentre chez lui. La session s'arrête là, en redescendant vers le métro nous croisons un nouveau collage "Stop féminicide". L'équipe se sépare à la station Couronnes, en se promettant de refaire une session.

SESSION DE COLLAGES DU 09 JANVIER 2021

TERRAIN :

Quartier Folie-Méricourt,
XI^e arrondissement

Rendez-vous : Métro Parmentier, 16h30

Fin de la session : Métro Ménilmontant, 17h52

. 4 colleuses femmes
. 3 colleuses expérimentées, 1 colleuse novice
. 4 slogans prévus

. 01:52 heure de session
. 00:49 heure de marche
. 01:03 heure d'immobilité
. 4,40 km parcours

ACTIONS RÉALISÉES :

4 collages collés par l'équipe

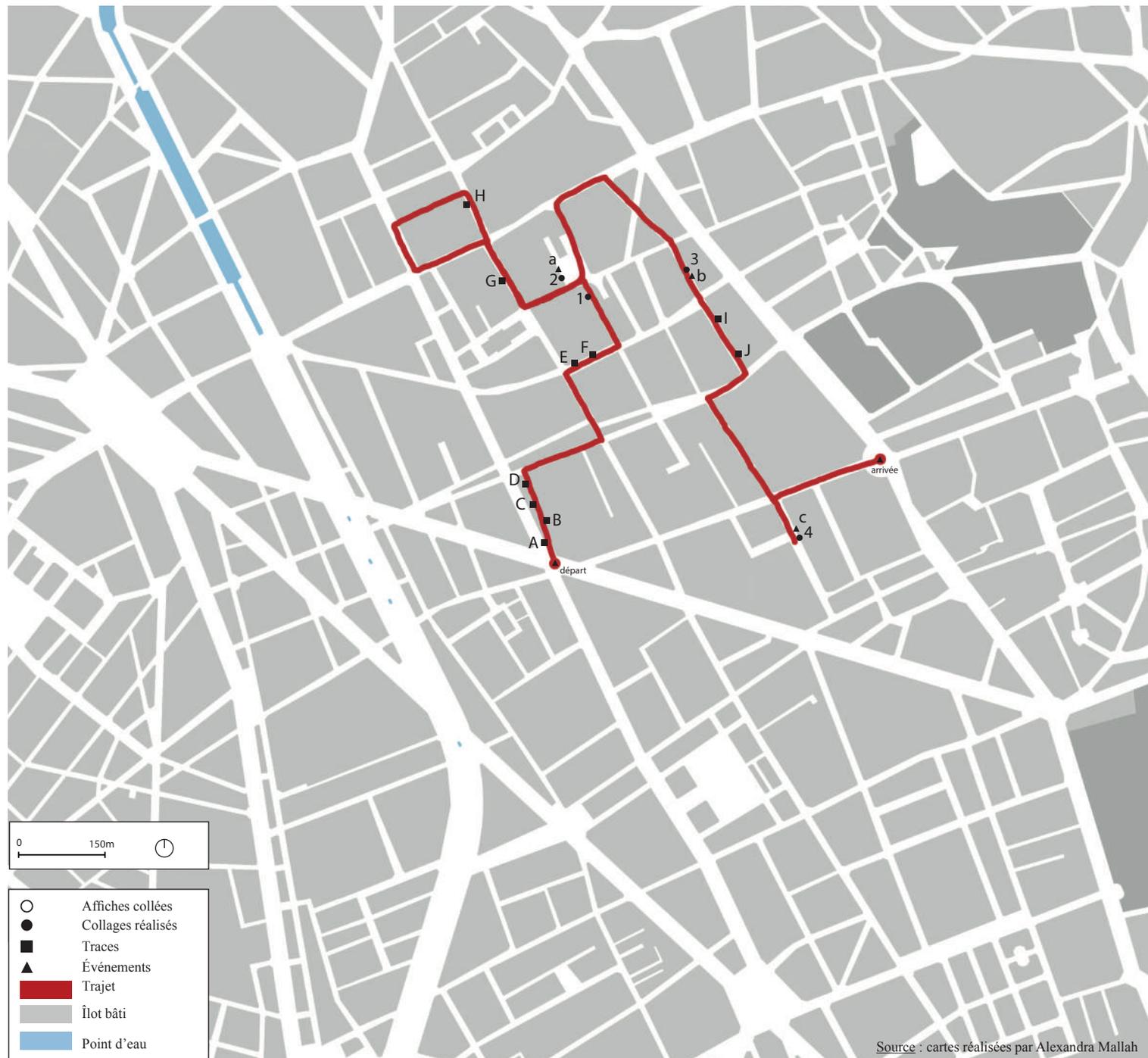
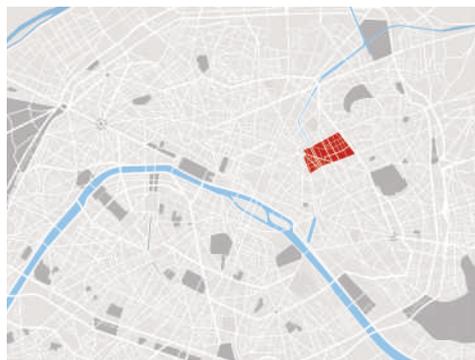
TRACES CROISÉES :

10 collages

INTERACTIONS AVEC DES INDIVIDUS :

2 interactions "positives"

1 interaction "négative"

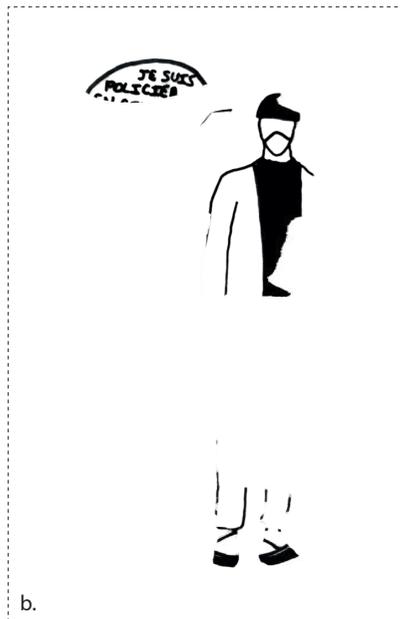




1. > “La peur doit changer de camp”, collage féminicide réalisé dans la rue Morand, 24 minutes après le début de la session, à 678 m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
2. > “Se forcer en couple, c’est pas normal”, collage féminicide réalisé dans le passage Piver, 48 minutes après le début de la session, à 1,97 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
3. > “Tu n’es pas seul·e”, collage féminicide réalisé dans la rue du Moulin-Joly, 1h05 après le début de la session, à 2,53 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
4. > “Il a dit qu’il pensait que je voulais, je dormais”, collage féminicide réalisé dans l’avenue Jean Aicard, 1h30 après le début de la session, à 3,26 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
- A. > “Justice pour Doona”, collage féminicide, rue Edouard Lockroy (photographie d’Alexandra Mallah)
- B. > “Sororité”, Collage féminicide, collage féminicide, rue Edouard Lockroy (photographie d’Alexandra Mallah)
- C. > “On te croit”, collage féminicide, rue Edouard Lockroy (photographie d’Alexandra Mallah)
- D. > “Elle avait 5 ans”, collage féminicide, rue Edouard Lockroy (photographie d’Alexandra Mallah)
- E. > “La transphobie tue”, collage féminicide, rue de la Fontaine au Roi (photographie d’Alexandra Mallah)
- F. > “Un mur propre plus important qu’un féminicide”, collage féminicide, rue de la Fontaine au Roi (photographie d’Alexandra Mallah)
- G. > “Pas de féminisme sans nos adelphe·s·e·s”, collage féminicide, rue Saint-Maur (photographie d’Alexandra Mallah)
- H. > “Ni una mas”, collage féminicide, rue Saint-Maur ((photographie d’Alexandra Mallah)
- I. > “PMA pour les personnes trans”, collage féminicide, rue du Moulin-Joly (photographie d’Alexandra Mallah)
- J. > “Uber violeur”, collage féminicide, rue du Moulin-Joly (photographie d’Alexandra Mallah)



a.



b.



c.

-
- a. > Un homme interpelle l'équipe depuis le trottoir d'en face en demandant quel est le slogan, il nous souhaite bon courage avant de partir (dessin d'Alexandra Mallah)
 - b. > Un homme s'arrête et demande d'enlever le collage, les colleuses refusent, il dit qu'il est policier en civil. Il part en riant quand une colleuse demande à voir sa carte (dessin d'Alexandra Mallah)
 - c. > Une femme passe s'en s'arrêter en disant "Bravo, force à vous !" (dessin d'Alexandra Mallah)

COMPTE-RENDU DE LA SESSION DE COLLAGE DU 09 JANVIER 2021

La session de collage du 09 janvier a été l'occasion de former Anaïs, c'était également une session importante pour Lalou puisque c'était la première action après plusieurs mois de pause. En effet, lors d'une session de collage en octobre dernier, Lalou et son équipe de colleur·euse.s s'est faite agresser par un homme, elle n'avait pas encore eu le courage de refaire une action jusqu'au 9 janvier. Le rendez-vous a été donné au métro Parmentier, à 16h30. De manière globale, il a été plus complexe durant cette session de trouver des murs adéquats pour coller. En effet, tout d'abord, il faisait jour, et de très nombreuses personnes se promenaient dans les rues ce samedi après-midi. Cette variable seule n'est pas nécessairement problématique, au contraire, certaines colleur·euses trouvent cela plus intéressant d'avoir un "public", ou d'autres considèrent qu'il est plus sécurisant de coller quand il y a beaucoup de passant·es car cela les protège d'une éventuelle agression. Cependant, Lalou avait des appréhensions du fait de sa dernière session de collage, et n'était pas à l'aise à l'idée de coller dans des rues très fréquentées dans lesquelles la probabilité qu'on nous voie est plus grande. Par ailleurs, l'équipe était critique sur les murs à choisir et a évité de coller sur des murs trop bas pour éviter que l'on puisse arracher les œuvres trop facilement, ou que les voitures garées les cachent. Enfin, deux collages sur quatre étaient des témoignages des colleuses, et étaient par conséquent relativement longs, demandant donc un grand mur. L'équipe a donc déambulé pendant de longs moments avant de trouver des espaces adéquats.

J'ai pu observer, dès le début de la session, les très nombreux collages présents dans le quartier Folie-Méricourt : la première rue dans laquelle nous sommes passées était en effet jalonnée de slogans, d'hommages et de témoignages, tous intacts. Bien que cette rue présentait quelques espaces pour poser nos slogans, le choix a été fait de ne pas coller à cet endroit qui abrite déjà quatre autres collages en parfait état, en effet l'idée est de disperser les œuvres dans l'espace afin qu'un maximum de personnes les voie. Quelques rues plus tard, l'équipe passe de nouveau devant des traces du mouvement des collages féminicides. Cependant, ces slogans ont été en partie arrachés, ou presque totalement recouverts par un tag au point qu'on ne les déchiffre qu'avec une grande difficulté.

Ce n'est qu'au bout d'une vingtaine de minutes que le groupe trouve un premier espace pour poser un collage, dans une rue complètement déserte. L'action est laborieuse car nous avons mal géré les quantités de colle par rapport à l'eau, nous passons ainsi un très long moment à coller les feuilles. Quelques personnes passent, jettent un œil, aucune ne fait de commentaires ou de signe particulier à l'équipe qui continue son action.

Il se passe de nouveau un long laps de temps entre le premier et le deuxième collage : le groupe s'engage dans la rue Saint-Maur, mais la trop grande présence de passant·es fait peur à Lalou. Sans réaliser, nous faisant demi-tour et repassons dans les mêmes rues en sens inverse. L'équipe tombe sur un espace en face d'un square, fermé, le passage est désert et après avoir rééquilibré la quantité de colle et d'eau, les colleuses se mettent en action. De l'autre côté du trottoir, un homme passage et nous cri "Vous collez quoi ?", Anaïs, qui a peint ce témoignage lui répond : "Se forcer en couple, c'est pas normal". L'homme marmonne quelque chose qu'aucune des colleuses ne comprend, elles continuent leur action, imperturbables, jusqu'à ce que l'homme reparte en nous souhaitant "Bon courage". Le collage est terminé, Anaïs nous remercie chaleureusement de l'avoir aidé à poser son témoignage dans l'espace public, elle réagit "Peut-être que des personnes le verront et se diront qu'elles ne sont pas seules, comme moi la fois où j'ai vu « Céder n'est pas consentir ». C'est ce collage qui m'a donné envie de faire partie du mouvement". La nuit tombe peu à peu, l'équipe marche tandis qu'Héloïse demande si l'une de nous sait où l'on est, malgré son sens de l'orientation, les nombreux demi-tours, boucles et déambulations l'on perdue. Lalou sort son téléphone et consulte son GPS "On est vers Belleville", les colleuses s'étonnent : nous nous pensions entre Folie-Méricourt et Saint-Ambroise. Tandis que nous descendons la rue Oberkampf,

nous trouvons un mur qui correspond aux exigences de chacune : suffisamment, en hauteur, lisse, dans une rue qui ne voit que très peu de passage. Lalou prend le temps de passer sa main sur la matérialité de la façade pour juger les aspérités qui conditionnent la facilité à coller, “Ça part !”, elle s’écrit avant de poser le sceau. Alors que nous sommes presque à la fin du collage, un homme passe et s’arrête.

- Vous faites quoi là ?
- On colle. On est les collages féminicides de Paris.
- C’est interdit ce que vous faites. Vous pouvez enlever ça s’il vous plaît ?
- Ce n’est pas contre vous Monsieur, mais on ne va rien enlever du tout.
- Je suis en civil, je vous demande d’enlever ça s’il vous plaît.
- Non.
- Vous ne comprenez pas, je suis un policier en civil, et je vous demande de retirer ce collage.

Il sort son portefeuille, l’angoisse m’envahit. Je sais que la possibilité de se faire arrêter est probable, mais je n’en ai encore jamais fait l’expérience. Héloïse et Lalou sont moins dupes et demandent à voir sa carte. L’homme éclate de rire, nous fait un doigt d’honneur, et s’en va en nous lançant “Elle était bonne, non ?”. Héloïse lève les yeux au ciel, je rigole nerveusement, mon angoisse s’évanouit.

En repartant, l’une d’entre nous demande l’heure : il est 17h30, et nous commençons à désespérer de trouver un mur assez grand pour le dernier collage de la session, un témoignage personnel “Il a dit qu’il pensait que je voulais, je dormais”, et nous avons toutes très froid. Finalement, je reconnais l’avenue Jean Aicard dans laquelle j’ai déjà collé la veille, très calme et peu traversée, elle abrite beaucoup de façades dépourvues de fenêtres. Nous faisons un tour sur cette avenue : le premier mur offre un très large espace, mais sa matérialité n’est pas idéale pour coller les feuilles, le deuxième est lisse, idéal, mais trop bas, et Lalou déplore le fait qu’il se fera plus facilement arracher, et sera moins visible. Finalement, nous tombons sur un espace où il est possible de coller suffisamment en hauteur. Nous nous mettons rapidement au travail. Héloïse, Anaïs et moi collons tandis que Lalou fait le guet. Une femme passe, elle lève le poing d’un air triomphant “Force à vous les filles !”, nous la remercions. Le collage terminé, chacune prend le temps de le photographier et de le commenter “Il s’impose ! C’était une très bonne idée ce mur, il est très beau !”.

SESSION DE COLLAGES DU 28 JANVIER 2021

TERRAIN :

Quartiers Folie-Méricourt et Saint Ambroise
XI^e arrondissement

Rendez-vous : Métro Parmentier, 16h30

Fin de la session : Métro Ménilmontant, 17h52

- . 7 colleuses femmes
- . 6 colleuses expérimentées, 1 colleuse novice
- . 3 slogans prévus
- . 20 affiches A4 de nom de rue

- . 01:38 heure de session
- . 00:26 heure de marche
- . 01:12 heure d'immobilité
- . 4,60 km parcours

ACTIONS RÉALISÉES :

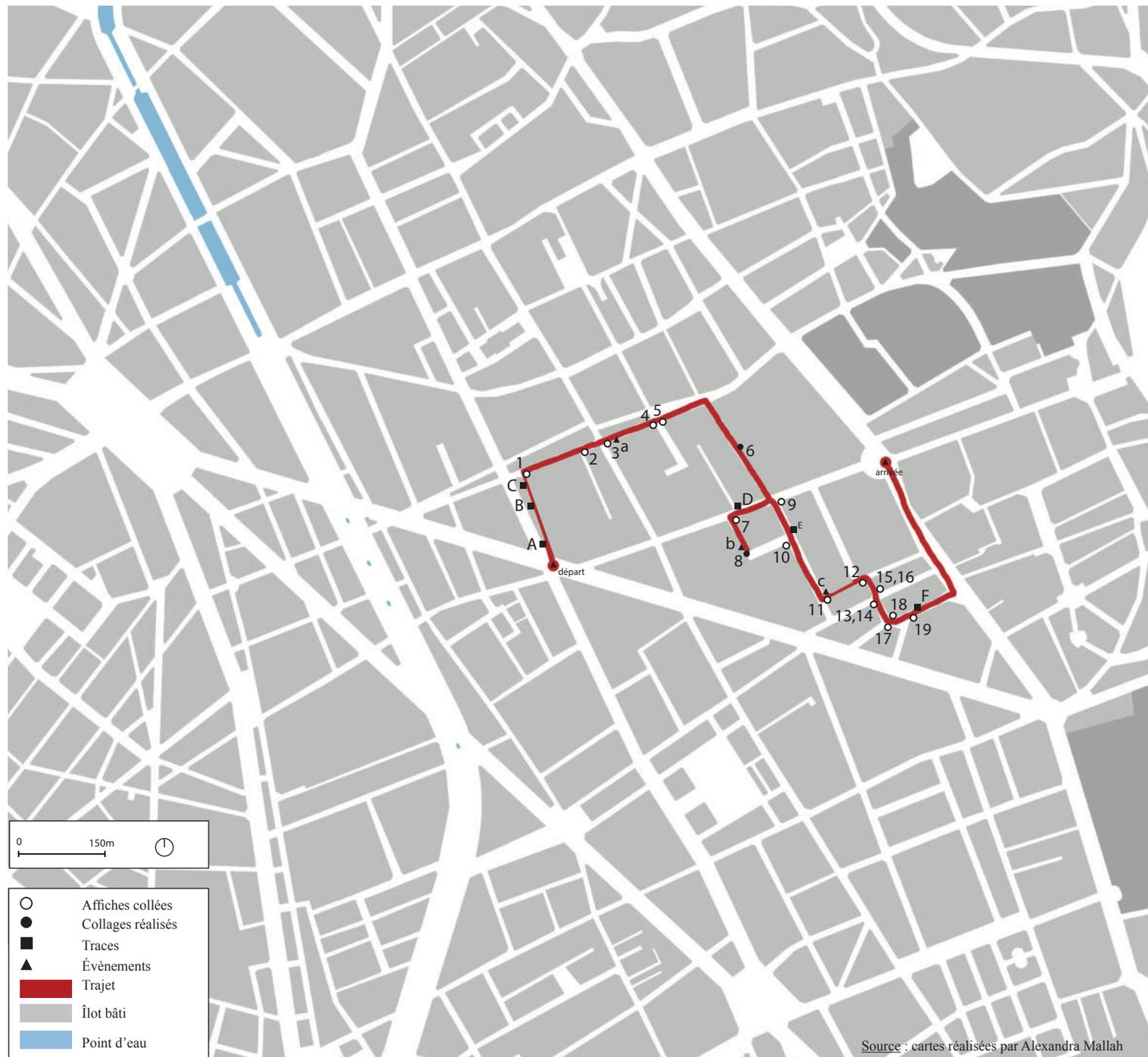
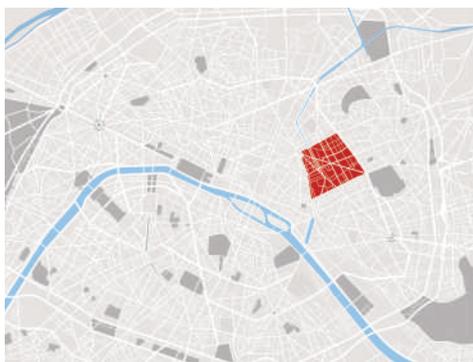
3 collages collés par l'équipe
19 affiches de nom de rue collés

TRACES CROISÉES :

6 collages

INTERACTIONS AVEC DES INDIVIDUS :

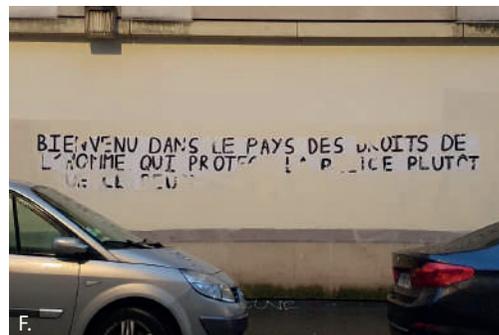
1 interaction "positive"
1 interaction neutre
1 interaction "négative"



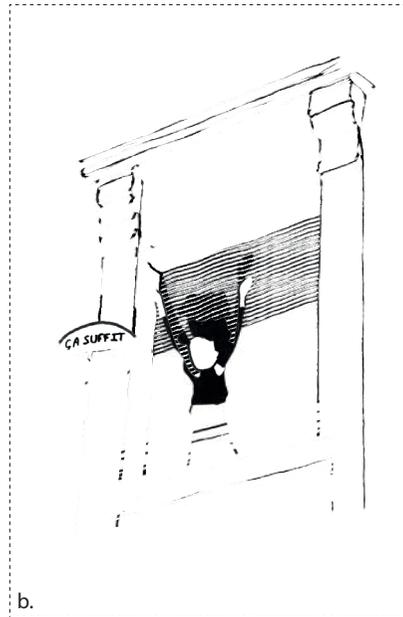
Source : cartes réalisées par Alexandra Mallah



1. > “Rue Aurélie Merlin, 38 ans, tuée par son compagnon”, renommage de la rue Edouard Lockroy, 11 minutes après le début de la session, à 169m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
2. > “Rue Alexandra, 30 ans, tuée par son ex-compagnon”, renommage du passage de la fonderie, 24 minutes après le début de la session, à 353m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
3. > “Rue Sonia Bontemps, 47 ans, tuée par son ex-compagnon”, renommage de la rue Jean-Pierre Timbaud, 27 minutes après le début de la session, à 100m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
4. > “Rue Monique, 77 ans, tuée par son mari”, renommage de l’impasse de la Baleine, 34 minutes après le début de la session, à 505m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
5. > “Rue Camille Pierre, 32 ans, tuée par son compagnon”, renommage de la rue Jean-Pierre Timbaud, 37 minutes après le début de la session, à 505m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
6. > “Stop féminicides”, Collage féminicide réalisé dans la rue Moret, 46 minutes après le début de la session, à 695m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
7. > “Rue Yasemin Cetingad, 25 ans, tuée par son ex-compagnon”, renommage de la rue Oberkampf, 56 minutes après le début de la session, à 900m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
8. > “Stop féminicides”, Collage féminicide réalisé dans la Villa Gaudalet, 58 minutes après le début de la session, à 974m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
9. > “Rue Cécile Piquet, 44 ans, tuée par son ex-mari”, renommage de l’avenue Jean Aicard, 1h06 après le début de la session, à 1,14 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
10. > “Rue Cécile Piquet, 44 ans, tuée par son ex-mari”, renommage de l’avenue Jean Aicard, 1h10 après le début de la session, à 1,20 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
11. > “Rue Sandy Cuheval, 33 ans, tuée par son compagnon”, renommage du passage de Ménilmontant, 1h17 après le début de la session, à 1,44 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
12. > “Rue Sandy Cuheval, 33 ans, tuée par son compagnon”, renommage du passage de Ménilmontant, 1h18 après le début de la session, à 1,46 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
13. > “Rue Caroline Pirson, 47 ans, tuée par son partenaire”, renommage de la rue Victor Gelez, 1h19 après le début de la session, à 1,53 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
14. > “Rue France Gérard, 56 ans, tuée par son ex-compagnon”, renommage de la rue des Bluets, 1h20 après le début de la session, à 1,54 km du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)



15. > “Rue Carine Gervais, 24 ans, tuée par son compagnon”, renommage de la rue des Bluets, 1h25 minutes après le début de la session, à 1,60 m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
16. > “Rue Alexandra, 30 ans, tuée par son ex-compagnon”, renommage de la rue Victor Gelez, 1h26 minutes après le début de la session, à 1,61 m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
17. > “Rue Camille Pierre, 32 ans, tuée par son compagnon”, renommage de la rue Victor Gelez, 1h28 minutes après le début de la session, à 1,65 m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
18. > “Rue Marie Claire, 67 ans, tuée par son compagnon”, renommage de la rue des Nanettes, 1h28 minutes après le début de la session, à 1,65 m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
19. > “Rue Carine Gervais, 24 ans, tuée par son compagnon”, renommage de la rue des Nanettes, 1h30 minutes après le début de la session, à 1,67 m du point de départ (photographie d’Alexandra Mallah)
- A. > “Justice pour Doona”, collage féminicide, rue Edouard Lockroy (déjà présent le 9 janvier 2021) (photographie d’Alexandra Mallah)
- B. > “On te croit”, collage féminicide, rue Edouard Lockroy (déjà présent le 9 janvier 2021) (photographie d’Alexandra Mallah)
- C. > “Elle avait 5 ans”, collage féminicide, rue Edouard Lockroy (déjà présent le 9 janvier 2021) (photographie d’Alexandra Mallah)
- D. > “Acablé·e·s”, collage féminicide, rue Oberkampf (réalisé le 8 janvier 2021) (photographie d’Alexandra Mallah)
- E. > “Il a dit qu’il pensait que je voulais, je dormais”, collage féminicide, avenue Jean Aicard (réalisé le 9 janvier 2021) (photographie d’Alexandra Mallah)
- F. > “Bienvenu dans le pays des droits de l’homme qui protège la police plutôt que le peuple”, collage féminicide, rue des Nanettes



- a. > Une passante dit merci au groupe de collage (dessin d'Alexandra Mallah)
- b. > Une habitante de l'immeuble ouvre sa fenêtre au réveil et aperçoit les colleuses, elle les interpelle "Il faut arrêter de taguer sur le murs ! Vous m'écoutez ? Arrêtez !" (dessin d'Alexandra Mallah)
- c. > Un homme demande aux colleuses ce qu'elles font et repart après les avoir écouté expliquer leur démarche (dessin d'Alexandra Mallah)

COMPTE-RENDU DE LA SESSION DE COLLAGE DU 28 JANVIER 2021

La session du 28 janvier est légèrement différente des sessions habituelles : une colleuse propose en effet de coller des noms de rues en l'honneur des victimes de féminicides de 2020. Deux collages féminicides étaient aussi prévus : "Stop féminicides". Une membre du groupe propose de se donner rendez-vous le matin, les sessions sont généralement plus tranquilles car très peu de passant·es nous interpellent : peu de gens sont dehors, et la plupart sont pressés car ils vont travailler, ils ne prennent donc pas le temps de s'intéresser aux colleur·euses. Le rendez-vous est donc donné à 6h30, devant le métro Parmentier.

Nous comprenons vite que le collage des noms de rues demandent une organisation préalable plus importante que pour des collages féminicides : en effet nous voulons renommer la même rue du même nom de victime de féminicide, mais il apparait vite que sans avoir trié les noms, et en ayant uniquement une paire d'affiche pour chaque nom, nous ne pouvons pas apposer une affiche sous chaque pancarte nommant une même rue. Entre la pluie battante et le manque d'organisation, la session est un peu chaotique, mais cela nous sert de première expérience.

Comme prévu, il n'y a pratiquement aucune interaction avec des usagers de l'espace public : une première passante nous salue en nous remerciant quand nous renommons la rue Jean Pierre Timbaud en Sonia Bontemps. La seconde interaction se déroule lors du second collage féminicide "Stop féminicide". Une habitante de l'immeuble sur lequel les colleuses posent leur marque ouvre ses volets, au matin, et aperçoit le groupe. Elle nous interpelle "Il faut arrêter de taguer sur le murs ! Vous m'écoutez ? Arrêtez !". L'équipe fait le choix de ne pas répondre, de ne pas se retourner et de continuer le collage pour le finir le plus vite possible, la femme continue de nous interpeller et de nous ordonner d'arrêter jusqu'à ce que nous finissions le collage et que nous partions. Elle ne menace pas d'appeler la police, mais semble très énervée par le fait que nous détériorions son immeuble. Enfin, la dernière personne qui vient nous parler est un homme, dans les derniers moments de la session, qui nous demande ce que nous faisons. Nous lui expliquons le renommage des noms de rue et les victimes de féminicides, il hoche la tête et repart sans en demander plus, ni faire de commentaires.

SESSION DE COLLAGES DU 23 JANVIER 2021

TERRAIN :

Quartiers Saint-Merri et Sainte-Avoye, IV^e et III^e
arrondissements

Rendez-vous : Fontaine de Stravinsky, 8h30

Fin de la session : Métro Hôtel de ville

. 7 colleuses femmes expérimentées
. 7 slogans prévus

. 02:11 heure de session
. 00:42 heure de marche
. 01:29 heure d'immobilité
. 3,48 km parcourus

ACTIONS RÉALISÉES :

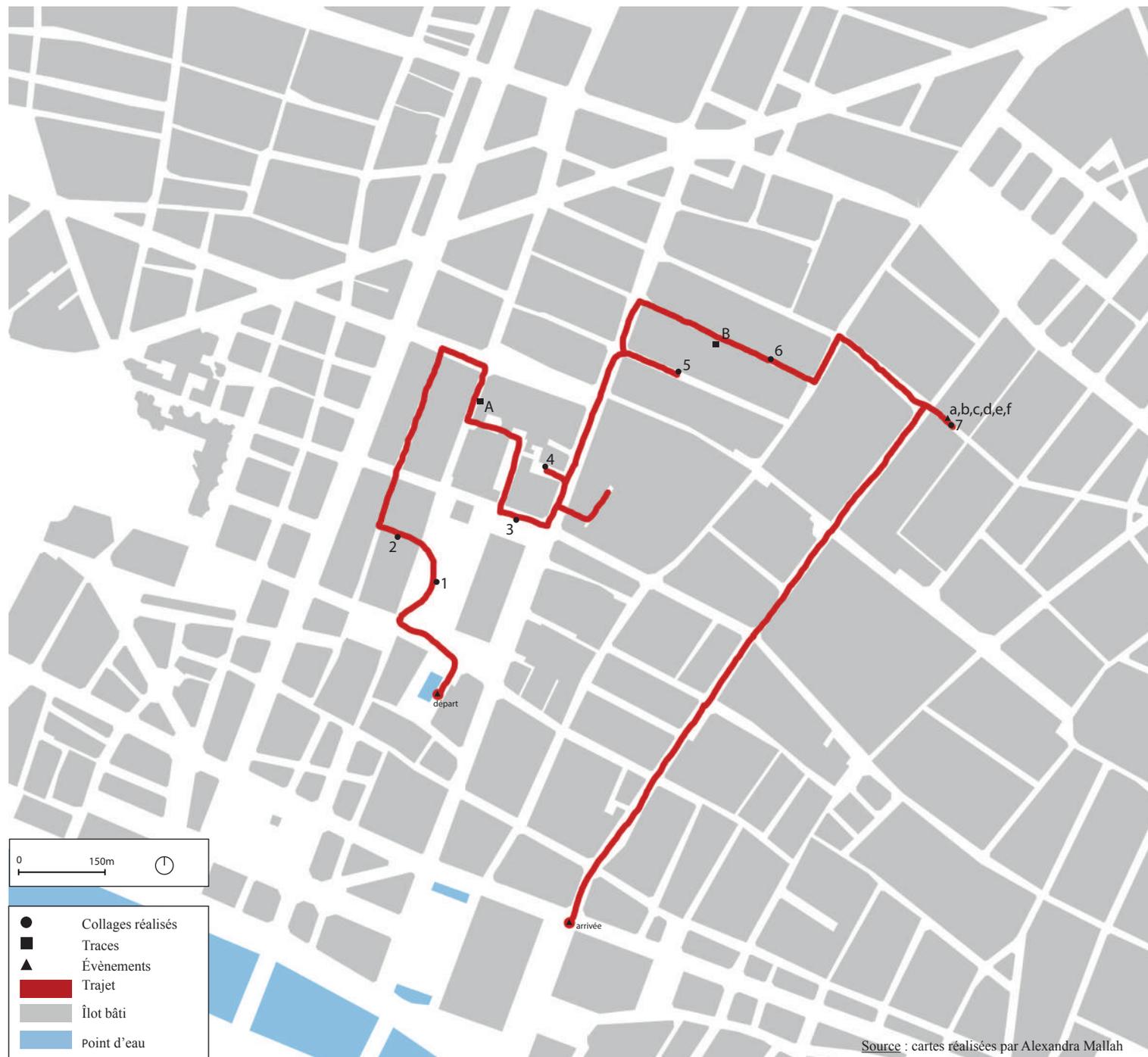
7 collages collés par l'équipe

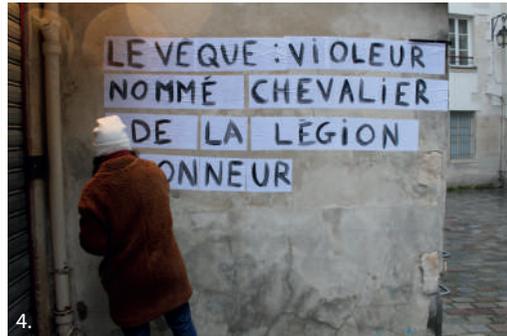
TRACES CROISÉES :

2 collages

INTERACTIONS AVEC DES INDIVIDUS :

3 interactions "positive"
2 interactions "négatives"





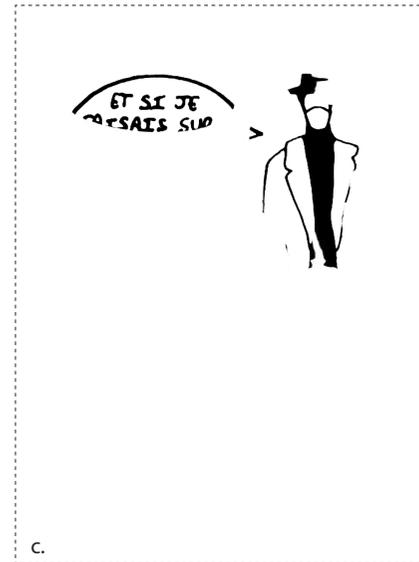
1. > "Au Centre Pompidou, on expose un pédo criminel : affaire Claude Lévêque", collage féminicide réalisé devant le centre Georges Pompidou, 3 minutes après le début de la session, à 151 m du point de départ (photographie d'Alexandra Mallah)
Le collage a été nettoyé le lundi d'après, deux jours plus tard, par le service de sécurité du centre Georges Pompidou.
 2. > "Cessez vos projecteurs sur les violeurs", collage féminicide réalisé dans la rue de Venise, 11 minutes après le début de la session, à 246 m du point de départ (photographie d'Alexandra Mallah)
 3. > "Lévêque, ton talent majeur c'est d'échapper à la justice", collage féminicide réalisé dans la rue Rambuteau, 33 minutes après le début de la session, à 810 m du point de départ (photographie d'Alexandra Mallah)
Trois jours plus tard, le mardi 26, le collage a fait l'objet d'une réparation de trois de ses lettres. Il n'a pas été nettoyé.
 4. > "Lévêque : violeur nommé chevalier de la légion d'honneur", collage féminicide réalisé dans le passage de Maure, 41 minutes après le début de la session, à 933 m du point de départ (photographie d'Alexandra Mallah)
 5. > "Claude Lévêque, tout le monde savait : stop à l'omertà", collage féminicide réalisé dans la rue de Montmorency, 01h02 après le début de la session, à 1,46 km du point de départ (photographie d'Alexandra Mallah)
 6. > "Lévêque : violeur nommé chevalier de la légion d'honneur", collage féminicide réalisé dans la rue Chapon, 01h27 après le début de la session, à 1,83 km du point de départ (photographie d'Alexandra Mallah)
 7. > "L'art au service de l'impunité n'en est plus un", collage féminicide réalisé dans la rue Pastourelle, 01h57 après le début de la session, à 2,64 km du point de départ (photographie d'Alexandra Mallah)
- A. > "Pas de racisme dans nos fiertés pride !", collage féminicide, rue Saint-Martin (associé au bar engagé La Mutinerie) (photographie d'Alexandra Mallah)
- B. > Trace de collage féminicide, rue Chapon (photographie d'Alexandra Mallah)



a.



b.



c.



d.



e.



f.

- a. > Une jeune femme passe et félicite les colleuses (dessin d'Alexandra Mallah)
- b. > Une jeune femme passe et remercie les colleuses (dessin d'Alexandra Mallah)
- c. > Un vieil homme s'approche des colleuses et les interpelle "Et si moi j'allais faire ça sur vos murs, sur vos maisons, là où vous habitez ?" (dessin d'Alexandra Mallah)
- d. > Une vieille femme interpelle les colleuses "Vous trouvez que c'est de l'art ça ? Continuez comme ça, c'est bien ! Merci beaucoup pour la propreté de la ville, qui déjà n'est pas terrible. Mais alors là, c'est le pompon" (dessin d'Alexandra Mallah)
- e. > Une jeune fille s'approche du groupe et demande si elle peut prendre en photo le collage terminé. On retrouvera la photo sur sa *story* Instagram quelques heures plus tard "Rencontre des colleuses en pleine action ce matin ! C'est génial ce que vous faites, quel courage et audace" (dessin d'Alexandra Mallah)
- f. > Une vieille dame demande des informations à propos du collage en question "C'est en référence à quoi ?" (dessin d'Alexandra Mallah)

COMPTE-RENDU DE LA SESSION DE COLLAGE DU 23 JANVIER 2021

Cette session de collage fait partie de sessions dont le lieu dans lequel elles se déroulent relève d'une symbolique. Nous avons en effet collé sur et aux alentours du centre Georges Pompidou, afin de protester contre le fait que le centre expose encore des œuvres de Claude Lévêque, accusé de viols sur mineur. La colleuse ayant organisé la session a hésité entre l'investissement des alentours du centre Pompidou, dans le 4^{ème} arrondissement de Paris, ou le Musée d'Art Moderne de Paris. Elle a finalement jugé que l'équipe risquait moins de problèmes avec le voisinage du IV^e arrondissement, par rapport à celui du XVI^e.

En raison du lieu très passant, du jour (un samedi), et de l'obligation de finir l'action à 17h30 en raison du couvre-feu, le choix a été fait de coller le matin, afin de diminuer les chances d'interactions avec des individus du quartier, ou avec la police. Nous nous sommes retrouvées à quelques pas du centre Pompidou, au niveau de la fontaine Stravinsky, à 8h30 le samedi 23.

Le premier collage est sans doute le plus fort symbolique de par l'endroit où il a été apposé : sur les panneaux de travaux, très colorés, placés autour du centre actuellement fermé. En collant à cet endroit, les militantes ne font aucune ambiguïté sur le lieu qui est dénoncé. En partant, nous avons pu voir une joggeuse s'arrêter et prendre le collage en photo, en faisant attention de prendre un angle très large afin de pouvoir voir l'édifice en arrière-plan. Les deuxième et troisième collages ont été faits dans une petite rue donnant directement sur la place, et sur le mur de l'entrée du parking du centre. Certaines militantes ont proposé de coller sur le mur de l'Atelier Brâncusi, mais toutes n'étaient pas à l'aise avec cette idée et les risques encourus si l'on colle sur un bâtiment public. Le mur de l'entrée du parking était un compromis entre efficacité de la symbolique, et sécurité.

La suite de l'action s'est déroulée péniblement : il s'est mis à pleuvoir ce qui a grandement ralenti la progression des collages. En raison de l'heure et du très mauvais temps, personne n'a interpellé le groupe, bien que nous ayons croisé de nombreux passants. Beaucoup prenaient le temps de regarder ce que nous faisons, mais aucun n'a pris le temps d'interagir avec le groupe. Cependant, on note que de nombreux riverains ont pu nous regarder depuis les fenêtres de leurs appartements, ainsi une jeune femme a assisté à toute la construction d'un collage tandis qu'elle prenait son petit déjeuner à sa fenêtre.

Par ailleurs, nous n'avons croisé que très peu de collages. Le premier était inscrit sur le mur du bar La Mutinerie, bar très engagé. L'équipe était divisée sur le fait qu'il s'agisse réellement d'un collage CFP posé par le mouvement dans l'illégalité : certaines activistes ont en effet émis l'hypothèse que c'était l'initiative du bar de reprendre le style des collages afin de montrer son soutien et de faire passer un message. Cette supposition pourrait notamment expliquer le fait qu'il soit totalement intact. En effet c'est aux commerces et habitants de prévenir la mairie pour que les agents municipaux enlèvent les dégradations, or, s'ils ne le font pas, ou s'ils ne l'enlèvent pas eux-mêmes, le collage perdure. Le seul autre collage que le groupe a croisé était plus la trace d'un collage, puisque seuls quelques bouts de feuilles étaient encore sur le mur. Il est intéressant de noter que le collage avait été fait très en hauteur, ce qui généralement décourage les individus de les arracher, or celui-ci a été enlevé avec zèle, malgré sa position stratégique.

C'est uniquement lors de la dernière action de collage que l'équipe a été confrontée à des habitants ou passants du quartier, l'heure et l'amélioration du temps jouant probablement dans le fait qu'il y avait davantage de personnes dehors. Deux jeunes filles sont passées devant et nous ont remerciées et félicitées sans s'attarder. Tandis que le groupe finissait son œuvre, un vieux monsieur s'est approché :

- Et si moi j'allais faire ça sur vos murs, sur vos maisons, là où vous habitez ?
- C'est votre maison ?
- Non. Mais j'habite ici quand même.

Il est intéressant de voir que bien qu'il ne s'agisse pas du mur de son immeuble, l'argument de la propriété était son argument principal pour faire valoir son désaccord. Tandis qu'il expliquait aux colleuses qu'il s'agissait d'une habitation privée, qu'elles n'aimeraient pas que l'on pose ce genre de message sur les murs de chez elles, une vieille dame est également rentrée dans la conversation.

- Vous appelez ça de l'art ? Vous appelez vraiment ça de l'art ? Je suis désolée, ça n'est pas de l'art ça.

Elle pointait du doigt le message "L'art au service de l'impunité n'en est plus un", et ne comprenait visiblement pas son sens ou l'actualité à laquelle il faisait référence. Les colleuses ne lui ont pas répondu, elle a cependant insisté en changeant d'angle d'attaque pour révéler ce qui la dérangeait réellement.

- Continuez comme ça, c'est bien ! Merci beaucoup pour la propreté de la ville, qui déjà n'est pas terrible. Mais alors là, c'est le pompon !

De nouveau le groupe a préféré ne pas répondre, la dame a fini par partir sans insister davantage. Une jeune fille est arrivée juste après, et nous a demandé si elle pouvait prendre une photo du collage désormais terminé. Une membre de l'équipe a plus tard retrouvé la photo sur la *story* Instagram de la jeune fille "Rencontre des colleuses en pleine action ce matin ! C'est génial ce que vous faites, quel courage et audace !". La dernière intervention devant ce collage a été de la part d'une dame âgée qui a demandé des informations sur le sens du message :

- C'est en référence à quoi ce que vous avez écrit ?
- C'est pour dénoncer les artistes qui commettent des crimes tels que le viol, ou la pédocriminalité, et qui sont protégés parce que ce sont des artistes. C'est à propos de la problématique de séparer l'homme de l'artiste, etc.
- Ah oui, la morale Picasso ? Je ne suis pas contre du tout ! Je cherche à comprendre.
- Oui, oui ! On explique, on est là pour ça.
- Merci, bon week-end.
- À vous aussi.

Cette dernière interaction révèle la manière dont les collages peuvent rentrer dans un processus d'information, de pédagogie, afin d'attirer l'attention de n'importe qui sur des problèmes de société dont ils n'ont pas forcément conscience.



LIBERTE

FLOUTAGE DE GUEULE

RAS LE BOL DE

POLICE TA MONTRE

EN F? MAR CHE CONT.

COLLA GES FEME

FRANCE: PAYS DES DROITS DE LA POLICE

OLICE VOUS AVEZ LE SANG

LIBERTE PAYS DES